

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google's "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 4.91% accurate

7^ /6.W. 15. y rrALLVJ HISTORY OKTlli:
RISORr.lMFATorERIOI) TiiF.nn.i.Kmox ok H.NRLSOiN GAY A.M.lhUli
flOURirr KROM TUK BKQIKST OB' ARniIlIMJM'.NKiTOTJDGE. AH
18S7 MDC(.((SXXI

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

HISTOIRE DIX ANS 1830—1840.



The text on this page is estimated to be only 2.16% accurate

4 V l"iT- 16.Afo . là. ^ A^ #< « i. NEIMN BAY pmBNKiiTo
couesniii^ C00U06C F UND 1931

The text on this page is estimated to be only 16.52% accurate

RÉVOLUTION FRANÇAISE . ^HISÖIOIRE 1>K DIX ANS • 830-
1840 PAR H. LOUIS BLANC Mt'ITIfME ĖMTIO\ TOME PREHIKII ,
l'ARIS. PAGNERRE, ÉDITEUR. •" h1

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

Vj TABLE DES MATIÈRES. Chambre royaliste de 1815. — La révolution de 1830 contenue en germe dans l'ordonnance du 5 septembre. — Royalistes et libéraux ; mensonge de « dénominations. La lutte s'engage entre le parti féodal et le parti bourgeois. Le pouvoir parlementaire et le pouvoir royal : armes dont les deux partis se servent alternativement pour se combattre. Explication, par cet aperçu, de tous les mouvements politiques de la Restauration. — Le ministère bourgeois de M. Dessolles renversé par les mêmes causes que le ministère féodal de M. de Richelieu. — Ministère Becazes. Ce n'est pas en réalité l'assassinat du duc de Berry qui le renverse. — Histoire détaillée de la charbonnerie. Conspirations de Béfort, de Saumur, de La Rochelle. — Rôle des meneurs du parti bourgeois dans la charbonnerie. — Influence de la charbonnerie sur le caractère de la lutte engagée entre le principe monarchique et le principe électif. — L'expédition d'Espagne n'est qu'une victoire de la Chambre sur la royauté. — Louis XVIII mourant dans son fauteuil Aspect de son règne. — Charles X plus gentilhomme que roi. — Accord momentané du principe monarchique et du principe électif. — La congrégation et les Jésuites, appuis nécessaires du trône. Les funérailles du général Foy, contre-partie des pompes du sacre. — Progrès des mœurs bourgeoises dans la société ; l'industrialisme dans la noblesse. — Le ministère Villèle meurt, comme les précédents, par la lutte des deux principes. — Derniers épisodes de cette lutte : troubles de la rue Saint-Denis, dissolution de la garde nationale. — Le 2 mars 1830. — La Restauration jugée dans son ensemble. — Philosophie des révolutions. CHAPITRE I^{er} Ministère Polignac. — Politique extérieure de la Restauration à cette époque. — La Russie à Constantinople et la France sur le Rhin. — Origine de l'expédition d'Alger. — Propositions faites au nom de Méhémet-Ali. — Situation intérieure de la monarchie. — Adresse des 231. — Prorogation des Chambres. — Portrait de Charles X. — Menace de l'Angleterre. — Attitude du Cabinet des Tuileries ; ~ Tentatives de lord Stuart de Rothesay auprès de M^{te} de Polignac et de M^{te} de S^{te} Amand. — Préparation de l'expédition d'Alger : difficultés suscitées par la bourgeoisie ; vive opposition des amiraux. — Renvoi de l'amiral Roussin défrisé ; hésitation de l'amiral Duperré. — Départ de la flotte : intrigues de l'Angleterre. — Dissolution de la Chambre des députés. — Agitation. — Garde nationale de l'Opposition libérale : le roi « la loi. — Charles

X cbei le duc d*OrléaBS. — Effet produit par la conquête d'Alger. — Le ministre de la marine veut traduire l'amiral Duperré devant un oonseil de guerre. — Vues de la Restauration sur Alger. — Allures démagogiques de la royauté; attaques dirigées par des libéraux eontre le peuple. — Situation de la bourgeoisie ; elle redoute une révolution. » Dispositions de ses cheCk — Portrait de M. Laflitle. — IndiUérence politique du peuple. — Division des royalistes en deux partis : les hommes de l'Empireel les émigrés. — Infloenoe du dergé. — Charles X se décidée un coup d'ÉtaU — Appréhensions du corps diplomatique.— Les hommes de Bourse et H. delalleyrand.— Discussion secrète des ordonnances : opinions des divers ministres. —Confidence i Casimir Périer. — Signature des ordonnances.

The text on this page is estimated to be only 17.25% accurate

t 4 *. TSMCV 9Ê» lATltRItf. tIJ n 4 175 I JVHxr». —
fiMcalioa et» wtémmtmwK «*- Le pevple »*e» fréoeap» pm. — flupmy
4» la bcHirgfoWe. — Cwmilmiwi d'avocats. — SaaMtton pMÉttHe A la
HMwaa pac les aaaaiiBaiiacs« danlaiip aes Jovasas A la aasMc " A^Haiians
ô riaaiMal; Jéasipair éc ManMDt. — CaMîliaèiile lemi par leajournaliaies :
ilaproleslaiMaa inmi de la loi. ~ locarMiidn cl frayeurs des dépviés;
atlHudc de €aFérier; sa» portrait. — L'aspril de réiistaace détend; l'aaterilé
judidaire la hMe. — La haargseiiiic pausiée peu A pas A PiasorreclioB par
les pin» aadadaax a« Ira plaa ramprawMii — ÉbranleaMSt cammiintqué m
peuple. GHAPITKR III 185 27 JOIUST. — La bourgeoisie soulève le
peuple. — La réolutioo commence par les aarriari imprimeurs renvoyés de
leurs ateliers. — Causes réelles de la colère du peuple. — Couflaoce du
pramier ariuitte. — Joie des royalistes exagérés. ~ BseaiH^ de résistance
légale. — Nouvelle réunion ém députés : vains discours. — Des Jeunes
gens chargés par él» gendarmes, sous les fenêtres de M. Casimir Périer. —
Bourgeois et prolétaitcs confondus dans rémeute ; surprise, hésitation des
soldats. ^ Le Palais-Royal, point de départ de rinsurreetioo, comme en 80.
— Les élèves de rÉcolc polytechnique se préparent au combat. — Un
drapeau tricolore déployé. — Aspect sinistre de la ville de Paris dans la
soirée du 27. — Les ■MMurs delà bourgeoisie s'étonnent et s*cftaientde
l'importance du mouvement imprimé par aux-ménas. — Réunion
d'électeurs. — Les bonapartistes se concertent — Parmi lea hommes de la
bourgeoisie, plusieurs ne songent qu'A dire capitalar Charles X ; et de ce
nombre, Casimir Périer; ovation que lui font des hommes du peuple qui le
croient révolutionnaire. — Élèves de l'École pol) technique «liant frapper A
la porte de M. Laflitte. — Distribution de cartouches A Saint-Denis ; le •*
réglasanl de la garde marebe sur la capitale. CBAPITEBIT lit SI JOIUST.
— L'inaunecUon devemw populaire par te dépMemmC du drapeau
trieatera. — On doona au peuple un cri de guerre qui n'est pas tesita. — Dca
gardes Mrtanui Sarment pour te maimieu de l'ardre. — Députation envoyée
pur l*Ècote palylediniquB A LateyeHe. Dietatnre miiiiaire cau8ée au duc
delaguse; sau pten de défense. — Frayeurs de te haute bourgeoisie ; elle ne
croit pas au suceén. — Combau sur te ptece de Grève; héroïsme des
combattants. — Barricades. — Pfayslonomte parlicuHère de Pinsurrection
dans les quartiers riches. — Passage des iroupsa anr tes bautevarda ; augsgt

—nls paniete. — Les himmea du peupte que crieui 9i\$^/# OmrU sa bsitel ;
ceux que cricul ém irwmmAmi êm ptâm ne se ballant pas. — Caaibaia dana
te rua fli^Aalaine. — Parte davtuu un vaala chaap de f0éueu dtecrses ;
un^aBlBiiié du peupte ; bésiatiâu di t ; aidais; iulPèpial dca feHUBCik "
Caraaiévf ■ervciHeuxda cette luHe. ^ Cflsibate te

Viii TABLE DES MATIÈRES. • froide et timide; députés chargés d'entrer en négociation avec le duc de Ragtise. — Démarclie de M. Arago auprès du duc de Raguse; étranges incidents. — Cinq députés se présentent au duc de Rapise ; inutile tentative. — Fanatisme du prince de Ptilpac. — Lettl^ et messenger envoyés i Samt-Cloud. — Confusion universelle i Paris. — Nouvelle réunion de députés; vains discours. — ConGance etirème de Charles X ; attitude des courtisans. — Le général Vincent propose de conduire le duc de Bordeaux i Paris; la duchesse deBerri approuve ce projet; le secret en est éventé. — Nouvelle réunion de députés, aussi stérile que les précédentes. — Apparition de Lafayette ; son entourage. — Occasion oITerte à Taudace des hommes nouveaux. — Les troupes, à minuit, évacuent rUôlél-de-Villc CHAPITRE V Ski 29 juiiXKT. — Préparatifs du oomhat. — Ahatiment des troupes. — Le général Dubourg À rHôlél-de-Ville. — Dépêche de l'ambassadeur de Suède saisie; dispositions du corps diplomatique. — Terreurs des dignitaires du royaume : ils désirent une transaction; départ de MM. de Sémonville et d'Argout pour Saint-Cloud. — Le général Vincent k Versailles. — Entrevue de Charles X et de M. de Sémonville. — Combats dans Parb : prise de la cattroe de Babylone. — Invasion do Louvre et des Tuileries; retraite des troupes; frayeur de H. de Talleyrand. — Le peuple dans le palais des rois ; son désintéressement. — Combat dans la rue de Rohan; scènes de vengeance; scènes de générosité. ~ Tentatives pour tromper le peuple. -^ Défection de deux régiments. • — Panique i l*hdtel Laffitte. — Après la bataille, scènes de fraternité ; combien elles durent. — Ijcs voleurs fusillés sur place: philosophie de ces exécutions. — Aspect de l'hôtel LalBtle; un complot dans une révolution. — Paris gouverné par un pouvoir imaginaire. — Céciébouflbn de ces prodigieux événements. — Commission municipale. — Lafayette à méielde-Ville. — Promenade du général Gérard. — Prévoyance du duc de Cholieu. — Courage mêlé de cruauté. — Les troupes en retraite rencontrées par le Dauphin ; insensibilité de ce prince. — Arrivée des troupes k Saint-Cloud. — Le dur de Mor

The text on this page is estimated to be only 13.82% accurate

TJMU MI ■ATltMtf. Ti/ CaUMTBb n 175 SI jmnjLMCK — ?
9»Mcêlkm 4» wiii—wiiib ^ Le pefle »*c» fréoeai» pm. ^ flupmy de la
bcHirgfoWe. — Cwmilmiwi d'avoeais. ~ SeMMion pMiMe A la ■a«na par
les artanaanata; dautawr 4ea Joacata A hi hame. — AgUatiam à risaUUilt
ëéaiipair ^ Manaani. — CamiMabule teau par teajoamalines : il»
proleslaalaa inm de la loi. — iDcartHiMlci el frayeurs êm dépaléi; atUtude
de éaFérier; taa portrait. — L'arprii de rétittaace t'eiend; l'aalarilé judidaire
hi laite. — La haargaairic pausiée peu à pe« à l*iasarrectia« par Ict pin»
aadieiaa» a« Ira plaa ramprawMii — ÉbranleaMM camomnié eu peuple.
CHAPITfR III 18» ?7 JOIUST. — La bourgeoiaie soulève le peuple. — La
révolulkm rommence par les a«Triart imprinwurt reoYoyét de leurs ateliers.
— Causes réviirs de la colère du peapli. — CaoAaoca du praiier aMaisIre.
-> Joée des royalistes exagérés EesaiH^ de réaistance légale. — Nouvelle
réunion êm députés : vains diseours. — Des Jeunes gens ehargés par ém
gendarmes, sous les fenêtres de M. Casimir Périer. — Bourgeois et
proiélaiics confondus dans Téroeute ; surprise, hc^uion des soldats. — Le
Palais-loyal, point de départ de Tinsorrection, comme en 80. ~ Les élèves
de rÉrole polyteciinique se préparent a» combat. — Un drapeau tricolore
déployé. — Aspect sinistre de h ville de Paris dans la soirée du 27. — Len
■MMura de la bourgeoisie s*étonnent el s*eflV«ient de Timportanee du
roouvemeoi imprimé par aux-mémas. — Béunion d'électeurs. — Les
bonapanistes se cooeermt — Parmi les hommes de la bourgeoisie, plusieurs
ne songent qu'à faire capitalar CbarlesX; et de ce nambre, Casimir Péner;
ovation que lui font des hommes du peuple qui le croient réTolutionnaire.
— Élèves de TÉcole pol)lrrhnique «liant frapper h la portr de M. Laflitte.
— Distribution de cartouches à Saint-Denis; le •* réglmanl de h garda
marche sur la capitale. OUPITEBI? lit S8 JVIUST. — ' L*inaaeefeeien
dareraa populaire par le dépMemvnc du drapeau tri— cabra» — On donna
au peuple un cri de guerre qui n'est pas lesifB. ~ Dca gardes Mrtann #an—
nt pour le malaUni de l'ardre. — Dépuutlon envoyée par rÉeale
palylechniqua A Lalsyelle. Dictaluie miitaire caaSée au due de laguse; san
pian de défrmc. — Frayeurs de h haute bourgeois ; ellr ne croit pa^ au
suceèa. — sur h place de Grève ; béroltne des eombalUnU. — Barricades.
— PhypanicuHère de llasurrectiona dans les quartiers ricfirs. — Passage des
sur lesbauivaréa ; angage—nls partiels. -> Les himmea du peuple qaft

trim^vk^ /# Ckmrt0 sa hatlel ; cfus qui crieni ém Èrm^mAmt ém pmêm ne
se baiient pas. —CwaliiH daaa laruaft, Aniaine.— Paris davtnu un faite
chaap de bataille. ~ fcénea diverses ; magnaaimië du peuple ; hésiiatian di t
? aillais; impÉpidite des eaiart» al dea iHMBCik — Caraatéfr mervciNeut
de celte hitle. — Comfeato

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

Yij TABLE DES MATIÈRES.. froide et timide; députés chargés d'entrer en négociation avec le duc de Raguse. — Démarche de M. Arago auprès du duc de Raguse ; étranges incidents. — Cinq députés se présentent au duc de Raguse; inutile tentative. — Fanatisme du prince de Polignac. — Lettres et messages envoyés à Saint-Cloud. — Confusion universelle à Paris. — Nouvelle réunion de députés; vains discours. — Confiance exagérée de Charles X ; attitude des courtisans. — Le général Vincent propose de conduire le duc de Bordeaux à Paris; la duchesse de Renne approuve ce projet; le secret en est éventé. — Nouvelle réunion de députés, aussi stérile que les précédentes. — Apparition de Lafayette ; son entourage. — Occasion offerte à Talleyrand des hommes nouveaux. — Les troupes, à minuit, évacuent l'île de Ville. CHAPITRE V 29 JUILLET. — Préparation des troupes. — Abattement des troupes. — Le général Dubourg à l'île de Ville. — Dépêche de l'ambassadeur de Suède saisie: dispositions du corps diplomatique. — Terreurs des dignitaires du royaume : ils désirent une transaction; départ de MM. de Sémonville et d'Argout pour Saint-Cloud. — Le général Vincent à Versailles. — Entrevue de Charles X et de M. de Sémonville. — Combats dans Paris : prise de la caserne de Babylone. — Invasion du Louvre et des Tuileries; retraite des troupes; frayeur de M. de Talleyrand. — Le peuple dans le palais des rois ; son désintéressement. — > Combat dans la rue de Rohan; scènes de vengeance; scènes de générosité. — Tentatives pour tromper le peuple. — Défection de deux régiments. — Panique à l'hôtel de la Oite. — Après la bataille, scènes de fraternité ; combien elles durent. — Les voleurs fusillés sur place: philosophie de ces exécutions. — Aspect de l'hôtel de la Btelle; un complot dans une révolution. — Paris gouverné par un pouvoir imaginaire. — Côté bouffon de ces prodigieux événements. — Commission municipale. — Lafayette à l'île de Ville. — Promenade du général Gérard. — Prévoyance du duc de Choiseul — Courage mêlé de cruauté. — Les troupes en retraite rencontrées par le Dauphin ; insensibilité de ce prince. — Arrivée des troupes à Saint-Cloud. — Le duc de Morlaix la famille royale à Saint-Cloud. — Général de Charles X à l'égard du duc d'Orléans. — Partie de whist — Étranges scènes qui précèdent la révocation des ordonnances. — M. de Mortemart arrive à Paris. — Nuit du 29. CHAPITRE VI 30 JUILLET. — Discussion sur le choix d'un roi. — Influence de M. Laflitte. — Révolution du

poète Réanger dans la révolution. ~ Démarche puérile de MM. Thiers et Mignet. — Obscure à la candidature du duc d'Orléans. — Le doc de Chartres court risque d'être fusillé. — Lutte entre les républicains et les Orléanistes. — Lettre singulière f^ucrile du château de Neuilly. - MM. Thiers et Schœlcher à Neuilly. Noble attitude de la duchesse d'Orléans. — Les offres de M. Tiers accablées par

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

TkïïLE DES HATifeRn. i\ « Mon Adéhide. — IrrésolaUoo du
diied*Orlèam. — Ut dépalétrèonls au Pahte■oarbon. — M. de
Châleiubriand et les pthrs de France. — Déclaration de la Ohambre. —
léanioo républicaine cbei Lointier.— DépouUon eov

The text on this page is estimated to be only 16.84% accurate

• Charles X umapè quitte liMbooMal. — GlMffh» X àÉMamoo ;■ fl doMê «Hfi^ «MtlMMldefaiTOtoar «antalMi au UaaloMBHlteiraL ^ Bttoar de GBâMTBBIX. . »f7 Le duc d*Or!éant ménage toigneuieinent la Chambre. — Ses prédilectlonB. — fRirigués. — Deux partis dans la bourgeoisie. — Les Orléanistes abusent de leur victoire. — Aveuglement de Labyette. — Complot arorlè. — Les droits de la Chambre mis en question. ~ Prudence du Ueutenant-généraT; bassesse des courtisans. — Projet de M. Bréard. — Les places envahies ; nuée de solliciteurs; défoctionji. — La révolution s*étend par toute la France. — Détails sur le mouvement révolutionnaire de Lyon. — Séance du 6 août. — Cris tumultueux. — Constitution refoiic en quelques lieures. — Entrevue de If M. Arago et Chateaubriand ; discours de rr dernier i la Chambre des pairs. — Bôle subaUerae de la Pahie. — Séance du 9 amM. — Détresse des ouvriers. — On ne fait rien pour l'adoucir. — Prolertion accordée aux hommes de Bourse. \ %M Folle de Charles X et de sa bmlle ; départ. DOciJMBirrs msTOftiouBs . i«s "*" Ki^port de M. de Chaniclauxe. - Ordonnances do 25 juillet. ~ FrolesUlion &es joumaUUci.

HISTOIRE DE DIX ANS (S. Je vais écrire l'histoire des affaires de mon temps, tâche délicate et périlleuse ! Avant de prendre la plume, je me suis interrogé sévèrement, et comme je ne trouvais en moi ni affections intéressées ni haines implacables, j'ai pensé que je pourrais juger les hommes et les choses, sans manquer à la justice et sans trahir la vérité. La cause des nobles, des riches, des heureux n'est point la cause que je sers. J'appartiens « V

té ^ pur mes convictions à un parti qui a commis (les fautes, cruellement expiées; mais je ne suis entré dans ce parti que le lendemain de sa dernière défaite : je n'ai eu par conséquent ni à partager toutes ses espérances « ni à souffrir personnellement de ses revers. Ainsi ai-je pu préserver également mon cœur du dépit de Torgueil trompé, et du venin qui se cache même dans les ressentiments légitimes.

The text on this page is estimated to be only 14.67% accurate

- « INTRODUCTION.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

ft* »

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

- ï ^ _ «. I X INÏRODUCTrON. COCJF-D'OEIL 8t A LA
A£8TAUliATfÖBÎ« C'est par le souvenir d'une catastrophe que s'ouvrira
ce récit. Lorsqu' Alexandre avait poussé à la chute de Napoléon pour
couronner le frère de Charles X^ il n'avait fait que préparer une chute
nouvelle : il était intervenu entre , deux désastres. ^ Dans cette succession
non interrompue de calamités, qui se nomme Thistoire, que sont tous ces
trionphateurs fameux, que sont tous ces fiers distributeurs d'empire ? Le #
peu qu'ils pèsent se voit mieux encore k leurs prospérités qu'à leurs revers.
Le dix-neuvième siècle nous montre un monarque plus malheureux, plus
humilié que Charles X. Kt ce monarque, c'est l'empereur Alexandre, sans
qui Charles X n'aurait jamais régné. »

4 ' UCTRODUCTIOrC. La puissance de cet empereur était grande, assurément, et formidable. Il avait conduit la paix de capitale en capitale. Il avait gouverné souverainement les congrès et présidé des assemblées de rois. Il lui fut même donné de voir pâlir devant sa fortune celle d'un homme supérieur à César. Eh bien, il semblait qu'il n'eût été élevé si haut que pour mieux donner sa faiblesse en spectacle. Dévoré de mélancolie, il visita de lointains pays sans pouvoir s'éviter, et se mêla, pour étourdir ses vagues douleurs, à toutes les agitations de son temps. A Paris, où l'avait poussé le sort des batailles, on le vit surpris et presque effrayé de la grandeur de son destin, et il reprit la route de ses élats. tout plein de la tristesse de ses triomphes. Pourquoi cette tristesse était-elle devenue si poignante sur la fin de sa vie.^ Qu'avait-il à s'agenouiller le soir au fond des cimetières? Quelles pensées le poursuivaient dans les promenades solitaires de Czarskoë-Selo? La mort tragique de Paul I" avait-elle laissé dans son esprit troublé quelque image ineffaçable.^ On le crut. Peut-être ne faisait-il que succomber à ce dégoût de la vie. maladie morale que Dieu envoie aux puissants, pour venger de leurs souffrances physiques les faibles et les petits! Il était allé déjà depuis quelque temps loin de son pays, qu'il fuyait, lorsqu'un jour, pendant que sa mère priait pour lui dans la cathédrale de Saint-Pétersbourg, on apprit l'arrivée d'un courrier vêtu de noir. Le métropolitain entra dans l'église, portant un Christ couvert d'un crêpe, et on se mit à chanter comme pour les morts. Le fondateur de la Sainte-Alliance,

The text on this page is estimated to be only 22.17% accurate

le parificateur armé de l'Europe, l'homme par qui avait été terrassé dans Napoléon le double génie de la guerre et de la France, l'empereur Alexandre n'était plus. Chose bonne à méditer! Des deux hommes qui, à Tilsitt, s'étaient partagé le monde, l'un est mort loin de son pays, dans une ronlrée sauvage où il s'était réfugié, lassé des humains, de la nature et de lui-m[^]me. L'autre, écrasé sous sa toute-puissance, s'est éteint lentement au milieu des mers. Ils s'ingérenl à disposer des)>euples, et ne peuvent jusqu'au bout disposerd' eux-mêmes. C[^]ci ert une religieuse leçon d'égalité. Au reste, les événements se suivent d'une manière beaucoup plus logique qu'on ne serai! tenté de le croire, k voir combien les gouvernements sont instables et les hommes Tragiles. Ainsi, depuis le jour où TAsi[^]mblée Constituante avait enregistré les conqut[^]tes de la bourgeoisie en France, que de variations dans la {mlilique! Que de changements! Que de secousses! Que de modifications inattendues, violemment introduites dans le pouvoir! Kt pourtant, la bourgeoisie, en 181.[^]. reparaît sur la scène, prête àcontinuer l'œuvre il peine interrompue de «9. Dans un livre qui doit si* lier à celui que je publie en ce moment, et qui servira a l'expliquer, j'ai dit comment la Itotirgeoisie s'était dévelopiH^c en France. Je l'ai rept^t'sentéearrivnt à la jouissance de la liberté civile]iar les communes, à rindé[>endaice religieuse par le parlement, il la richesse par les jurandes et les maîtrises, à la puissance

0 politique par les États-Généraux. C'est à cette dernière phase de son développement que se rapporte la Restauration, pendant laquelle se sont préparés les éléments d'un nouveau règne. Je me bornerai donc ici à montrer : Que la chute de l'Empire et l'avènement de Louis XVIII étaient dans l'intérêt et ont été le fait de la bourgeoisie; Que tous les mouvements politiques de la Restauration sont nés des efforts tentés par la bourgeoisie pour asservir la royauté sans la détruire ^ I. Dans cette magique histoire de Napoléon et du peuple armé, la bourgeoisie semble s'effacer. Cependant, si on y regarde de près, on verra qu'en fait de commerce, d'industrie, de finances. Napoléon a continué l'œuvre de l'Assemblée Constituante. La tyrannie, cachée dans le principe du laissez faire ^ il l'a maintenue et favorisée. Le Code, il l'a fait sortir des vieilles coutumes et des in-folios de Pothier. Il a consacré le principe de la division des propriétés. Il n'a rien fait pour remplacer la commandite ' Par bourgeoisie, j'entends l'ensemble des citoyens qui, possédant des instruments de travail ou un capital, travaillent avec des ressources qui leur sont propres, et ne dépendent d'autrui que dans une «Maine mesure. Le peuple est l'ensemble des citoyens qui, ne possédant pas de capital, dépendent d'autrui complètement, et en ce qui touche aux premières nécessités de la vie.

nrmoonGTimi. 7 du crédit individuel par celle du crédit de FÉtat.
En un niot. il a fortifié tout ce qui sert de base aujourd'hui à la domination
tourgeoise. C'est cec[ui Va perdu.

8 nmoDOcnoR. naquit à cet homme sorti du peuple, ce fut bien autre chose, vraiment! Voici que le bambin est créé roi de Rome-, une maison des enfants de France e&i instituée, et c'est une comtesse, une vraie comtesse, qui devient gouvernante de cet enfant de France. Maintenant, gardezvous de contempler avec dédain ce trône que n'honorait* pas suffisamment, j'imagine, le génie d'un parvenu : autour de ce trône se rangent, pour le couvrir de leur splendeur historique, les de Croî, les Just de Noailles, les Albert de Brancas, les de Montmorency, tous ceux enfin que recommande la possession immaculée de vieux parchemins échappés aux vers. Du reste, dans les Tuileries, envahies parABtte cohue de nobles donnés pour patrons à la roture du chef, les formules seront plus serviles, l'étiquette plus dégradante qu'elles ne le furent jamais sous les successeurs d'Hugues Capet. Là, tous les mouvements seront réglés conformément au rituel monarchique; le nombre des révérences dues à chacune de leurs majestés sera sévèrement déterniiné. Comme tout cela est petit et misérable ! Et pourtant qui oserait refusera Napoléon le sentiment de la véritable grandeur? Combien de fois ne le vit-on pas monter en quelque sorte, par la majesté de ses manières, de sa pensée, de son langage, dans les plus hautes régions de répopée? Mais, empereur, il fut dominé, asservi par le principe en vertu duquel il s'était assis sur un trône. Or, il aurait fallu ou détruire la puissance de la bourgMisie, ou méniper ses répugnances. D'ailleurs, pour accomplir son rôle historique, Napo

■ MKm limiODDCTION. 9 léon avait besoin d'être tout à la fois despote et guerrier. Et la bourgeoisie ne pouvait se développer qu'à la double condition d'avoir la paix et d'être libre. La paix ! Napoléon Taurait voulue, mais glorieuse et forte. Lorsqu'au mois de novembre 1813, M. de SaintAignan lui apporta, telles que les alliés veffaient de les poser à Francfort, les bases d'une pacification générale, est-ce qu'il ne consentit pas à faire tiÉre son orgueil ? Elles étaient dures, pourtant, les conditions qu'on lui faisait ! Abandonner TEspagne, la Hollande, l'Italie, TAUemagne, c'était bien laisser subsister la France républicaine, mais c'était anéantir la France impériale. N'importe : TEmpereur se résigne. Pour mieux rassurer les esprits, il Mnplace, au ministère des affaires étrangères, le duc de Bassano par le duc de Yicence, aimé du Czar. Et quand ce sacrifice est accompli, quand le duc de Yicence a écrit aux alliés que Napoléon consent à acheter la paix au prix de tant de conquêtes perdues, les alliés reviennent sur ce qu'ils ont eux-mêmes proposé, et ils lanc6fltsur la France trois grandes armées ! Quel moment pour accuser Napoléon de tyrannie que celui où de toutes parts le territoire était envahi ! Mais qui aurait pu alors arrêter le déchaînement des intérêts ? MM. Flaugergues, Raynouard,

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

Ce fut une nuit solennelle que cette nuit du 23 janvier 1814, dans laquelle Napoléon, après avoir brûlé ses papiers secrets, embrassa sa femme et son fils, n'en devait plus les revoir! Que ce départ fût le signal d'un nouvel embrasement du moride^ la bourgeoisie pouvait le craindre assurément et s'en effrayer. Mais on ne saurait sans injustice faire retomber sur la tête de Napoléon la responsabilité de ces deux combats. L'empereur ne refusa de laisser réduire la France à ses anciennes limites. Sans doute il crut de son devoir de défendre l'héritage de la République, aussi longtemps qu'une épée lui resterait dans la main, n'est-ce pas? Quoi! s'écria-t-il, lorsqu'il reçut de Clément le protocole du 7, quoi! on veut que je me higne un ignominieux traité! que je foule aux pieds mon serment de maintenir l'intégrité du territoire de la République! Des levers inouïs ont pu m'arracher la promesse de renoncer aux conquêtes que j'ai faites, mais que (4 jours) donne aussi ceux qui ont été faites avant moi; " que je viole le décret qui m'a été remis avec tant de confiance; que, pour prix de tant d'efforts, de sang et de « victoires, je laisse la France* plus petite que je ne l'ai « trouv

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

IMftOMICTIOII* 1 1 ce soldai inévitable ne s'était montré si terrible. Les alliés écrasés à Champauberi, à Montmirail, à Montereau. à Craonne, c'éUit assez pour que Napoléon eût le droit de dire en parlant des envahisseurs de la patrie : » Je suis « plus près de Munich qu'ils ne le sont de Paris. » Mais dans celte ville dont les femmes, comme celles de Sparte, navaient pas vu depuis bien des siècles la fumée d'un camp ennemi, il y avait une bourgeoislfe ardente à la paiiL ; il y avait des banquiers rêvant emprunts au bruit des victoires. Des industriels, des commerçants, tous ceux qui souffraient du duel à mort engagé entre Napoléon et TAnglelerre, tels furent les chefs véritables de la défection qui ouvrit aux étrangers les portes de Paris. Paris, en 1814, pouvait-il se défendre, ne fut-ce que d«»ux jours de plus;* Cette question a été résolue négativement par la plupart de ct»ux qui ont écrit sur cette sombre époi^ue de notre histoire. Disons quel était l'état des choses* , au |)oint de vue militaire. La direi*tion du casernement de Paris et des environs l>eut recevoir vingt mille hommes à deux par lit. VAI bien, en mars 1814, les soldats étaient couchés à trois par lit^ et les greniers des Iwītiments étaient occupt's par des hommes serrés Tun contre l'autre et couchés sur la f>aïlle. De sorte que le nombre des soldats alors casernes dans l^ris |>eut être évalué au moins à trentt* mille. ' l jf^% rmdgnffnenU qii« inm j« contignons ic\ sont tirés d'une note qui nous a été n)ininuiiiquée, et qui c«t écTīie de U inaiiii même d'undet ofllrlers supérieurs rhnrgés.on 18 II, de la défense de Paris. Cet oflDclef supérinn' cft aujourd'bui pair de Finncr.

12 INTRODUCTION. On aurait pu tirer parti : 1® De plus de deux mille officiers sans emploi qui étaient venus demander du service au ministère; 2** De plusieurs milliers d'hommes très-légèrement malades ou convalescents ; 4® De tous ces braves faubouriens qui furent, depuis, les fédérés de 1815, lesquels s'offraient pour servir la nombreuse artillerie agglomérée à Paris (500 bouches à feu approvisionnées de 800 milliers de poudre); 4* Des hommes de bonne volonté faisant partie de la garde nationale ; 5* De la garde nationale elle-même dont on pouvait former des réserves apparentes et qui, en tout état de cause, aurait fait le service intérieur de la ville. Toutes ces vivantes ressources furent paralysées. Depuis plusieurs mois Paris était menacé. On avait eu par conséquent tout le temps nécessaire pour organiser le personnel de la défense. D'où vient que, lorsque l'ennemi se présenta devant nos portes, rien ne se trouvait préparé? La masse armée, déjà si nombreuse, qui occupait Paris, devait s'augmenter encore, au moment de la lutte, des corps qui se replieraient sur elle. On a porté à douze mille le nombre des cavaliers de toutes armes qui étaient alors à Versailles ou dans les environs. Ce chiffre est exagéré; mais ce qui est certain, c'est que lorsque le roi Joseph, fuyant Paris, traversa Versailles, beaucoup de soldats de cavalerie, à pied, en veste et en bonnets de police, accoururent sur son passage, et ^

MTKOMCnOlf. 13 le saluèrent de leurs cris de dévouement, le prenant pour TKmpereur; ce qui est certain, c'est qu'à Maintenon, un régiment de gardes d'honneur était rangé en bataille dans la plus brillante tenue, et que des lanciers, des chasseurs, venant de leurs cantonnements, se rallièrent à Chartres... Ces troupes étaient braves, dévouées. Quelle main mystérieuse les retint immobiles autour de l'aris, au bruit du canon qui décidait du sort de la France? Hélas! elles furent si bien éloignées du combat, qu'on ne put juger du nombre des défenseurs possibles de la capitale, que par ce ilôt de fuyards qui, durant plusieurs jours, inonda les ruelles de Blois et de Vendôme ! Quant aux moyens matériels de défense, ils étaient plus puissants encore. Saint-Denis pouvait être mis à l'abri d'une attaque, au moyen d'inondations obtenues par le simple abaissement des vannes de moulins, et rendues plus efficaces par quelques tranchées. Le canal de Saint-Denis, large de 20 mètres et profond de 2, fermait la plaine de Saint-Denis, et les massifs de ses déblais sur la rive du côté de Paris offraient des épaulements propres à recevoir un grand développement de batteries qui auraient joué en toute sécurité. Le canal de l'Ourcq, large de 6 à 8 mètres, formait un fossé qui, flanqué par les batteries du canal de Saint-Denis, assurait et couvrait la gauche du village de l'antenne. En profitant des maisons et de quelques obstacles militaires d'une exécution prompte, il eût été facile de tenir

14 4mmowBcnoH* Tespace resserré entre le canal et les escarpements de Romainville, espace protégé par les batteries placées en sûreté en arrière et au-dessous de Romainville. Ce village est élevé et favorablement situé pour la défense. Le saillant vers Tennemi en est occupé par un beau et grand château, par l'église et le cimetière, qui éclairent et battent les pentes en avant et toutes les approches de Fennemi. Trois cents chevaux de frise avaient été préparés pour la défense des rues. Entre Romainville et Montreuil est un espace de trois quarts de lieue, ouvert, il est vrai, à l'attaque, mais eo arrière duquel se trouvent les villages de Belleville, de Bagnolet, de Charonne et le bois dt Romainville. L*ennemi, arrêté sous les feux de l'artillerie de ce dernier village, eût été forcé de s'en emparer avant de passer outre. Montreuil, immense amas de maisons, de murs d'espallier, présente un dédale d'obstacles qu'on aurait pu rendre inaccessibles par des crénellements et des barrages. Il est, d'ailleurs, protégé par le voisinage de Vincennes. Enfin, entre le château de Vincennes et la Marne, le bois semé d'abattis et d^obstacles préparables en peu de temps, aurait été tenu sans de grands eflbrts par des soldats intrépides. Donc, avec une armée de la force de celle que Paris avail en 1814, et au moyen des précautions que nous venons d'indiquer, la défense de Paris se réduisait k la possession de Romainville. Ce dispositif fut proposé formeUement. On le rejeta, ei

f f • JHimOMCnOIL « ih (cla sous prétexte que^ pour occuper tout ce développement^ il fallait trente mille hommes. En vain fut-il répondu et prouvé qu'il était aisé de disposer de trente mille hommes ; la vérification de ce fait fut obstinément refusée, et Ton se contenta de déployer en avant des différentes barrières uu ridicule simulacre d appareil défensif. Ce n'est pas tout : la veille de la bataille, un officier supérieur da génie fut envoyé au roi Joseph par le ministre de la guerre. Il était six heures du soir^ l'ennemi commençait à paraître à ISOisy, au pied des hauteurs de Ro^mainville. Il importait de le prévenir en occupant le village, chef de la position. Et cest i* que le ministre de la guerre faisait dire à Joseph. Inutile tentative ! L envoyé ne put être admis, malgré ses observations, ses prières, ses instances. L^ lendemain, il n'était déjà plus temps de ré)arer le mal. L'ennemi avait occupé Romainville pendant la nuit sans éprouver de résistance, et, dans la matinée, des coups de canon, partis des hauteurs en deçà, apprirent aux défenseurs de la capitale qu'il ne leur restait plus qu'un moyen de salut : il fallait à tout prix reprendre Romainville. Jérôme pro|K)sa cet acte de vigueur; il demanda vivement à se mettre à la tête de la garde impériale pour enlever une position de laquelle dépendait le succc's de la bataille de Paris : il ne put rien obtenir. O qui suivit, on le sait ; et dans quelle âme française un tel souvenir aurait-il pu s'éteindre? On sait que le C* corps, qui ne comptait guère que cinq mille hommes.

* «= 16 # INTRODUCTION. défendit avec un étonnant héroïsme ce Paris, cœur et cerveau du monde. On sait-qu'en chargeant à la baïonnette l'ennemi qui avait déjà envahi la grande rue de Belleville, le duc de Haguse eut son chapeau et ses habits percés de balles. Mais déjà le roi Joseph avait autorisé les maréchaux Mortier et Marmont à capituler; et ce fut le soir, vers cinq heures, dans une pauvre auberge de la Villette, que fut dressé le programme des funérailles de l'Empire. Ce qui est moins connu, c'est que de retour dans son hôtel, et avant la ratification de la convention fatale dont les bases venaient d'être posées, le duc de Haguse resta quelque temps en proie à une douloureuse hésitation. Or, cette hésitation, qui la vainquit? Des représentants de la banque et du haut commerce. Je n'accuse point ici M. Jacques Laffitte. L'histoire lui doit cette justice que, le lendemain même de la Restauration, il montait à la brèche sur laquelle il est resté pendant quinze années; mais enfin M. Laffitte eut le malheur, dans la soirée du 30 mars 1815, d'accompagner M. Perregaux chez le duc de Haguse ; il eut le malheur de paraître dans ce salon vert où le cœur de Marmont s'ouvrit aux exhortations d'une bourgeoisie frappée d'épouvante. Voilà comment les étrangers entrèrent à Paris. Que la capitale eût été en état de soutenir un long siège, rien de plus douteux, j'en conviens; mais, pour sauver la fortune de la France, que fallait-il? résister deux jours de plus: car, le soir de la bataille, l'ennemi, séparé de ses parcs, avait épuisé ses munitions, et l'Empereur approchait.

Malheureusement, et j'insiste sur ce point, la chute de Napoléon était préparée à Paris de longue main. Le peuple des faubourgs avait inutilement crié aux armes*, les hommes qui occupaient alors la scène politique firent distribuer, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, des fusils sans cartouches^ et sur celle de la Révolution, des cartouches sans fusils. Napoléon, qui aimait tant le peuple en uniforme, avait horreur du peuple en blouse : il en fut cruellement puni. Il eut contre lui, en 1814, la bourgeoisie qui pouvait tout, et pour lui, la population des faubourgs qui ne pouvait rien. Il tomba pour n*avoir pas voulu être le bras de la démocratie. I^s troupes françaises, dans la soirée du 30 mars, avaient reçu ordre de se replier sur le Château-d*Eau. De là, elles furent dirigées vers la barrière d'Enfer. Lorsqu*à minuit on fit l'appel, le nombre des présents était de 1 ,800 hommes ! (>)mmment cette |>oignée de soldats aurait-elle pu, livrée à elle-mi^me, tenir en échec la foule innombrable des assaillants? il aurait donc fallu que la population civile de Paris s'arm

• « 18 * liNTRODLCTIOX. la bourgeoisie, ne songèrent alors qu'à saisir une épée. Depuis, je le sais, la bravoure de la garde nationale, en 1814, a été célébrée en termes pompeux. On a fait de la butte Montmartre le théâtre d'exploits immortels; la barrière de Clichy a fourni à la peinture une page émouvante. Mais rhistoire, qui plane au-dessus des mensonges de parti, et qui juge les nations endormies pour jamais, l'histoire dira qu'en 1814, Paris ne voulut pas se défendre; que la garde nationale, à Texoeption de quelques gens de cœur, ne Gt pas son devoir; que la bourgeoisie, enfin, i part un petit nombre d'écoliers valeureux et de citoyens dévoués, quoique riches, courut au-devant de l'invasion. Aussi lorsque le colonel Fabvier qui, sur Tordre du maréchal Marmont, s'était placé aux barrières pour voir défiler Tarmée ennemie et juger de sa force, lorsque le colonel Fabvier, le lendemain du 31 mars, alla rendre compte k Napoléon de ce qu'il avait vu, son indignation était si grande que, pour lexprimer, il cherchait en vaïll des paroles. Napoléon était dans ce moment en arrière d'Essonne. Le colonel Fabvier se présente à lui, des larmes dans les yeux. Il avait à dire k l'Empereur que Tamnée ennemie occupait Paris ; que cette armée était formidable: qu'elle venait d'être accueillie dans la capitale avec transport ; et il aurait pu ajouter que lui, soldat, il avait couru risque d'être massacré en cette qualité par des gardes nationaux, et n'avait dû la vie qu'a la protection d'unoAScier russe! « Que dit-on de moi, demanda l'Empereur au co« lonel? — Sire, je n'ose vous le répéter; — Mais en

INTRCDICTIOX. 10 « core? — On vous injurie de toutes parts. — Que vou« lez-vous? reprit Napoléon avec sérénité, ils sont mal« heureux : les malheureux sont injustes. » Et pas une parole amère ne sortit de sa bouche. La chute de Napoléon était donc dans les lois du développement de la bourgeoisie. Une nation peut-elle ^tre k la fols essentiellement industrielle et essentiellement guerrière? Il aurait fallu, ou que Napoléon r^onçât à son nM(* militaire dans le monde, ou qu'il rompit brusquement avec la tradition bourgeoise et industrielle. Vouloir en même temps régner ptr le glaive et continuer TAssemblée Constituante, c'était une folie. î^ France ne pouvait pas avoir tout à la fois les destinées de Rome et celles de C^rthage : Napoléon succomba et dut succomber sous TefTort de la partie carthaginoise du peuple français. Mais si le nécessaire développement de la bourgeoisie appelait le renversement de TFmpire, il appelait aussi Favènement des Bourbons. IH)ur le prouver, nous avons besoin de nHablier, dans toute la naïveté instructive de ses détails, l'histoire de cet avènement, que tant d'historiens ont altérée. Transportons-nous k Fépoque où les diplomates de la coalition étaient réimisàChâtillon-sur-Mame. Qu'allaientsils faire du sort de la France? 1^ France était trop indispensable au monde, pour qu'ils pussent songer sérieusement k s'en partager les lambeaux. D'ailleurs, il lui restait encore, dans ses désastres, son Empereur et son dé0eBpoir. Ihis, à part cette crainte, la France morte a>'ait

20 INTRODUCTION. pour les peuples quelque chose de plus effrayant que la France trop pleine de vie. Il est des peuples nécessaires. Les rois étrangers le comprenaient. Aussi avaient-ils eu soin, en mettant le pied sur notre sol, d'affirmer à la face des nations qu'ils venaient faire la guerre, non pas à la France, mais à l'Empereur. Renverser Napoléon, affaiblir la France, là se bornait leur audace, sinon leur cupidité. Et ils sentaient si bien la nécessité de toucher avec respect une telle proie, qu'ils s'accordaient tous à dire que, pour le choix d'un gouvernement nouveau, la volonté des Français devait être avant tout consultée. Cette disposition d'esprit était particulièrement celle de l'Empereur Alexandre. Au milieu de ce grand bruit d'armes et de chevaux dont il remplissait l'Europe, il était tombé dans la rêverie. Pendant que, des bords de la Neva aux bords de la Seine, il traînait ses innombrables soldats à travers le monde troublé, la solitude s'était faite autour de son cœur. La fortune, bientôt, lui accorda tant, qu'elle lui rendit le désir impossible, aussi bien que l'espérance : il fut tout puissant et malheureux. Honteux alors d'avoir vaincu dans Napoléon un mortel qu'il savait supérieur à lui, il trouva une jouissance amère à se nier à lui-même sa grandeur. La modération dans le triomphe lui fut donc facile et douce ^ il était humilié de ce triomphe, et l'excès de son bonheur l'avait attristé à jamais. Plus que tous les princes ses alliés, Alexandre tâchait

IKTtODVCTtOlf. 2f à entrer en libérateur dans la France asservie-, mais ce que voulait la France, qui le pouvait savoir? Sous la main de Napoléon elle était restée muette : comment la deviner? Au reste, s'il y avait incertitude dans Tesprit des alliés, il y avait incertitude aussi dans Tesprit de leurs complices de l'intérieur. M. de Talleyrand, quoiqu'en aient dit les histopiens de la Restauration, ne savait rien, ne complotait rien, ne prévoyait rien. Seulement, il voulait la ruine de Bonaparte, parce qu'il avait cessé d'être employé par lui. Bonaparte Taurait toujours compté au nombre de ses partisans, s'il se fût toujours borné à le mépriser. Aussi M. de Talleyrand n'apportait-il aucune passion dans les changements qui se préparaient. Le gouvernement d'une femme ignorante et faible ouvrant une belle perspective à l'égolsme de cette âme incapable de haine et d'amour, ce qu'il désirait, c'était la régence de Marie-Louise. IH)ur ce qui est des Bourbons^ il y pensait k peine ; car peu de temps avant le 31 mars, il disait à la duchesse de Viccnce : « A l'Empereur, je préférerais tout, même les Bour- ▲ bons. » Du reste, il ne se prononçait pas, et faisant passer sa résene pour de la profondeur, il vivait, en attendant, de la bêtise humaine. Ce fut tout son génie. Il y avait alors à Ihiris un homme que n'avaient encore visité ni la renommée, ni la fortune, mais qu'attendait une célébrité orageuse. Plein depénétration et d'audace, habile surtout k déguiser sous des manières de grand seigneur un esprit nalurollomcnt agressif, le baron de Vitrolles aspi

« 22 niTBODUCTiON. rait au rétablissement As Bourbons. 11 s'en ouvrit au duc d'Alberg avec lequel il était lié et dont il séduisait par une sorte de pétulance révolutionnaire l'imagination mobile. Le salon de M. de Talleyrand était sans nouvelles. Ce que pensaient, ce que voulaient les alliés, M. de Talleyrand rignoraît de la manière la plus complète. Sur ces entrefaites, il entendit parler du baron de VitroUes. Le duc d'Alberg le dépeignait comme un hcN|ime intelligent et résolu. Il fut question de l'employer auprès des alliés, non pour les disposer en faveur des Bourbons, mais pour sonder leurs sentiments. Ce rôle passif et servile fut le seul que, dans cette occasion, joua M. de Talleyrand. Il avait promis, il est vrai, d'accréditer M. de Vitrolies par quelques lignes écrites de sa main^ mais lorsqu'on les lui Ut demander, il les refusa, craignant l'avenir. Le duc d^Alberg avait connu intimement à Munich le comte de Stadion, représentant de l'Autriche au Congrès. Or, à Munich ces deux personnages avaient noué de tendres relations avec deux jeunes filles dont le duc d'Alberg se rappelait les noms. Ces noms, il les écrivit sur un carnet qui servit de lettres de créances à l'aventureux ambassadeur. Le baron de Vitrolies partit sans avoir vu M. de Talleyrand, sans avoir reçu de lui aucune mission, sans avoir même pu obtenir son aveu. 11 se déguisa, prit à Auxerrele nom de Saint- Vincent, et se fit reconnaître du comte de Stadion, au moyen des deux noms, souvenirs d'école et d'amour. Voilà de quelle sorte il plaît à Dieu de disposer du sort des peuples !

23 L'empereur Alexandre étant à Troyes, M. de Vitrolles quitta Châtillon pour se rendre auprès du Czar. Il trouva dans Alexandre un éloignement extrême pour les Bourbons. « Rétablir cette dynastie sur le trône, disait-il, c'est ouvrir carrière à des vengeances terribles. » — Ney et Labédoyère ne prouvèrent que trop la vérité de ce pressentiment. — Et puis, ajoutait-il, « quelles voix s'élèvent en France pour les Bourbons? Quelques émigrés venant nous dire à Toreille que leur pays est royaliste, représentent-ils l'opinion publique? » M. de Vitrolles, qui parlait en son nom et pas au nom de M. de Talleyrand, combattit avec beaucoup d'habileté les répugnances d'Alexandre. Dans une dernière entrevue qu'ils eurent ensemble, M. de Vitrolles s'écria : « Sire, vous n'auriez pas perdu tant de soldats dans ce pays, croyez-moi si vous aviez fait de la question d'occupation une question française. — Mais c'est ce que j'ai dit cent fois, » répondit Alexandre avec vivacité. » L'entretien dura trois heures, et quand il finit, Alexandre était gagné à la cause de Louis XVIII. Ce fut le 31 mars, on le sait, que les alliés entrèrent à Paris. M. de Talleyrand avait fait préparer ses salons pour y recevoir le Czar. « Eh bien, dit Alexandre, en apercevant son hôte, il paraît que la France appelle les Bourbons. » Ces mots jetèrent M. de Talleyrand dans une profonde surprise. Mais habitué à composer son visage, il se contenta, et se garda bien de contredire ce qu'il croyait, de la part de l'Empereur, l'expression d'un désir personnel. Dès ce moment

^#> 24 INTRODOCN. ment, il fut converti à une cause qui lui paraissait être celle de la victoire. Dans la réunion où devait s'agiter le sort politique des Français, M. de Pradt fut un des premiers à prendre feu pour les Bourbons. Le duc d'Alberg, qui ne pouvait pas être encore dans la confiance du royalisme trop récent de M. de Talleyrand, son modèle, le duc d'Alberg prit la parole en faveur de la régence de Marie-Louise. Tout-&-coup, remarquant une sorte d'altération sur le visage d'Alexandre, il se trouble, il hésite, et porte les yeux sur M. de Talleyrand, pour interroger son attitude. M. de Talleyrand restait immobile, impénétrable, les regards fixés à terre. Le duc d'Alberg craignit de s'être engagé trop avant, et chacun s'empressa de faire acte de royalisme, pour ne pas compromettre son lendemain. Cependant quelques royalistes s'étaient réunis au dehors. On dut suppléer au petit nombre par l'agitation. Ce mensonge de Tenthousiasme public fut complet. Les plus hauts personnages du royaume vinrent jouer sur la place Louis XV, et sous les yeux d'Alexandre, une scène d'écoliers en vacances. Alexandre vit la nation dans quelques hommes qui criaient. Il jugea la France du haut des fenêtres d'un hôtel de la rue Saint-Florentin. M. de Montmorency, agitant un mouchoir blanc au bout d'une canne, indiqua un dénouement à la coalition dans l'embarras. Que dirai-je encore? M. Michaud attendait dans l'antichambre de l'empereur Alexandre^ il tenait à la main une proclamation rédigée d'avance : grâce au zèle de quelques roya

^liimoDUCTioii. 2& listes, elle couvrit bien UH tous les murs de Paris. Le peuple apprit, à son grand étonnement, qu'il désirait avec ardeur le retour des Bourbons. Ainsi, ce retour avait lieu contrairement au vouloir du peuple, à qui les Bourbons, en 1814, étaient inconnus; contrairement aux sympathies d'Alexandre, qui redoutait les périls d'une réaction; contrairement, enfin, à l'opinion de M. de Talleyrand, qui n'avait cru possible et n'avait désiré que la régence de Marie-Louise. Au surplus, la royauté nouvelle une fois proclamée, tous ceux qui disposaient de la fortune et des honneurs s'empressèrent autour d'elle. Napoléon avait avili la patrie deux fois : par ses prospérités, qui la rendirent servile, et par son malheur, qui la rendit ingrate. Mais, son maître par terre, elle se trouva si faible, qu'elle n'osa pas même prendre l'initiative de son ingratitude, et se livra au premier fourbe venu; et le sénat devint, aux mains de M. de Talleyrand, une machine à trahisons, l'œuvre un châtement à jamais mémorable de l'orgueil. Napoléon dut en partie sa chute à cette bassesse même qu'il avait créée, qu'il avait entretenue. Il avait compté, pour la force et la durée de son règne, sur l'abaissement des caractères ; et sa première défaite le laissa seul sur les débris de sa fortune. Voilà ce qui fut fait en 1814. Cela fut appelé le rétablissement de la royauté légitime. Quelle triste illusion ! Comme on serait tenté, en assistant à de tels spectacles, de ne reconnaître dans l'histoire que l'empire imbécile du hasard ! Mais ce sont les occasions et les instruments qui

% 26 INTRODUCTION. sont petits : les causes sont grandes. Pour ramener les successeurs de Louis XYf dans ce palais qu'il n'avait quitte que pour aller à l'échafaud à travers une prison^ aumit-il suivi d'une parade jouée devant un chef de Tartares, si la raison de ce fait, en apparence extraordinaire, n'eût été dans l'essence même des choses? La vérité est que Louis XM fut continué en 1814, parce que sa mort n'avait été que le signal d'une halte de la bourgeoisie dans l'histoire. Pour que la bourgeoisie, en 1814, pût reprendre cette marche ascendante qu'avaient interrompue le régime de la Terreur et celui de l'Empire, il lui fallait un pouvoir qui eut besoin d'elle, ne pût se passer de son appui et même de son patronage, c'est-à-dire un pouvoir sans force intrinsèque, sans éclat, sans nationalité, sans racine. Ce qui devait rendre la monarchie bourbonnienne désirable à la classe bourgeoise, c'était la faiblesse même d'une semblable monarchie, sa nouveauté surtout ; car elle ne datait, celle toute capétienne qu'elle était, que du 21 janvier. En 1814, assurément, le gros de la bourgeoisie était loin de faire tous ces calculs : aussi mon intention n'est-elle que de prouver une chose, c'est que la Providence les faisait pour elle. Et plus je songe à la petitesse des incidents dont se compose l'épopée de l'empire vaincu, plus je me persuade que ceux qui ont écrit cette histoire ont pris les occasions pour des causes, et ont expliqué par des riens pompeux ce qui n'admettait d'autre explication légitime que les nécessités de la marche victorieuse de la bourgeoisie dans l'histoire, depuis la abolition du régime féodal.

' *• - • I â IKTROOOCTIOH. ' 27 Lt, par exemple^ n^a-t-on pas écrit et n*a-t-on pas feint ilecroireque,sansla défection du duc de Raguseà Essonne, les desùnées de la France auraient pris un autre cours ? Mais, d'abord, la vérité a-t-elle été dite sur cette défection? Qu'on nous permette ici de dégager la logique de l'histoire de quelques faits dont on la mal à propos obscurcie ^ Napoléon était à Fontainebleau, rêvant encore aux moyens de conjurer un dernier malheur, quand le prince de Tarente lui montra une lettre qu'il venait de recevoir décachetée. Elle était du général Beunionville, membre du gouvernement provisoire. Remise d'abord au duc de Ra^iise, qui l'avait lue, elle contenait de vifs encouragements à la défection. A la lecture de cette lettre, Napoléon sentit redoubler son découragement. On lui parla dabdiquer en faveur de son fils, sans que l'orgueil de son àme en parût iity profondément blessé. L'immensité de son infortune ratait interdit, lui que son élévation fabuleuse n'avait pas même étonné. Il rédigea cet acte conditionnel d'abdication (lui est resté gravé dans toute mémoire; et pour discuter li^ intérêts de son fils, pour négocier une moitié de dé* i'héance, il désigna le maréchal Ney , Caulaincourt et le duc de Raguse. IHiis se ravisant tout-i-coup, « Marmont, dit

38 INTRODUCTION. Le duc (le Haguse, cependant, avait reçu de Paris un message funeste. Se promenant dans un jardin, à Essonne, avec le colonel Fabvier, il lui demanda ce qu'il pensait des tentatives commencées : u Je pense, répondit le colonel en (c montrant un arbre planté au milieu du jardin, qu'en u temps ordinaire il faudrait pendre là le messenger. » Mais ces sentiments n'étaient pas ceux qui animaient Tàme des chefs. Les trois négociateurs, désignés par Napoléon, passèrent par Essonne en se rendant à Paris. Ils allèrent voir le duc de Raguse et lui apprirent l'objet de leur mission. Marmont fut ému jusqu'au fond du cœur; la confiance que l'Empereur avait en lui l'accablait comme un remords. Il avoua qu'il avait ouvert Toreille aux propositions de Schwartzemberg ; qu'il avait rassemblé ses généraux ; qu'il les avait consultés sur les ouvertures des alliés, et mie, d'après leur avis, il s'était résolu adonner Tordre d^tm mouvement sur Versailles. « Mais, ajouta-t-il avec un ac« cent passionné, puisque vous ôtes chargés des intéri>ts « du roi de Rome, je me joins à vous, et j'arrête le mouce vement sur Versailles. » Il donna contre-ordre, en effet, et monta dans la, voiture qui transportait à Paris les commissaires. Après une station assez courte au château de PetitBourg, où s'était installé le prince de Vurtemberg, qui commandait l'avant-gardc ennemie, ils arrivèrent dans ces salons dorés de la rue Saint-Florentin, théâtre de tant de bassesses. Les négociateurs ofllciels plaidèrent la cause du

MMM INTRODUCTION. 3U fils de Napoléon. Mais M. de Talleyrand s'était déjà corn* promis en faveur de Louis XVIII : il mit en jeu, pour faire échouer la négociation, toutes les ressources de Tintrigue. L*heure fatale allait sonner pour TEmpire : Alexandre se résolut enfin à les prononcer, ces paroles qui allaient commencer Tagonie de Napoléon et la sienne. Il avait k peine fini de parler que la porte de Tappartement s ouvrit; un oflîcier russe parut et prononça, en accompagnant sa voix d'un geste expressif, un mot dont on ne devait que trop t(H connaître le sens mystérieux. Car voici ce qui s'était passé à Kssonne depuis le départ de Marmont. Le général f^ourgau d avait été envoyé de Fontainebleau à Kssonne; il arrive; il apprend le départ du duc de Raguse, laisse éclater sa douleur en termes violents, et retourne à Fontainebleau. Alors les généraux se rassemblent. Fmit-il ordonner un mouvement sur Versailles ? Napoléon est-il homme à pardonner à ses généraux d'avoir manqué de foi en son destin? Le général Souham se prononça pour la défection d'une manière formelle. Déjà compromis dans une conspiration (|uo Na|>oléon avait découverte, il avait un motif particulier de redouter sa colère. Le général Compans demandait (Ju*on ne précipitât rien, et qu*on attendit au moins le retour de Marmont. «c Prenez garde, s*éiTia le » général Bordesoulle* en parlant de LKmpereur, vous ne u connaissez pas le tigre; il aime le sang, il nous fera fuie siller. » L ordre de la marche fut donné aux troupes! Le colonel Fabvier avait rc^ du duc de Raguse le commandement des avant-postes placés sur les hauteurs du "1 */•

30 INTRODUCTION. côté de Paris. Ne comprenant rien au mouvement qui se faisait autour de lui, il traverse le pont d'Essonne, au milieu des troupes d'infanterie qui roulaient en désordre. Autour d'un feu allumé près d'un cabaret, à la gauche du pont, il aperçoit les généraux Souham et Bordesoulle *. Il s'avance vers eux, et demande au premier d'un ton respectueux ce que signifie le mouvement imprimé aux troupes : « Je n'ai pas l'habitude, répondit le général Souham, de « rendre compte de mes actes à mes inférieurs. » Et, comme le colonel insistait, il ajouta ces mots caractéristiques : ((Marmont s'est mis en sûreté. Je suis de haute « taille, moi , et je n'ai pas envie de me faire raccourcir par « la tête. » I^ colonel Fabvier se contenta : il désirait qu'on lui permît de se rendre auprès du gouvernement provisoire, et qu'avant son retour on ne décidât rien. On n'eut pas de peine à y consentir, et il partit rapidement pour Paris. Les trois négociateurs étaient chez M. de Talleyrand: le duc de Raguse était chez le maréchal Ney. En voyant entrer le colonel Fabvier, Marmont devint très-pâle, et, sans attendre que le colonel ouvrit la bouche, il s'écria : . M Je suis perdu ! — Oui. vous êtes perdu, répondit le colonel Fabvier : vos troupes passent à l'ennemi. » Le duc de Raguse s'appuya contre la cheminée en chancelant, et murmura d'un air sombre qu'il ne lui restait plus d'autre ' n nist une lettre du c^n^l Bordesoulle, dans laquelle il déclare que. il se concerta avec tous les généraux Hésent à Essonne» un seul excepté, le général Lucotte, Il a fait exécuter le irroulement sur Versailles, contrairement aux ordres du duc de Raguse.

I.XTHODICTIO.X. ai parti à prendre que de se brûler la cervelle.
« Il y en a un « autre, lui dit le colonel Fabvier : c'est de partir et d'arrêter le mouvement, w Le duc de Raguse s'empara de cette proposition avec vivacité ; mais, aussitôt après, il déclara qu'il devait à ses collègues d'en conférer avec eux, et il courut, accompagné du colonel, chez le prince de Talleyrand, oii il entra seul. Quelques minutes s'étaient k peine écoulées, que le colonel Fabvier, qui attendait Marmont, le vit reparaître le visage altéré, mais s'étudiant a maîtriser son trouble. Il ne voulait plus partir : il acceptait la responsabilité d'une défection cpui n'était pas son œuvre! Depuis, cette responsabilité terrible n'a cessé de peser sur lui : que n'a-t-il eu le courage d'en rejeter le fardeau!* Laisser croire qu'on est coupable, lorsqu'on tire profit de la publique erreur, c'est l'être doublement. Il résulte de ce récit que ce n'est point par quelques faits accidentels, mais par un ensemble de causes irrésistibles. que s'explique la catastrophe qui atteignit le roi de Rome au sein même des débris de la fortune paternelle. Kt d'abord, au nombre de ces causes, vient se placer la lassitude des généraux qui n'avaient plus de hautes espérances h concevoir. Napoléon avait commis une faute irréparable, en accordant k ses grands officiers des faveurs telles qu'il ne leur restât plus rien k désirer. Ix>rsqu'ils furent comblés d'honneurs, gorgés de richesses, la fatigue les prit. Et certes. Napoléon ne les avait pas ménagés. S«i victoires étaient des relais; ses années, des chevaux de rechange qui tombaient sous hii d'épuisement. Combien

32 INTRODUCTION. d'âmes eussent été capables de suffire, comme la sienne, à cette course haletante vers l'inconnu? Ceux d'entre ses généraux devant qui l'horizon des désirs ne pouvait guère plus reculer, avaient donc fini par se décourager? L'amour du repos les avait gagnés. Maisons de campagne, hôteb somptueux, brillants équipages, femmes, plaisirs, faciles honneurs de la paix, voilà ce que venait leur ravir chaque nouveau dessein de l'infatigable guerrier et ils ne le suivaient plus qu'en murmurant à travers cette Europe que sa pensée agitait. Depuis long-temps, d'ailleurs, les traditions militaires de la République s'étaient perdues dans l'armée. Ici, lors de la formation du camp de Boulogne, on avait vu s'introduire dans les rangs, des officiers titrés, des jeunes gens éclos de la corruption du Directoire et qui adoptait la corruption de l'Empire, soldats sans vigueur que suivait au camp la protection des femmes galantes. La France, toutefois, n'avait pas cessé de se montrer invincible, mais elle avait cessé de vaincre par le concours actif et intelligent des généraux, des officiers, des soldats. À ce concours, dont les victoires républicaines n'étaient qu'une manifestation glorieuse, avait succédé le génie d'un seul. L'armée était devenue comme une colossale et vivante machine de guerre, soutenue par un bras tout puissant. Les combinaisons d'un mathématicien et la chance qu'il inspirait à un million d'hommes rompus à la discipline, tous nos triomphes, depuis l'Empire, étaient venus de là : Napoléon avait détruit la personnalité des armées.

unmoDOCTioif. 34 Aussi, ses premiers généraux l'abandonnant, il se trouva dans la solitude, quoique adoré du soldat. Il ne put ni ne sut descendre les degrés de la hiérarchie pour trouver appui. Il se crut perdu lorsqu'à Fontainebleau il n'aperçut autour de lui que des maréchaux au visage effaré, et qu'il n'entendit sortir de leurs lèvres que cet arrêt prononcé par l'ingratitude : « Abdiquez ! » Abdiquez ! Et pourquoi ? Napoléon n'avait-il pas encore une armée ? Ne pouvait-il pas compter encore sur le dévouement des généraux secondaires, de ceux que l'opulence n'avait pas amollis, que l'intrigue n'avait pas enveloppés, qui n'avaient pas respiré l'air corrupteur des salons de la capitale ? Quand les corps de Soult et de Suchet seraient réunis, la partie serait-elle nécessairement perdue avec un joueur tel que Napoléon ? Ces raisonnements, qu'un caporal était en état de faire, c'est à peine si Napoléon les fit. J'admire comment la faiblesse des hommes éclate surtout dans les choses qui témoignent le plus de leur puissance. Napoléon avait toujours exercé autour de lui un si merveilleux ascendant, que le jour où il parut douter de son avenir, il en douta comme les autres. Peu habitué à la résistance, la première résistance qu'il éprouva l'étonna au point de le déconcerter et de l'abattre. Il devint irrésolu à l'excès, en expiation de l'abus que, pendant quinze ans, il avait fait de sa volonté. Voyez-le à Fontainebleau. Son hésitation fait pitié ; il ne sait ni vivre ni mourir empereur ! Après avoir abdiqué pour lui, reculant toujours il abdique pour sa race. Mais il n'a pas plutôt remis au duc de Yicence le papier fatal où se I.

34

IJT BODOCTIOIC tffOUve cpndamnée sa dynastie, qu'il se ravise, qu'il serel>cnl, et le voilà qui court après son emplie cédé, Gomme I enfant après le jouet perdu. Puis, quand il apprend que tout retour est impossible, que le sacrifice est devenu irrévocable, il cherche péniblement à remplacer cette grandeur réelle qui lui échappe par une grandeur factice; il veut Ciivii philosophe, il croit se complaire dans ses s^ppaî»; il s'entretient tout haut avec les morts illustres, ei€X)mmente les suicides glorieux.

Comédie qu'un grand homme se donne à lui-m(^me ! Arrive la dernière nuit qu'il doit passer à Fontainebleau. On U*s a dévoilés les mystères de cette nuit ! Des bougies HiilhinuMit-, le docteur Yvan est appelé^ le maréchal Berl nuul est averti ^ des sanglots retentissent le long de la ga'n'W sur laquelle s'ouvre l'appartement de TEm pereur. Il i.»sl (*n proie à d'horribles souffrances, dit-on, et depuis on a raconté qu'il avait essayé de s'empoisonner 11 est possible qu'il ait voulu s'ensevelir dans son orgueil : en cette)\me sublime et profonde, l'exaltation se confondait avecU ruse, et le calcul n'excluait pas la poésie. Au reste, le suicide l'aurait sauvé de l'agonie : car dès 1814 son rôle était fini. En se relevant, il ne pouvait que rendre sa chute plus complète. Qu'on y réfléchisse, en effet, on restera convaincu que, de toutes les combinaisons politiques possibles en 1814, aucune ne répondait aussi complètement que l'avènement des Bourbons aux vrais intérêts de la bourgeoisie. Le roi de ' Voir le ManuscrU de mil huit cent quatorze, par le baroo

JlinODOCTNMI. 35 Home et la régence de Marie-Louise, c'était ombre redoutable de l'Empereur assise sur le trône, ou, plutôt, c'était l'Empereur gouvernant encore la France depuis son exil. Quant au duc d'Orléans, on ne le connaissait pas encore assez, et il fallait quelques années pour que la bourgeoisie apprit à l'apprécier et s'accoutumât à le saluer comme son chef naturel. Seul, Louis XVIII se présentait pour reprendre la monarchie constitutionnelle au point où Louis XVI l'avait laissée; seul il pouvait, ainsi que cela revenait à la bourgeoisie, exercer le pouvoir royal en sous-ordre. Le retour des Bourbons, patronés par nos ennemis, plaçait sans doute la France, à l'égard de l'Europe, dans des conditions nécessaires d'infériorité et de dépendance. Mais il importait à la haute bourgeoisie cette position subalterne de notre pays, s'il en devait résulter une paix durable, l'ouverture des ports, l'extension ou l'établissement des relations commerciales, le règne de l'industrie, l'argent. Pour les gagnants d'argent, l'humiliation était suffisamment couverte par le profit. N'y avait-il pas, d'ailleurs, un gage de stabilité, bien propre à séduire l'esprit d'une société mercantile, dans la restauration de ce dogme de la légitimité qui, momentanément repoussée, avait ouvert carrière aux convulsions de 1793 et aux batailles dévorantes de l'Empire? Mais Louis XVIII ramenait avec lui l'émigration. N'aurait-il pas à payer les dettes de son exil? Les représentants de la noblesse vaincue en 1793 ne chercheraient-ils pas &

3C limODOCTOR* • itronquer leur puissance, à venger les blessures de leur orgueil châtié? La cour n'allait-elle pas revivre avec tout ce que le cérémonial avait d'offensant pour les plébéiens? Et, chose plus grave encore, les acquéreurs de biens nationaux n'allaient-ils pas être dépouillés? Je discuterai plus bas l'étendue et la valeur de ces craintes ; mais quelque importance qu'on veuille leur donner, on peut affirmer que, vue de haut, la Restauration fut par essence un fait bourgeois : elle répondait^ je le répète, aux plus chers intérêts, aux plus sérieux instincts de la bourgeoisie. Aussi en proclama-t-elle sur-le-champ les principes. Le libéralisme n'est-il pas monté sur le trône avec Louis XVIII? N'est-ce pas le chef de cette dynastie restaurée qui, en créant la charte, a organisé la puissance politique de la bourgeoisie? Ici s'ouvre une série d'événements dont il importe de bien étudier le caractère. Le règne de Louis XVIII commença par la vanité • c'est ainsi que tous les règnes commencent. Et cela doit être. Les rois ne tromperaient personne sur leur grandeur si, par réclat factice dont ils s'environnent, ils ne se trompaient d'abord eux-mêmes. Louis XVIII avait certainement reçu de la destinée des enseignements austères. Cette couronne que la main d'un conquérant barbare plaçait sur la tête du successeur de Louis XIV, elle était teinte d'un sang royal. Louis XVIII n'ignorait pas comment avait été terni l'éclat de son nom.

nmioDOcnoii. 37 Sa famille, injurieusement proscrite, avait été vue errante par le inonde et allant implorer de capitale en capitale une hospitalité pleine de dédains. Lui-même, il s'était fatigué sur les routes de Texil. Si bien qu'un jour, fuyant à travers TAllemagne, il avait dû se reposer devant un poteau sur lequel un roi avait fait écrire : n Ne pourront s'arrêter « f et plus d'un quart'd'heure les mendiants et les pros« erits. » Et pourtant, le premier soin de cet homme, si rudement éprouvé, fut d'enfler son triomphe et de se prouver à lui-même sa puissance. Avant toute chose, il s'occupa de composer fastueusement sa maison. Dans ce palais du haut duquel on apercevait la place où la main du bourreau avait touché Louis X\T, l'ancienne étiquette fut rétablie; et, pour fournir à la Cour nouvelle un grand-maltre, un grand-aumônier, un grand-maltre de la garde-robe, un grand-maltre des cérémonies, un grand-maréchal-deslogis, les noms les plus illustres et les plus vieux parurent à peine assez vieux et assez flloslres. La haute bourgeoisie fut profondément blessée de ce début; elle avait tort. Je sais bien que le commandement devrait être modeste. Entre le plus grand et le plus petit lies hommes la dilTérence n'est pas telle, que la volonté de lun puisse légitimement absorber celle de l'autre. L'orgueil n'est permis qu'à celui qui obéit; quant k celui qui commande, il ne saurait se faire pardonner cet excès d'insolence qu'à force d'humilité. Mais de telles vérités sont trop hautes pour une société ignorante et corrompue. Dans l'impur milieu où s'agitait la bourgeoisie en 1814,

Mais demander une royauté impossible. Quoi qu'il en soit, si ce premier essai de règne fut malheureux, si Napoléon put sans effort ramener du fond de l'Elbe ses aigles un moment humiliées, cela vint de ce que la royauté ne se fit pas dans les commencements assez réservée et assez petite. Dans les salons de la banque et du haut commerce, on ne lui pardonna pas d'avoir tendu la main aux débris de la gentilhommerie. On ne lui pardonna pas surtout d'avoir choisi pour ministres et pour conseillers des hommes tels que M^r. de Montesquiou, d'Ambray. Ferrand, personnifications pâles et caduques des idées vaincues. Soupçonneuse comme toutes les puissances nouvelles, la bourgeoisie était implacable dans ses rancunes, absolue dans ses volontés. Il y parut bien dans la séance d'ouverture du mois de juin. Le discours du monarque fut accueilli favorablement parce qu'il était modéré[^] et même un peu triste. Mais quand le garde-des-sceaux vint faire retentir à la tribune les vieilles formules monarchiques, ce fut dans toute l'assemblée un mouvement terrible. Ordonnance de réformation, avait osé dire M. d'Ambray en parlant de la charte. . . . , et les murmures couvrirent sa voix. Murmures fatidiques ! murmures qui, quinze ans plus tard, devaient, excités par le même mot, se changer en une effroyable tempête ! Ainsi, par une singularité fatale, les quatre syllabes qui, en 1814, commencent la lutte, sont celles qui la finirent en 1830 ! C'est qu'en effet, entre la bourgeoisie et

tinriiODOcnoK. , 39 la royauté, la question était, en 1814, ce
quelle est au-^ jourd'hui , et ii s^agissait de savoir qui l'emporterait du
principe électif ou du principe héréditaire, de la souverain^lê des
assemblées ou de celle des couronnes, de la loi ou de l'ordonnance. Pendant
qu^ la surface de la société on posait de la sorte le formidable problème de
l'unité dans le pouvoir, Paris était le théâtre des agitations les plus diverses.
Les impe^ rialistes conspiraient, préparant je ne sais quelles voies
tortueuses et obscures au retour d'un homme qui n^avait c|u'à frapper la
terre du pied pour en faire jaillir une armée. Fouché fréquentait ces artisans
de petits complots, non pour les seconder, comme on Ta cru, mais pour
mieux les trahir. Son égolsme ne Tavait pas trompé : il sentait que la force
était du côté des intérêts bourgeois et des idées libérales. Introduire au
pouvoir ces intérêts et ces idc*es, après s'en être constitué le représentant-,
offrir, en cette qualité, ses services à la Restauration, et la dominer en la
servant, tel était son but. M. de Talleyrand se trouvait alors à Vienne, où il
négociait la honte de son pays. Fouché restait donc maître du champ de
bataille. Il se mit à Tœuvre, et fit si bien, qu'un jour M. de Montesquiou
rassembla plusieurs hommes influents du parti royaliste, pour leur
demander s'il ne serait pas utile à la monarchie que le pouvoir fût remis à un
ministère libéral. Or, le ministère dont il était question, c'était Fouché qui
Tavait préparé. Et savez-vous de quels hommes il avait voulu le conpoter?
DelQf . Latné, Lally-Tollendal, et même Yoyei^

ê *1# 40 nrrftODOCTioii. d'Argenson. Voilà sur quelle pente on glissait, tant il est vrai que ce qu'il y avait au fond de la situation, c'était le triomphe du 'libéralisme, comme principes; de la bourgeoisie, comme intérêts. Tout-à-coup une nouvelle étrange se répand. On raconte que Texilé vient de toucher le sol oii il fut empereur ; que les villes se soulèvent à son approche *, que les bataillons accourent au-devant de lui avec des cris d'amour ; que la France en armes lui fait cortège. Eh bien ! c'est ici que se peut voir le degré de puissance auquel était parvenue k bourgeoisie. Car enfin, la renommée n'avait pas menti : Napoléon s'avancait porté sur les bras d'une armée en délire ; il s'avancait rapide comme ses aigles dont l'image surmontait l'étendard impérial. Vingt jours, le temps de courir de la Méditerranée à la Seine, il lui fallut à peine cela pour ressaisir Tempire. Il entra dans sa capitale par une porte, tandis que, fuyant par la porte opposée, Tautre royauté se hâtait, morne et tremblante, vers un second et plus humiliant exil. C'est peu. Le lendemain, passant en revue ses légions fidèles, il se faisait de nouveau saluer César; et quelques jours après, comme pour témoigner de la puissance de cet homme sur le monde, les souverains réunis à Vienne envoyaient Tordre à leurs armées en retraite de faire volte-face et de regarder vers la France. Le destin pouvait-il plus pour la gloire d'un mortel? Vain éclat! triomphe d'un jour! Il y avait en France une force avec laquelle Napoléon n'avait pas compté et contre laquelle il allait se briser bien vite ! Un moment surprise,

«Min «I iini iHit I iiiim II1I1-» c lu UITBOOIJCTIO!! 41 ia bourgeoisie revient k elle. Le libéralisme se met pour la seconde fois à miaer le trône impérial. Il faut que Napoléon consente k Tacte additionnel; il faut qu'il subisse Fouché pour ministre et pour surveillant; il faut qu'll tienne Foreille ouverte à ce bavardage parlementaire dont son àme se fatigue et s'indigne. Mais les concessions sont aussi impuissantes que la dictature contre cette ligue de tous les intérêts mercantiles, appuyée sur un respect hy|K)crite de la liberté et des droits du peuple. TouteFEurope fait effort contre Napoléon : il tombe! Et ptr qui avaient été préparées, je le demande, les suites de Wat^loo? I^tait-ce par Taristocratie? Mais elle se cadini alors à Gand ou à Vienne ; ceux des nobles qui n'avaient pas quitté leur pays étaient trop heureux de se faire oublier ; le baron de Vitrolles gémissait dans les cachots de Vincennes , et quant au marquis de Lafayette, il se défendait depuis long-temps d>tre un grand seigneur. Étaient-ce les soldats, les artisans, les ou\Tiers des faubourgs de Paris, les prolétaires? Mais , nul ne peut l'avoir oublié : c'étaient les enfants du peuple , des hommes en veste et en casquette , ou en simple uniforme, qui, après la bataille de Waterloo , s'en allaient tous les jours pousser sous les fenêtres de TÉlysée-Bourbon le cri accoutumé de rice l'Empereur.' Et , aux mêmes heures, que se passait-il dans le sein du Corps-Iiégislatif, où étaient venus se résumer les intérêts et les passions de la bourgeoisie? « Qu'il abdique ! qu'il abdique ! » voilà ce que l^ensait l'assemblée, et ce vœu, qui, là, remplissait tous les cœurs , se trouva bientôt dans toutes les bouches. On

43 IXTKODUCTIONi ne voulut pas même de Napoléon II , tant on était impatient de rompre avec le passé impérial et de reprendre les traditions de 89 ! J*ign(Nre pourquoi les infortunes éclatantes émeuvent si profondément. Pour moi Je Tavoue, ce sont les malheurs vulgaires qui touchent le plus mon cœur. Je plains ceux que la tempête renverse, sans qu'ils aient eu la satisfaction d'y respirer à Taise et de la braver; je plains ceux qui, doués dlone àme forte , sont morts cependant sans avoir vécu, Muxdootle passant foule, sans y songer, la cendre méléa à la pwseièr des chemins. Eh , mon Dieu ! il est certainas débtitt qui enivrent autant que leatvictoires ! l/orgudi humain se plaint aux grands désastres comme aux grands succès. Tomber de haut est une manière d'être distingué par la fortune. Que Napoléon ait glissé de son piédestal en quelques heures ; que dans le palais préparé pour son (ils il ait vu s'installer des princes étrangers ; qu'on lui ait donné pour dernière patrie un rocher perdu dans Tim* mensité des mers, et qu'il s'y soit lentement consumé sous l'œil de ses plus cruels ennemis, ce n'est pas de cela qu'il faut le plaindre. Mais que l'abolition promise, espérée, des droits-réunis , soit devenue une des causes de sa chute, mais qu'il ait été dompté , lui , guerrier sans égal , par quelques marchands ameutés, mais qu'il n ait rien pu sur une assemblée de procureurs et d'agioteurs , lui dont on avait dit avec vérité que sa présence produisait sur des armées innombrables le même effet que celle du lion sur les plus intrépides chasseurs , ah ! voilà ce qui doit le ren

The text on this page is estimated to be only 23.22% accurate

' INTROBUGTIOK 43 (Ire l'objet d'une compassion éternelle. Les heures qui s'ô- l'roulèrent pour lui à l'Élysée-Bourfoon, «lors qu'il veillait sa veille suprême, furent des heures d'humiliation et (ramer-» tiime, telles que jamais homme, peut-être, n'en eut k subir de semblables! Là. et là seulement, je trouve une expiation véritable et suffisante de son orgueil. La bourgeoisie achevait donc en 1815 l'oeuvre commencée en 1814! Mais ces meneurs, éclairés par l'expo'»rience, prirent cette fois leurs précautions et firent leurs réserves. Pour que Louis XVIII, ressaisissant sa couronne^ ne cessât pas un seul instant d'être un monarque bourgeois, il importait de placer auprès de lui, comme ministre, un homme voué aux intérêts dominants et assez habile pour gouverner sous le nom du roi. Fouché était merveilleusement propre à jouer ce rôle. Aussi devint-il l'homme nécessaire. On se rappelle qu'après le désastre (le Waterloo les chadibres nommèrent une commission de gou^-eraemeot. Camot en fit partie, mais ce fut le duc (l'Otranle qui en fut le président. U est vrai que Camot »imait le peuple! Le premier soin de Fouché, devenu maître des affaires, fut de tirer de prison le baron de Vitrolles. ils eurent une entrevue. M. de Vitrolles voulait sortir de Paris pour aller au-de\ant du roi ; l'accueil qu'il recut de Fouché le retint. « Je puis, dit M. de Vitrolles au duc d'Otrante^ servir utilement ici la cause de l'homme XVIII mais à trois conditions : la première, qu'il ne sera pas attenté k ma vie ; « la seconde, que vous me donnerez au moins cinquante

44 11CTR0DDCTIO2I. « passe-ports pour entretenir des relations avec le roi ; k « troisième , que je serai chaque jour admis auprès de « vous. » — « Pour ce qui est de votre tête, répondit Fou« ché avec cette familiarité pittoresque de langage qu'il « affectait , elle est aux mêmes crochets que la mienne. « Vous aurez cinquante passe-ports ^ et nous nous ver« rons , si cela vous convient , non pas une fois , mais deux « fois par jour. » M. de Vitrolles devenait ainsi une sorte d'intermédiaire entre les Bourbons et Fouché : la Restauration d'un côté, la bourgeoisie de l'autre. Au reste, pendant que Fouché entretenait avec la Cour de Gand des relations actives, il envoyait en Autriche des émissaires chargés d'y plaider la cause du petit roi de Rome, et il écrivait à son collègue du congrès de Vienne, de sonder la diplomatie sur la candidature du duc d'Orléans, menant ainsi de front tous les complots, et se rendant possible dans toutes les combinaisons. Les vues de Fouché sur la branche cadette furent adoptées sans peine par M. de Talleyrand. D'adroites insinuations les firent germer dans l'esprit de l'empereur Alexandre -, et un jour, en plein Congrès, le czar posa tout & coup la question de la sorte : Ne serait-il pas dans l'intérêt de l'Europe que la couronne de France fût placée sur la tête du duc d'Orléans.^ A cette proposition inattendue, chacun demeura frappé de stupeur. Mais les Cent-Jours n'étaient pas venus prouver la nullité politique des Bourbons aînés .^ Entre un 21 janvier et un 20 mars, quelle place resterait pour la tranquillité de l'Europe et la sécurité des

ilrriomiCTi09i« 4& rois ? On penchait déjà pour le duc d'Orléans, quand Topposition de lord Clancarty fit échouer le projet. Lord Clancarty s'exprima vivement sur le danger de semblables encouragements donnés à l'ambition des collatéraux. Alors, changeant de plan avec sa dextérité ordinaire, M. de Talleyrand écrivit à Louis XVIII pour lui dévoiler cette espèce de conspiration diplomatique dont il avait, de sa propre main, noué tous les fils. Cependant, les princes arrivent à Arnouville. Le baron de Vitrolles court les rejoindre, il était impatient de sonder par lui-même les sentiments des chefs de la coalition. Quelle fut sa surprise, quand le duc de Wellington lui (lit : c(Il y a dans tout ceci une question de choses, la « cocarde tricolore, et une question de personnes, Fou« ché. M M. de Vitrolles ayant alors rappelé au duc que la cocarde tricolore était le signe d'une révolte contre le roi, et Fouché un régicide -, u Eh bien, répliqua le général an« glais, on pourrait peut-être abandonner la question de a choses, mais celles de personnes, c'est impossible '. » Paroles remarquables et bien dignes d'être méditées! Ainsi donc, dans la pensée des alliés, Fouché représentait en France une idée plus puissante que celle qui était exprimée par la cocarde tricolore elle-même ! Ah ! c'est (|u'en efiet, la Révolution française avait éveillé deux sortes de passions \ les unes, mâles et rayonnantes, altières, dévouées; les autres, égoïstes et mercantiles. Les premières, la cocarde tricolore les représentait ; mais après * Nous pouTOQt saraoUr TaiiUienUcKé de cet carteoï détails*

46 INTRODUCTION. avoir, dans leur explosion merveilleuse, ébloui et troublé le monde, elles S'étaient enfm amorties ; surexcitées par la République, elles avaient été en quelque sorte épuisées par Napoléon. Les secondes, c'était dans Fouché qu'dles i»e personnifiaient. Or, à celles-ci, malheureusement, appartenait la force. Qu'on ne s'étonne pas , après cela, si la nomination de Fouché au ministère de la police devint une des conditions de rentrée de Louis XVIII à Paris. I^ bourgeoisie voulait une garantie : on la lui donna. Parmi les royalistes eux-mêmes , plusieurs regardaient cette nomination de 'Fouché comme un malheur nécessaire, entr*autres le bailli de Crussol , homme d'un royalisme honnête et convaincu. Ce fut aussi le sentiment de cette nécessité qui détermina ix)uis XVIII à faire asseoir à son bureau celui qu'il avait maudit comme Tassassin de son frère. On en peut juger par ces paroles cyniques quMl adressait au baron de Vitrolles, après le départ du duc de Wellington et de M. de Talleyrand pour Neuilly, où les attendait le duc d'Otrante : « Je leur ai recommandé de faire pour le mieux. « car je sens bien qu'en acceptant Fouché, je livre mon « pucelage. » Au reste, tous ces scandales devaient être couverts par le grand scandale de la seconde entrée des alliés dans Vmns Pour le coup, il n'y eut ni combat livré, ni sang répandu. Paris ne capitulait pas : il s^oflVait. Les complices de HUranger n'avaient pas agi dans Pombre, cette fois, mais en plein soleil, à la hice de tous, dans le palais consacré jT^ TLf

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

aux délibérations publiques. Comment peindre l'aspect de Paris durant ces jours horribles? L'orgueil de la France s'était réfugié dans le sein de ses enfants les plus malheureux : les prolétaires furent toute la patrie ; mais que pouvaient-ils? C'est tout au plus si au détour des rues désertes, aux angles des carrefours, on rencontrait quelques vieux soldats murmurant des paroles de malédiction. Et, pendant que le long des voies splendides . des boulevards étincelants, les étrangers défilaient par milliers, portant sur le front, non plus, comme en 1814, la surprise et l'admiration, mais la colère , le dédain et l'humiliation, une foule de femmes élégantes, attirées aux fenêtres, saluaient avec des rires le passage des vainqueurs, et agitaient des écharpes « un signe d'allégresse ; les riches préparaient leurs appartements les plus somptueux pour y recevoir les officiers anglais ou prussiens-, et les marchands, dans l'ivresse livrés dans la ville avec leurs effets et leurs troupes, « voyait assez quel changement s'était introduit dans les dispositions des alliés : on les craignait. Vainement pourtant mais non : la postérité ne voudra jamais croire à cet excès

4S iirft0»0CTiO!i. d'opprobre, on dansa sur le gazon, k jamais profané, des Tuileries , à quelques pas du pont des Arts , où nos ennemis avflient braqué deux pièces de canon prêtes à faire feu sur nos édifices ! Semblables à ces sauvages qui s'entrelacent et tournent autour d*un ennemi vaincu , des Français osé* rent nouer autour de la patrie saignante d'abominables farandoles. Les étrangers virent cela ; ils nous méprisèrent. Ainsi s'ouvrit en France l'ère des intérêts matériels. Ceux-là , du reste , purent un moment se réjouir dans leur égolsme , qui avaient supputé ce que rapporterait en argent une humiliation jusqu'alors sans exemple. Car, pour dernier trait d'avilissement, les vaincus se laissèrent gorger d'or par les vainqueurs. Paris se vendit en détail après s*élre livré en bloc, et n'eut pas même le mérite d'une infamie désintéressée. « Les marchands décuplaient leurs

INTIOMCnOH. 49 pressés d'épuiser les bénéfices de son ivresse, qu'elle Tétait elle-même d'en épuiser les plaisirs et Tinsolence ! Mais, dans les résultats produits par Tinvasion, il y eut cela de singulier, que la France fut brutalement sacrifiée k Paris. En 1815, la centralisation établie par TEmpire existait dans sa plénitude; tous les instincts, tous les intérêts, toutes les passions de plus de trente millions d'hommes, Paris les concentrait dans leur diversité sans les aOaiblir ^ il les résumait sans lesaltérer. Déjà Paris c'était la France, l'invasion mit en relief ce qu'une telle centralisation pouvait avoir d'oppressif : une ville fut enrichie, et tout un royaume mis au pillage. Oui, les capipagnes dévastées^ une foule de petits propriétaires ruinés, lagriculture de plusieurs provinces tarie dans sa source, des villes opulentes écrasées sous le poids de contributions arbitraires, tout ce que peut, enfin, et tout ce qu'ose la conquête dans ses plus sauvages emportements, voilà ce que représentaient ces pièces d'or qu'avec une insouciance remplie d'insulte les étrangers allaient semant dans Paris. Autre résultat digne de remarque : de même que la France fut impitoyablement rançonnée au profit de la citémère, de même le corps de la bourgeoisie finit par être appauvri au profit de quelques heureux capitalistes. Les frais de subsistance des sept cent mille eimemis qui peSiient sur notre sol, l'épouvantable abus des réquisitions, l'augmentation des im})ùlà de toute nature, les emprunts orcés, le milliard, prix de notre délivrance, quelle charge I. 4 . '•'ftsaÊÊM

The text on this page is estimated to be only 29.76% accurate

â^ iinrftoi>vcTiôfi. pmir le» bourgeois ! Il est vrai que, pour s'affranchir de cette charge, on dut recourir au crédit ; il est vrai que les conditions de l'emprunt contracté avec les banquiers étrangers Baringet Hope, et dont les principaux banquiers parisiens obtinrent un huitième, offraient aux prêteurs Texorbilant bénéfice d'un intérêt de 20 à 22 p. O/O ; il est vrai que ces premières mesures financières de la Restauration étaient à ce point favorables aux gros capitalistes, que si M. Casimir Périer attaqua dans une brochure le scandale de l'opération, ce fut, entr'autres choses, par ce motif qu'il eût été plus national de ne s'adresser qu'à des banquiers français. . . . Au-dessus de la masse de la bourgeoisie pliant sous le faix, la haute bourgeoisie puisait dans la honte publique un surcroît de force et d'opulence. Sous ce rapport. il est clair que l'invasion fut, en quelque sorte, un procédé nouveau mis à la disposition des plus riches pour dépouiller les plus pauvres. Au fond, les étrangers, lorsque plus tard ils repassèrent nos frontières, n'emportèrent peut-être pas une grande quantité d'argent , mais la quantité qu'ils en déplacèrent fut énorme. Poussés par le sort des batailles entre les gros capitalistes et les petits industriels, entre les banquiers et les artisans, entre les spéculateurs audacieux et les travailleurs, ils donnèrent aux premiers par l'emprunt ce (pi'ils arrachaient violemment aux seconds par l'impôt. Ainsi, la bourgeoisie n'était pas encore installée aux affaires, que déjà le principe de mort caché dans son sein était indiqué au philosophe attentif par le premier résultat matériel de l'invasion.

The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate

&1 Qu'on inédite sur les lignes que je viens de tracer, elles contiennent en germe toute l'histoire sociale de la bourgeoisie : la banque asservissant l'industrie et le commerce, le crédit individuel profitant aux forts, nuisant aux faibles ; en un mot, le régime de la concurrence ayant pour inévitable effet de renverser les petites fortunes, de miner les fortunes moyennes ; le tout pour aboutir à une véritable féodalité financière, ou, si l'on veut, à une oligarchie de banquiers. Admirable loi de la Providence qui plaçait à côté du crime la menace du châtiement¹ faisait sortir de la bourgeoisie le commencement de sa dissolution, et confondait avec les honteuses causes de son accroissement l'indication d² causes de sa ruine finale ! Mais, quels que soient ses vices de naissance, un régime auquel se lient des passions nombreuses ne s'écroule pas en un jour. C'est trop peu souvent de plusieurs générations pour absorber le venin d'un mauvais principe. Tout régime tyrannique se peut comparer à un abîme qu'il faudrait combler avec des morts. L'opération est cruelle s'elle se fait lentement, car l'abîme est profond. Il n'est, et malgré quelques signes, peu apparents d'ailleurs, d'une décadence future, une longue domination (n'en était-il promis⁴), en 1815. à ce régime sans entrailles³ de la concurrence et de l'individualisme. Seulement, cette domination demandait à être complétée. La puissance de la bourgeoisie avait ses racines dans l'ordre social ; il ne lui restait plus qu'à faire invasion dans le domaine politique. L'individualisme en bas appelait le libéralisme en haut.

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

Aussi, de 1815 à 1830, la bourgeoisie ne s'occupa que de compléter sa domination. Faire tourner à son profit le système électif, s'emparer de la Torce parlementaire, la rendre souveraine après l'avoir conquise, telle fut, pendant quinze ans, l'œuvre du libéralisme, œuvre qui se résume en ces mots : asservir la aotauté sans la oimuii. Ainsi, après le passage de ces révolutionnaires de 93 qui avaient foulé aux pieds la tradition politique avec un héroïsme si farouche, après le règne d'un homme qui, ne pouvant dater que de lui-même, avait essayé de faire taire i jamais l'antique mugissement des assemblées, voilA que la tradition reparaissait indomptée, et ramenant avec elle la lutte si long-temps soutenue contre la royauté par les États-Généraux et les parlementaires. Que de nouveautés introduites par le cours naturel des événements dans cette vieille querelle ! Le champ de bataille s'était transformé; l'objet du combat n'était plus le même ; le prix de la victoire avait une autre destination, les combattants avaient un autre visage. Qu'importe? Il y avait dans cette lutte renaissante quelque chose que les événements n'avaient pu altérer : sa nature même. Quand on a vu tomber les Bourbons en 1830, on a donné de leur chute bien des explications diverses . — Ils étaient entrés en France, a-t-on dit, portés sor)w dots de l'invasion, dont ils furent comme l'é

5S Ils avaient rendu la France vassale de l'Europe, et la main de leurs ministres ne s'était pas séchée en signant les traités de 1815. — Ils avaient ramené, au sein de la patrie en deuil, des milliers de gentilshommes, race orgueilleuse, et le clergé, caste envahissante. — Ils avaient débuté par des proscriptions, et le Tombeau de Michel Ney se dressait contre eux, les accusant d'assassinat. — Ils tenaient le glaive levé sur la tête des acquéreurs de biens nationaux, et leur seule présence était une menace sans fin. Tous ces griefs, malheur à qui les déclarerait illégitimes ! Mais suffisent-ils pour expliquer historiquement le rôle de la bourgeoisie en 1830 ? J'affirme que non. Si Louis XVIII osa ramasser sa couronne sur le champ de bataille de Waterloo, cette terre ensanglantée s'il rentra dans Paris au milieu d'un état-major anglais, russe et prussien ; s'il ne rougit pas de reconnaître au prince régent d'Angleterre un droit de suzeraineté morale sur l'héritage de Louis XIV et de Napoléon ; si Wellington fut par lui maréchal de France ; si, pendant qu'aux Tuileries il s'essayait à la royauté, le baron de Muffling, un étranger, fut fait gouverneur de sa capitale ; si le Musée fut mis au pillage par les Prussiens ; si Blücher, dans un accès de rage, put parler impunément de faire sauter nos édifices ; si Alexandre fut regardé comme l'ami du roi de France, parce qu'il s'était contenté de faire retentir sous les pas de son armée les ponts construits en souvenir de nos victoires ; si les alliés, traitant avec ce même roi de France, exigèrent avant toute négociation et obtinrent que l'armée

M IRTKODICTION* ée la Loire fût dissoute, pour que la France a'eùl {dus qu'à demander merci ; enfin, car elle est bien longue, hélas ! la liste de nos humiliations d'alors , si nos ennemis , par le traité de novembre, acquirent le droit, non-«eulement de réduire la France à ses dernières limites, mais de démaiH ieler ses places fortes, d'en bâtir contre elle avec son argent, de surveiller sa politique, d'occuper pendant cinq ans son territoire. , tout cela fut-il le crime du roi seulement, et des princes, et des ministres ? Pourquoi les re^ présentants de la bourgeoisie, les membres du Corps-Législatif, avaient-ils refusé à Napoléon vaincu cette épée qu'il demandait, comme simple général, pour réparer le désastre de Waterloo, sauver la patrie, ou mourir? Et pourquoi, aux premières lueurs des bivouacs ennemis, la bourgeoisie parisienne excitant le peuple si prompt au combat, ne prit-elle pas les armes, rugissante et désespérée comme les glorieux moines de Sarragosse? Mais non : toutes les portes de la ville furent ouvertes ; et il y eut des acclamations de joie dans les rues -, et il y eut des danses dans les jardins publics^ et sur tous les théâtres, pendant plusteu mois , Tenthousiasme de ceux qui vont au théâtre salua dans Alexandre le demi-dieu de Tinvasion ! Je reprends :

The text on this page is estimated to be only 18.77% accurate

<:e duc="" dorl="" eommet="" rentr="" en="" france="" ne="" s="" pas="" trouv="" lui="" aussi="" dans="" tarri="" de="" rinva="" justice="" et="" v="" pomr="" tous="" si="" la="" bourgeoisie="" avait="" pr="" iaire="" expier="" royaut="" je="" dis="" qu="" se="" serait="" veng="" sur="" les="" bourbons="" a="" du="" crime="" dont="" elle="" elle-m="" rendue="" complice="" il="" n="" tut="" rien="" c="" le="" peu="" qui="" souvenait="" pouvaitreue="" soulever="" avec="" plus="" raison="" contre="" gentilbommerie="" jai="" reconnu="" quen="" vold="" queli="" tenne="" m="" mim="" depuis="" isao="" f="" l="" alexandre="" u="" victoire="" cela="" pleine="" acaa="" atril="" is14="" :="" quand="" touf="" ka="" soat="" pi="" ceue="" augus="" j="">esoin de demander grâce pour la distraction que je Tais donner. Quel contraste d*an si faible Intérêt littéraire et d'un semblable auditoire! Le» prlnoea du nord ^i vinrent aatiefoU asiisler à ces méints séances, ^voyalent-ils qu'un jour leurs descendants y seraient amenés par la guerre ! VoiU les révolutions des empires. Mais sur les Ames généreuses, le pouvoir des arts ne chanşe pas. Devant Flmage des arts, les monarques «rmés s'arrelent comme les monarques voyageurs. Ils la respectent dans nos monuments, dans le génie de nos écrivains, et dans la vaste renommée de nos aatanla. L'éloquenoe, ou plutûi lliisioire , câébrera celte urtenlté littéraire, en même temps qu'elle doit raconter cette guerre sans ambition, rette ligue Inviolable et désintéressée, ce royal sacriflce des sentiments les pins ehers tamnoléa au repos des nations et à une sorte de patrlotlame européen. Le vaillant bérilier de Frédéric nous a prouvé que les diaooes des armes ne font pas tomber du trône un véritable roi ; qu'il se relève toujours noblement, soutenu sur lrs bras de son peuple, et demeure Invindble parte qu'il est aimé. La magnanimité d'Alexandre reproduit à dos >eui une de ic* ftnicf antiques passionnées pour la gloire. Sa puissance et sa jeuneatagarantissent la longue paix de l'Europe. Son liéroisnie, épuré par les lunil^s de la civiUsalioo noderae, semMe digne d'eo perpétuer l'onplre, digae de renouveler, d'embellir encore l'image du monarque philosophe, présentée par Marr-Aurèle, de montrer enfln sur le trAne la sagesse armée d'un pouvoir aussi giand que lea vœux ^'elle forme pour k bonheur du mande. •

Louis XVIII avait eu le tort de professer trop ouvertement le culte des noms anciens ; mais ce tort, il s[^]était hâté de le réparer dès 1815. Sur la première liste ministérielle de cette époque, ne lisons-nous pas, à côté du nom de Talleyrand de Périgord, celui de Pasquier, noblesse de robe. et ceux, moins aristocratiques encore, de Gouvîon-SaintCyr, de Fouché, de Louis? M. Decazes, qui fat pendant si long- temps Tâme du gouvernement de la Restauration, devait-il son influence à ses parchemins? MM. de Villèle. de Corbière, de Peyronnet, qui remplirent de leur existence les années suprêmes de la Restauration, n[^]étaientils pas des hommes à peu près nouveaux? Que la haute bourgeoisie ait ressenti pour les nobles et les prêtres une répugnance très-vive ; qu'elle ait poursuivi les uns de ses passions jalouses en invoquant Tégalité, et les autres de son scepticisme glacé en invoquant la liberté de conscience et lindépendance du pouvoir civil, rien de plus certain. Seulement , elle n'aurait jamais volontairement couru les risques d'une révolution, s'il ne se fut agi pour elle que d[^]assurer le triomphe de son scepticisme et de sa vanité. Pour ce qui est des cruautés tant reprochées k Louis XVni, on doit reconnaître que c'est principalement aux circonstances qu'elles doivent le caractère qu'elles ont conservé dans l'histoire. « A neuf heures du matin ^, dit un historien de la Res« tauraton, Ney, revêtu d'un frac bleu, monta dans une u voiture de place. Il avait fait demander à M. de Sémon' Histoire de la Restauration, par on homme d'État, tome lU, p. 404.

ivraoMCTiOiv. 57 c(ville une bouteille de vin de Bordeaux et
Tavait bue. Le M grand-référendaire accompagna le maréchal jusqu'au

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

b\$ mrWNMlCfIOIL s'arrête pas pour si peu. D'ailleurs, depuis un
teni-«ièfle, tuer ses ennemis n'était pas ctiose nouvelle. 93 avait lassé le
bourreau. Mais les coups que la Révolution avait frappés avaient dans les
nécessités d'une situation inouïe leur explication et plus que leur excuse. Le
bruit de la hache, en 93, se perdait dans les clameurs du forum et dans la
tempête universelle. Ici, rien de semblable. On se reeueiUail pour tuer, et
toute une nation Taisait silence autour des bourreaux. Quoi qu'il en soit, si
la bourgeoisie S'indigna, son indignation était désintéressée assurément,
puisque Ney et Labédoyère mouraient victimes d^une idée oombattue et
vaincue avec le concours de la bourgeoisie ellemême, puisqu^ls mouraient
victimes de TEmpire, puisqu'ils mouraient victimes des Cent-Jours.
Napoléon avait fait fusiller le duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes :
lAy\i's \V111 rendait à Napoléon assassinat pour assassinat . genre
d'émulation bien digne des maîtres de la terre! Mais c'est tout. \je lendemain
de la révolution de juillet, alors qu^elle était toute puissante, la bourgeoisie
a^-elle imposé à son roi la réhabilitation de Ney ? et pourquoi ne l'a-t-elle
pas fait * ? * Au momeDt même où j'écris ces lignes, aujourdliui 7 mars
1841, la Journaux annoncent la détermination que le fils du maréchal Ney
Tfeot et prendre de siéger dans ceUe assemblée qui vota, presque à
ronaniniié» b mort de son père. Dans la lettre explicative des motifs de cette
résoluUoo, Je lis : « Le fils du marquis de Strafford ne siégea à la chambre
îles lor^ ^ V « pri's avoir obtenu la réTocaUon de l'arrêt qui avait condamné
li^iuale« ment son père sous le règne de Charles I*'. » « Moins henreoi que
lui, ou moins bien ser?! par les droowluMJM cl

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

IMTKOBIICIWM. &d J'arrive à un autre point : Tintérèt des acquéreurs des biens nationaux. La question était plus grave pour la bourgeoisie, car ce n'était plus seulement une affaire de sentiment et d'humanité. Aussi n'eut-on garde d'alarmer sous ce rapport les intérêts. Louis XVIII, qui commit tant « de fautes, ne commit pas du moins celle-là. Dans sa déclaration de Saint-Ouen, il affirmait que jamais les acquéreurs de biens nationaux ne seraient inquiétés. Que dis-je ? la Chambre de 1815, toute ivre qu'elle était d'aristocratie, poussa-t-elle jamais jusque-là l'audace de ses passions contre-révolutionnaires ? Qu'on se rappelle la loi sur les cris séditieux : cette loi, dans l'article 5, portait une peine contre toute parole de nature à effrayer les possesseurs des biens nationaux. « Pourquoi cette mesure, s'écriait à cette occasion le vicomte de Chateaubriand, en pleine pairie ? ((Pour imposer un silence que rompraient, au défaut des «< hommes, les pierres mêmes qui servent de bornes aux «« héritages dont on veut rassurer les possesseurs. » Paroles téméraires, mais dont M. de Chateaubriand, malgré « l'état de nos lois, je n'ai pu complètement me retrévisir dans sa GcoïnplUaeinent « d'un devoir religieux que J'ai poursuivi néanmoins sans relâche et par « tous les moyens de mon pouvoir dépoula l'IMl. « Mes efforts auprès des différents ministères qui se sont succédé pendant cet espace de temps ont toujours été déjoués devant des Ans de non« recevoir, Urées soit des Ucanet de notre Code en matière de rériatun, • soit aussi des inconvénients que présenterait pour la sûreté publique • l'évocation de certains souvenirs que les passions ne manqueraient « pas de saisir..... « Que vous dirai-je ? je combats ainsi sans succès depuis dix ans ! » Voilà ce que réservait à la mémoire du maréchal Ney le gouvernement de la bourgeoisie !

60 IXTROINJCTiaK. toute son éloquence, ne put faire prévaloir la témérité, même dans un moment où la contre-révolution se montrait hardie jusqu'à l'insolence ! Si donc l'intérêt des acquéreurs de biens nationaux fut si souvent invoqué par la polémique libérale, c'est qu'il fournissait une arme de combat à cette polémique peu sincère. Et si Ton m'objecte le milliard des émigrés , je répondrai que la bourgeoisie n'avait pas attendu cette déclaration de guerre pour se montrer implacable ; je répondrai encore que cet acte contre-révolutionnaire ne fut résolu qu'après l'élection de l'abbé Grégoire, régicide, qu'après l'assassinat du duc de Berri, c'est-à-dire quand la monarchie, poussée à bout, se décida enfin à tout oser contre ses ennemis, voyant bien que ses ennemis osaient tout contre elle. D'ailleurs, qu'on le remarque bien, le milliard d'indemnité, s'il condamnait les principes de 89, n'en était pas moins une garantie offerte aux acquéreurs de biens nationaux, puisque c'était le prix auquel on mettait leur sécurité. Cette indemnité payée, les possesseurs étaient définitivement placés à l'abri de toute poursuite, et ceux qui avaient le plus à se plaindre, c'étaient tous ces pauvres artisans, tous ces ouvriers, tous ces enfants du peuple sur qui la contre-révolution venait de lever son impôt, quoiqu'ils ne fussent jamais entrés dans le partage de ses dépouilles. Revenant donc sur ce que j'ai voulu prouver, je répète que la lutte qui, commencée en 1815, devait aboutir à la révolution de 1830, n'était que la continuation, au profit de la bourgeoisie, de la lutte que les États-Généraux «

Il«TftOOOGTI011. 61 avant 1789, avaient soutenue, quoique sans éclat, sans vigueur, sans continuité, contre le principe monarchique. La société peut-elle avoir deux têtes ? la souveraineté est-elle divisible ? Entre le gouvernement par un roi et le gouvernement par une assemblée, n'y a-t-il pas un gouffre qui chaque jour tend à se creuser davantage ? Et partout où ce dualisme existe, les peuples ne sont-ils pas condamnés à flotter misérablement entre un 10 août et un 18 brumaire ? Le jour où Louis XVIII s'assit sur le trône, ce problème fut posé devant lui, ainsi qu'il l'avait été pendant les Cent-Jours, devant Bonaparte. Et comme la force sociale appartenait à la bourgeoisie, c'était naturellement en sa faveur que la question devait se résoudre. Les obstacles que, sous la Restauration, la royauté eut à combattre, les haines sans nombre qui se groupèrent sur son passage, les tempêtes qui l'assaillirent, cette espèce de tremblement de |>euple qui, en 1830, la renversa, n'eurent pas de cause plus sérieuse. Encore s'il eût été possible de créer entre la royauté et la Chambre un pouvoir médiateur ! Mais les droits de substitution ayant été abolis pour jamais, la division des héritages étant devenue un fait inévitable, l'aristocratie ayant été trois fois vaincue, que pouvait une pairie ? Celle de 1815 n'exprimait qu'un entassement de ruines, et n'était en réalité que la vivante histoire d'un quart de siècle de trahisons. On la comptait pour si peu, que Louis XVIII, par exemple, la considérait tout simplement comme un moyen « de mettre une bague au doigt aux gens de sa maison, à

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

0} IimiODUCTIO!V. la naissance de làtr aîné. » !^ fait est que le personnel de lu imirie fut remanié en 1 8 1 5 sans scrupule et sans pudeur. On cassa des pairs de France; on en créa; le titre de pair devint un mode de récompense ou un sujet d'encouragement pour la haute domesticité du Château. Et, après cela, M. de Talleyrand se crut un grand homme d'état |>our avoir fait déclarer une telle pairie héréditaire ! Quelle pau\Telé de vues! Le fils de lord Chesterfield partant pour visiter les diverses Cours de TEurope, son père lui dit : « Allez, mon fils, allez voir par quels hommes le monde t< est gouverné. » Je conçois ce dédain. Oui, le gouvernement de la Restauration n'était pas encore à Tœuvre que déjà le fait dominant de la situation était la nécessaire rivalité de ces deux pouvoirs : la royauté et la Chambre. Et voyez quelles circonstances annoncent, pn'parent la lutte ! Quand les élections commencent, deuï hommes se partagent le pouvoir ministériel, Talleyrand et Eouché : celui-ci, habile, pénétrant, rompu à Tintrigue. possédant la confiance de la bourgeoisie et versé dans Fart (le manier les ressorts impurs ; l'autre, aussi dépourvu de \aleur intellectuelle que de valeur morale, mais passant l>our un grand seigneur sans préjugés, et jouissant d'une immense réputation d'homme d'état, parce que la bassesse a ses triomphes, que tout esprit vulgaire confond swtr ceux de l'habileté. Entre ces detix hommes l'antagonisme est flagrant : chacun le voit, chacun le dit, et il semble que ce soit là recueil contre lequel se brisera le ministère. £h bien I non ^ il va se dissoudre, mais sa dissolution sera le

The text on this page is estimated to be only 29.40% accurate

Mi«É » IHTBOMIGnOII. 63 premier témoignage de la puissance cMi intérêts bourgeois et de la force irrésistible du principe électif. Ce qui avait rendu Fouché un ministre nécessaire, on le sait. Il ne pouvait conséquemment tomber que pour faire place à un homme capable de représenter comme lui, au pouvoir, les intérêts et les passions de la bourgeoisie. Ceux qui n'ont donné pour cause k la fortune extraordinaire de M. Decazes que réflexion de Louis WIII, ne me |)arai5»ent pas avoir pénétré le fond des choses. M. Decazes était d'origine plébéienne. Aucun lien ne pouvait rattacher à un régime de grands seigneurs. Il aimait Targent. il en connaissait le prix; il aimait le pouvoir, il en devinait les conditions. Sagacité, soupl^se, activité, scepticisme, ambition subalterne, il avait, en qualités et en défauts, tout ce qui est nécessaire pour savoir de quel cMi* se trouve la force et s'y asservir. Le libéralisme, dans ce i\ u\\ avait de peu élevé, ne pouvait trouver une personnification plus vraie. M. Decazes, c'était Fouché amoindri. Voilk précisément ce qui rendait M. IX^azes propre à remplacer Fouché aux yeux de la Imurgéoisie. D'un autiventé, il avait dit, en parlant de la marche étonnante ée .\a|K>léon sur Paris au 20 mars : « On ne gagne pas la légitimité à la course; »» et à part cette profession de foi les royalistes le préféreraient au duc d'Otrante, parce que lui. du moins, il ne portait i>as sur ses habits Fodeur du sanp. M. Decazes fut poussé de la sorte au faite des honneurs, et Fouché tomba du pouvoir, en y laissant un successeur «lif^me de lui. Le goût de Louis XVIII i)our le nouveau mi

T0 64 INTBODDCTIOlf. lustre servit sa fortune, mais ne
 Texplique pas. M. Decazes était libéral : ce fut sa force. Le temps des
 favoris était passé, et si M. Decazes n'avait eu d'autre appui que cette royale
 affection, surprise et entretenue par la Qattene. son influence, comme celle
 de M. de Blacas, ne se serait jamais étendue au-delà du gouvernement de
 Tantichambre. Mais à côté de ce fait singulier , Télévation subite de M.
 Decazes, se place un fait non moins caractéristique, la chute du ministère
 Talleyrand. Pourquoi ce ministère 8*écroule-t-il ? Parce que les premiers
 choix électoraux annoncent une Chambre hostile au ministère. M. de
 Talleyrand craint une opposition trop vive; il va trouver le roi: il lui
 demande si, dans la lutte qui se prépare, le Cabinet doit compter
 complètement sur l'appui de la couronne. Louis XVIII, depuis long-temps
 jaloux de la réputation du * prince, paraît blessé de l'arrogance de ses
 frayeurs, et au grand étonnement de toute la Cour, il dissout le ministère,
 laissant choir aux débiles mains du duc de Richelieu les destinées de la
 royauté en France. Ne trouvez-vous pas ces choses bien remarquables ? Un
 bourgeois, un libéral, 1|« Decazes, devenant la tête du gouvernement
 royaliste, dès l'origine*, le premier ministère de la Restauration renversé
 par rapproche seule de la Chambre, et en quelque sorte par l'ombre du
 principe électif; cette victoire r^nportée la veille de la bataille, tout cela ne
 vous frappe-t-il pas comme une révélation de cette force dont les quinze
 années de la Restauration ne devaient être que le développement complet,
 sous le rapport politique ?

Cette force invincible du principe électif
 considéré comme moyen de développement au profit de la bourgeoisie,
 cette force était si bien pressentie par les royalistes les plus intelligents, que
 quelques-uns d'entre eux firent * des efforts incroyables pour soutenir
 Fouché au pouvoir jusqu'à la réunion des députés ; témoin M. de Vitrolles.
 qui disait sans cesse : u Avant de renvoyer Fouché, attendez la Chambre. »
 Mais voici quelque chose de plus significatif encore. Les élections sont
 terminées; la Chambre s'assemble. Ceux qui ont médité sur le caractère de
 toutes les réactions savent bien pourquoi cette Chambre dut se dire
 exclusivement royaliste. On n'y parlait que du roi ; la fidélité au roi était la
 vertu de l'époque; à s'en tenir au langage officiel, jamais la France n'avait
 été plus complètement monarchique, et rien n'égalait l'enthousiasme qui
 éclata dans la séance, lorsque M. de Vaublanc y prononça ces paroles
 « L'immense majorité de la Chambre veut son roi. » Mais quoi ! cette
 Chambre, si éminemment royaliste, c'est par une vive série d'attaques contre
 la royauté qu'elle débute. Le premier projet de loi présenté par le garde
 des sceaux à la Chambre, y est accueilli par de nombreux murmures; il n'est
 adopté qu'après des modifications qui le dénaturent d'une manière complète.
 Consécration éclatante de l'initiative de l'assemblée! Et, à dater de ce
 moment, avec quelle ardeur cette initiative ne cherche-t-elle pas à se
 exercer ! Qu'il s'agisse de la loi sur la suspension ' Le projet de loi sur
 les crédits militaires. 1. 5

UmOMICfHNU de Ut liberté individuelle, présentée par M. Decazes, oadc celle présentée sur les juridictions prévôtales par le duc de Feltre, la Chambre se croit appelée, non-seulement à rectifier le travail des ministres, mais à le refaire. Seule^{^^}lk occupe la scène politique; seule, elle gouverne. Depuis la Convention, vit-on assemblée plus violente, plus impérieuse, plus enivrée du sentiment de son droit? Elle apprend que le roi veut faire légaliser rordonnance du 24 juillet qui bornait les vengeances royalistes à dix*iiuef têtes marquantes abandonnées aux tribunaux* et i t^eDt^huit personnes frappées de bannissement. A cette nouvelle, sa fureur est au comble, et pour que la loi d'aomiatie ne soit pas trop indulgente, cest elle-même qui s*empare de rinitiative, usurpant ainsi la plus personnelle de toutes les prérogatives de la royauté ! Qu'imaginer de plus hautain ? Et quel acte de souveraineté plus péremptoire que ce projet de M. de Labourdonnaye, qui proscrivait du même coup tous les maréchaux, tous les généraux, tous les préfets, tous les hauts fonctionnaires, complices du retour de Bonaparte -, qui frappait tous les régicides signataires de Tacte additionnel ; qui excluait à jamais du sol natal tous les membres de la famille Bonaparte ; qui mettait le séquestre sur les biens d'un si grand nombre de citoyens: qui faisait, en un mot, du pouvoir judiciaire une dépendance du pouvoir législatif! Cette grande usurpation, rassemblée la sanctionne cependant sous les yeux du roi^ qui avait formellement annoncé qu*il ne consentirait pas à la proscription des régicides.

«7 On a dit qu'en cela Louis XYlil n'était pas sincèrsf qu'au fond il abhorrait les régicides, et ne faisait semblant de les protéger que pour rejeter sur b Chambre tout To* dieux de la proscription. Soit. Maii il s'^it prononcé hautement et ses minisfeias combattirent, en son nom, les projets de la Chambre avec une extrême vivacité. Qu'on juge de reffet que devait produire sur Topinion une lutte aussi violemment déclarée, quelles que fussent d'ailleurs les secrètes pensées et Thypocrisie des combattants ! Un jour, le duc de Richelieu vient dire k la Chambre : « Le a roi s'est fait rendre compte de vos propositions divMrsea u et de vos utiles délibérations. Le testamentde Louis XVI

G8 HmODUCTION. L'alternative est redoutable. Si le premier système prévaut, la royauté a pris sur les élections : elle est mise hors de page. Que le second triomphe, au contraire, c'est fait : le régime parlementaire n'a plus de contre-poids, le double inégal de Pjm et de Charles 19, de Robespierre et de Louis XVIII, de Lafayette et de Bonaparte, va revivre et continuer : la royauté est sur le chemin des abîmes. Eh bien, c'est le système fatal à la royauté qui trouve faveur dans la Chambre ultra-royaliste de 1815. Quel sujet de méditations ! Que cette Chambre ait voulu frapper le ministère, non la royauté -, qu'elle ait proclamé l'omnipotence parlementaire par tactique, non par principes ; qu'elle ait prétendu faire du pouvoir électif un levier irrésistible, uniquement parce qu'il était alors dans ses mains, c'est possible. Et que prouve cela, sinon que les grands événements obéissent à des lois par qui sont déjouées les ruses de l'égoïsme et toute la stratégie des passions. Qu'importe à l'histoire ce que la Chambre de 1815 a voulu ? il reste ce qu'elle a fait. Or, elle a professé le dogme de la souveraineté absolue des assemblées, et c'est elle qui a posé, à son insu, les prémisses du syllogisme dont, après quinze années de luttes, 1830 est venu tirer la conclusion. C'est pourquoi la révolution de juillet se trouva tout entière dans cette fameuse ordonnance qui frappait de dissolution la Chambre introuvable. Toutefois, par l'ordonnance du 5 septembre, Louis XVIII ne faisait qu'en appeler à des élections nouvelles et à un nouveau mode électoral. Au fond, c'était consacrer en kr

iwiumKTHm. 09 veur de la royauté ce droit de dissolution, reconnu et pratiqué en Angleterre, droit protecteur des couronnes, et qui, certes, n'avait rien d'exorbitant, puisqu'il n'avait pas empêché le second Stuart de mourir sur un échafaud! Quelle fut cependant l'impression produite par cet acte si éminemment monarchique? Ceux qu'on appelait les ultra-royalistes furent consternés ; ceux qu'on appelait les libéraux applaudirent. C'est le contraire qui aurait dû arriver, s'il y avait eu réellement en France des amis de la monarchie d'un côté, et des amis de la liberté de l'autre. Mais non : les ultra-royalistes maudirent l'ordonnance du 5 septembre, parce qu'elle brisait une Chambre dans laquelle ils dominaient, sacrifiant ainsi à un intérêt momentané de position tous les principes de la monarchie. Et les libéraux accueillirent avec transport cette même ordonnance, parce que le pouvoir parlementaire qu'elle frappait ne leur appartenait pas encore, sacrifiant ainsi à un intérêt momentané de position tous les intérêts de la liberté. C'est qu'en effet, les mots ici ne répondaient pas aux idées. Sous ces dénominations de libéraux et de royalistes se cachaient des intérêts qui n'étaient en réalité ni ceux de la liberté, ni ceux de la monarchie. La division véritable qui existait en France était celle-ci : les uns voulaient que la nation fût agricole; que la grande culture fût rétablie et la grande propriété reconstituée par les substitutions et le droit d'aînesse-, que le clergé fût indemnisé sur les forêts de l'État-, que la centralisation a

Le régime trônatocratique dont la bourgeoisie, aidée par Louis XVIII, avait bouleversé les fondements. Les autres avuesoft des idées diamétralement opposées. Les premiers, c'étaient, en général, des gentilshommes, des émigrés, des dignitaires de l'Église, des rejetons d'anciennes familles : ils constituaient ce qu'on aurait dû appeler le parti féodal. Les seconds, c'étaient des fils de parlementaires, des banquiers, des manufacturiers, des commerçants, des acquéreurs de biens nationaux, des médecins, des avocats, la bourgeoisie. En laissant les mots de côté pour aller au fond des choses, la lutte n'était donc qu'entre des idées féodales et des intérêts bourgeois. Or, les descendants de ceux qui avaient si rudement combattu la centralisation monarchique par Charles-le-Téméraire, le comte de Soissons, Montmorency, Cinq-Mars, n'étaient pas assurément plus royalistes que les fils de ceux qui avaient si fortement ébranlé les trônes par les jansénistes, la magistrature et les philosophes. Aux yeux du parti féodal comme aux yeux du parti bourgeois, la royauté était un instrument plutôt qu'un principe. Lors donc qu'elle prêta son appui à la bourgeoisie, le parti féodal dut se retirer derrière le pouvoir parlementaire et parler en faveur du pape des libertés publiques. Lorsqu'elle se prêta, au contraire, aux vues de la bourgeoisie, ce fut au tour de la bourgeoisie d'attaquer le trône au nom de la liberté. Ainsi s'expliquent les contradictions et les anomalies dont se compose le mouvement politique de la Restauration.

IHTlOBtlCIIIOII* Tl En 1816, la bourgeoisie pouvait presque se dire assise sur le trône à côté de Louis XVIII, dont elle gouvernait l'esprit par M. Deoazes. Ceux qu'on appelait ultra-royalistes se mirent donc à user le pouvoir royal, et se firent tous docteurs en libéralisme. Ici c'était M. de Villèle se plaignant de l'influence inconstitutionnelle du roi sur les élections du Pas-de-Calais. Là c'étaient MM. de Casteljau et de Lamoignon prenant, à la tribune, la défense de la liberté de la presse et de la liberté individuelle. Qui ne se souvient de la pétition de M^{re} Robert et des débats orageux qu'elle souleva? Comment! on avait osé frapper M. Robert d'une arrestation arbitraire! On était allé jusqu'à supprimer son journal! Mais qu'allait devenir la presse s'il était loisible au pouvoir de lui porter d'aussi terribles coups? De quels dangers la société n'était-elle pas menacée si on donnait cette élasticité au régime du bon plaisir? Voilà les discours qui retentirent d'un bout de la France à l'autre. Et par qui étaient-ils tenus, ces discours? par les ultra-royalistes. Or, il est à noter que l'excessive rigueur déployée contre M. Robert avait sa source dans un pamphlet qu'on disait sorti de ses presses, et dans lequel la majesté royale était traînée dans la boue. Pendant ce temps, voici le rôle que jouaient les libéraux. M. Deoazes préparait, présentait à la Chambre, appuyait et faisait appuyer par ses amis le système de la censure, des arrestations préventives, des lois d'exception. M. Villèle exerçait sur la presse une surveillance inquiète et surveillait des journaux en se jouant. M. Royer-Collard,

7} nmoDocTiOR. qui ne passait pas pour ultra-royaliste, se prononçait hautement pour la prééminence du pouvoir royal, et répondait en ces termes à M. de Castelbajac, au sujet de la liberté de la presse : « On ne doit pas méconnaître que là « où il y a des partis, les journaux cessent d'être les « organes des opinions individuelles, mais que, voués aux « intérêts qui s'en emparent, instruments de leur poli« tique, théâtre de leurs combats, leur liberté n'est que la « liberté des partis déchaînés. » Vint la loi d'élection du 6 février 1817, qui établissait l'élection départementale à un seul degré et des censitaires à 300 francs. Une statistique publiée par le ministère fit connaître que le nombre des citoyens payant 300 francs d'impôts, y compris la patente, était de 90,878. La loi du 5 février 1817 livrait donc la puissance parlementaire à la bourgeoisie. Aussi les rôles se trouvèrent-ils aussitôt intervertis. En mesure, désormais, de dominer dans le parlement, la bourgeoisie se tourna contre la royauté, dont elle n'avait plus besoin, et se mit à défendre contre elle ces mêmes libertés dont, avant la loi du 5 février, elle avait abandonné la défense au parti féodal . Il fallut révoquer la loi sur les arrestations préventives, il fallut abolir la censure ; et le ministère de la police devint si manifestement une sinécure, que M. Decazes dut lui-même, par pudeur, « demander la suppression. Mais plus le principe monarchique s'humiliait devant elle, plus cette bourgeoisie, qui d'abord l'avait si vivement soutenu, redoublait d'exigences. Tandis que les politiques du pavillon Marsan cher

umoMwnoH. 7S cbaieni à envelopper le roi de leurs intrfgues, les écrivains de la bourgeoisie minaient sans relâche les fondements du trône. La polémique de la Minerve devenait de plus en plus hostile. On posait déjà devant les éfécuteurs la candidature de citoyens connus, comme M. Yoyer-d^Argenson, pour leur austère indépendance. Les élections de 1818 révélèrent toute la portée de ce mouvement ; Manuel obtint une double élection dans la Vendée, et la Sarthe envoya sur les bancs de la Chambre le plus illustre des ennemis de la famille royale, M. de Lafayette. Qu'avait donc fait la Chambre féodale de» 1 81 5, en donnant au pouvoir parlementaire tant de force, tant de relief? Elle avait forgé de ses propres mains pour la bourgeoisie un glaive étincelant et acéré. L'histoire, pour peu qu'on la veuille approfondir, se montre remplie de ces hautes leçons. Semblables à certains religieux qui, eux du moins, ont la conscience de leur néant, les partis emploient souvent leur vie k se creuser mne fosse. J'aime k voir de quel air ciitilMi hommes passent sur la scène du monde : ils s'imaginent faire mouvoir les sociétés, lorsqu'ils ne font que remuer tout autour d'eux leur impuissance; ils se haussent jusqu'à l'immortalité, et volontiers ils usurperaient sur Dieu le lendemain : ambition plaisante ! Dieu seul marche au travers des générations qui s'agitent. Cependant, TEurope commençait à s'inquiéter de l'état des choses en France. Les souverains étrangers avaient cru fonder la paix dans notre pays en y établissant l'enpire de la Charte et le dualisme politique qu'elle consacre.

74 ans. L'erreur était grande. Ils finirent par s'en apercevoir. M. de Richelieu, qui était parti pour le congrès d'Aix-la-Chapelle, en rapporta de vives appréhensions sur l'avenir réservé à la monarchie : il fut question de changer le régime électoral. Malheureusement, ce n'était pas dans la loi du 5 février qu'était le danger dont on s'était si fort préoccupé au congrès d'Aix-la-Chapelle. Pour consolider le trône, en relevant au-dessus de tous les orages, il aurait fallu détruire en France, si cela eût été praticable, non pas telle ou telle combinaison électorale, mais le pouvoir électif lui-même. Car en quelques mains qu'on voulût placer ce formidable levier, il était impossible que la royauté résistât long-temps à son action. Déplacer la puissance élective, c'était donner au principe monarchique d'autres ennemis, ce n'était pas le sauver. Voilà ce que n'avaient compris ni les souverains, ni M. de Richelieu, leur représentant et leur organe dans le conseil des ministres. Au surplus, les tentatives faites par M. de Richelieu pour renverser la loi du 5 février furent inutiles, et n'eurent, comme on sait, d'autre résultat que de précipiter sa chute. M. Decazes, son collègue et son rival, M. Decazes, dont il avait demandé l'exil, resta au pouvoir en y appelant le général Dessoles. Maintenir la loi d'élection était le but du nouveau ministère, ce qui revenait à ceci : la monarchie choisissait des ministres dont le programme était la destruction de la monarchie. Sans doute une telle pensée n'était venue à l'esprit de personne. La bourgeoisie elle-même, dans sa course ar-

7S dente vere It domination tlwoliie, n'ayait qn'un sentiment
conrus de son œuvre, et elle était loin de croire que rendre la Toyané
dépendante, c'était l'A) Mais il est puéril de demander k un pouvoir de se
limiter. La

76 HmODOCTIOM. Chambre passa outre, et, dans cette carrière, elle ne devait plus s'arrêter. Pour la gagner, que ne Gt-on pas? Le roi rappelait les proscrits. Le ministre de la guerre, M. de Gouvion SaintCyr, ouvrait les cadres de Tarmée à de vieux officiers. Le ministre de la justice, M. de Serres, écrivait à tous les procureurs-généraux pour leur recommander en termes pressants le respect de la liberté individuelle. Le ministre de rintérieur, M. Decazes, décrétait que Tindustrie serait in• vitée à exposer périodiquement ses merveilles, inaugurant de la sorte les fêtes du travail là où n'existaient déjà plus les pompes de la monarchie. Que 4îre encore? Dans un projet de loi sur la responsabilitéjBliiiiistérielle, les représentants de la couronne rendaient hommage à l'omnipotence politique de la bourgeoisie, tandis que, dans un projet de loi qui abolissait la censure préalable et soumettait les journaux au jury, ils reconnaissaient son omnipotence judiciaire. C'était aller, on le voit, au-devant de toutes les exigences. Mais quand deux pouvoirs rivaux sont en présence, c'est trop peu que le plus faible cède : son destin est de succomber. La bourgeoisie demandait toujours plus qu'on ne lui donnait. Le projet de loi sur la responsabilité ministérielle fut trouvé trop vague et incomplet. Celui qui réglait la liberté de la presse fut attaqué avec violence, parce qu'il créait des éditeurs responsables et imposait un cautionnement. Les plaintes de la tribune trouvèrent dans la presse de bruyants et formidables échos. Epouvantée de tout le bruit qui se faisait

IRTMOOCTIOlf. 77 autour d'elle, la Chambre des pairs avait parlé de modifier la loi du 5 Tévrier, et les liiinistres Tavaient châtiée aussitôt par une promotion de pairs qui, en altérant sa majorité, avait fait entrer dans son sein un grand nombre de bourgeois. Cela même ne suffisait plus. L^eflervescence allait croissant. La Minerve voulait que le sens d'éligibilité fût détruit. Le Constitutionnel demandait avec ironie si deux cents députés représentaient bien fidèlement trente millions d^hommes. M. Bavoux adressait à la jeunesse des écoles des discours enflammés, et en expliquant les articles 86 et 89 du Code pénal, qui punissent le simple complot contre la vie du roi des mêmes peines que le crime consommé, il disait : « Le rêve de Marsyas, puni par Dece nys de Syracuse, comme crime de lèse-majesté, et la K mort de ce gentilhomme exécuté aux halles pour avoir ce eu la pensée d'assassiner Henri III, ne sont-ce pas là n des faits légitimés par notre code actuel, malgré la réc(probation constante et universelle de la postérité? » On comprend quel devait être Teffet de semblables paroles sur de jeunes cœurs. Des troubles eurent lieu à l'Ecole de droit, et M. Bavoux fut traduit devant la cour d'assises. Mais la bourgeoisie applaudissait à son courage; le jury le déclarait non coupable; et, au sortir de l'audience, les étudiants se pressaient en foule pour le féliciter et Tembrasser. Les nouveHes du dehors ajoutaient à cette turbulence des esprits si activement entretenue par les écrivains de la bourgeoisie. Les manifestes anti-monarchiques des socié

7B iimoiNwnoii. tés allemandes étaient accueillis avec bvenr. Le meurtre de Kotzebûe avait des admirateurs. G^était le temps où la voix terrible des réformateurs de Manchester retentissait dans toute TEurope. Il va sans dire que la presse française donnait le programme de ces innombrables assemblées qui couvraient le sol de la Grande-Bretagne, et on lisait dans tes journaux : « Une assemblée a eu lieu à Smithfield. « Henri Hunt, accusé par les adversai^s de la réforme « d^avoir reçu de Fargent, a répondu : « Le duc d'Yorck « vient de perdre au jeu la somme que le parlement lui a « votée comme gardien de son père 'infirmes. G'est sans «c doute une preuve de la moralité des hautes classes de a la société. G'est la même moralité qui a porté lord Sid« mouth à donner la charge de clerk ofthepetts, sinécure (c de 3,000 livres sterling par an, à son fils, encore en« fant. L'épouse légitime du duc de Sussex, avec laquelle fc il a vécu pendant très-long-temps, vient d'être aban« donnée par ce prince, et on lui a donné 3,678 livres « sterling, prises sur les taxes tirées de vos poches, etc., a etc... » Ces accusations virulentes, portées contre raristocratie en Angleterre, répondaient en France à des intérêts et i des haines qui en faisaient, dans les salons de la magistrature et de la finance, une application passionnée ; et la royauté recevait le contre-coup de ces attaques. De son côté, et par une tactique habile, le parti féodal aigrissait la bourgeoisie contre les ministres. M. de Chateaubriand écrivait, dans le Camervauur, que M. Decazes

m 79 s'était (ait d'abord le persécuteur des révolutionnaires, et qu'il les avait persécutés sans mesure. Im général Donnadieu lançait un pamphlet dans lequel il rejetait sur le favori de Louis XYID tout l'odieux des événements de Grenoble en 1816. Il racontait qu'en réponse à une demande en grâce adressée par lui au roi en faveur de sept condamnés, une dépêche télégraphique lui avait transmis Tordre de Us tuer sur-U-champ. il n'était pas jusqu'à la protection manifeste et toute spéciale accordée par le gouvernement au génie industriel, dont on ne lui fit un crime ^ et le Drapeau Blanc s'émerveillait de tout ce qu'il y avait de délié dans la politique de M. Decazes, faisant coïncider avec les élections l'exposition des produits de l'industrie : c'était faire entendre à la bourgeoisie qu'on la flattait pour la tromper. Il faut igouter que la politique des uUrat était alors de pousser au jacobinisme par d'insultantes provocations, a Vous voilà donc, disait le JourtuU des Débats aux ad« versaies du parti féodal, à propos d'une résolution ré« cente prise par la diète germanique^ vous voilà forcés « de reconnaître que l'Europe entière est ullra comme

80 UmODOCTION. ((les vapeurs de Teau-de-vie. » Ces petits marchands assis sur des balles.de coton voulurent montrer ce qu'il leur était permis d'oser; ils élurent M. Grégoire, et semblèrent avoir ainsi jeté aux pieds de leurs ennemis, en manière de défi, la tête sanglante de Louis XVI. Mais leurs ennemis s'en réjouirent : « Plutôt des élec((tions jacobines que des élections ministérielles », avait dit le Drapeau Blanc. Ce vœu était accompli. La duchesse d'Angoulême redoubla de gémissements et de pleurs; la parole du comte d'Artois eut le droit de se faire écouter; Louis XVIII, qui sentait peser sur sa couronne le souvenir .^u ministère Fouché, recula cette fois devant le fantôme de son frère : dès ce moment Tabolition de la loi du 5 février fut résolue. Les ministres Dessoles, Louis et Gouvion Saint-C)T, voulaient le maintien de cette loi : ils durent se retirer du pouvoir, et à la tête du nouveau Cabinet on vit paraître avec étonnement M. Decazes! M. Decazes, qui avait appelé funeste, du haut de la tribune de la Chambre des pairs, la proposition de Barthélémy ; M. Decazes, qui avait forcé le duc de Richelieu à la retraite pour garantir de toute atteinte ce même système électoral qu'il s'agissait maintenant de détruire. Mais le favori était mal conseillé par son ambition. Lorsqu'on change de drapeau, il faut donner des gages au parti qu'on embrasse : M. Decazes fut obligé de suspendre la liberté individuelle. La loi qui annonçait d'une manière si éclatante la défection du ministre fut flétrie du nom de loi des suspects, et le parti auquel il

MTBOWCfMHI. 81 yentit de livrer tout son honneur en proie se servit de cette loi des tusepts pour faire emprisonner les propres amis de celui qui Tavait présentée. Quant au parti libéral, il organis#en Taveur des victimes un comité de souscription , dont l'activité devint si redoutable , que les souscriptions purent être et furent considérées comme des enrôlements pour la révolte. Quel proGt M. Decazes devait-il tirer de son apostasie? hà bourgeoisie qu41 trahissait Tabandonna , et le parti féodal ne lui sut aucun gré d*un retour involontaire. Tout-à-coup une nouvelle étrange se répandit. Au moment où il sortait du théâtre, le prince sur qui reposait l'immortalité de la race royale, le duc de Berri, venait d'être saisi par un inconnu, et frappé au flanc d'un coup de poignard. Lorsque, sous Charles II, en Angleterre, le parti dominant avait voulu perdre les papistes, il avait suscité un audacieux imposteur, nommé Titus Gates, lequel accusa du crime d*un individu tout le parti catholique. Les siècles ont beau passer sur les sociétés, ils n'en emportent pas dans leur cours le vieux limon. Les Titus Gates ne manquèrent pas après l'assassinat du duc de Berri. Ce prince, disaient les ennemis de la bourgeoisie, vient d'être poignardé par une idée libérale. Et , comme on n'attendait qu'une occasion pour renverser M. Decazes, ceux qu'on appelait ultra-royalistes le précipitèrent du pouvoir par ce cri : ce Vous êtes le complice de liouvel ! » Prétextes menteurs, sans doute ! ruses bien connues, de partis se I. 6

82 MIWMIVCIHHU % donnant rendez-vous sur le tombeau du prince assassiné, pour s'y combattre ea quelque sorte avec son cadavre ! Les vraies causes de la cbute de M. Decazes étaient beaucoup moins odieuses et beaucoup phis décisives :4 tombait^ parce que le jour où il s'était prononcé contre la loi du 5 février, il avait cessé de représenter quelque chose au pouvoir. Et ce n'était pas assez, pour Ty retenir, de la tendresse du roi, & une époque où la royauté n'était plus qu'un vieillard caduc, auquel on disait sire en lui parlant. L'assassinat du duc de Berri ayant été, pour ceux qui se prétendaient les amis des rois et des princes, une spé^ culation tout k fait heureuse, M. de Richelieu sei trouvi naturellement porté aux affaires, ici nous touchons aux pages les plus Instructives de l'histoire de la Restauration : mais, avant d'expliquer cette pensée, voyons cominent ftit remplie la mission politique du nouveau Cabinet. Cette mission consistait k déplacer la puissance politique par le changement du système électoral. On ne perdit pas de temps, et, dès le nms de mai 1820, la Chambre, assemblée depuis peu , était saisie d'un projet de loi électorale. Menacée, la bourgeoisie rassembla toutes ses forces et prépara une vigoureuse défense. Elle publia] des brochures, elle fit gémir ou gronder tous ses journaux k h fois , elle suscita du fond des provinces des pétitions ardentes, elle déclara la charte en danger. Tous les esprits étaient en éveil : la discussion s ouvrit dans Forage. Il existait alors à Paris une association, véritable club éclos de la franc-maçonnerie, et dont les puérilités solen• •

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

Le Grand-Orient ne servait qu'à masquer l'action politique. Fondé par quatre commis de l'administration de l'octroi M. Bazard, Flotard, Bûchez et Joubert, ce club, sous le nom de Loge des Amis de la Vérité, s'était d'abord recruté dans les écoles de droit, de médecine, de pharmacie; puis, sur la proposition de Bazard, il avait appelé à lui un grand nombre de jeunes hommes voués à l'apprentissage du commerce. La Loge des Amis de la Vérité était ainsi parvenue à se créer dans la jeunesse parisienne une influence puissante, et elle était en mesure de commander à l'agitation. Cependant, la discussion avait commencé à la Chambre des députés au milieu de l'anxiété la plus vive; et, quoique fort souffrant, M. de Chauvelin s'était fait transporter au Palais-Bourbon dans un appareil propre à frapper les imaginations. Applaudi par les uns, il fut injurié par les autres. L'occasion était favorable pour exciter le peuple : la Loge des Amis de la Vérité en empara, les membres qui la composent se répandent dans la capitale pour y souffler l'esprit qui les anime : les écoles s'ébranlent, et des groupes nombreux d'étudiants viennent se former autour du palais des délibérations, en criant Vive la charte ! De même, des militaires, appartenant au parti féodal et vus en bourgeois pour la plupart, accourent armés de cannes. Il y eut une rixe, des désordres : un jeune homme fut tué. Qui ne se rappelle l'impression produite dans Paris par la mort de Lallemand ? On lui rendit des obsèques touchantes et on les rendit pompeuses. Les trois

84 UITBODOCnOM. longèrent. Toute la garnison fut sur pied. On vit rouler le long des boulevards une foule grondante de jeunes gens auxquels se mêlèrent, dans la rue Saint- Antoine, tous ces ouvriers que la misère tient sans cesse à la disposition de l'imprévu. Ce qui serait arrivé, nul ne le peut dire, si la pluie, qui tombait par torrents, ne fût venue en aide aux charges de cavalerie. Le trouble n'était pas moins grand dans la Chambre. Le père de Tinfortuné Lallemand avait écrit une lettre pour venger la mémoire de son fils , que quelques feuilles de la Cour avaient lâchement outragée. M. Laflitte lut cette lettre d'une voix profonde, tandis que, levant les mains au ciel, les députés de son parti criaient : Quelle horreur ! Manuel parut à son tour, et appuyé contre le marbre de la tribune, malade, le visage couvert de pâleur, il prononça ce mot terrible : Assassins ! Durant plusieurs séances, ce ne furent que récits funèbres faits par les députés de la bourgeoisie. M. Demarçay avait vu des dragons charger une foule inoffensive dans la rue de Rivoli , et deux d'entre eux pousser leurs chevaux jusque dans le passage Delorme. Des peintures non moins émouvantes furent faites par M. Casimir Périer. Et, pendant ce temps, les journaux publiaient le sombre interrogatoire de Louvel, cet homme étrange, qui n'avait frappé un prince que pour éteindre en lui d'un seul coup toute une race de rois, homme à convictions implacables, plus implacables pourtant que son cœur. Dans l'immense agitation que tout cela faisait naître, les deux partis s'accusèrent réciproquement et avec amerê m .jr »^ _ ^

IHTBOMICnOlf. 86 iume. Tous deux ils avaient raison, dans une certaine mesure. La bourgeoisie avait droit de s'indigner des excès d'une répression sauvage; mais on pouvait lui reprocher d'avoir été séditeuse elle-même et violente. Quelques cris de Vive l'Empereur avaient été poussés dans les rues : les députés de la gauche prétendirent que ceux qui les avaient poussés étaient des agents de police, et que ceux-là seuls étaient de bons citoyens, qui avaient crié Vive la charte! L'esprit de la bourgeoisie se montrait là tout entier. Ces tumultes de la place publique, qu'elle protégeait hautement en 1819, nous Tavons vus depuis les flétrir avec passion. Ah! c'est qu'en 1819, elle n'était pas encore à bout de conquêtes ! Quoi qu'il en soit, comme tous les troubles qui n'aboutissent pas à une révolution tournent au profit du pouvoir qui les réprime, la bourgeoisie fut vaincue dans le parlement, faute d'avoir vaincu ses ennemis dans la rue. Quelques-uns de ses meneurs prirent répouvante ; quelques consciences se laissèrent acheter, et, après d'orageux débats, la loi du 5 février fit place à un système électoral qui donnait au parti féodal une représentation à part. Il avait demandé réélection à deux degrés : on lui donnait, en établissant dans chaque département un double collège, plus et mieux qu'il n'avait demandé. Grande fût la joie des vainqueurs. Pour ce qui est de la monarchie, elle se trompait si elle se crut sauvée : elle était perdue. Pour élever le trône au-dessus des orages, c'était trop

li inmoDocnoH. peu, ai-je dit, de modiQer telle ou telle combinaison électorale : il aurait fallu détruire le principe électif lui-même. On Ta voir la vérité de cette observation. Le ministère Richelieu venait de remporter sur la bourgeoisie une de ces victoires qui semblent décider du sort des empires. Quelle reconnaissance ne lui devait pas le parti féodal? Que de bénédictions ne devait pas attirer sur la couronne, de la part des royalistes, s'il y en avait eu de sincères, un service aussi éclatant ! D ailleurs, il venait de naître un fils à la duchesse de Berri, comme pour prouver que la main de Louvel s'était égarée en flrappant, et que la Providence se rangeait da côté de la monarchie. Qu'il y ait folie à croire aux dynasties impérissables, quand leur avenir repose sur la tête d'une petite créature vagissante et frêle, sans doute ; et certes, depuis que Vienne gardait le fils de Napoléon , il n'était plus permis à personne de mettre en doute la puérilité de la gloire et la fragilité des trônes. Mais tel est limbécile orgueil des grands de la terre, que cet orgueil abaisse leur intelligence au-dessous de la plus vulgaire philosophie. Il semblait donc que La naissance du duc de Bordeaux dût entourer la royauté d'un nouveau prestige. Ajoutez à cela que les ministres mirent tout en œuvre pour gagner Taristocratie. Il était naturel que, dans le nouveau système, les élections lui assurassent l'avantage; et c'est ce qui avait eu lieu. Les élections de 1 820 n'avaient donné à la bourgeoisie qu'un fort petit nombre de repré* sentants, et avaient enfanté une Chambre tout aussi féo

The text on this page is estimated to be only 26.86% accurate

17 date que celle de 1815. M. de Richelieu, pour se rendre cette Chambre favorable, appela aussitôt à lui les hommes qu'elle protégeait. U mit M. de Corbière à la tête du conseil royal de réglementation publique, et nomma IL de Villèle ministre sans portefeuille. Vaines concessions ! Les deux principes ne furent pas plutôt en présence qu'ils se combattirent. La Chambre féodale de 1820 ne se montra pas moins hostile au mi-* nistre féodal, M. de Richelieu, que ne s'était montrée hostile au ministre bourgeois, M. Decazes, la Chambre bourgeoise de la ville, tant la lutte des deux pouvoirs était chose naturelle, inévitable ! Cette hostilité se révélait déjà dans l'adresse en réponse au discours de la couronne. Après avoir parlé des améliorations qu'elle voulait introduire dans l'ordre social, la Chambre ajoutait : « Ces améliorations importantes, nous « les poursuivrons avec la modération, compagne de la n farce, w Ce langage était bien celui d'une assemblée souveraine. Cependant la session est ouverte. Et quelle voix retentit la première à la tribune ? L'inexorable voix du général Donnadieu, reprochant aux ministres du roi des tentatives honteuses et corruptrices. Encore tous meurtris des suites de cette accusation, les ministres présentent «i projet de loi sur les donataires, projet de loi qui préparait l'indemnité des émigrés. Et voilà que toute la fraction aristocratique de la Chambre applaudit à M. Duplessis de Grénetan définissant l'indemnité des donataires im àalmpamrta

8S iirrmDUcnoif. conspirateurs. Une loi municipale était attendue avec impatience \ les ministres^ en Télaborant, s'étudient à y faire revivre l'esprit des temps anciens-, ils livrent tout le pouvoir communal à un nombre très-restreint d'électeurs choisis parmi les plus riches. Que leurs idées soient adoptées , une voie est ouverte au retour de la féodalité dans les campagnes. Mais>quoi ! ils ont osé attribuer au roi dans les communes urbaines , et à son représentant dans les communes rurales, la nomination du préfet et les adjoints! Crime irrémissible aux yeux des royalistes de la Chambre ! Ce fut alors que Louis XVIII laissa échapper ce cri d'une âme blessée : « Je leur abandonnais les droits de w ma couronne -, ils n'en veulent pas, c'est une leçon. » C'était une leçon, en effet, et dont la portée était plus grande que Louis XVIII ne pouvait le supposer, car elle avait le sens que voici : partout où le gouvernement d'un roi et celui d'une assemblée seront face à face, il y aura désordre, et la société cheminera entre la dictature et l'anarchie, c'est-à-dire entre deux abîmes. Voilà où en était la monarchie en France, lorsque survint un événement plus important pour elle que la naissance du duc de Bordeaux. Sur un rocher, du côté de l'Occident, bien loin au milieu des mers. Napoléon était mort ! Le monde s'en émut. La chute de Napoléon avait été profonde, immense: donc, mieux que ses triomphes, elle attestait son génie. A quel vaste cœur, à quelle volonté inexpugnable, à quelle intelligence d'élite l'histoire a-t-elle accordé mie impunité «i..^

non. 89 absolue ? Quel grand homme n'a pas été ou ne s'est pas cru destiné à illustration des revers ? César meurt assassiné dans le Sénat. Sylla s'étonne et s'épouvante de la constance de son bonheur : il abdique. Charles-Quint prend ombrage de sa propre puissance : il se fait moine. L' destinée des âmes vraiment fortes n'est pas de rester au faite jusqu'à la fin, mais de tomber avec éclat. Qu'on me montre un homme qui ait su se créer de nombreux obstacles et d'implacables ennemis : quand les obstacles auront épuisé tout son vouloir et que ses ennemis l'aient foulé aux pieds, je saluerai son génie, et j'admirerai quelle force il lui a fallu pour se former un tel malheur. L' dynastie des Bourbons avait un ennemi de moins. L' Cour se trompait cependant, si elle crut pouvoir se réjouir. Napoléon vivant, toute autre candidature que la sienne était impossible. Napoléon mort, les prétendants se pressèrent dans la carrière obscure des conspirations. Il y eut un parti pour Napoléon II . un parti pour Joseph Bonaparte, un parti pour le prince Eugène ; et la couronne fut mise k l'encan par une foule d'ambitions ténébreuses et subalternes. Ce fut alors qu'on vint offrir à L'ayette, de la part du prince Eugène, la somme de cinq millions, pour couvrir les premiers frais d'une révolution en faveur du frère de la reine Hortense. Cette proposition, qui ne fut ni acceptée ni repoussée par L'ayette, donna lieu, plus tard, à son voyage en Amérique, et lui suggéra l'idée des étranges démarches qu'il fit auprès de Joseph. Mais le plus redoutable ennemi du trône des Bourbons,

90 IKraOtOGTlMI» C'était un principe sous TefTort duquel Napoléon luÎHDènie avait succombé, le principe électif. La session de ISil acheva ce qu^avait commencé la session de 1820. Au discours de la couronne, les royal^tes de la Chambre répondirent par une adresse où se trouvait cette phrase personnellement injurieuse pour le monarque : a Nous nous « félicitons, Sire, de vos relations constamment amicales K avec les puissances étrangères, dans la juste confiance K qu^une paix si précieuse n'est point achetée par des sa

imowcrHMi. 91 que temps U aura pour résultat , au lieu de la lutte des deux pouvoirs, le volontaire asservissement de Tun d eux. Pour faire comprendre ce changement , il est nécessaire d'exposer Torigine, le but et la marche du carbonarisme. Car son influence sur les relations des deux pouvoirs devait être importante et durable. Le 1^{er} mai 1821, trois jeunes gens[^] MM. Bazard, Flotard et Bûchez, se trouvaient assis devant une table ronde, me Copeau. Ce fut des méditations de ces trois hommes inconnus , et dans ce quartier , un des plus pauvres de la capitale, que naquit cette charbonnerie qui, quelques mois après, embrasait la France. Les troubles de juin 1820 avaient eu pour aboutissement la conspiration militaire du 19 août, conspiration étouffée la veille même du combat. Le coup frappé sur les conspirateurs avait retenti dans la Loge des Amis de la Vérité, dont les principaux membres se dispersèrent. MM. Joubert et Dugied partirent pour l'Italie. Naples était en pleine révolution. Les deux jeunes Français offrirent leurs services, et ne durent qu'il ia protection de cinq membres du parlement napolitain rhonneur*de jouer leur tôte dans cette entreprise. On sait de quelle sorte avorta cette révolution, et avec quelle triste rapidité Tarmée autrichienne démentit les brillantes prédictions du général Foy. M. Dugied revint k Paris, portant sous son habit le ruban tricolore, insigne du grade qu'il avait reçu dans la charbonnerie italienne. M. Flotard apprit de son ami les d[^]ails de cette initiation à des pratiques jusque-là ignorées

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

nmOBOCTiON. en France. Il en parla au conseil administratif de la Loge maçonnique des Amit de la Ve'rite', et les sept membres dont ce conseil se composait résolurent de fonder la carbonnerie française, après s'être juré l'un à l'autre de garder inviolablement ce redoutable secret. MM. L'impératrice Eugénie et Dugied furent chargés de traduire les règlements que ce dernier avait rapportés de son voyage. Ils étaient merveilleusement appropriés au caractère italien, mais peu propres à devenir en France un code à l'usage des conspirateurs. La pensée qu'ils exprimaient était essentiellement religieuse, mystique même. Les carbonari n'y étaient considérés que comme la partie militante de la franc-maçonnerie, que comme une armée dévouée au Christ, le patriote par excellence. On dut songer à des modifications: et MM. Bûchez, Bazard et Flotard, furent choisis pour préparer les bases d'une organisation plus savante. La pensée dominante de l'association n'avait rien de précis, rien de déterminé : les considérants, tels que MM. Bazard, Flotard et Bûchez les rédigeaient, se réduisaient à ceci : Attendu que force n'est pas droit , et que les Bourbons ont été ramenés par l'étranger, les carbonniers s'associent pour rendre à la nation française le libre exercice du droit qu'elle a de choisir le gouvernement qui lui convient. C'était décréter la souveraineté nationale, sans la définir. Mais plus la formule était vague, mieux elle répondait à la diversité des ressentiments et des haines. On allait donc conspirer sur une échelle immense, avec une immense ardeur, et cela sans idée d'acte

93 nir , sans études préalables , au gré de toutes les passions capricieuses. Mais si la charbonnerie était un jeu puéril comme principe, elle fut comme organisation quelcpie chose de puissant et de merveilleux . Triste condition des hommes ! leur force éclate dans les moyens , et leur faiblesse dans le résultat. Il fut convenu qu'autour d'une association-mère , appelée la haute vente, on formerait, sous le nom de ventes centralesy d'autres associations au-dessous desquelles agiraient des ventes particulières. On Gxa le nombre des membres k vingt par association, pour échapper au Gode pénal. La haute vente fut originellement composée des sept fondateurs de la charbonnerie : Bazard, Flotard, Bûchez, Dugied, Carriol, loubert et Limpérani. Elle se recrutait elle-même. I^ur former les ventes centrales, on adopta le mode suivant : deux membres de la haute vente s'adjoignaient un tiers sans lui faire confidence de leur qualité, et ils le nommaient présideiU de la vente future, en y prenant euxmêmes, Tun le titre de député, Tautre celui de censeur, La mission du Oputé étant de correspondre avec Tassociation supérieure, et celle du censeur de contrôler la marche de l'association secondaire, la haute vente devenait par ce moyen comme le cerveau de chacune des ventes qu'elle créait, tout en restant, vis-à-vis d^elles, maltresse de son secret et de ses actes. Les ventes particulières n'étaient qu'une subdivision ad

04 nmoDOCTKNU ministative ayant pour but d éviter la complication que l(>s progrès de la charbonnerie pouvaient amener dans les rapports entre la katUe vente et les députés des ventes centrales. Du reste, de même que celles-ci procédaient de la société-mère, de même les sociétés inférieures procédaient des sociétés secondaires. Il y avait dans cette combinaison une admirable élasticité : bientôt les ventes se multiplièrent à TinGni. On avait bien prévu l'impossibilité de déjouer complètement les efforts de la police : pour en diminuer l'importance, on convint que les ren^e^ agiraient en commun, sans cependant se connaître les unes les autres, et de manière k ce que la police ne pût qu'en pénétrant dans la KauU rente saisir tout Tensemble de l'organisation. Il fut conséfueusement interdit k tout charbonnier appartenant à une renie de clicrcher à s'introduire dans une autre. Cette interdiction était sanctionnée par la peine de mort. Les fondateurs de la charbonnerie avaient compté sur Tappui des troupes. De là l'organisation double donnée à la charbonnerie. Chaque vente fut soumise à une hiérarchie militaire, parallèle à la hiérarchie civile. A côté de la charbonnerie, de la haute vente^ des ventes centrales, des ventes particulières, il y eut la légion^ les cohortes^ les centuries, les manifnales. Quand la charbonnerie agissait civilement, la hiérarchie militaire était comme non-avenue; quand elle agissait militairement, au contraire, la hiérar^ chic civile disparaissait. Indépendamment de la force qui résultait du jeu de ces deux pouvoirs et de leur gouveme%

IRTIOMCTIOK* fS ment altamatir, fl y trait dans les doubles dénominations cpiMIs nécessitaient un moyen de faire perdre à la police les traces de la conspiration. Les devoirs du charbonnier étaient d'avoir un fusil et cinquante cartouches, d'être prêt à se dévouer, d'obéir aveuglément aux ordres de chefs inconnus. Ainsi constituée, la charbonnerie s'étendit en fort peu de temps dans tous les quartiers de la capitale. Elle envahit toutes les écoles. Je ne sais quel feu pénétrant circula dans les veines de la jeunesse. Chacun gardait le secret, chacun se montrait dévoué. Les membres de chaque vente se reconnaissaient à des signes particuliers, et on passait des rites mystérieuses. Des inspecteurs furent chargés, dans plusieurs ventes, de veiller à ce que nul ne se dispensât d'avoir des cartouches et un fusil. Les affiliés se réunissaient dans leurs demeures au maniement des armes ; plus d'une fois on fit l'exercice sur un parquet recouvert de paille. Et pendant que cette singulière conspiration s'étendait, protégée par une discrétion sans exemple et nouant autour de la société mille invisibles liens, le gouvernement s'endormait dans l'ombre ! Les fondateurs de la charbonnerie, on l'a vu, étaient des jeunes gens obscurs, sans position officielle, sans influence reconnue. Quand il fut question pour eux d'agrandir leur anivre et de jeter sur la France entière le réseau dont ils avaient enveloppé tout Paris, ils se recueillirent et se défièrent d'eux-mêmes. Il existait alors un comité parlementaire dont M. de Lafayette faisait partie. Lié intime

96 INTRODUCTION. ment avec le général , M. Bazard demanda un jour à ses amis Tautorisation de lui conGer le secret de leurs eflbrts. Les objections ne pouvaient manquer : pourquoi cette confiance que le caractère facile de Lafayette rendait pleine d'inconvénients et de périls ? S'il consentait à entrer dans la charbonnerie, et à y porter, ainsi que tous, sa tête comme enjeu....., à la bonne heure!... lafayette, averti, n'hésita pas*, il entra dans la haute verUe, et parmi ses collègues de la Chambre, les plus hardis le suivirent. Les directeurs de la charbonnerie se trompaient s^ils jugèrent cette adjonction indispensable. Les charbonniers ayant toujours ignoré de quelles mains partait rimpulsion qui leur était donnée, ils n'avaient jamais cru obéir qu'à ces mêmes notabilités libérales, tardivement appelées au partage d'un ténébreux pouvoir. I^ présence effective de ces hauts personnages dans la haute vente n'ajoutait donc rien à l'effet moral qu'avait jusqu'alors produit leur présence supposée. Quant à la portée de ce qu'ils pouvaient et oseraient, c'était le secret de l'avenir. Quoi qu'il en soit, leur inter\ention fut d'abord utile aux progrès de la charbonnerie par les rapports qu'ils entretenaient avec les provinces. Munis de lettres de recommandation, plusieurs jeunes gens allèrent dans les départements organiser la charbonnerie. M. Flotard fut envoyé dans l'Ouest, M. Dugied partit pour la Bourgogne, M. Rouen atné pour la Bretagne, M. Joubert pour l'Alsace. Considérée dans ses relations avec les départements, la houle tente de Paris reçut le nom de vente suprême^ et la charbonne

Le 97 fut organisée partout comme elle l'était dans la capitale. L'entraînement fut général, irrésistible : sur presque toute la surface de la France il y eut des complots et des conspirateurs. Les choses en vinrent au point que, dans les derniers jours de l'année 1821, tout était prêt pour un soulèvement, à la Rochelle, à Poitiers, à Niort, à Colmar, à Neuf-Brisach, à Nantes, à Belfort, à Bordeaux, à Toulouse. Des tentes avaient été créées dans un grand nombre de régiments, et les changements même de garnison étaient, pour la charbonnerie, un rapide moyen de propagande. Le président de la vente militaire, forcé de quitter une ville, recevait la moitié d'une pièce de métal, dont l'autre moitié était envoyée dans la ville où se rendait le régiment, à un membre de haute vente ou de vente centrale. Grâce à ce mode de communication et de reconnaissance, insaisissable pour la police, les soldats, admis dans la charbonnerie, en devenaient les commis-voyageurs, et emportaient pour ainsi dire la conspiration dans leurs gibernes. Cependant, l'heure d'éclater était venue : on le pensait du moins. Le personnel de la vente suprême s'étant accru plus qu'il ne convenait, on y créa un comité supérieur spécialement chargé de tous les préparatifs du combat, mais auquel il fut interdit de prendre, sans l'assentiment de la vente suprême, une résolution définitive. Ce comité déploya une activité extraordinaire. Trente-six jeunes gens reçurent l'ordre de partir pour Belfort, où devait être donné le signal de l'insurrection. Ils partirent sans hésitation, I. ♦ 7 •

t LNHODOTIOFr. quoique bien convaincus qu'ils marchaient à la mort. L'un d'eux ne pouvait quitter Paris sans fuir une affaire d'honneur : il n'hésita pas plus que ses camarades, ajournant un duel pour des combats plus sérieux, et sacrifiant à un devoir patriotique jusqu'à cette réputation de bravoure si chère à de nobles âmes. A mesure que l'heure suprême approchait, les conspirateurs semontraient plusconfiants : sur la route de Paris à BÉfort , la Marseillaise fut entendue, chant magique qu'on n'entendait plus depuis bien long-temps. Le sang allait couler : comment ne pas songer aux suites, si la fortune était favorable? Fidèles k l'esprit de la charbonnerie , les membres de la vente suprême ne songeaient à imposer à la France aucune forme particulière de gouvernement. La dynastie des Bourbons elle-même n'était pas proscrite dans leur pensée d'une manière absolue et irrévocable. Mais, en tout état de cause, il fallait pourtl voir à cette grande nécessité de toutes les révolutions : un gouvernement provisoire. On adopta les bases de la Constitution de Tan 111, et les cinq directeurs désignés furent MM. de Lafayette, Corcelles père, Kœchlin, d'Argenson. Dupont (de l'Eure) ; c'est-à-dire un homme d'épée, un représentant de la garde nationale, un manufacturier, un administrateur, un magistrat. Manuel jusque-là n'avait prêté à la charbonnerie qu'un concours inquiet et indécis. Ayant appris qu'on voulait engager sur le théâtre de Tinsurrection ceux qui étaient appelés d'avance à en régulariser le succès, il usa de son influence sur quelques-uns d'entre eux, et notamment sur

urTBODCcnoui. 99 M. de Lafayette, pour les dissuader du Yo^age de Béfort; soit qu'il juge t Tentreprise mal conçue ou prématurée, soit qu'en réfléchissant aux choses du lendemain, son  me rigide se f t ouverte k une secrète défiance. Toujours est-il que de tous les hommes influents dont on attendait la présence sur le théâtre de Tinsurrection, un seul se mit en route, le général Lafayette. Mais un devoir de famille qu'il avait toujours rempli religieusement et auquel il ne voulut pas manquer, le ret nt quelques heures de trop dans sa maison de campagne de Lagrange. Le 1" janvier 1822, k quelques lieues de Béfort, la chaise de poste qui transportait le général et son fils fut rencontrée par une voiture où se trouvaient MM. Corcelles fils et Bazard. « Eh bien! quelles nouvelles? — Tout est fini, général, tout est perdu. » Lafayette. désespéré, changea de roue, pendant que, pressens d'avertir leurs amis de I*aris. MM. Corcelles fils et Bazard se faisaient emporter vers la capitale par des chevaux de poste attelés à une charrette. Le froid était de douze degrés; la neige cou^Tait les chemins. Bazard, en arrivant k Paris, avait une oreille gelée. Je ne m'arrêterai pas sur les détails de ce qui venait de se passer à Béfort : ce sergent qui, le soir du 31 décembre, rentrant dans son quartier, aborde son capitaine, lui frappe sur l'épaule, et par la familiarité inaccoutumée de son langage,  veille des soupçons funestes: le commandant déplace, Toustain, averti et convoquant les officier» qu'il retient autour de lui: le trouble de ceux d'entre eux qui étaient dans le complot; l'hésitation des soldats cons

100 INTRODUCTION. pirates en se voyant privés de leurs chefs -, les conjurés se réunissant sur la place en tumulte; le poste prenant les armes; la colonne des jeunes gens arrivés la veille dans les faubourgs, se dirigeant vers la place, et coupée en deux par la herse qui se lève au moment décisif; ce coup de pistolet tiré sur le lieutenant de roi, sur la croix duquel la balle vient s'amortir; la dispersion des conjurés, parmi lesquels se trouvaient le brave colonel Pailhès, Timpétueux Guinand, Pance, caractère ferme et cœur dévoué; l'arrestation de plusieurs, les sympathies qu'ils éveillent par leur courage, leur procès, leur ascendant victorieux sur les juges : tout cela forme assurément un des épisodes les plus pathétiques de ce drame de la Restauration si souvent ensanglanté. Mais quelques-uns de ces détails ont été rendus publics *. Il en est d'autres moins connus et qui méritent une place dans l'histoire de la bourgeoisie. La charbonnerie à Béfort était loin d'avoir éprouvé une défaite irréparable. Étouffée sur un point, la réinsurrection pouvait éclater sur un autre. M. Flotard avait été envoyé à La Rochelle pour y préparer un mouvement, et cette ville était pleine de conspirateurs. Les trois chefs de bataillon de l'artillerie de marine n'attendaient plus que le signal. On avait des intelligences avec Poitiers et avec la garnison de Niort. Un courageux officier, M. Sofrion, devait mettre au service de la charbonnerie sept cents hommes faisant partie du dépôt colonial établi à Toulon d'Algérie et qu'il avait été chargé de conduire au Sénégal. Le chef à voir dans Paris révolutionnaire l'insensé de M. IMaL

iiimoijnoif. 101 du dépôt lui-même s'était prêté aux confidences de M. Sofréon, et l'on comptait, sinon sur Tappui de M. Feisthamel, au moins sur sa neutralité. On s'agitait aussi à Nantes, et le général Berton se préparait à marcher sur Saumur. M. Flotard, qui allait quitter La Rochelle, dînait un jour à table d'hôte à l'hôtel des Ambassadeurs, lorsqu'une conversation s'engagea devant lui sur les choses du moment, entre deux militaires qu'il ne connaissait pas. « Ce fou de, » Berton, disait l'un d'eux, il se croit fort en sûreté, il s'imagine conspirer dans l'ombre; or, le général Despi« nous est instruit heure par heure de ses démarches, et (c s'apprête à le faire saillir à la première occasion. » Vivement ému, M. Flotard partit aussitôt pour Nantes, et ne prit la route de Paris qu'après avoir averti le général Berton, et Tavoir dissuadé fortement de son dessein. L'expédition sur Saumur eut lieu cependant ; elle échoua comme on devait s'y attendre, et Berton fut obligé de fuir d'asile en asile. Il y avait un vice radical dans la charbonnerie. La fougue des fondateurs et la timidité des hommes notables qu'ils s'étaient associés se faisaient perpétuellement obstacle. D'un autre côté, M. de Ijifayette s'était livré sans réserve aux jeunes gens, qu'il croyait dominer, et par qui, au contraire, il était dominé complètement. Pour leur plaire, il se tenait à l'écart de ses collègues de la Chambre, se cachait d'eux ; d'où résultaient un secret désaccord, et, dans les plus graves circonstances, d'insurmontables emi

• * f02 isrnuMMMmoM. barras. Ajoutez à cela que, par une politique très-habile quand il s'agit d'une conspiration d'un jour, très-imprudente quand il s'agit d'une conspiration qui dure, les premiers directeurs de la charbonnerie s'étaient fait un système d'exagérer leurs forces pour les accroître, et avaient Gnî par semer autour d'eux la déGance. Ce qui est certain, c'est que les préparatifs faits à La Rochelle appelaient un concours qui fut refusé. De retour i Paris, M. Flotard exposa l'état des choses. Le succès était assuré, disait-il, si un personnage important, connu dans le pays, revêtu d'une autorité officielle, consentait i courir personnellement tous les risques de l'entreprise. Le général Lafayette et M. Flotard s'adressèrent à M. de Beauséjour, auquel des opinions populaires, des manières simples, des antécédents honorables avaient acquis une iprande influence dans La Rochelle et aux environs. M. de Beauséjour refusa de partir, prétextant un rendez-vous d'affaires avec M. de Villèle. La direction de la charbonnerie manquait donc à la fois, et de la force qui naît de la sagesse, et de celle qui résulte de Taudace. M. de Lafayette, qui puisait une ardeur de jeune homme dans son amour de popularité, secondé d'ailleurs par une Ame naturellement généreuse, M. de Lafayette soffrit pour le voyage de La Rochelle comme il s'était offert pour celui de BÉfort, mais son sacriflce ne fut pas accepté, et le colonel Dentzel fut donné i M. Flotard pour l'accompagner. Ils rejoignirent à La Rochelle le général Berton et ces sergents immortels qu'attendait la place de Grève.

tm On touchait au 14 mars, jour fixé pour r^sfriosioii du complot. La charbonnerie disposait, par le HMyyen des officiers et des sous-officiers, de presque toutes les gamisoïB des villes de TOuest. Cinquante-Kpiatre pièces attdées devaient, au moment convenu, appartenir aux conjurés. La Rochelle avait pris depuis quelque temps une physicmomie étrange. Les espérances des uns, les doutes des autres, les précautions du pouvoir, les demi-confidences, les conjectures, tout cela répandait dans la ville une inquiétude qui se mêlait en quelque sorte à Tàir que chacun respirait. Quand lorage s amoncelé, on voit sous un ciel assombri les horizons qui s'éclairent et se détachent. Il en est de même quand se forment les tempêtes civiles : avant d'éclater, elles illuminent et agrandissent les esprits en les contristant. Mais il est rare que dans les entreprises humaines oo tienne compte de ce petit grain de saMe dont parle Pascal, et qui, placé quelque part dans le corps de Cromwell, eAt changé la face du monde. Le chef militaire du complot, le général Berton, avait dû, en fuyant de Saumur, y laisser son uniforme. Dans les révolutions, rien ne vaut que par les apparences : les conjurés le savaient. Ils firent à La KocheUe., pour se procurer un uniforme de général, des tentatives qui furent vaines, et qui alors n'étaient pas sans danger. Il fallut envoyer à Saumur. Mais renvoyé ne reparut que dans la soirée du 19 mars. Les sergents Raoulx, (kNibin et Pommier, depuis longtemps soupçonnés, avaient été arrêtés dans la matinée et jetés dans une prison sur la route de Téchafaud. «

104
Cependant le 20 mars, à la pointe du jour, trois hommes montaient dans une barque et se dirigeaient vers l'île d'Aix. Ils apprirent alors que, dans une conversation qui avait eu lieu devant un agent du gouvernement, M. Feisthamel avait demandé à M. Sofrèon si le général Berton n'était pas connu de lui. La réponse affirmative de M. Sofrèon avait éveillé les plus vives inquiétudes; de là le départ précipité des troupes formant le dépôt colonial. Le commandant de l'île d'Aix fit brûler sous ses yeux l'uniforme qu'avaient apporté les trois conjurés, et leur fournit une barque qui les transporta rapidement à Rochefort. Les tentatives des conspirateurs venaient d'être encore une fois déjouées. On connaît la suite. Lacharbonnerie ne fit plus, depuis, que se traîner dans le sang de ses martyrs. Le gouvernement organisa contre elle un vaste et hideux système de

105 provocations. Berton, cœur indomptable, avait refusé l'hospitalité qui l'attendait sur une terre étrangère. Il rentre dans la lice, et, trahi par Wolfel, il meurt sans s'étonner, sans se plaindre, en homme depuis long-temps convaincu que sa vie appartient au bourreau. Parmi ses compagnons d'infortune, deux demandent grâce-, mais Sauge pousse sur l'échafaud le cri de vive la république, comme une prophétie vengeresse; et Gaffé, prévenant ses ennemis, s'ouvre les veines et meurt à la manière antique. Quelque temps après l'arrestation de Berton, un lieutenant-colonel qui a conçu le généreux espoir de sauver les accusés de Belfort, l'infortuné Caron, se laisse conduire à un rendez-vous dans la forêt de Brissac. Lâche plagiaire de Wolfel, le sous-officier Thiers se jette dans les bras du colonel, et par des marques perfides de dévouement. Tarnèze à révéler ses espérances, tandis que, cachés derrière un buisson, des espions recueillent ces témoignages accusateurs. (L'iron est condamné au supplice: on lui refuse la douceur amère d'embrasser, avant de dire adieu à la vie. sa femme et ses enfants; il meurt comme était mort le maréchal Ney . Le courage me manque pour aller plus loin et pour vous suivre jusqu'à cette place de Grève où vos filles roulèrent, après qu'aux yeux d'une foule attendrie, vos âmes se furent réunies dans un suprême embrassement. à Bories, et vous, dignes compagnons de ce jeune homme immortel! Ici la Restauration attaquée avait certainement le droit de se défendre, mais non de se défendre par le guet-apens: car c'était faire de la peine de mort un assassinat.

106 nmomxmoi. La veille du jour qui^ pour lui et ses camarades, devait être le dernier, Bories écrivait à un ami, du fond de son cachot de Bicêtre : « On nous affame; on veut nous séparer. Si vous ne « pouvez nous sauver aujourd'hui , il est à désirer que « nous mourions demain. » Ce vœu mélancolique fut accompli. On avait mis la grâce des prisonniers au prix de quelques révélations: ils emportèrent noblement dans la tombe le nom de leurs complices. Comment se défendre ici d'un rapprochement douloureux.^ Pour sauver ces jeunes gens héroïques qui allaient mourir pour elle, que fit la bourgeoisie? Quoi! soixante mille francs offerts à un concierge dont la place en rapportait annuellement vingt mille, voilà tout ce qui fut tenté! et lorsque la charrette fatale fendait les flots d'une multitude si profondément émue qu'on vit des hommes tomber à genoux et des vieillards se découvrir, la bourgeoisie ne trouva pas moyen de soulever le peuple, elle qui, au mois de juin, avait su déployer, pour la défense de ses intérêts m^iacés, une si formidable puissance d agitation ! Je m^arrête. Après la mort des sergents de La Rochdle, la charbonnerie s'aflhiblit et se décompose. Deux partis se forment dans son sein. L'un veut qu'on se prononce nettement pour la république, et il entoure Lafayette; Tautre ne veut pas qu'un gouvernement quelconque soit imposé À la nation, et il se couvre du nom de Manuel. Ces divi*

urmoMCTHiM. 107 sioDS, sourdes d'abord, s'aigrissent bientôt, s'enveniment et édatent en accusations réciproques. L'anarchie pénètre la charbonnerie par tous les pores, et & sa suite s'introduisent les défiances injustes, les haines, Tégolsme, l'ambition. La période du dévouement passée, celle de l'intrigue commence. La charbonnerie n'était point descendue dans les profondeurs de la société, elle n'en avait point remué les couches inférieures. Comment se serait-elle long-temps préservée des vices de la bourgeoisie : l'individualisme, la petitesse des idées, la vulgarité des sentiments, l'amour exagéré d'un bien-être tout matériel, la grossièreté des instincts? La charbonnerie avait employé la partie généreuse et saine de la bourgeoisie -, mais après l'avoir fatiguée, usée, mise sous la main des ag^{ts} provocateurs et du bourreau, que lui reste-t-il de noble à tenter et que pouvait-elle? Ce fut dans cet état de dépérissement et «l'impuissance pour le bien, qu'elle accepta et subit le empire d'hommes tels que MM. Mérilhou et Barthe. Ce dernier, dans la défense des accusés de Bédou, avait eu de nobles inspirations, mais si on lui attribua les vertus d'un ami du |euple« ce fut le tort de ceux qui le jugèrent. On a beaucoup parlé, depuis 1830, des scènes dramatiques que la charbonnerie couvrait de son ombre* des serments de haine à la royauté prononcés sur des poignards, et autres formalités sinistres. La vérité de tout cela, c'est que la charbonnerie ayant pris une grande extension, les tmtai avaient fini par échapper & toute direction centrale. ■f^^

106 INTRODUCTION. il y en avait de républicaines, d'orléanistes, de bonapartistes; quelquesHines conspiraient sans autre but que de conspirer. Les pratiques variaient comme les principes; et au fond d'une association, un moment si terrible, il ne restait plus que le chaos. Le défaut de principes, vice originel de la charbonnerie, se retrouva dans les causes de sa ruine. C'était tout simple. Quant à son influence, elle se manifesta par deux résultats divers. En montrant au pouvoir combien ses ennemis étaient nombreux et implacables, la charbonnerie le précipita sur cette pente des réactions au bas de laquelle était un abîme. D'un autre côté, en réagissant d'une égale ardeur et contre la dynastie des Bourbons, qui occupait le trône, et contre le parti féodal, qui dominait dans la Chambre, elle força les deux pouvoirs à se réunir, et amortit pour quelque temps ce qu'il y avait de nécessaire, d'inévitable dans la cause de leur rivalité. La force que la Restauration déploya sous le ministère Villèle, et les efforts violents qui la perdirent sous le ministère de Rolignac, n'eurent donc qu'une même source : la charbonnerie. Voilà pourquoi je me suis étendu sur cet épisode de l'histoire de la Restauration, dont il me semble que, jusqu'ici, on n'a pas suffisamment bien étudié le caractère et apprécié l'importance. Aussi, voyez quelle modification la charbonnerie apporte dans les rapports de la Chambre et de la royauté. Ce n'est

IJITtOMCTIOlf. 100 plus cette lutte de tous les instants qui date de 1814. La royauté s'humilie, elle cède. Dans les combats que la charbonnerie lui livre au sein de la société, son attitude est fière et ses victoires sont cruelles. Mais, sur la scène politique, elle n'apparaît que languissante et soumise. Il n'y a plus qu'un véritable pouvoir en France : c'est la Chambre; et les ministres du roi sont les commis de ce pouvoir. Pour première preuve de la justesse de cette observation, je trouve la guerre d'Espagne. Est-il besoin de rappeler combien furent vives et obstinées les répugnances que le projet d'une expédition en Espagne rencontra dans le Conseil. M. de Villèle, qui était l'âme du ministère, regardait une semblable expédition comme une calamité publique. Louis XVIII ne l'envisageait qu'avec effroi. Et que de motifs pour l'en détourner ! Qu'allait-on faire en Espagne. Renvoyer dans le sang des Espagnols la pierre de la Constitution ! Faire passer les Pyrénées à une sorte de 18 brumaire ! Pourquoi ? pour faire tomber violemment la Péninsule sous le joug d'Antonio Marañon et de ses pareils, hommes terribles qui tenaient un chapelet d'une main et un pistolet de l'autre ! et pour qui ? pour Ferdinand VII, prince dont M. de Chateaubriand a dit qu'il était descendu de l'intrépidité de son père dans la lâcheté de son fils, despote qui ne gardait que dédain aux monarques constitutionnels, à Louis XVIII et à sa Charte ! Il fallait de l'argent, d'ailleurs, pour cette expédition. Et M. de Villèle montrait le trésor épuisé, le crédit public ruiné, le libéralisme en émoi, « l'industrie en suspens, le

1 10 ufnDVCnoif . commerce éperdu. Etait-ce tout? La charbonnerie avait semé dans l'armée l'esprit de révolte ; et de l'autre côté de la Bidassoa, le drapeau tricolore flottait, agité par des mains françaises. Enfin, l'Angleterre grondait ; Canning se montrait menaçant, et Louis XVIII craignait de déplaire à Wellington. Mais ce que la royauté redoutait, la Chambre l'appelait, au contraire, de tous ses vœux. Ce que M. de Villèle repoussait, à Paris, comme ministre de Louis XVIII, M. de Montmorency, au congrès de Vérone, l'adoptait comme homme de confiance de l'aristocratie parlementaire. Ce fut la chambre qui remporta. J'en ai dit la raison. Entre les deux pouvoirs qu'attaquait à la fois une conspiration sans limites, l'accord étant devenu nécessaire, c'était au plus faible des deux à se soumettre. En essayant de résister à la volonté de la Chambre, M. de Villèle ne faisait donc que lutter contre la force des choses; et si en forçant M. de Montmorency à se retirer du ministère, il crut avoir remporté une bien grande victoire, il ne tarda pas à être détrompé. (Car cette même souveraineté parlementaire que M. Mathieu de Montmorency représentait alors, elle porta aussitôt aux affaires, pour remplacer le duc Mathieu, le vicomte de Chateaubriand, ce qui rendait la guerre d'Espagne inévitable. Pour l'éviter, cette guerre, Louis XVIII et M. de Villèle avaient cherché à négocier entre les cortès et Ferdinand VII une réconciliation qui aurait eu pour base la consécration d'une Charte espagnole faite à l'image de la

The text on this page is estimated to be only 21.57% accurate

Charte française. et M. ArWlèle avait écrit dans le sens de M. de Lagarde, notre ambassadeur à Madrid. C'était bien mal juger les nécessités du moment. Qu'importait au parti religieux et féodal qui dominait, la situation politique de l'Espagne, envisagée au point de vue de la nation espagnole? Le parti féodal désirait la guerre pour lui-même, il la désirait pour que ses ennemis de France fussent convaincus de folie ou (Vappés de terreur, Quant à M. de Chateaubriand, «ses vues étaient plus ét^ vvvv. son désir était encore plus fougueux. jAus absolu. M. de Chateaubriand avait accompagné H. de Montmorcy au congrès de Vérone; il y avait étudié les dispositions des souverains ; il savait qu'en se prononçant pour l'intervention en Espagne. l'Autriche et la Prusse ne sauraient que suivre l'impulsion qui leur était imprimée par le d^rail relever la Restauration en lui donnant une épée. On a décl^ la guerre d'Espagne en appelant le principe d'intervention un principe oppresseur. Accusation puérile! Tous les peuples sont frères et toutes les révolutions* ras

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

mopolites. Lorsqu'un gouvernaaswnt croit représenter une cause juste, qu'il la fasse triompher partout où le triomphe est possible; c'est plus que son droit, c'est son devoir. Mais pouvait-on la croire juste, cette cause de Ferdinand VU? Ali ! il y avait alors en Espagne une tyrannie plus à craindre que celle des DeteamisadoSj c'était celle des Serviles. Des âmes cruelles battaient sous la robe du Franciscain, et plus de tombeaux devaient s'ouvrir au chant du lent Creator qu'aux refrains de la Tragala. Souvent, lorsque sous les ordres du duc d'Angoulême, ceil mille hommes passaient les Pyrénées, souvent H. de Chateaubriand (il l'a dit depuis) sentit l'elTrois pénétrer dans son cœur. Les libéraux avaient fait retentir d'un bout de la France à l'autre d'effrayantes prédictions. Si la confiance était dans la Chambre, la défiance était sur le trône, autour du trône ; et des généraux qui accompagnaient le duc d'Angoulême, la plupart étaient partis en hochant la tête, parce qu'ils se rappelaient combien de Français, sous Napoléon, étaient entrés en Espagne, qui n'en étaient pas revenus ! L'expédition réussit néanmoins. Mais sa condamnation se trouva dans son succès même. Que dut penser M. de Chateaubriand lorsqu'il apprit que le poignard des s de ferdinand vii mena les libéraux ce monarque : lut l de ne lui fut plus permis douter la france fait parmi ceux dont elle avait servi cause qu combattus vit eaqn m. pozb> 3

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

dj Borgo partir pour Madrid, et Ferdinand VII s'incliner de\ant
Tinfluence de la Russie, à laquelle il ne devait rien, après avoir repoussé
celle de la France, k laquelle il devait toulP Quoi qu'il en soU, le retour
trionphant du duc d'Angoulême frappait la bourgeoisie de consternation. Et
cela seul fut remarqué. Or, dans cette guerre entreprise contre le vœu du
pouvoir royal, et par l'ascendant du pouvoir parlementaire, n'y avait-il de
remarquable que le désappointement d'un parti ? IHiur quiconque seraitallé
au fond des choses, n'était-il pas manifeste que le droit de paix et de guerre
venait d'être conquis sur la Couronne? ile fut pourtant du sein de cette
défaite inaperçue, mais réelle, du principe monarchique, que H. de Villèle
fit sortir l'étrange idée de la septennalité. M. de Villèle ne comprenait donc
pas qu'en donnant à la Chambre une existence de sept années, il lui assurait
plus de consistance et de relief? Il est vrai que la Chambre fut dissoute, et
qu'une Chambre nouvelle fut appeléeà voter la septennalité. Hais, sous
l'empire de la loi du double vote et dans l'exaltation produite par le succès
de la guerre d'Espagne, l'assemblée ne pouvait Hn qu'ultra-Téodale. C'est ce
qui arriva. Le régime constitutionnel disparaissait pour faire place k un
gouvernement oligarchique, gouvernement qui, n'ayant pas de racines dans
la société, devait bien vite s'user par ses excès, mais après avoir asservi la
royauté, et l'avoir mise à jamais hors d'état de se relever.

114 imiOBOCTioii. Je ne sais si M. de Villèle avait prévu ce résultat, ou si, ayant prévu, il s'en serait beaucoup préoccupé. M. de Villèle n'avait que le génie des petites choses. C'était l'homme d'affaires de la monarchie. Régler des comptes, préparer des budgets, régenter les banquiers, gouverner les orages de la Bourse, il suffisait à tout cela avec une facilité merveilleuse-, et M. de Chateaubriand, sous ce rapport, n'était pas pour lui un collègue incommode : car la petite politique embarrassait M. de Chateaubriand, et il avait ce genre d'incapacité que crée l'habitude des hautes pensées. Mais sa réputation littéraire, le faste de ses manières et la somptuosité de sa vie, son influence sur la partie élégante de la nation, tout, jusqu'à l'éclat de sa

The text on this page is estimated to be only 24.63% accurate

lié de son influence. Après avoir éoondait soccessivemeiii M. de Montmorency elle duc deBellune, il oooooNroinetUii dans la destitution injurieuse d^un hcHome illustre la difpaité de la Couronne. Il resta sans rival dans le Conseil ; mais dans la Chambre il avait des maîtres. Cette domination de la Chambre, une circonstancevint qui la rendit absolue. Le 6 s^tembre 1824, les princes et plusieurs grands oflSciars se trouvaient réunis au château et paraissaient dans Tattente. Tout-à-coi qp la porte de Tappart^nent s'ouvrit, et une voix cria : « Le roi^ Messieurs. » Ce fut Charles X qui entra : Louis XYttl venait d'expirer. Louis XVlli s^étak ménagé «itre les partis, et il s'en félicitait & son heure dernière. Qu'y avait-il gagné? De mourir tranquille, & peu près comme le dernier villageois et son royaume. Pauvre triomphe*, et & la portée dej^ plus chétives ambitions ! Quel enfantillage danseette vanité des grands de la terre ! Voici un roi qui résiste au choc des factions, faute de puissance pour les vaincre, et de courage l>our être vaincu par elles ; de concessions en concessions, il allongeson règne, il allonge sa vie; en échange des plaisirs* non pas donnés, mais promis à ses sens altérés, il livre à une femme le gouvernement de sa propre maison, après avoir abandonné à ses ministres le soin de céder en ^n nom, k sa place, tout ce qu'il consent i perdre de la royauté ; et lorsqu'enfin, vieux, inOrroe, éremlé* à bout de voluptés amères, consumé de désirs trompeurs, il sent la vie se retirer de lui , il se redresse sur ce tn'ine qu'il

116 IMTBODUCTIO!!.. ne peut léguer à son frère que dans la tempête, et, sur le point de mourir, il se vante! On raconte qu'assis sur le fauteuil où il allait s'éteindre, entouré de hauts personnages, qui pleuraient, et tout paie de sa mort prochaine, il fit venir le plus jeune, le plus frêle d'entre les princes de sa famille, et qu'alors, les mains étendues sur la tête de l'enfant courbé sous sa bénédiction, il dit : «Que mon frère ménage la couronne de cet enfant. » Bien vaines étaient ces paroles ! On ne ménage pas les couronnes attaquées*, on les sauve, ou on les perd. Eh mon Dieu ! qu'avait donc produit cette longue série de fluctuations et d'atermoiements, qui fut le règne de Louis XVIII ? Sur la scène politique, des discordes sans fin; et au-dessous, des conspirations, des provocations, des guet-à-pens, des exécutions militaires, voilà ce qui s'était vu. L'orage avait été partout : dans le parlement, dans la presse, à la Cour, dans les villes, dans les campagnes. Didier, Tolleron, Berton, Bories, quels souvenirs ! Ah ! il me semble que dans cette molle politique de Louis XVni le bourreau avait pu manœuvrer à Taise ! C'est que tout est mortel, venant des rois qu'on attaque. Leur faiblesse est aussi fatale que leur force, et leur épouvante que leur fureur. S'ils veulent s'imposer et qu'ils le puissent, ils écrasent tout. Si, au contraire, ils consentent à céder, ne pouvant céder jusqu'au bout, ils provoquent des agressions contre lesquelles il n'est, au défaut de la guerre civile, que la guillotine. Que dis-je ? ce qu'ils cèdent ici sous forme de pouvoir, ils le reprennent ailleurs sous

forme de violence. Pour peu que leurs ennemis remportent[^] ils se vengent sur les petits de ce qui leur est enlevé par les grands *, et leur faiblesse de la veille cherche une compensation dans leurs cruautés du lendemain. De sorte que leurs concessions, comme leurs exigences, boivent le sang des peuples. Quand Louis XVIU ordonnait qu'on dansât & la Cour à la même heure où le fossoyeur recevait des mains du bourreau les corps sanglants des quatre soldats de La Rochelle, Louis XVIII prenait sa revanche des victoires de la Chambre, il y avait fête au Château, parce qu'au milieu des humiliations de la royauté, Tatrocité impunie de cette fête ressemblait à de la force. Chassé de partout, Torgueil du monarque s'était réfugié dans cette fanfaronnade sauvage. Mais un système de transactions, aboutissant & de telles conséquences, aurait-il long-temps préservé la monarchie de sa ruine ? Éluder sans cesse Tantagonisme des deux pouvoirs, était-ce le détruire? et chaque tentative nouvelle |K)ur réiuder n'allait-elle pas à user le principe monarchique et à Tavilir? « Que mon frère ménage la couronne « de cet enfant. » £h! comment Charles X Taurait-il longtemps ménagée, en présence de cette autorité parlementaire, si jalouse, si indomptable ? Elle avait changé souvent de possesseurs depuis 1814 : avait-elle changé de nature? .Non, non. La Chambre de 1815, toute féodale, n'avait pas plus ménagé le pouvoir royal que la Chambre toute bourgeoise de 1817 ; et la loi du double vote avait été, comme celle du 5 février, une machine de guerre dirigée contre le trône.

The text on this page is estimated to be only 15.97% accurate

S'il -eèt «té possible que la société vécût, «inn partagée entre l'aniorité d'un roi et celle d'une aasemUée, ce pbéBamène se serait certainement ^^uit sous le règne de Chartes K. Qu'on se refmrte, en effet, au moment de la mort de Louis XVHI. Le parti qui alors dominait dans la CSuBifaR. ne voulait'il pas, sur toutes choses, que la grande |rt>priété fût reconstruite; que les corporations r^igiensK (tissent rétablies ; qu'une existence indépendante et «oaipueuse fut rendue aux nobles; que la centralisation (Il place au régime des influ^ires locales ? Ces tendances si ewentiellement contraires à la monarchie, ces tendances qui attaquaient l'œuvre laborieuse commencée par Loois XI et continuée par Louis XIV, c'étaient précisément cdks de Charles X. Charles X n'était guère en état de comprendre que la monarchie avait grandi en France par l'abaissement graduel de la noblesse, par l'aliénation des terres féodales, par l'affaiblissement insensible du régime de prinKigénitnre et de substitution, par le discrédit des dictatures sarerdolales, par la décentralisation surtout . Dans son ignorance, il croyait fortifier la monarchie alors qu'il ne ftusait que raviver de son mieux la féodalité. Louis Xi, ponr tUn roi. avait cessé d'être gentilhomme. Charles X, par ses idées, était beaucoup plus gentilhomme que rei. n arriva donc qu'i la mort de Louis ITTII le pourcir électif et le pouvoir royal se trouvèrwit réunis par nns étroite communauté de sentiments et deTues. Aussi, rien de comparable, comme vigueur, k Pk

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

119 sion qui fut un moment donnée & la société. Le milliard d'indigénat jeté en pâture aux émigrés, la loi du sacrilège, la loi sur les communautés religieuses, rélaboration d'un système qui remplaçait la propriété par ces deux grandes et fortes tiges de la féodalité, le droit d'aînesse et le droit (de substitution, tout cela formait un ensemble de mesures dont on a bien pu contester l'opportunité et flétrir le caractère, mais dont il est impossible de nier l'efficacité et l'audace. Rien, d'ailleurs, ne fut épargné pour le succès de cette gigantesque entreprise. Les forces combinées du pouvoir législatif et du pouvoir royal avaient besoin d'être appuyées sur une force morale qui tint en échec ce formidable voltairisme sorti des flancs du XVIII^e siècle. La congrégation se forme, se discipline, s'étend. Des affiliations mystiques enlacent le pays. Les jésuites s'emparent, pour les altérer, des sources de l'intelligence humaine, et à Sainte-Anne d'Auray, à Bordeaux, à Billon, à Montrouge, à Saint-Arheul, ils s'attachent à creuser dans les jeunes générations le tombeau des générations précédentes. C'était le siècle pris à rebours, mais avec suite, avec ensemble, « avec énergie. Dirai-je ces prédications fanatiques, ces processions troublant les villes et couvrant les campagnes, ces cérémonies expiatoires, le Miserere retentissant le long des chemins, le sacre venant renouveler aux yeux des populations l'antique alliance de la royauté et du clergé. Ce fut dans le mois de mai 1825 que la main d'un archevêque fut suspendue sur la tête de Charles X la couronne

The text on this page is estimated to be only 28.10% accurate

de Cturlemagne. Quoi donc ! il ne lui Tallut que cinq ans pour mourir, à cette dynastie déclarée, dans la cathédrale de Reims, fille de Dieu et immortelle? Oui certes, et od aurait peine k concevoir la rapidité de cette chute, si oo n'en cherchait l'explication que dans les résistances de b boui^eoisie. Ces résistances furent vives, sans doute. La bourgeoisie déchaîna contre la féodalité parlementaire toutes les puissances de la presse ; elle créa une popularité éphémère et Notice & la Chambre des pairs, toute glorieuse d'avoir rejeté le droit d'aînesse et d'avoir repoussé le projet de loi de M. de Peyronnet contre la presse ; elle abaissa la majesté royale aux pieds des pamphlétaires et des chanstHmiers : elle applaudit avec transport à ces mémoires de H. de Hontlosier, qui semaient le scandale autour de l'autel ; elle réveilla dans les cours royales, pourl'opposerà la ligue des prêtres, le vieil esprit des parlements; et puis, à son retour, elle voulut frapper les imaginations, avoir ses fêtes. Un jour, on vil des milliers de citoyens rassemblés autour d'une fosse ouverte. Des jeunes gens s'approchèrent portant un cercueil. Suivait une longue file de voilures dorées. Tout le Paris des riches était là. Les funérailles du général Foy furent la contre-partie des pompes du sacre. Hais qu'importe? Il manquait à ces mouvements, pour

The text on this page is estimated to be only 26.25% accurate

Ce qui explique la rapide décadence du pouvoir royal sous Charles X, c'est qu'il re«U ce qu'il était, pendant que le pouvoir électif se transformait insensiblement, ce qui allait ramener entre les deux principes l'inévitable g^wre, la guerre fatale. Et, quant à cette transformation du pouvoir électif, pourquoi s'en étonner? Les adversaires de la domination bourgeoise n'avaient-ils pas eux-mêmes, et à leur insu, adopté les mœurs de la bourgeoisie? N'en avaient-ils pas contracté les vices? L'industrialisme n'avait-il pas fait invasion parmi les preux du dix-neuvième siècle? Je ne veux pas remuer ici tous les scandales financiers de la Restauration ^ mais qui ne connaît l'histoire des marchés-Ouvrard, et quels noms retentirent dans de tristes débats? Après la guerre d'Espagne, des fortunes colossales s'élevèrent subitement : et pourquoi ? Parce que les royalistes qui avaient joué à la hausse avaient joué à coup sûr. On sait que la protection des jésuites était en ce temps-là un moyen d'avancement et de fortune ; on sait que la congrégation distribuait les emplois, classait les ambitions, et offrait un but mondain à la ferveur de toute piété mystique. Et le premier ministre du roi, celui qui avait été appelé à conduire en quelque sorte la croisade entreprise contre la bourgeoisie, n'était-ce pas un homme de Bourse, H. de Villèle, en qui tout était bourgeois : les manières, le langage, les sentiments, les instincts, les aptitudes? Le parti féodal et réactionnaire portait donc en lui-même les causes de sa ruine. Il parlait de fonder le régime des

^23 BnnMMOCTMNI* croyances, et il ne sacrifiait qu'aux
intérêts ; il s'échauffait cmitre l'esprit moderne, et il en subissait l'empire.
De telles contradictions sont le suicide des partis. I)*ailleurs

The text on this page is estimated to be only 11.89% accurate

dans m Toie^ m étail wue i tAnneéler flsr elle-iiiên p camnie m homme ivre. On srnt lieenrié la gan^ ialioiiale, il fallut dissoudre la Chambre. La tempête aonflbil de tóis les eólés à la fois. L'incompatibilité absolue des den pouvoirs était firo«vée cette fois d'une manière éclatante et décisive. Ce roi. ces nrisires, cette Chambre, n'avaient-fls pas mMÈn les marnes choses? X'avaient^ls pas marché de eonoert à li cnmplissement des phis hardis proyels ? fis en étaient tant au point de ne pouvoir plus s^entendre! Unei (Chambre fut convoquée, et les électioos commeneèrent. M. de Villèle crut que. pour rester minislre. il n^anrait qu*à changer de système. Mais u roi féodal se résignerait-il k mettre sa couronne am pieds d'une assendUée de robins et de marchands? On n'a pas oublié quelle ftat. durant le mors des élections. Tamiiété des âmes, thie émeute avait éclaté dans l^ris, quand il avait été question povr la bom gisiisie ^ perdre l'instrument politique : nne émeute édala. qoand i fut question poorellede le reconquérir. Lesangeoola donc sur le pavé de la me Saint-Denis. Les dem partis s'arruscent réciproquement : c'est Tosage. Il parait en effet que. si la police ne fit pas naître les troubles, elle y pooma. Voyez-vous d^ici des hommes foulés am pieds desHievaus. ou saignant sous le sabre des gendarmes, pour aider an triomphe de tti candidat de la drofleo«delagaaf4ie?eelB , s'appelle de la peitittqne. Tart et régner, que saisie? ^nmt moi, je crois peu. en poKliq«ie,à l'eSeacité4eesmadii

124 INTRODUCTION. On blasphème Dieu, en faisant dépendre de quelques plates roueries le destin des empires et le lendemain des peuples. Les élections eurent le résultat prévu. Elles portèrent à la Chambre deux partis : le plus fort des deux était celui des intérêts nouveaux. M. de Villèle aurait consenti à le servir, peut-être ; mais, pour se faire accepter, il avait à braver plus de haines qu'il n'en avait dû soulever pour se maintenir. Il tomba, entraînant dans sa chute des collègues qui, comme MM. de Peyronnet et de Corbière, étaient encore plus compromis que lui-même. Or, à quoi se réduisait l'héritage laissé à M. de Martignac ? Le roi s'était hâté de dire à ses nouveaux ministres : « Le système de M. de Villèle est le mien, » et la Chambre se hâta d'écrire dans son adresse que le système de M. de Villèle était déplorable. Toute l'histoire de la Restauration se trouve dans ce simple rapprochement. Comment empêcher la Chambre, qui avait la force de vouloir l'exercer ? Et comment empêcher le chef de l'État de s'écrier, sous injure, comme fit Charles X, à la lecture de l'adresse : « Je ne souffrirai pas qu'on jette ma couronne dans la boue ! » Que restait-il donc à tenter ? S'associer complètement au pouvoir électif ? M. de Martignac ne le pouvait qu'en déclarant la guerre à la royauté. Servir la royauté selon son vœu ? Il ne le pouvait qu'en déclarant la guerre à la Chambre. Combiner ces deux sortes d'assujétissement, et pour gouverner, être deux fois esclave ? Il l'essaya. Et, avant tout, il est à remarquer que les circonstances

crnMNNiCTiaii. I2S semblaient favoriser le succès de ce rôle conciliateur. A mesure qu'elle était entrée plus avant dans l'exercice du pouvoir, la bourgeoisie avait perdu de sa turbulence. Elle veillait même avec une certaine inquiétude au salut de la royauté depuis qu'elle se sentait en mesure de l'asservir. Les cours royales qui^ sous le ministère Villèle, avaient opposé aux procès de tendance des acquittements systématiques, ne gardaient plus aux écrits trop violents que châtiments sévères, et les condamnations successives de MM .Béranger, Cauchois-Lemaire, Fontan^révélèrent resprit qui, sous le ministère Martignac, animait la magistrature. Les circonstances étaient donc favorables à un système

The text on this page is estimated to be only 29.32% accurate

Le 2^e umiCUOif. parlementaire, il veut que tout ne soit pas enlevé au pouvoir royal, les choses changent de face. Il présente aux Chambres deux projets de loi, l'un sur l'organisation communale, l'autre sur l'organisation départementale, et ces deux projets renferment son arrêt de mort. On trouve singulier que les ministres refusent de faire intervenir le principe électif dans la nomination des maires ; on soutient contre les ministres, que la Chambre exerce une initiative souveraine, et peut, par un amendement, supprimer les conseils d'arrondissement établis par une loi. C'en est fait : les ministres ont perdu la majorité. Qui les aurait soutenus ? la Cour les enveloppait depuis long-temps de ses intrigues ^ le roi, dans le secret de son cœur, avait juré leur perte, et s'était sourdement préparé à leur donner des successeurs. M. de Martignac se retire. M. de Polignac est ministre. Or, le 3 mars 1830, jour fixé pour la convocation des Chambres, Charles X adressait à rassemblée ces paroles solennelles : « Pairs de France, Députés des départements. « je ne doute point de votre concours pour opérer à bien tout ce que je veux faire. Vous repousserez avec méfiance les pernicieuses insinuations que la malveillance cherche à propager. Si de coupables manoeuvres suscitaient à mon gouvernement des obstacles, que je ne dois pas, que je ne veux pas prévoir, je trouverais la force de les surmonter dans ma résolution de maintenir la paix publique, dans la juste confiance des Français et dans l'assurance que vous m'avez toujours montrée pour leur bonheur. »

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

127 Et que répondait Tasse à M^{me}, dans la fameuse adresse des 21? « La Charte a fait du concours paraissant des M^{rs} vues politiques de votre gouvernement avec les Vœux de votre peuple, la condition indispensable de la marche régulière des Affaires publiques. Sire, notre loyauté, et notre dévouement nous condamnent à vous dire que ce « concours n'existe pas. » La Chambre fut dissoute : elle ne devait plus être ramenée sur la scène qu'à travers des barricades, au bruit des cloches sonnant des funérailles inconnues, et par des enfants du peuple couverts de vêtements souillés. Puis, on devait recommencer l'expérience, au risque de faire de nouveau pleurer les mères de ceux qui se dévouent, les mères des pauvres ! Des pauvres! ai-je dit? et c'est la première fois que je prononce ce mot. C'est qu'en 1830 il ne s'était pas agi d'eux dans ces débats de quinze années. Triomphes de l'Opposition, défaites ou victoires de la Cour, résistance de la royauté, qu'aviez-vous dont le peuple pût, avec raison, s'attrister ou se réjouir? On avait fait beaucoup de bruit au-dessus de sa tête : pourquoi ? On avait fait hâte à la conquête de la liberté d'écrire : était-ce pour lui qui n'écrivait pas? Nobles et riches s'étaient disputé le droit électoral; était-ce pour lui qui vivait au jour le jour? Dans cette tribune qu'avait si long-temps fatiguée la parole des factions, quelles voix avaient retenti pour que le salaire du pauvre fût augmenté, ou pour qu'on diminuât son labour ? Dans ces discussions financières, alimentées

The text on this page is estimated to be only 20.96% accurate

haines de parti, avait-on jamais conclu à quelque raison bien profonde dans l'inique réparation des îi Quoi ! on était k la veille d'une grande crise, après sus de combats livrés au nom de la justice, de la de la liberté, et le peuple, précipité dans cette cri» devait sortir que pour retrouver la conscription i recrutement et les droits-réunis dans les contril indirectes, c'est-à-dire l'éternel fardeau ! Vue dans son ensemble, la Restauration, il faut l'offrir à l'historien un sujet de méditations douloues. Durant cette longue période, si remplie de bruit gttalions. le libéralisme remporta souvent des victo nestes. Le principe d'autorité fut attaqué avec une excessive et succomba. Le pouvoir, divisé en deux perpétuellement occupées à s'entre-détruire, perdit mobilité ses droits au respect de tous. Incapable d'ger la société, puisqu'il {«ortait dans son propre lutte, l'anarchie, et qu'il était en peine de vivre, il tuma les esprits à l'empire de la licence. La nali presque toujours violente, jamais conduite. Qu'at de là? Le sentiment de la hiérarchie s'éteignît, le la tradition disparut . Pour arriver jusqu'aux prêtres la tyrannie était devenue intolérable, on passa, en la l aux pieds, sur la religion elle-même. Le protestantisme devint le Tond des idées et des mœurs ; beaucoup l'enl : il y eut un moment où le dix-huitième siècle i revivre tout entier dans le dix-neuvième ; et le sang qui était monté jusqu'aux rois, monta jusqu'à Dieu)

The text on this page is estimated to be only 27.46% accurate

(^ monde matériel ne fut pas moins troublé que le monde moral. De même qu'en matière de politique et de religion, la bourgeoisie avait sacrifié presque complète^ ment l'autorité à la liberté, la communauté des croyances à indépendance absolue de l'esprit. la fraternité à Torf^ueil; de même, en matière d'industrie, dte sacrifia l'association à la concurrence, principe dangereux qui transforme émulation en une guerre implacable, consacre tous les abus de la force, tourmente le riche de désirs insatiables, et laisse mourir le pauvre dans l'abandon. Aussi, avec la concurrence devaient se développer rapidement dans la bourgeoisie la soif immodérée des richesses. l'ardeur des spéculations, le matérialisme, en un mot, dans tout ce qu'il a de cruel et de grossier. Augmenter la masse des biens sans tenir compte de leur répartition. tel fut le résumé des doctrines économiques adoptées par le libéralisme. Elles étaient sans entrailles, ces doctrines. elles éloignaient l'intervention de tout pouvoir tutélaire dans l'industrie: elles protégeaient le fort, et laissaient l'existence du faible à la merci du hasard. Qu'on ne s'étonne pas. après cela, si la bourgeoisie oubliât ce qu'elle devait à ces hommes du peuple qui rayaient toujours soutenue. Hélas! ils allaient encore une fois verser pour sa querelle le plus pur de leur sang. Et on verra si la reconnaissance fut égale au service! De tels résultats sont tristes à constater sans doute. et l'historien qui écrit de semblables lignes a besoin de beaucoup de courage pour imposer silence à son cœur. Quoi ! en un \$

The text on this page is estimated to be only 25.48% accurate

110 imioMicnoii. luttés dévorantes des hommes entre eux! quoi !
ces générations qui Tune l'autre se poussent, en gémissant, vers un but
toujours incertain et toujours désiré ! quoi! les (tombats sur terre et sur mer,
les débats des assemblées, les intrigues des Cours, les conspirations^ les
égorgements! (|uoi! ces agitations sans nombre qui changent la révolte en
domination, et en désespoirs mortels les plus hautaines espérances ! quoi!
tout cela {>our aboutir, dans l'histoire des grandt^ douleurs et des grands
crimes, à je ne sais quelles variantes misérables! Dans ces formes qui
4'*U*riiellement varient, qu ai-je vu jusqu'ici? une tyraimîe élerielle. Kt
dans la diversité des choses, je n'ai découvert que le mensonge obstiné des
mots. Etrange et cruel iiiyslère! à quelle fatalité orageuse sommes-nous
donc v(Hiés? Une d'elTorts sans alnmlissement! Depuis l'origiiu* lies
MK'iétés, que d'énergie perdue sur la terre ! Lt^ peuples seraient-ils
condanmés à tourner sans relâche daii> les ténèbres, semblables à ces
chevaux aveugles, créateurs assidus d'un mouvement qu'ils ignorent? Car
enfin, que valent les évolutions de l'humanité dans l'histoire.' lue déception
anticipée, c'est l'espérance. Un commenctniel de défaite, nous l'appelons
un triomphe. Il y a duriv ihins les édiflces : il y a per|M'tuité seulement dans
les ruiner. Que la tyrannie s'exerce {lar la su)erstition, par \k\ glaive ou par
l'or; qu'elle se nomme influence du eiergé, régime féodal, ou règne de la
bourgeoisie, qu'importe à cette mère qui pleure sur le fruit de ses entrailles.'
qu'importe à ce vieillard qui n'a connu ni le repos ni Ta

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

mour, et qui, sur le grabat où il meurt, emploie son dernier soupir à maudire la vie? Esclave, serf ou prolétaire, celui qui souffre depuis le berceau jusqu'à la tombe, trouvera-t-il dans les qualifications changeantes d'une infortunée qui ne change point, des motifs suffisants pour absoudre la Providence? Ah ! Résignons-nous de toute parole impie. L'ensemble des choses nous échappe : c'est assez pour que le blasphème nous soit interdit. Nous ignorons la conséquence dernière de ce que nous appelons un mal : ne parlons pas d'efforts humains sans résultat. Nous condamnerions peut-être comme absurde le cours des fleuves, si nous ne connaissions pas l'Océan. Il semble, au reste, que le bien se trouve toujours, au fond des choses, à côté du mal. comme pour le détruire instantanément et l'absorber. Tout n'est pas à blâmer dans l'histoire du libéralisme sous la Restauration. Quoiqu'en général égoïste, la bourgeoisie eut ses héros, elle eut ses martyrs; et les dévouements que le libéralisme enfant, n'a pas embrassés la société tout entière, ne furent cependant ni sans éclat ni sans grandeur. Manuel. se faisant exclure de la Chambre et empoigné par un soldat, lorsque sur son banc de législateur, donna un noble exemple de la résistance à l'oppression. Dupont (de l'Eure). Voyer-d'Argenson, Laflotte, l'abbé Fregoire. le général Tarayre, appartenrent au peuple par leurs sympathies. Dans le cercle des intérêts qu'elle représentait, la presse émit des vérités utiles et poursuivit avec en»

132 INTRODUCTION. rage, à travers des obstacles sans nombre, la conquête de la liberté d'écrire. Liberté bien incomplète d'ailleurs, car elle ne fut, à tout prendre, que la substitution d'un privilège financier à un privilège politique ! Parmi les écrivains de la bourgeoisie, il y eut des hommes de talent et de cœur. MM. Comte, Dunoyer, Bert, Châtelain. Cauchois-Lemaire, honorèrent la profession de journaliste. On peut reprocher à Paul-Louis Courier d'avoir manqué dans ses pamphlets de ce généreux amour des pauvres qui eût quelquefois donné à son indignation l'éloquence de Tenthousiasme, et à son talent la puissance de la charité ; mais ce fut une véritable gloire pour la bourgeoisie d'avoir salué son défenseur dans Béranger, enfant du peuple, parlant d'une manière sublime le langage du peuple. Ce qui caractérise la Restauration, c'est que le principe d'autorité y fut combattu sous tous ses aspects. Mais ce qu'il perdit, le principe de liberté le gagna, et d'autant plus sûrement qu'il fut tour à tour invoqué par tous les partis contraires, ses ennemis lorsqu'ils se sentaient vainqueurs, ses protégés lorsqu'ils étaient vaincus. Il y eut aussi, en dépit de ce mouvement général de dissolution que nous avons signalé, un certain ensemble dans les attaques de la bourgeoisie, surtout vers la fin de la Restauration. Le parti libéral, qui n'avait obéi d'abord qu'à d'aveugles instincts, avait fini par se discipliner sous la direction de quelques hommes studieux appelés doctrinaires *, et les résultats de ce concert dans la négation et la

umwDDcnoN. 133 haine prouvèrent du moins ce qu'on pourrait attendre d'un accord fondé sur des idées de fraternité et de dévouement. Disons tout : le libéralisme, par Tabus même de son principe, prépara une réaction qui contenait en germe le saint-simonisme, et d'où sortirent les différentes écoles sociales dont nous aurons à suivre la marche. Les conquêtes qu'il fit faire à l'esprit d'examen et qui n'engendrèrent d'abord qu'une critique systématique, sans portée et sans profondeur, devaient plus tard ouvrir carrière à des études hardies et fécondes. Enfin, si l'impulsion donnée au génie industriel éveilla trop fortement la cupidité dans les âmes, et fit oublier en même temps que les traditions de la grâce et du bon goût, les devoirs les plus impérieux de l'humanité, elle influa favorablement d'autre part sur le progrès des sciences qui ont pour objet le bien-être des hommes, et dont l'application n'attend plus, pour améliorer le sort du peuple lui-même, que le changement du milieu impur dans lequel il souffre et s'agite. Que savons-nous, après tout. ^ Pour que le progrès se réalise, peut-être est-il nécessaire que toutes les chances mauvaises soient épuisées. Or, la vie de l'humanité est bien longue, et le nombre des solutions possibles bien borné. Toute révolution est utile, en ce sens du moins (qu'elle absorbe une éventualité funeste. Parce que d'une condition malheureuse les sociétés tombent quelquefois dans une condition pire, ne nous hâtons pas de conclure que le progrès est une chimère. Je me figure un char lancé

IM nCfIODOCTMNI. par des mains prévoyantes : la route, au moment du départ, est bçlle, large, parfaitement unie ; à mesure que le char avance, la route devient étroite et bourbeuse-, mais ne voyez-vous pas que le but se rapproche à mesure qu'avance le char? Aussi bien, il est aisé de découvrir jusque dans la succession des calamités générales, une loi souverainement intelligente et logique. Si tout dépendait du hasard, les événements seraient plus mêlés, et il serait moins facile d'en suivre la filiation. D'un autre côté, si un génie malfaisant gouvernait le monde, il est probable que dans les souffrances publiques la forme serait aussi monotone que le fond, et Toppression alors serait moins souvent châtiée. Courage donc ! Ne voyons, s'il se peut, dans les tyrannies qui s'élèvent, que la punition des tyrannies qui succombent. La domination d'un intérêt exclusif, celui d^un homme ou d'une caste, telle a toujours été jusqu'ici la plaie de l'humanité. Pourquoi le remède ne serait-il pas dans la combinaison de tous les intérêts qui, sainement considérés, ne diffèrent pas l'un de l'autre? Bientôt toutes les théories auront été essayées : toutes, si ce n'est la plus simple et la plus noble, celle de la fraternité. Jusqu'à ce que cette magniGque expérience ait été faite, veillons sur nos croyances, et ne nous désespérons pas alors même que, dans les décrets de Dieu, le bien ne devrait être, hélas ! que l'épuisement du ma! !

The text on this page is estimated to be only 28.50% accurate

HISTOIRE DE DIX ANS.

The text on this page is estimated to be only 9.19% accurate

CHAPITRE PREIIHL Ch«rki X. - McMO* 4t rjt^hfnrc - AHhrfi
4u C^'ari ** 1 1 1 1 f i> — ■I D«pnTé.-D«pOTl«thlMM: ■»%«■* PAa Ln
I JtBiMim M. fcTdi Depuis l'entrée de M. de Polignac an gfOJsie viviil
dans l'attente d'une f(iuit partagée entre la cotère et l' La Cour avait tout
l'aveu^enient elle en déployait l'audace. Des ni

138 HISTOIRE DE DIX ANS. répandus sur toute la surface de la France, remuant les esprits par de sombres prédications, promenant sous les yeux des femmes les pompes d'une religion redoutable, et élevant sur les places publiques l'image de Jésus crucifié. On méditait des mesures propres à exalter l'esprit militaire. Et la royauté se préparait à tout oser, appuyée qu'elle était sur des soldats et sur des prêtres. Lorsqu'un roi passe, que ce soit sur la route du trône ou sur celle de l'échafaud, il s'élève presque toujours du sein de la foule quelques clameurs confuses. Ces clameurs. Charles X les avaient entendues dans son voyage en Alsace; il les avait interprétées dans le sens de son orgueil : il se crut aimé. Ce voyage, pourtant, avait été marqué par des scènes de sinistre augure. A Varennes, la famille royale avait dû s'arrêter pour changer de chevaux, au même endroit d'où fut jadis ramené Louis XVI fuyant sa capitale et désertant la royauté. Tout-à-coup, et à l'aspect du danger fatal, la Dauphine éprouve un tressaillement convulsif ; elle ordonne à ses gens de passer outre, et laisse pour adieux au peuple rassemblé quelques-unes de ces paroles qui perdent les princes. Plus loin, à Nancy, la famille royale se montre sur un balcon pour saluer la multitude. Des sifflets retentissent. A qui s'adresse l'injure? La Dauphine s'en émeut et fait brusquement fermer les fenêtres, après être rentrée dans ses appartements, frémissante et tout éplorée. Cependant, considéré dans son ensemble, le voyage d'Alsace n'était pas un trop malheureux essai de popularité, et Charles X en avait rapporté un surcroît de confiance.

The text on this page is estimated to be only 14.85% accurate

Mais avant de dire à quelles extrémités cette confiance devait le pousser, il importe de jeter un coup-d'œil sur la politique extérieure de la France à cette époque. Il était dans un intérêt de dynastie que les traités de 1814 avaient été imposés à la France par les Bourbons. Ce fut dans un intérêt de dynastie que, dès 1829, on parla de modifier profondément. Car, que les destins d'un empire suivent les affaires d'une famille, c'est la règle dans les monarchies. L'honneur de ce projet appartenait en partie à H. de Talleyrand : H. de Polignac en fit la base de sa politique extérieure. Ainsi, en 1830, un grand changement diplomatique se produisit dans le monde. Il s'agissait de rendre le Rhin à la Prusse. Des négociations avaient commencé à ce sujet entre le cabinet de Saint-Petersbourg et celui des Tuileries. Voici quelles en auraient été les bases : 1° France et la Russie contractaient une alliance étroite, spéciale, dirigée contre l'Angleterre. La France reprenait les provinces rhénanes. Du Hanovre, enlevé à la Grande-Bretagne, on faisait deux parts, destinées, l'une à indemniser la Hollande, l'autre à désintéresser la Prusse.

140 HISTOIRE DE DIX AKS. Depuis Pierre 1^{er} on le sait, la Russie n'avait cessé de convoiter la possession du Bosphore, et son ambition n'avait été que trop bien secondée par la France et par l'Angleterre trompées. C'était à son profit exclusif qu'avait eu lieu le fait d'armes de Navarin. Elle en avait poursuivi les conséquences avec une vivacité menaçante pour nous et cependant applaudie. Mais elle ne devait pas même s'arrêter au traité d'Andrinople. Mahmoud avait essayé la réforme de son empire. Vaine tentative ! L'originalité des races fait leur force. Mahmoud, en brisant les vieilles traditions, énerva son peuple sans le rajeunir ; et l'épuisement de la race jadis si vigoureuse des Osmanlis n'était lui-même qu'un symptôme de la décadence de l'islamisme. Déjà le dogme du fatalisme, admis par l'Orient, avait laissé reconnaître à des signes certains sa désastreuse influence. Condamné par ce dogme à rester immobile pendant que le dogme opposé de la liberté humaine versait au sein des nations occidentales d'irrésistibles ardeurs. l'Orient semblait redemander à l'Europe la vie qu'autrefois il lui avait donnée, et il se présentait comme un domaine riche et sans bornes, mais inculte et sans possesseurs. Y appeler la Russie, c'était lui livrer tout l'avenir. Quant à la France, la révolution de 1789 l'avait rendue essentiellement industrielle, et avait donné à son génie nouveau les ailes de la concurrence. Elle ne pouvait plus, par conséquent, contracter que des alliances continentales. Car étendre devant une production toujours croissante un marché toujours plus vaste, courir de comptoirs en comptoirs, conquérir des consommateurs, asservir la mer, ut

CHAPITRE 1. 141 glisser en un mot sur la pente qu'avait descendue le génie britannique, telles étaient les nécessités de la situation que lui avait faite le triomphe de la bourgeoisie. En renonçant à toute alliance avec l'Angleterre, elle ne faisait donc qu'obéir aux lois d'une rivalité inévitable : elle renonçait à l'impossible. Mais pour la Russie à Constantinople, était-ce donc assez que la France sur le Rhin? Était-il digne d'une nation telle que la nôtre, d'abandonner à un peuple nouveau venu en Europe et encore à demi-barbare, le soin des affaires du monde et le règlement des destinées universelles? Fallait-il fermer à l'activité française la carrière que semblait lui ouvrir le vide immense fait en Orient? Était-ce trop d'une semblable issue pour cette force d'expansion qui, sous la République, avait éclaté en catastrophes immortelles, et, sous l'Empire, en prodigieuses conquêtes? La Russie, placée sur les routes de l'Inde, ne pourrait-elle pas un jour, même comme puissance maritime, remplacer l'Angleterre et nous causer de mortelles angoisses? La Restauration ne voyait ni de si haut, ni si loin. Les traités de 1815 avaient laissé dans les cœurs une trace ardente : on espérait l'effacer en nous rendant le Rhin pour frontière. Dans cet état de choses, une grave détermination fut prise par Charles X et ses ministres. Le coup d'éventail donné par le dey d'Alger au consul français était jusqu'à présent resté impuni. Encouragé par la faiblesse que révélaient dans le gouvernement français trois ans d'un blocus inutile, le dey d'Alger avait fait canonner le vaisseau d'un parlementaire, et forcé notre consul à Tripoli de quitter son poste en toute hâte. Où s'arrêterait l'outrage? Com

The text on this page is estimated to be only 23.34% accurate

Un an et demi de temps durerait impunité? Une expédition contre les pirates d'Afrique fut résolue. La Russie appuya fortement ce projet. La France lui plaisait campée sur la rive africaine de la Méditerranée, parce qu'elle pouvait y tenir en échec la souveraineté maritime des Anglais dans ces parages. Sur ces entrefaites, deux hommes d'un esprit aventureux, MM. Drovetti et Liveron, arrivèrent à Paris. Ils se donnèrent aux ministres de Charles X pour les envoyés de Méhémet-Ali. Le pacha d'Egypte, disaient-ils, consentait à courir sus aux pirates, à envahir leur repaire, et à venger sur leur chef les injures de la France. Ces singulières ouvertures, combattues vivement par MM. de Bourmont, ministre de la guerre, d'Haussez, ministre de la marine, de (Guérnon-Ranville et Courvoisier, reçurent au contraire du prince de Polignac l'accueil le plus empressé. Il les fit agréer au roi ; et, sans que le conseil eût été consulté, un traité fut conclu. Il contenait des stipulations étranges : la France s'engageait à fournir à Méhémet-Ali dix millions, des moyens de transports, et quatre vaisseaux de ligne montés par des officiers français. A la lecture de ce traité, passé sans leur participation, les ministres de la guerre et de la marine éprouvèrent un mécontentement très-vif. Ils ne négligèrent rien pour en entraver l'exécution, se réservant d'abandonner le pouvoir si leurs efforts étaient inutiles. Mais les scrupules religieux du roi leur promettaient une victoire aisée; M. de Bourmont avait dit qu'il ne se résoudrait jamais, pour son compte, à faire servir des officiers chrétiens sous les ordres d'un musulman. Charles X était ébahi,

The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate

Malgré des influences puissantes sur son cœur le traité fut révoqué. Méhémet-Ali, qui en avait conscience, sans en avoir toutefois reçu communication officielle, ne se montra point blessé. Il désavoua même tout ce qui aurait été proposé en son nom. Aussi bien, il avait dû demander au sultan un firman d'autorisation qu'il le sultan avait refusé. Alors seulement il fut décidé que la France s'armerait pour la querelle de la France. L'Angleterre sentit aussitôt se réveiller toutes ses vieilles haines. Elle se montra tour à tour surprise et indignée. Elle demanda des explications. Et entendre des plaintes, eut recours aux menaces. Le gouvernement français n'en fut ni troublé ni ému. Il était assuré de l'appui de la Russie. L'Autriche et la Prusse lui étaient favorables. Toutes les petites puissances de l'Italie approuvaient le dessein de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Le roi de Sardaigne y voyait l'affaiblissement du commerce de ses sujets. La Hollande n'avait pas oublié qu'en 1808, son consul à Alger, M. Frayssinet, avait été mis insolamment à la chaîne, par ordre du bey, pour un léger retard dans le paiement du tribut accoutumé. Seule, l'Espagne semblait inquiète des accroissements possibles de notre puissance, qui allait se rapprocher d'elle. Mais on n'avait rien à craindre de l'Espagne. Son rôle diplomatique en Europe n'avait cessé de s'amoindrir depuis le jour où Charles Quint s'était enseveli vivant dans le monastère de Saint-Just. Charles X avait, d'ailleurs, un intérêt personnel à rester à l'écart aux injures du roi d'Espagne. On n'eut pas peine à lui faire entendre qu'il n'avait rien à y faire.

144 HISTOIRE DE DIX ARS. litique intérieure exigeaient une diversion éclatante; que la monarchie, qui commençait à chanceler sous les coups répétés du libéralisme, voulait être défendue avec passion, et que Téclat d'une récente conquête rendrait moins périlleuse une atteinte aux libertés publiques. La monarchie, en effet, s'était créée en France une situation violente et désespérée. C'était toujours entre le pouvoir du roi et celui de l'assemblée, cette lutte inévitable et terrible qui s'était terminée au 10 août pour Louis XVI. et pour Napoléon, le lendemain de Waterloo. Quinze ans d'essais divers n'avaient rien changé à cet antagonisme nécessaire entre deux pouvoirs opposés. Le 2 mars, Charles X adressait à la Chambre, nouvellement convoquée, ces paroles solennelles : « Je ne doute point de votre concours pour opérer le bien que je veux faire. Vous repousserez ((avec mépris les perfides insinuations que la malveillance « cherche à propager. Si de coupables manœuvres suscitaient à mon pouvoir des obstacles que je ne dois pas. « que je ne veux pas prévoir, je trouverais la force de les « surmonter dans ma résolution de maintenir la paix publique. dans la juste confiance des Français et dans IV « moi qu'ils ont toujours montré pour leur roi. » Et rassemblée répondait dans une adresse signée par 221 de ses membres : « La Charte a fait du concours perpennant « des vues politiques de votre gouvernement avec les vœux de votre peuple la condition indispensable de la marche régulière des affaires publiques. Sire, notre loyauté, notre dévouement nous condamnent à vous « dire que ce concours n'existe pas. » La Chambre fut prorogée. Il avait d'abord été question de la dissoudre immédia*

ivement. C'était l'avis de M. de Montbel, qui avait désiré que l'ordonnance de dissolution fût suivie d'une proclamation du roi adressée aux électeurs. Cette opinion fut vivement combattue par M. de Guemon-Ranville. Il représentait qu'en faisant ainsi descendre le roi lui-même dans l'arène des partis, on compromettrait gravement la majesté de la Couronne, et qu'une défaite dans ce cas serait un ébranlement du principe monarchique. M. de Montbel avait paru compter beaucoup sur l'affection des Français pour Charles X : M. de Guemon-Ranville n'hésita pas à déclarer en présence du monarque que son collègue, sous ce rapport, était dans une erreur profonde. « Les Français ont cessé d'aimer leurs rois, disait-il. Ne voyez-vous pas à cette haine implacable qui poursuit au pouvoir les hommes les plus considérables et les plus considérés aussitôt qu'ils ont été honorés du

The text on this page is estimated to be only 26.78% accurate

tf€ nSTOIKÊLIE MK ANS. que le conduire plus Urrd i
I^lèernirtî^e d^allÉiiiuer mi de sSmposer. N'importe. Sacrifier la nation à ce
duel «ibstiné autre deux pouvoirs inconciliables, mardier «u de tous les
principes conquis par tatft -d'années de lutions, sans autre excuse que
l'impossîbflité de mainte* nir la royauté contre la force des choses, c'était
un erin» envers le peuple et envers Dieu. Que si Charries X croyait
sincèrement à son drmt, m couvrant sa couronne de son audace, il lui
manqua loiJours, pour échapper k la condamnation de l'hâlaloii^, d'avoir
personnellement appelé sur sa tête les dangen de la révolution qu'il
préparait. Ne voulant* ni abaisser soa trône ni en descendre, il se devait d'y
mourir. Hais par ses vertus aussi bien que par ses défauts. Charles X était
au-dessous de son destm. Plein de foi e(de loyauté, de grâce et de
courtoisie, fidèle à ses amitiés. fidèle à ses serments, il avait tout d'un
chevaKer, si ce n'est l'enthousiasme et le courage. Seulement, ses manières
avaient quelque chose de si royal, que, malgré mm défaut de cœur, il
conjurait le mépris dans un pays de guerriers. Avec cela il aurait peut-être
suffi k «on rtle. si, au lieu d'être obligé de porter la monarchie, il efitlê,
comme ses ayeux, soutenu et porté par «elle, lioois KfH n-ét«fft parvenu à
mourir dans son lit qu'en ftiisail de son règne une longue abdication de la
royanté. Chartes \ avait gémi de rabaissement de son frère, en voyant taat ce
qu'il avait abaissé autour de lui. Il espérait rebiirsff qui avait été détruit,
relever ce qui avait été Jeté par terre, c'est-à-dire affranchir la Couronne, en
préseMede parlementaires impatients de domination^ fiiire

The text on this page is estimated to be only 26.32% accurate

CKArrr» i. 147 l'autorité de l'Église «u sein d'un ppiple qui s'était laissé traîner aux féUs de Tathéisme ; rétablir le prestige de la royauté dans un pays où un roi était mort en place publique, les HMin liés derrière le dos ; ressusciter enfin Tempire de l'étiquette chez une nation amoureuse, sinon de régauté, au moins de ses formes et de ses mensonges. La tâche était immense, elle aurait épuisé le génie d'an grand homme : elle n'étonnait pas Charles X. il est vrai qu'il en ignorait l'étendue, il était dominé par les prêtres. et. depuis le jour où, expiant les voluptés de sa jeunesse. il avait communie avec la moitié de l'bosUe offerte aux lè>Tes mourantes de la marquise de Polastron, sa piété aVtait empreinte d'exaltation et de mélancolie ; mais ce n>n était pas moins une piété na1v*e. sans profondeur, sans portée^ et qui assurait au catholicisme déchu un genre de protection plus fastueux qu'héroïque. Il tenait aux vieilles idées, mais faute d'intelligence pour les juger, et de force pour s'en défendre. Il courait après l'agrandissement de son autorité, mais pour en consacrer le principe beaucoup plus que pour en étendre Tusage. Les petites âmes se complaisent dans la majesté du œmmandement : seules, les âmes viriles en recherchent la puissance. Le despotisme a sa gloire, puisqu'il a ses orages : Qiarles X n'était même pas capable de s'élever juaqu'i la tyrannie. Il disait souvent : « On pilerait tous « lea princes de la maison de Bourbon date un mortier. « qu'on n*en tirerait pas un grain de despotisme. » Il disait vrai. La dictature, que d*autrGS auraient poursuivie par excès d'activité ou de vouloir, il ne la convoitait, lui, que par paresse. Aussi humain (Jue nuHiiocre, s'il voulait que aoB pouvoir fût absolu, c'était pour être dispensé de

148 HISTOIRE DE DIX ANS. le rendre violent; car il n'y avait en lui rien d'énergique, pas même son fanatisme, et rien de grand, pas même son orgueil. Quoiqu'il en soit, Charles X avait pris son parti, et dans sa pensée la guerre d'Algérie se liait de plus en plus aux mesures qui, suivant lui, devaient mettre la royauté hors de page. Les représentations de l'Angleterre furent donc dédaignées. De là une dépêche ministérielle adressée le 12 mars à notre ambassadeur à Londres, M. de Laval. Cette dépêche était rédigée avec une obscurité soigneusement calculée. Après avoir dit que l'expédition avait eu d'abord pour but de venger l'injure faite à la France, M. de Polignac parlait du développement plus étendu que les événements avaient ensuite donné aux projets du roi. Mais que signifiaient ces paroles ambiguës? Lord Stuart fut chargé par le comte d'Aberdeen d'obtenir une réponse moins vague. Ces instructions, datées du 3 mai, provoquèrent une seconde dépêche, qui répondait en ces termes aux pressantes instances de l'Angleterre : « Le roi, ne bornant plus ses desseins à obtenir la réparation des griefs particuliers de la France, a résolu de « faire tourner au profit de la chrétienté tout entière l'expédition dont il ordonnait les préparatifs, et il a adopté « pour but et pour prix de ses efforts la destruction définitive de la piraterie, l'abolition absolue de l'esclavage des chrétiens, l'abolition du tribut que les puissances « chrétiennes paient à la régence. » Une autre dépêche, en date du 12 mai, portait que le roi ne poserait les armes qu'après avoir atteint le double but qu'il s'était proposé : savoir, le redressement des

I. 149 griefs, cause fanmédiate des hostilités ; et, en second lieu, le triomphe des intérêts communs à toute la chrétienté. Mais la France se proposait-elle d'occuper Alger à son profit et de s'y établir? Voilà ce que l'Angleterre désirait surtout connaître; et, sur ce point, le Cabinet des Tuileries se renfermait dans une réserve absolue. L'attitude des flottes françaises causa une irritation profonde en Angleterre. A Paris, lord Stuart, dans des entretiens semi-diplomatiques, essaya d'intimider successivement le ministre de la marine, M. d'Haussez, et le président du conseil, M. de Polignac. Le premier repoussa les démarches hautaines de l'ambassadeur anglais avec beaucoup de véhémence ^ Le second leur opposa une politesse froide et dédaigneuse. Anglais par ses habitudes, par ses amitiés personnelles, par le souvenir de sa jeunesse passée à Londres, par ses manières, et même par son costume, M. de Polignac était, comme homme politique, entièrement dévoué au système de l'alliance russe. Le sort en fut donc jeté : les préparatifs de guerre se poursuivirent avec ardeur ; l'armée de terre fut rapidement organisée; et, dans tous les ports du royaume, la tâche des ouvriers fut doublée ainsi que leur salaire. Les libéraux, cependant, avaient pris l'alarme. Convaincus que cette fougue militaire de la royauté cachait une pensée avouée, ils mirent en doute les résultats de la guerre, exagérant les obstacles, créant à plaisir des difficultés. Ikmê U

«BfCfnUoo qo!! eat avec rambaMadeor anglais, M. d'Haimeï, Irrité éa toa tnmekuil qoe prenait lord Stuart, laissa échapper ces mots : € Si vous désirez une réponse diplomatique, M. le président du conseil vous la fournira. Si vous voulez une réponse officielle, je vous la donnerai, sauf le langage officiel, que nous nous

11^e HISTOIRE MODERNE. cultes infuibles, et mettant tout en œuvre pour effrayer les esprits. Le Journal des Débats^{et} surtout, (qui était à la politique belliqueuse^{du} du Cabinet une opposition impbcaMe. Au ministère de la guerre, on avait entouré M. de Boutmont, dont on cherchait à troubler les pensées par les phis noires prophéties. L'ea manquait, aMVrait-oa, dans les environs d'Alger, on n'y trouverait pas de bols pour les fascines ; Tannée serait détruite sans avoir même pu combattre. Il y avait alors à Paris un homme qui, bût jadis prisonnier par les Algériens, avait été forcé de vivre quelque temps à bord d'un corsaire, où il remplissait les fonctions d'interprète. C'était M. Arago. Le ministre de la guerre l'interrogea, et il répondit que les environs d'Alger fourniraient de Teau et du bois en abondance. Mais, de leur côté, les amiraux déclaraient le débarquement impossible, et irritaient, sans la déconcarler, l'inexpérience du ministre de la marine. Poussé à bout, le baron d'Haussez résolut de consulter deux capitaines de vaisseau qui, employés au blocus d'Alger, étaient en état de donner sur la question des renseignements exacts. Mandés par lui, MM. Gay de Taradel et Dupetit-Thouars affirmèrent que le débarquement était, non-seulement praticable, mais facile; et, appuyés sur leur opinion, M. d'Haussez convoqua les amiraux. M. Roussin était le seul d'entre eux qui ne se fût pas encore prononcé bien nettement. Quand son tour vint de s'expliquer, il se rangea de l'avis de ses collègues, et combattit sous le rapport maritime le projet de l'expédition. Alors, tirant un papier de sa poche : Je regrette, « Monsieur, dit le ministre de la marine, que je n'en sois pas sûr. »

The text on this page is estimated to be only 23.26% accurate

«■àim.1.. tu « ¥0» eottikliDM; em je tiens dâM mes maïos te lurevet u qui vous créait vke-^ooûral et vous donnait te commaïkce dément de la flotte. » En disant ces mots, le baron d'Uaussez mit le papier en lambeaux. Sa résolution était irréfocimimmaji arrêtée. « Pour commander la flotte, dit-il, le- toi, si les amiraux s'abstiennent, est décidé à « descendre jusqu'à un capitaine de brick, et, s'il le faut, « jusqu'à UB enseigne. » Une seconde réunion eut lieu chez le prince de Polignac. L'expédition, contrairement à ce que l'amiral Jacob avait préparé un discours écrit, ne fut appuyée que par MM. de TaradeL, Dupetit-Thouaffs et Valazé. « Je ne suis pas marin, dit le « général Valazé, mais je ne vois point qu'à aucune époque que de Thisloire, les tentatives du genre de celle qu'on propose aient échoué par impossibilité du débarquement. La marine n'a-t-elle fait aucun progrès? qui oserait le prétendre? » Cette opinion devait naturellement prévaloir dans le Conseil. C'est ce qui arriva. Mais à qui couler la conduite de la flotte? Le général Bourmont, qui prenait le commandement de l'armée de terre*, désigna au choix de M. d'Haussez l'amiral Duperré, alors préfet maritime à Brest. L'amiral Duperré n'eut, d'abord, aucune objection à présenter. Mais, le lendemain, il paraissait avoir perdu toute confiance soit que des influences dont il ne s'était pas rendu compte, eussent victorieusement agi sur lui.

1&2 mSTOIBB DE WX ANS. crètement une ordonnance qui lui donnait tout pouvoir et sur l'armée de terre et sur l'armée de mer. Du reste, les préparatifs étaient immenses, Tappareil était magnifique. L'armée, composée de trois divisions, que commandaient les lieutenants-généraux Bertbezène, Loverdo et d'Escars, s'élevait à plus de 37,000 honunes y compris un régiment de chasseurs et un détachement du corps du génie, sous les ordres du baron Valazé. La flotte comprenait 103 bâtiments de guerre, montés par 27,000 marins^ 377 bâtiments de transport!^ et environ 225 bateaux ou radeaux. L'Angleterre nous ayant menacés, on s'était préparé à repousser vigoureusement ses attaques, le cas échéant. Les marins témoignaient la plus vive ardeur *, l'amiral qui les commandait était brave, expérimeiiité. On comptait pour le reste, sur la fortune de la France. Voici tout ce que tenta l'Angleterre. Sur ses instigations, la Porte, usant de son droit de suzeraineté, résolut d'envoyer à Alger un pacha chargé de saisir le dey, de le faire étrangler, et d'offrir à la France toutes les satisfactions qu'elle pouvait désirer. C était enlever tout prétexte à l'expédition. Tahir-Pacha partit donc pour Alger sur une frégate fournie par les Anglais. Mais le ministre de la marine, prévenu à temps, avait ordonné à la croisière firançaise d'interdire au pacha l'entrée du port. La ficégate qu'il montait ayant rencontré un petit bàtimeot commandé par renseigne Debruel, cet intrépide oiBcîer déclara résolument qu'il ne laisserait passer la flrégate qu'après s'être fait couler bas. Tahir-Pacha n'osa poursuivre sa route, fut joint par la flotte française, et envoyé à Toulon. LÀ vinrent aboutir les menaces du Cabiieii de Saint-James.

ciAFinuB u 153 Le 16 mai, jour où la flotte devait appareiller de Toulon, la Chambre, qui n'avait été que prorogée, fut dissoute. La lutte se déclarait de plus en plus : deux ministres qui en prévoyaient le dénouement, se retirèrent : c'étaient MM. de Chabrol et Courvoisier. Il fallait les remplacer. Or, depuis quelque temps M. de Chantèlauze était désigné au roi comme un homme capable, résolu et entièrement dévoué aux intérêts de la monarchie. Le Dauphin, à son retour de Toulon, avait eu avec lui, avant de se rendre à Paris, un entretien sérieux, et lui avait fait de vives instances. M. de Chantèlauze mit à son entrée au pouvoir deux conditions ; la première, qu'on appliquerait l'article 14 de la Charte; la seconde, que M. de Peyronnet aurait place au Conseil. Le portefeuille de l'intérieur fut donc offert à M. de Peyronnet, et lorsque le prince de Polignac lui dit : « Songez que nous voulons » appliquer l'article 14, M. de Peyronnet répondit : « C'est mon opinion. » M. Capelle, qui s'était acquis, en matières d'élections, une grande réputation de dextérité, fut aussi appelé à faire partie du Conseil, et comme il n'y avait pas de portefeuille vacant, on créa pour lui le ministère des travaux publics. La Cour marchait évidemment à un 18 brumaire. 1[^] bourgeoisie tremblait à la seule pensée d'un 10 août. Menacés par ces deux sortes de révolutions, également redoutées par eux, les libéraux se réfugièrent dans le privilège électoral dont ils jouissaient, ils s'armèrent de la légalité, ils invoquèrent la Charte, ils déployèrent, en un mot, cette violence fébrile qui naît des grandes frayeurs. Des associations se formaient partout pour le refus de

The text on this page is estimated to be only 21.25% accurate

Le 15 mai 1830. Le soir. Des comités électoraux s'étaient réunis à Paris. D'ardentes circulaires recommandaient aux électeurs la tactique des ovations. Pour mieux animer les esprits, un banquet fut donné à Paris à plus de six cents convives; deux cent vingt-cinq couronnes décoraient la salle du festin; et le discours prononcé en occasion par M. Odilon Barrot, contenait dans un hommage le roi et la nation. Car il est à remarquer que, dans la pensée des libéraux, le trône restait placé au-dessus de tous ces orages, et au-dessus de la société. M. Odilon Barrot faisait partie; on avait très-vivement agité la question de savoir si, au banquet des Vendanges de Bourgogne, un drapeau serait porté à la royauté. Mais ceux qui étendaient jusqu'à ce point la haine qu'inspiraient ses ministres, se trouvèrent en minorité, et n'ont dû se résigner. Les libéraux réunis aux Vendanges de Bourgogne burent à la santé de Charles X. Et ils ne s'éloignaient pas en cela de l'esprit qui animait les 221 députés, lors de la discussion de la loi sur l'adresse. La base fondamentale de l'adresse est un profond respect pour la personne du roi: elle exprime un haut degré de la vénération pour cette race antienne des Bourbons; elle représente la loi comme une vérité légale, mais comme une loi sociale, qui est aujourd'hui, dans tous les bons esprits, le résultat de l'expérience et de la conviction. Les rares partisans du duc d'Orléans avaient besoin de quelque circonstance éclatante pour persuader aux Français de se souvenir de lui. L'arrivée du roi eut

I. 166 la reine de Naples fit naître cette circonstance. On en profita. Le 31 mai, à neuf heures du soir, le Palais-Royal resplendissait de lumières ; des rangées d'ombreuses d'orangers embaumaient les galeries qui l'entourent ; et, au-dehors, dans le jardin gracieusement ouvert à la foule, se pressaient des milliers de spectateurs. A cette fête splendide où devait figurer, dans la personne d'un grand nombre d'hommes célèbres par leur opposition à la Cour, Télite de la bourgeoisie, le duc d'Orléans, avait invité toute la famille royale et toute la Cour. Charles X^e que les assiduités du duc et ses prévenances presque obséqueuses avaient toujours tenu en garde contre les soupçons qui germaient dans l'esprit des courtisans, Charles X se rendit à l'invitation du fils de Philippe-Égalité. Mais de hauts personnages murmuraient de cette démarche, dans laquelle ils affectaient de voir une dérogation à l'étiquette. Averti de l'approche du roi, le duc d'Orléans l'alla recevoir, accompagné de sa famille, au bas de l'escalier-, et s'inclinant profondément, il témoigna en termes expressifs à son souverain toute la reconnaissance qu'il éprouvait de l'honneur insigne qui lui était fait. 1^e fête fut d'une somptuosité royale. Trois mille personnes circulaient dans les appartements décorés avec magnificence. Et déjà tous les cœurs étaient au plaisir, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans ce même jardin d'où jadis Saint-Hugues était parti pour conduire à Versailles la foule irritée par qui furent accomplies les journées des 5 et 6 octobre. On se presse dans les salons, on se précipite. Des flammes s'élevaient dans le jardin, ad

The text on this page is estimated to be only 17.49% accurate

Le pied de la statue d'Apollon. Des lampions remplis de pétrole
brûlante volaient çà et là, lancés par des mains inconnues. Les femmes
fuyaient et poussaient des cris d'effroi. A ce spectacle, les ennemis du duc
d'Orléans, invités à sa fête, se regardent les uns les autres avec surprise.
Des propos étranges circulent. On raconte qu'un matin même, le préfet de
police est allé demander au duc l'autorisation de placer dans le jardin
quelques soldats pour prévenir des désordres possibles, et que cette
autorisation a été refusée. On interroge des yeux l'attitude du prince, qui, au
milieu d'un groupe nombreux, semble prononcer de vives paroles,
accompagnées de gestes animés. L'ordre ne tarda pas à être rétabli ; des
troupes rassemblées d'avance dans le voisinage furent appelées; et le bal
se termina sans autre accident. Mais indiquer un but à des esprits incertains
et leur donner quelque chose à vouloir, c'est avoir une forte tâche.
La candidature venait d'être posée dans la nuit d'une fête. Au milieu des
préoccupations universelles, ces coups de canon retentirent dans Paris. Le
baron d'Aussée courut aussitôt vers le roi, le cœur plein d'admiration et le
visage rayonnant. Charles X s'avança vers lui en étendant ses bras et
le ministre s'avança pour saisir la main du monarque : « Non.
non. » s'écria Charles X avec « elle n'est pas ici aujourd'hui. tout le monde
s'en va. » Aliénor alla vers la France. Elle était grande et belle. La Cour
fit éclater sa gloire ; mais elle ne vit pas la France. Les libéraux ne montrèrent
pas de pitié à peine si les principes de la République furent
dissimulés en l'amertume de l'insurrection.

CHAPITRE 1. 1795. Par un déplorable effet de l'impunité des haines de parti, les conquêtes d'une armée française attristèrent la moitié de la France. L'honneur national venait de s'élever, la rente baissa. Elle avait été en hausse le jour où Ton apprit à Paris le désastre de Waterloo ! Les passions, loin de se calmer, devinrent donc plus ardentes que jamais. Les feuilles libérales avaient fait revivre, pour en accabler M. de Bourmont, un des plus cruels souvenirs d'une époque féconde en perfidies *, elles cherchèrent à détourner toute la gloire de l'expédition sur l'amiral Duperré. Les royalistes, à leur tour, exhalaient contre lui des plaintes amères, quoique peu bruyantes. « Le départ de la flotte, se disaient-ils l'un et l'autre, « était fixé au 16 mai : pourquoi l'amiral a-t-il, sans aucun motif plausible, différé le départ jusqu'au 25 ? Et, fit lorsque le 30 au matin, la flotte n'était plus qu'à cinq (ou six) lieues du cap Gaxime, pourquoi l'a-t-il ramenée « dans la baie de Palma, malgré les instances du général « Bourmont, et sans que la force du vent fournit une légitime excuse à cette détermination subite ? Et puis, « que ne montrait-il plus de prévoyance ? N'aurait-il pas « dû, dans tous les cas, fixer d'avance et indiquer aux (c) escadres le point où, dispersées, elles pouvaient se réunir ? La Méditerranée n'aurait pas vu plusieurs de nos « vaisseaux errer sur ses flots à l'aventure, et la flotte n'au

166 msraU M MX ARS. « ierie et le matériel du siège, le combat de Staou^Ke « n'aurait pas eulieu^ peut-être, et nous aurions payé de u moins de saug une conquête plus rapide. » Quelquesuns prétendait, suf la foi de leurs correspondances privées, que, pendant le siège du ChMeank de l'Empermir^ ta flotte avait défilé hors de la portée du canon, et n'avait que très-imparfaitement soutenu les efforts de Tarmée de terre. Ces iKMiusations, suspectes d'ailleurs dans la bouche d*adversaires politiques, étaient dirigées moins contre Tamiral que contre ceux à Tinfluence desquels on le supposait accessible. Quoi qu'il en soit, le baron d^Haussez demanda que M. Duperré fût traduit devant un conseil de guerre. Mais, non content de s'y refuser formellement. Charles X l'éleva à la pairie. Les libéraux se plaignirent, disant que le titre de pair n'équivalait pas à la dignité de maréchal de France, accordée à M. deBourmont. Le bruit du Te Deum se perdit dans ces clameurs des partis aux prises. Elles furent si fortes, que Ton remarqua peu le rapport financier où M. de Chabrol annonçait pour 1831 un excédant de recettes de 3 millions. Si, lorsqu'il s'était agi de conquérir Alger, la politique du ministère Polignac n'avait pas manqué de vigueur, ses vues, kmquil fut question de mettre à profit la conquête, flUdK|uèrent complètement de hardiesse et de portée. D*après Topinion qui semblait prévaloir dans le Conseil, on se serait borné à raser la ville d'Alger, à occuper Oran comme position militaire, et Bone comme position commerciale. Aussi M. de Bourmont avait-il Tordre de se renfermer provisoirement dans Alger. Son expédition sur Blida dépassait les limites de sa mission : considérée a ta

The text on this page is estimated to be only 21.84% accurate

u 169 Cour «anaw vn env^hiaseroent de l'esprit militaire, elle y fut désapiVQVfée. De oonquériiits de l'Afrique, nous devenions cn

160 BISTOIBB DE mx AKS. a lent légalement, ni avec les organes tout aussi légaux c(que lui fournit la presse, ni avec la magistrature indéc(pendante, qui relève de la loi seule, il faut bien trouver ce dans la nation une autre nation que celle qui lit les c(journaux, qui s^anime aux débats des Chambres, qui ce dispose des capitaux, commande Tindustrie et possède ^ c(le sol. 11 faut descendre dans ces couches inférieures de c(la population oix Ton ne rencontre plus d^opinion, où c(se trouve à peine quelque discernement politique, et où c(fourmillent par milliers des êtres bons, droits, simples, « mais faciles à tromper et à exaspérer, qui vivent au c(jour le jour, et luttant à toutes les heures de leur vie « contre le besoin, n'ont ni le temps ni le repos de corps c(et d'esprit nécessaires pour pouvoir songer quelquefois (c à la manière dont se gouvernent les affaires du pays. « Voilà la nation dont il plairait à nos contre-révolution« naires d'entourer la Couronne. Et, en effet, c'est dans c(les bras de la populace qu'il faut se jeter quand on ne « veut plus de lois. » On verra comment trois jours après la publication de cet article, ceux qui traitaient la populace avec tant de mépris, se servirent d'elle. La dissolution de la Chambre avait donné lieu à des électionms nouvelles. Là devait être le triomphe des libéraux : là fut aussi leur danger. La royauté avait résolu d'exciter contre eux les fureurs populaires. A ce pouvoir électif, dont ils s'armaient pour la contenir, elle opposait par ses écrivains le suffrage universel. Quelques-uns de ses agents parcouraient les villes du Midi, et cherchaient à y fomenter des émeutes factices . A Mon tauban , l'élú de la bourgeoisie, M. de Preissac, fut assailli dans sa maison par

V CflAFITM I. IBI une bande lùriease cpïi demandait sa tête en criant Ftre le roi! Les meneurs du parti libéral exagérèrent ces actes de violence ^ ne songeant pas que c*était gagner au parti opposé toutes les Ames sans courage. Dans la Normandie, on avait vu s'allumer des incendies mystérieux. Ces calamités.» nées du hasard ou des haines privées, devinrent bientôt^ interprétées par les passions, des combinaisons atroces et comme un essai de terrorisme monarchique. On se rappela les Verdets ; on s'entretint avec inquiétude, dans les familles, des scènes qui, en 1 815, avaient ensanglanté le Midi. Alors les alarmes redou-' blèrent, et parmi les agitateurs opulents, plusieurs commencèrent à se repentir. La santé du vieux monarque qu'on avait vue dans les dernièresannéesdéclinerrapidement, semblait s'être toutà-coup ranimée. Il se montrait alerte et triomphant, sans qu'on pût savoir d^une manière bien précise sous quelle influence s*étaient rouvertes en lui les sources épuisées de la vie. Du reste, la contenance altièrè du premier ministre, lair contraint de ses collègues, un redoublement darrogance chez les courtisans, quelques paroles imprudentes, recueillies k la dérobee et propagées par la peur^ le langage des feuilles publiques plus passionné que jamais, tout cela ouvrait carrière à des conjectures sinistres : les esprits étaient en suspens. Beaucoup, dans le parti libéral, pressentaient un coup d'Ëltat. mais, à part quelques jeunes ^ens qui prenaient leurs désirs pour de la prévoyance, nul ne pensait que de ce coup d^Êtat dût sortir une révolution prochaine. Dans la journée du 33 juillet, M. Odilon Barrot disait à deux des i. 11

1^161 HISTOIRE M MX ANS. membres les plus hardis de la société Aide-toi : « Vous ((avez foi dans une insurrection de place publique ! Eh ((mon Dieu! si un^coup d'État venait à éclater, vaincus, « vous seriez traînés à Téchafaud, et le peuple tous re« garderait passer. » Les chefs politiques delà bourgeoisie ne comptaient pas sur la protection armée de la multitude, sans parler de tout ce qu'une protection semblable leur paraissait avoir de violent etd*orageux. La bourgeoisie, en effet, avait alors trop à risquer pour affronter les chances d'une révolution. Elle jouissait de toutes les ressources du crédit*, la majeure partie des capitaux était dans ses mains ^ son intervention dans le maniement des affaires était importante sinon décisive. Elle avait donc peu de chose à désirer. Ce qu'elle voulait, elle le demandait avec fougue ; mais Thostilité de son altitude dépassait évidemment la portée de ses prétentions. Une réduction appréciable dans les dépenses publiques, et daifs le cens électoral une diminution légère ; la suppression des Suisses et de quelques états-majors trop fastueux, une presse moins sévèrement surveillée, le rétablissement de la garde nationale : voilà tout ce que lui paraissait réclamer le soin de ses intérêts. Quant à ses passions, elles manquaient trop complètement de grandeur pour la pousser aux extrêmes. La bourgeoisie abhorrait les nobles^ parce qu'elle se sentait humiliée par la supériorité de leurs manières et le boa goût de leur vanité; le clergé, parce qu'il aspirait à unedomination temporelle et faisait cause commune avec les nobles ; le roi, parce qu'il était le protecteur suprême des nobles et du clergé. Mais la vivacité de ces répugnances était tempérée chez elle par une crainte excessive du peuple et par

1. 163 des f1CNiTenira efl1nyaiits. Au fond, elle aimait dans la monarchie un obstacle permanent aux aspirations démocra* tiques : elle aurait voulu asservir la royauté sans la dé* truire. Ainsi tourmentée de sentiments contraires, furieuse et tremblante, placée en un mot dans cette alternative, ou de subir un régime de cour, ou de déchaîner le peuple, elle hésitait, se troublait, ne sachant ni se résigner ni agir. Cependant, quelques esprits inquiets avaient émis des idées singulières. On avait comparé les Bourbons atnés à la famille incorrigible des Stuarts ; on avait parlé de Guillaume 111; de 1688, date d'une révolution pacifique et |K>urtant profonde-, de la possibilité de chasser une dynastie sans renverser un trône; du meurtre de Charles 1*'", inutile jusqu'au moment de l'exil de Jacques 11. Ces discoun avaient circulé d'abord dans quelques salons. Le Kaiional, feuille de création nouvelle, les avait divulgués en les appuyant. Mais de telles idées, émises avec réserve |iar des écrivains habiles, MM. Thiers et Mignet. obtenaient peu de créance dans le public. Ceux-là mt^me qui en essayaient la vertu, ne les présentaient guère (]ue i-omme des éventualités lointaines. Il n'y avait pas de vrai parti républicain, à cette époque .St*ulement, quelques jeunes hommes, sortis de la chariMHinerie, s'étaient mis à exagérer le libéralisme et pro* ft*ssaient pour la royauté une haine qui leur tenait lieu de doctrine. Quoiqu'en petit nombre, ils auraient i)u remuer fortement le peuple par leur dévoûment, leur audace t4 leur mépris de la vie; mais ils manquaient de chef : M. de Lafayette n'était qu'un nom. Infin, en deiiors de toute opinion systématique. (]uelqoea personnages connus voulaient pousser à une révolu

164 HISTOIRE DE DIX ARB. ^ lion, mus par des motifs ou des instincts divers : MM. Barthe et Mérilhou par habitude de conspiration; M. de Laborde par chaleur d'âme et légèreté d'esprit; M. Mauguin pour déployer son activité; M. de Schonen par exaltation de tête; MM. Audry de Puyraveau et Labbey de Pompières par principes; d'autres par tempérament. Quelques-uns, comme MM. de Broglie et Guizot, sentant l'impuissance du dogmatisme en des jours de colère, redoutaient un mouvement au milieu duquel leur personnalité s'effacerait. Plusieurs, tels que MM. Sébastian! et Dupin, se ménageaient entre la peur et l'espérance. M. de Talleyrand attendait. Mais, de tous ces hommes, aucun n'était en état d'influer plus puissamment que M. Laflitte, sur le dénouement d'une révolution, parce qu'il était à la fois riche et populaire. Peu propre à jouer un rôle révolutionnaire sur cette grande scène, la place publique, nul, mieux que lui ne pouvait diriger une révolution de palais. 1^ finesse de son esprit, son affabilité, sa vanité remplie de grâce et son libéralisme exempt de fiel, lui avaient fait une sorte de royauté de salon dont il soutenait l'éclat sans fatigue, et avec complaisance pour lui-même. Sous la Restauration, il avait, non pas conspiré, mais causé en faveur du duc d'Orléans. C'était assez pour lui. (Or il n'avait ni cette persistance passionnée, ni cette ardeur dans la haine et * l'amour, double puissance des hommes faite pour commander. Toutefois, et malgré l'indolence de ses désirs, il était capable, dans un moment donné, de beaucoup de fermeté et d'élan, comme les femmes, dont il avait l'habitude la mollesse et la sensibilité nerveuse. Du reste, il prenait volontiers les conseils du poète Béranger, tête froide, •if

^4 ^aUPITRBl. 165 volontaire; et il avait besoin de cet appui, étant Thomme des situations qui durent peu. Telles étaient les dispositions de la bourgeoisie et de ses chers. Les sentiments qui animaient le peuple n'avaient pas le même caractère. Tout entier au souvenir de celui qui fut TEmpereur, le peuple ne connaissait pas d'autre culte politique. Il lui était resté des habitudes militaires de TEmpire et de la licence des camps un profond mépris pour les jésuites et le clergé. Les Bourbons, il les repoussait, mais seulement à cause du scandale de leur avènement, que son orgueil associait à toutes les humiliations de la patrie. Pour lui-même, il demandait peu de chose, parce qu'entretenu depuis long-temps dans une ignorance complète de ses propres affaires, il était aussi incapable de désirer que de prévoir. Il n'y avait donc entre la bourgeoisie et le peuple ni communauté d'intérêts ni conformité de haines. En s'appuyant sur de semblables données, tenter un coup d'État monarchique n'aurait eu rien de téméraire. Mais il n'y avait en France, ni un véritable parti royaliste, ni un véritable roi. J'ai dit ce qu'était Charles X. Autour de ce monarque «lébile s'agitaient deux partis royalistes. L'un s'appuyait sur le clergé : il se composait d'émigrés, de gentilshommes, et avait pour meneurs le prince de Polignac, le baron de Dpns, le cardinal de laFare. L'autre s'appuyait sur l'armée : il comprenait tous les hommes nouveaux que «^ la Restauration avait attirés, la plupart des généraux de TEmpire, et ceux des anciens nobles qui, successivement gagnés à la cause de tous les pouvoirs, s'étaient offerts au dernier par intérêt ou scepticisme. . i.

«t % IM HISTOUE DB DR AM8. Ces deux partis youlaient deux choses également impossibles, quoique opposées. En demandant que les droîU de primogéniture et de substitution fussent rétablis, que FÉglise fût rendue à son ancienne splendeur, que les dignités fussent accordées aux titres, que la Cour primât le Parlement, le premier posait les conditions naturelles et nécessaires de la monarchie, mais sans tenir compte de rétat de la société. En demandant, au contraire, que le partage des terres fût maintenu, que le clergé se fit modeste, que les services, même à la Coiu*, eussent le pas sur les titres, que la puissance élective fût ménagée, le second tenait compte de Tétat de la société, mais sans comprendre à quelles conditions une monarchie peut vivre et durer. Cette division des royalistes était devenue de jour en jour plus marquée, et Charles X, par l'éclat de ses préférences, en avait multiplié les dangers. Ceux qui n'avaient pas reçu le baptême de rémigration, ceux que le roi n'avait pas eu pour amis d'enfance ou compagnons d'exil, trouvaient auprès de lui un accueil bienveillant ; mais sa confiance leur était refusée ; il leur faisait sentir, k travers les formes d'une politesse exquise, qu'ils n'étaient, après tout, que des bleus rentrés en grâce, etqu^ils deviêot s'estimer fort heureux qu'on voulût bien employer leur dévoûm^it. Ces dédain du monarque, qu'il savait adoocir par une extrême délicatesse de procédé|, se traduisaient chez les favoris en airs impertinents, et préparaient à la royauté des déceptions mortelles. L'étiquette de la Cour était surtout oflensante pour les royalistes qui ne devaient leur illustration qu'à leur épée. Car, au Château, un gentilhomme de pure noblesse était préféré, n'eût-il

ClAPim f* 167 été que simple sous-lieutenant, à un pl^ien maréchal de France. De là, des fnécontentements, une désafTection sourde; et dans les chefe de Tannée, une grande défiance de leur propre autorité. Combien ne devait pas être irritante pour d^anciens soldats comme le duc de Raguse et le général Vincent, cette prédominance absolue de la hiérarchie de Cour sur la hiérarchie militaire? Dans les pays despotiques, ils avaiékit vu la splendeur des titres S'édipser k cAté de Téclat des grades : ils s'étonnaient tout à la rois et s'indignaient que, dans un régime constitutionnel, on fit plus de cas dMn parchemin que diis plus brillants états de service. A ces Taotes de Charles X, le clergé ajoutait les siennes. Rendant que le bas clergé déconsidérait le pouvoir par ses taquineries, le haut clergé le compromettait par ses intrigues et aon orgueil. I/influence des aumôniers dans les régiments y était un sujet de sarcasmes quand elle n'y était pas un encouragement à Thypocrisie. Lorsqu'il s'était agi d'inaugurer le monument expiatoire élevé à Louis \V1, Charles X devait figurer dans cette cérémonie en habit vî(4el, le violet étant la couleur de deuil pour les rois. Eh bien, le bruit courut parmi les soldats que son intention était de paraître en public revêtu d^un costume d*évêqiie. Tout cela prêtait au ridicule chez un peuple qui n'est jamais plus frondeur que sous les armes. Du reste, quand on appelle à soi la protection divine, il ne faut pas la faire trop descendre. C'est insulter le suprême arbitre des choses que d'associer la majesté de son nom à des actes sans grandeur. L'alliance conclue par Charles X entre la monarchie et la religion nélevait pas le trùnc : aux yeux du peuple, elle rapetissait Dieu.

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

Voilà dans quel milieu la royauté se trouvait quand elle résolut de
liriser toutes les résistances légales. Violent la Charte, le roi n'y songeait
même pas. Non qu'il la trouvât bonne, mais il l'avait jurée. Or, il était à la
fois gentilhomme et dévot'. Entre l'accomplissement de ses désirs et le
respect de sa parole, l'article 1^{er} semblait offrir une conciliation possible.
User du bénéfice de cet article devint bientôt sa plus ardente préoccupation,
et mille circonstances la dénoncèrent sans en définir exactement l'objet.
Alors, parmi les royalistes, les plus clairvoyants se montrèrent inquiets. M.
de Villèle fit un voyage à Paris pour détourner de la royauté, s'il en était
temps encore, le coup qu'il prévoyait. De son côté, U. Beugnot disait : « La
monarchie va sombrer sous voile comme un vaisseau non tout armé- »
Chaque jour, et de toutes parts, on assiégeait les ministres pour avoir le mot
de cette redoutable énigme; mais ils s'enveloppaient de mystère, et le
président du Conseil rassurait les membres du corps diplomatique, lorsque,
tremblant pour la paix du monde, ils venaient l'interroger sur les choses du
lendemain. Instruit de tout ce qu'il y avait d'extraordinaire à Paris dans l'
physionomie de la Cour. M. de Metternich s'était ouvert de ses craintes à
l'ambassadeur de France, H. de Reyneval, et il avait prononcé ces paroles
remarquables : ■ Je • serais beaucoup moins inquiet, si le prince de
Polignac « rétail davantage^ ». » ' ■ Cbark* X, croyant tout irAiw el la Charte
menacé*, a voulu d'Ante < l'on et l'autre. On ne peut nier aujourd'hui que
l'un et l'autre m'ont < mt en àanprt, puisque la Charte et le trône ont M
nnta 1 la hk. • r. Vofe maitutirite de M. i» PMpm.) ' >0UR afoni lout le«
yeni un tcoell de dMci «oHm 4» k m^

The text on this page is estimated to be only 21.77% accurate

La vérité est que l'attitude de H. de Polignac vis-à-vis des ambassadeurs étrangers avait toujours eu un caractère particulier de défiance et de hauteur. Aussi leurs dispositions étaient-elles peu favorables au dernier ministère, l'expédition d'Afrique avait irrité la jalousie des Anglais, dont lord Stuart représentait en France les craintes et les répugnances. Dans le projet relatif à la cession des provinces du Rhin, on n'avait pas fait à la Prusse une part, suivant elle, assez large, et les relations de M. de Werther avec la Cour en avaient été légèrement altérées. Quant à l'ambassadeur de Russie, H. Pozzo di Borgo, il était secrètement irrité contre Charles X, qui, sans méconnaître les convenances, n'avait jamais pu se résoudre à le traiter autrement que comme un parvenu. Tout se réunissait donc pour rendre la situation grave et alarmante. Mais Charles X communiquait à M. de Polignac une sécurité qu'il recevait de lui à son tour, il l'avait pris pour ministre précisément parce qu'il n'avait pas à redouter en lui un contradicteur. Charles X manquait tout à fait de décision; mais, ainsi que tous les esprits irrésolus, lorsqu'une fois il avait pris un parti, il voulait avec fougue, pour n'être pas obligé de vouloir longtemps. C'est pourquoi le monarque et le ministre mirent l'un et l'autre à s'aveugler, une folie opiniâtre et impatiente. M. de Polignac et le roi «se créaient une illusion de l'ISW. Non, publier cela ne peut être que la honte et la honte de la France, à moins qu'elle ne soit capable de croire à l'existence d'une coalition européenne. Car il est évident que pour l'un d'un d'entre eux, la France n'est que l'ennemi de la France. » • Les intérêts de la France ne sont pas les intérêts de la France. Je ne le pense pas. • MB

La France n'est que la France. •

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

Malheureux à qui manquait la vigueur de leur témérité. et qui fermaient les yeux devant le péril, capables qu'ils étaient de le braver, mais non de le braver sans s'étourdir! Quoi qu'il en soit, l'incertitude publique, en se prolongeant, éveilla cet esprit de spéculation propre à la haute bourgeoisie. L'audace des hommes de Bourse trouvait dans les obscurités de la politique un aliment dont elle ne manqua pas de s'emparer. Les banquiers assiégeaient par leurs émissaires toutes les avenues du trône. Des influences de sacristie furent mises en jeu : des traités (Virent passés avec certains personnages qui avaient l'oreille des ministres. Un financier qui, sous l'Empire d'abord, puis sous la Restauration, s'était acquis une déplorable réputation de hardiesse et d'habileté, s'engagea par acte passé devant notaire, à payer cinquante mille francs la communication d'un travail préparatoire des ordonnances qu'on prévoyait. Les cinquante mille francs furent payés, et l'heureux spéculateur se mit à jouer sur la baisse. Moins bien informé, et convaincu que la crise n'éclaterait qu'au mois d'août, H. Rothschild, au contraire, jouait à la hausse. Dans la nuit du 25 au 26 juillet, le prince de Talleyrand manda auprès de lui un de ses amis dont la fortune était fortement engagée dans les affaires de Bourse. Il lui apprit qu'il était allé à Saint-Cloud dans la journée ; qu'il avait cherché à entretenir Charles X des appréhensions du roi d'Angleterre, dont il avait reçu confidence; mais que, pour l'éloigner du ministère, tout avait été mis en œuvre par les familiers du Château, qu'il avait dû en conséquence quitter Saint-Cloud, et qu'il croyait, d'après l'accueil qu'il venait de

I. 171 recevoir, k l'imminence d'une catastrophe. « Jouez k la

The text on this page is estimated to be only 16.11% accurate

17! HirrotNKM eu am. (^liantelaiize olait animé d'une sorte d'ardeur maUditc qui supportail malaisément la discussion. MM. de Polignac. de Monlbel, Capelle, d'ilaussez. n'étaieil pa« hommes de tribune, C-es considérations avaient préralu. et on était décidé à prévenir la Chambre, lorsqu'cul lieu, le 24, la réunion des ministres. La première question qu'on y al;ita était relative lu mode électoral à établir. M. d'Ilaussoz n'approuvait pas le travail préparatoire de M. de l'eyronnel. Il penssît que, puisqu'on voulait s'ttiTranchir de la légalité, il rallaîl k Taire plus complètement et plus hardiment-, qu'il étiit tout aussi dangereux et moins profitable d'altérer le sj!^ tt^me électoral que de le détruire; que les riches, ntrfile* ou bourgeois, étant les soutiens naturels de la royauté, c'était sur eux qu'il convenait de l'appuyer , et qu'en conséquence, le meilleur parti à prendre était d'ap}>eler pro*isoirementl à l'aire les luis, les plus imposés de chaque d(-partemcnt. en nombre éi;al à celni des députés. Ce pn^et. donl l'audace était du moins logique, ne fut pM adopté I^ système électoral de M. de Peyronnet avait aussi étr combattu par M. de r.uernou-ltiin ville, qui Tinit par lui dire : u Autant valait réduire votre ordonnance k quatre Il lignes et régler que les députés seraient élus par fcs { >• préfets dos départements. » Un passa ensuite à l'examen dejs forces dont on pouvait disposer. Sous ce rapport, plusieurs ministres D'élaîenl pas sans avoir conçu de vives inquiétudes. M. de Poltgnac. au départ de M. de Bourmonl. avait ajouté à wï fonctions de président du ('onseil celles de minisire te aussi faible ! C'est en vain qu'en parlant. M. de Bourmonl a^-ail M

The text on this page is estimated to be only 13.47% accurate

W cHJtntM I. i: ^ rerommindé à «in colli-ffiiB de ne rien tenter avant son retour : M. de IViljf^ar avait en lui-même une enntîanre sans bornes. « Sur romliioiii d'Iioinme.s vous est-il permis •' de compter à Paris, lui demanda M. d'Haussez? En " HVCï-vous au moins 28 ou 30 mille:' — Miens ipie pela, " r»'[iondit M. de Polignac. j'en ai 42 mille. » El roulant un [lapier qu'il tenait Ji la main, il le jeta au baron d'Ifauâsez. placi'i de l'autre ccMô de la table. — « Eh quoi ! st^ria " le ministre de la marine, je ne vois iei que I3 mille " hommes! 13 mille hrimmes sur le papier! Mais cela veul " dire que. pour combattre, il y en aurait k peine 7 ou « A mille! Et les 99 mille qui romi)lêtent votre chilîrc. " où soBt-ils' u M. de l'olnuac assura qu'ils élaicnl répandusaitour de Paris, et qu'nu Iwiut dedeux heures.s'il < >n était bouiin, ils saraient r;i, donna :iii durd'"rléan9unegrandef(^le, l*g heure» s'écoulèrent d«n« la joie au cMleau de Saint-I.eu. I.e soir, il veut siK-ctacle, et la baronne de Keucht-res parut en scène. t Pendant ce temps, un personnane qui entretenait avec Cour, depuis quelques mois, des relations assidues et secrètes. M. Osimir Périer, re^nl dans sa maison du l)ois de Boulonne um-jietitv lettre do Tonne trianpilaire. Il rouvrit avec anxiété en pn^enre de sa famille, et laissa retomber M3 liras avec drâ's))oir. son visage avait pris une teinte livide.

174 HISTOIRE DE LA FRANCE. * Il était exactement renseigné. Ce jour-là même, les ministres se réunissaient à Saint-Cloud pour y signer des ordonnances qui suspendaient la constitution du pays. • Le Dauphin était présent. Il s'était d'abord prononcé contre les ordonnances, mais son opinion s'était bien vite effacée devant celle du roi. Car le Dauphin tremblait sous l'œil de son père, et il poussait jusqu'à la puérilité, à regard du chef de la famille, ce respect dans lequel Louis XIV voulait que les princes fussent entretenus. Les ministres se rangèrent en silence autour de la table fatale. Charles X avait le Dauphin à sa droite et le prince de Polignac à sa gauche. Le roi interrogea l'un après l'autre ses serviteurs. M. d'Haussez, quand son tour fut venu de répondre, reproduisit ses observations de la veille, et dit : Refusez-vous, dit Charles X? — Sire, répondit le ministre, qu'il me soit permis d'adresser une objection au roi. Sa majesté est-elle décidée à passer outre.

CHAPITRE H. *J6 JUILLET. — Publication des ordonnances.

— Le peuple s'en préoccupe peu. ~ Siuip'ur de la bourgeoisie. — Consultation d'aTocals. — Sensation produite à la Bourse par les ordonnances; douleur des joueurs à la hausse. — Agitations à l'institut; désespoir de Marmont. — Conciliabule tenu par les Journalistes : ils protestent au nom de la loi. — Incertitudes et frayeurs des députés; attitude de Casimir Périer; son portni. — L'esprit de résistance s'élend; l'autorité judiciaire engagée dans la lutte. — La bourgeoisie poussée peu à peu à l'insurrection par les plus audacieux ou les plus compromis. — Ébranlement communiqué au peuple. A l'aris, la journée du 26 fut très-calme. Au PalaisRoyal, cependant, on vit quelques jeunes gens monter sur des chaises, comme autrefois Camille Desmoulins. Ils lisaient le Moniteur à voix haute, en appelaient au peuple de la violation de la Charte, et par des gestes ardents, des discours enflammés cherchaient à exciter dans les autres et dans eux-mêmes un vague besoin d'agitation. Mais on dansait aux environs de la capitale. Le peuple était à ses travaux ou à ses plaisirs. Seule, la bourgeoisie se montrait consternée. Les ordonnances venaient de l'atteindre doublement : dans sa puissance politique en frappant ses législateurs, et dans sa puissance morale, en frappant ses écrivains

176 HISTOIRE DE DIX ANS. Cène fut d'abord, dans toute la partie bourgeoise de la population, qu'une stupeur morne. Banquiers, commerçants, manufacturiers, imprimeurs, hommes de robe, journalistes, s'abordaient avec étonnement. Dans cette soudaine interdiction de la liberté d'écrire, dans cette altération profonde et hardie du régime électif, dans ce renversement de toutes les lois en vertu d'un article obscur, il y avait une sorte de provocation hautaine dont on fut généralement étourdi. Tant d'audace supposait la force. Par une assez triste bizarrerie, cette révolution qui devait faire tomber la couronne dans le greffe, commença précisément par une consultation d'avocats. A la première nouvelle des ordonnances, plusieurs journalistes coururent, suivis de quelques jurisconsultes, chez M. Dupin aîné. Ils voulaient savoir s'il n'y aurait pas moyen de publier les journaux sans autorisation, et jusqu'à quel point une semblable audace serait couverte par la protection des juges et par celle des lois. Là, se dessinèrent quelques hommes destinés à un grand avenir. A côté de M. de Rémusat qui montrait une fermeté réfléchie, M. Barthe semblait plongé dans une sorte d'ivresse morale qu'il exhalait en paroles ardentes et juvéniles. Assis un peu à l'écart, M. Odilon Barrot feuilletait un code d'un air distrait, mais son trouble paraissait dans l'altération de son visage. Quant à M. Dupin, habile à cacher sous une affectation de rudesse la pusillanimité de son cœur, il ne fusait pas ses conseils, mais il s'écriait, non sans portement, qu'il n'était plus député, déclinant de la sorte toute responsabilité politique dans des événements dont l'issue était ignorée.

CIAPITAB II* 177 Cependant les joueurs de Bourse n'avaient pas été les derniers à s'émouvoir. Dans l'un des numéros du Moniteur ils avaient lu, ceux-ci des millions perdus, ceux-là des millions gagnés. M. Rothschild apprit, dans l'avenue des Champs-Élysées, en revenant de sa maison de campagne, la nouvelle des ordonnances. Il pâlit : c'était un coup de foudre pour un joueur à la hausse. Nous dirons plus bas à quelle mesure il dut de ne perdre à cette crise que quelques millions. D'autres avaient mieux calculé. Les ordonnances furent pour eux le point de départ d'une série d'opérations fructueuses. La rente 3 pour 100 étant subitement descendue de 78 à 72, il y eut des hommes qui purent dater leur fortune de ce jour-là. À l'Institut, l'émotion fut aussi vive qu'à la Bourse, avec un caractère plus élevé. M. Arago y vit accourir à lui, l'œil en feu et les traits bouleversés, le maréchal Marmont duc de Raguse. « Eh bien ! s'écriait impétueusement le « maréchal, les ordonnances viennent de paraître. Je t'en vais bien dit ! Les malheureux, dans quelle horrible situation ils se placent ! Il faudra peut-être que je tire une réplée pour soutenir des mesures que je déteste ! » Il ne se trompait pas. Il était dans la destinée de cet homme d'être deux fois fatal à son pays. L'éloge de Fresnel, que M. Arago devait prononcer le 26 juillet, avait attiré à l'Institut un grand concours de monde ; mais la nouvelle du jour occupait tous les esprits. M. Arago résolut de ne point prononcer son discours : il en aurait donné pour motif la gravité de la situation. Plusieurs de ses collègues l'engageaient vivement à cet acte de courage. Quelques-uns, et parmi ceux-ci M. Cuvier, homme plus grand par l'intelligence que par la taille. 12

The text on this page is estimated to be only 15.17% accurate

le cœur, lui rep[^]entaient. au contraire, qu'en de telles
rirraoïitnK'es. fioTi silence serait fartieux, et qu'il deiil à l'ordre public,
qu'il se cle\ait à tui-m[^]me de ne pK rompromettre dans des luttes de parti la
majesté de b Acience.Surces entrefaites. M. Villemain parut, et ils'enft»K«
entre lui et M. Curier un débat d'une riolence eitr[^]e. M. Arago se dérida
enfin à parier, mais il eut soin d'introduire dans l'éloge de Kresnel d'ardentes
allusions aux choses du moment. Elles excitèrent dans l'asseinblre m
sombre enthousiasme. l.es rentes aMiient baissé, les paroles de H. Ango
étaient applaudies: la vieille monarchie eut donccoBtrr elle, dis le premier
jour, l'argent et la srienoe ; de toutes les puissances bumaînes. la plus «île et
la plus noble. liais Hle n-sit tU'di: un (MHivnir plus formidable encme.
Henacéfi dans hiir propriété, dans leur importance politique, dans lctir
lÉl«'rié |M'ut-*tre. le? journalistes s'étaient réunis tuinulhiiiiMinciit dans les
bumax du Aa/iofuf. Quel parli pivndn'l' Mer dans les mes un long cri
d'alarme, dé|»loyer le drajH'nn tricolore, soulev-er les faubourgs. at(a|uiT
en un mot la royauté par le glaive : les rÂdacteiirs de la Tribune Tauraient
f>sé ; mais les écrinins des feuilles lilH'rales no poussaient pas encore si
loin l'ardeur de leurs convictions. Remplis des soueurs dp 93. ils auraient
volontiers demandé à une ré[^]idution dr place publique la protection de leurs
intérêts raenarés. s'ils n'eussent craint de déi-hatncr d'irrésistibles tempMes.
D'ailleurs, pouvaient-ils espérer qu'ils associeraient aux ressentiments de la
bourgeoisie les passions de la muititufle? l>es ateliers fourniraient-ils à la
cause d'une Ombre où le peuple n'avait pas de représentantli, h nOe

CHAPITEK II. 119 d*une presse qai n'avait pas encore donné un
seul publi

The text on this page is estimated to be only 25.53% accurate

de l'inconnu. H. Thiers répondit qu'il valait mieux assurer à la protestation ce genre de Taveur que mérite et obtient toujours le courage. Cet avis prévalut à cause de son apparente hardiesse. Au fond, partager la responsabilité de la résistance et l'étendre sur tant de têtes, c'était l'affaiblir. Il faut dire, toutefois, que la plupart des signataires croyaient jouer leur vie, et quelques-uns coururent au-devant de la mort avec une véritable magnanimité, une députation d'étudiants s'étant présentée, M. de Laborde n'hésita pas à les encourager à la révolte. Mais l'opinion de M. Thiers, de M. Hignet et de la plupart des électeurs influents, était qu'il fallait emprunter à la loi elle-même les moyens de la faire triompher. Parmi ces moyens se trouvait le refus de l'impôt. La Chambre ayant été illégalement dissoute, en refusant l'impôt on ne faisait qu'en appeler à la Charte, la nouvelle réunion, composée principalement d'électeurs, eut donc lieu auA'o/kmo^[^]. Il s'agissait d'organiser ce mode d'opposition qui, en Angleterre, avait commencé par la résistance de Hampden pour aboutir au supplice de Charles I^{er}. Car c'est un des traits caractéristiques de la bourgeoisie française au 19^{ème} siècle d'avoir toujours copié les procédés de l'Angleterre sans l'appréhender. Dans ces réunions étaient glissés des hommes braves; quelques mesures violentes y furent proposées. M. de Schonen y montrait une exaltation singulière, et ses discours, entrecoupés de sanglots, remuaient profondément l'assemblée. H. Thiers, de son côté, cherchait à ralentir cette effervescence. S'adressant aux plus fougues. Quel demandait où étaient les canons qu'ils opposaient à l'ar[^]

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

r ■

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

CASIIHim Î'IÉKIIIEIR .



que de Tappui à Ms collègues. Mais ce u^élail pas è eux qu'obéissaient ce jour-là les événements. Je Fai d[^] dit : après a[^]oir cédé à un premier élan, beaucoup craignirent de s'être trop engagés, et, comptant peu sur la clêmeace royale, ils résolurent de généraliser la résistance et d'intéresser le peuple à leurs périls. C[^]est ainsi que, dès le 26, le bruit se répandit parmi les bourgeois qu'on avait pris le parti de fermer les ateliers et de pousser les ourrioni sur la place publique. On s'adressa aussi à l'aulorité judiciaire pour la compromettre. On y réussit aisément, les tribunaux se recrutèrent surtout dans la bourgeiHsie, et les gérants du Caurriir FrançaU[^] du Jaurmml du Commerce, du Journal de Paris, obtinrent du président du tribunal de première instance, M. Debelleyme, une ordonnance qui prescrivait aux imprimeurs de prêter lea presses aux journaux non autorisés. On a t#Èè|i0ile manière l'agitation produite à la surface de ki[^]flociélé avait enfanté la protestation des journalistes. Cette protestation, en domiMit une fonnule à la résistance légale, compromit quelques noms. Les existences menacées firent effiwt pour propager l'esprit de révolte, ce qui revenait à décentraliser le danger. Si bien que peu à peu les couches inféricures[^]de la société furent ébranlées. Quelques pierres lancées contre la voiture de M. de Polignac dans la soirée du lundi[^] n[^]étaient qu'un prélude à de plus audacieuses entreprises. Voilà par quel enchaînement de petites mesures, par quelle filiation de nobles instincts, d'indécisions, de frayeurs, la résistance l[^]le tendait à se transformer, en une émeute, qui devait i son tour engendrer une révolution. Révolution étrange assurément! car elle fut amenée par la haute bourgeoisie,

1848 m. t. r. o. i. m. e. w. m. i. a. k. s. qui la redoutait, et accomplie par le peuple, qui s'y jeta presque sans y songer. Dans la nuit du 26 au 27, voici en quels termes un postillon apprenait à un de ses camarades, sur la route de Fontainebleau, la nouvelle des ordonnances : « Les Parisiens étaient joliment vexés hier soir. Plus de Chambre. « plus de journaux, plus de liberté de la presse. — Vrai ! » répondit l'autre. Eh bien tant mieux ! Moi, pourvu que « le pain soit à deux sous et le vin à quatre, je me moque « du reste. » Sur une feuille où cette anecdote était racontée, nous avons lu, écrite de la main même du prince de Polignac, la note suivante : « C'est qu'une charte pour « le peuple se réduit avant tout à trois choses : avoir du c(travail, du pain à bon marché, et payer peu d'impôts. » M. de Polignac se trompait en ceci. Il ne parlait que des intérêts matériels du peuple, peu exigeant en effet dans des temps d'ignorance. Or, il aurait fallu tenir « compte de ses passions dans ce qu'elles avaient de plus élevé. Car. pour que le langage du postillon cessât d'être vrai, il suffisait que le drapeau tricolore fût déployé et vint rappeler aux vieux soldats que la dernière amorce de Waterloo n'était pas encore brûlée.

The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate

CHAPITRE III. 37 JuiUBT. — La bMtfeoWe mmUrt le peuple. — La révalatioB WÊ^jkniÊÊpikÊmn faifoyéa ée leurs aldier». — Caoseï réeilei de la colère du peuple» ~ CaMauee ou prcBier mioblre. — Joie des royahslet eiagériss. — Kffpli daiéiiiHapce légale. — Nontelle réuaioa des députés : Taias dbcoon. — Des jausea fcw cfcargéi par des gcadarmes, sous les fnélrfs de H. CasÉaur Périir. — > lavryeeis el prolétaires eoufondus dans Tétueute ; surprise, bésîtaliioo 4ci aaidalk ^ Le Mais-Eoyal, point de départ de TinsurTectioo, eonne eu 80. — Laadllfiidai'iuile polytecimique se préparent au ronbai. — Un drapeau trif nlsfi diplif d. — Aspect sinistre 4i bnllle de Paris dans U soirée do 37. - Les de le beurnoiiii s*éloanenl et s*elfraieot de finportaoee du mooTemeni pertui BirfBMii — lénlian d'électeurs. — Les bsnapartistfs se eoacertcBL — > Panai Isa haïuani de la bourgeoisie, pluseurs ne songent qu'i faire capitnler Charles X; et de ce nombre, Casimir Périer.oralion que lui foui des hommn du peuple fal le étaient révolutionnaire. — Élérss de TÈcole polytechnique «Rani frapper à la pertede ■. Laflltle. — Oislribulion de cartoikhes à Saini-Denis; le €r réghncat de la garde ourche sur la capitale. I.e 27, la portion la plus active de la bourgeoisie se mit k l*œuvre, et rien ne fut épargné pour émouvoir le peuple. La Gaiefle, la Quotidienne, \ Universel, s'étaient soumis aux ordonnances par conviction ou esprit de parti ; le Journal des Débats et le ConsiiiutionneL par trayeur et mercantilisme. Le Globe, le National ,\e Temps, qui avaient

180 HISTOIRE DE DIX ANS. paru, furent répandus avec profusion. L'ordonnance de police qui, la veille, en avait interdit la publication, ne faisait qu'irriter la curiosité. On les jetait par centaines dans les cafés, dans les cabinets de lecture, dans les restaurants. Des journalistes couraient, pour les lire et les commenter, d'atelier en atelier, de boutique en boutique. On vit des hommes d'une mise soignée, de mœurs et de manières élégantes, monter sur des bornes et se faire professeurs de l'émeute, tandis que des étudiants, attirés du fond de leur quartier par ce besoin d'émotions naturel à la jeunesse, parcouraient les rues, armés de cannes, agitant leurs chapeaux et criant : Vive la Charte ! Lancés au milieu d'un mouvement qu'ils ne pouvaient comprendre, les hommes du peuple regardaient toutes ces choses avec surprise \ mais, cédant peu à peu à l'inaction de ce fluide qui se dégage de toute agitation collective, Us imitaient les bourgeois, couraient de côté et d'autre d'un air égaré, et criaient à leur tour : Vive la Charte ! Parmi les fauteurs de la sédition, il y en eut qui tremblèrent d'avoir trop fait. Ce qui ne devait être qu'une démonstration propre à ramener la royauté en France, ne pouvait-il pas devenir un ébranlement au bout duquel seraient le pillage, et la dictature de quelques tribuns, plus redoutable encore que celle d'un roi ? Y avait-il prudence à réveiller toutes les passions endormies au fond d'une société sans lien ? Quelques maîtres d'ateliers renvoyèrent donc leurs ouvriers. D'autres, plus hardis, les renvoyèrent en leur disant : a Nous n'avons plus besoin de vous, (c vous donner, mais Bientôt les imprimeries furent fermées et les rues inondées ! Là commençait la révolutionnaire du bourgeois *

m. 117 sie et du peuple. Elle fut rendue plus étroite par la folie de Charles X et de ses ministres. 1/ofllcier général qui devait^ pendant la journée du 27 et les journées suivantes, avoir le commandement de Paris, ne put remplir sa mission. Le duc de Raguse fut désigné pour le remplacer. Désignation funeste! car, Paris livré à Tennemi, nos palais occupés par des barbares, nos musées dévastés, nos places publiques éclairées par le feu des bivouacs^ les Cosaques galopant la lance à la main devant nos mères éperdues, et venant renverser TEmpire sur des chevaux marqués aux flancs de i'N im|)ériale, douleurs et hontede la patrie, tout cela, pour le peuple, se résumait dans an nom, et ce nom, c'était celui du duc de Raguse. Kn le mettant à la tête de ses défenseurs, la vieille monar(*hie comblait la mesure de ses fautes ; elle faisait ellemt^me d'uqe querelle toute bourgeoise la cause du peuple. <>)mmment se serait-il absteou ? Derrière lui, des agitateurs |)our lui faire peur de la faim; devant lui, Marmont pour hii rappeler l'Empereur trahi et Waterloo ! Mais Taveugleaient de Charles X et de son premier ministre était immense. Aucune précaution n'avait été prise, il y avait tout au plus li,000 soldats à Paris, dont la garnison venait d'être afiadblie ; le parquet n'avait pas été prévenu; au ministère de la guerre, M. de Champagny était relégué dans des détails administratifs, et M. de Polignae regrettait de n'avoir pas de capitaux disponibles |M>ur les mettre dans les fonds publics. Lesexagérésdu parti royaliste allaient jusqu'à se réjouir de tout ce bruit. Us avaient dit souvent qu'il (allait faucher dans le champ des factions ; que Louis XVI s'était [Merdu par excès de bonté-, que le salut de la monarchie

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

deniandait des victimes, et 93 des expiations. Le spectacle qui se passait sous leurs yeux n'était donc pour leur fanatisme que l'indication de l'heure suprême fixée par la Providence. A quoi servirait cette grande secousse donnée à la société, sinon à faire sortir de la foule les têtes qu'il importait de couper ? Des mandats d'amener furent lancés contre les signataires de la protestation des journalistes, et l'ordre fut donné de saisir les presses des journaux en révolte. Le Ten^e était celui de tous qui avait déployé le plus d'énergie. On devait s'y attendre à une invasion. Et en effet, vers midi, un détachement de gendarmerie à cheval vint se ranger en bataille devant la porte. La maison menacée était située dans la rue Richelieu, une des plus passantes de Paris, et les presses qu'il s'agissait de saisir étaient établies au fond d'une vaste cour. On annonce l'arrivée du commissaire. Aussitôt H. Baude fait fermer les portes de l'imprimerie et ouvrir à deux battants celle qui donnait sur la rue. Ouvriers, rédacteurs, employés de toute espèce se rangent sur deux files. M. Baude se place au milieu, tête nue. et l'on attend dans un profond silence. Le » pas.

oiAHimB m. m peuple^ et prenant on code, il Ht à voix haute l'article qui punit le vol avec effraction. Le serrurier se découvre pour rendre hommage à la loi ^ mais, sur une injonction nouvelle du commissaire, il paraissait prêt à céder, lorsque M. Baude lui dit avec un sang-froid ironique : « Faites ! il ne s'agit pour vous que des travaux forcés. » En même temps, il en appelle du commissaire à l'acourd* assises, et tire de sa poche un portefeuille pour y dresser la liste des témoins. Le portefeuille passe de main en main, et chacun y inscrit son nom. Tout, dans cette scène, était émouvant et singulier : la stature de M. Baude, sa figure rude, son œil perçant voilé par d'épais sourcils, la loi pour laquelle il demandait respect, l'attitude indomptable des spectateurs, la protection des juges absents invoquée à quelques pas d'un détachement de gendarmes, la foule qui s'amoncelait au-dehors de minute en minute et grondait. Frappé de terreur, le serrurier se retira au milieu des applaudissements et des bravos. Un autre fut appelé, il essaya d'exécuter les ordres qu'il avait reçus : on venait de lui dérober ses instruments. Il fallut recourir au serrurier chargé de river les fers des forçats. Ces débats, qui durèrent plusieurs heures et eurent un grand nombre de témoins, empruntaient des circonstances une véritable importance historique. En donnant au peuple l'exemple de la désobéissance combinée avec l'amour des lois, on flattait en lui ce double besoin de sa nature : faire acte d'indépendance et se sentir gouverné. Des assemblées tumultueuses se tenaient pendant ce temps sur divers points de Paris. Dans celle des électeurs. où se trouvait M. Thiers, on commençait à agiter la question du soulèvement des masses, et M. Féline s'écriait :

190 HISTOnB M MX A5S.

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

% m. 191 que hésitiliM^ el on homme avait été iaé. Dans la rue Saini-Honofé, un coup de ftisil parti des fenêtres duo hôtel et tiré par un étranger avait provxMpié une décharge qui avait toé cet étranger etses deux domestiques. Enfin, une barricade avait été construite à quelques pas du Théâ^ tre-Français^ et des lanciers avaient parcouru, le sabre à la main, les rues voisines, où quelques personnes furent blessées. Ge n'était qu'une insurrection essayée. Mais la physionomie de la ville était lugubre, et Paris ressentait déjà ce frémiasenient précurseur d'une grande lutte. La foule regorgeait dans les rues, poussée par une curiosité sombre. Quelques boutiques darmnriers venaient d'être pillées; deux barricades nouvelles coupaient la rue SaintHonoré, et. poui' les détruire^ un détachement de la garde accouraitdu côtéde la Madeleine, tandis qu'un bataillon du 1 5* léger partait, pour aller à sa rencontre, du marché des Innocents. Des fusils étincelaient d'un bout à lautre de la rue Saint-Denis, et des cris de Vive la ligné sortaient du sein de ce mugissement populaire, aussi vague et plus profond que celui de la mer. Flattés et menacés tour à tour, les soldats étaient en proie aux |»lus cmelles incertitudes : ils chassaient devant eux la multitude avec des regards amis et des gestes suppliants, (^la devait être : des femmes êU*gantes avaient été vues aux fenêtres, criant sur le passait* des troupes : « Ne faites pas de mal au peuple » ; et le frac des gens du monde paraissait dans Témeute à cùté de la veste en lambeaux des prolétaires. Ce n'était donc pas ici. comme plus tard à Lyon, une arniêe d'esclaves modernes conduite au combat par d'autres esclaves. I^es chefs, ici, étaient puissants par l'intelligence, par la richesse, par les honneurs. Or, tel est dans toute société en enfance f ,•

102 HISTOIRE DB MX ARS. servilisme des âmes, que le malheur protesUni contre Hniquité y est moins sacré que la puissance soulevée contre qui a osé la méconnaître. Au reste, l'agitation ne fut pas plutôt descendue des salons dans les carrefours, qu'elle y rencontra des milliers d'hommes atteints du dégoût de la vie. Et il est à remarquer qu'elle prit naissance au Palais-Royal, c'est-à-dire dans ce quartier tout ruisselant d'or et de pierreries où la civilisation enveloppe ses misères dans ses pompes, quartier des riches et des prostituées. Aussi, ce fut du fond de ces repaires impurs que masquaient d'étincelantes boutiques, qu'on vit sortir, dans la soirée du 27, le regard égaré et le visage en feu, quelques-uns des hommes du commencement. Mais au vrai peuple, à celui qui travaille et qui souffre, il devait être donné de remplir tout entière l'histoire de ces combats. Et, de la part de ce peuple, tout ne fut qu'héroïsme, nobles instincts, générosité ignorante et aveugle. ' Aux dernières lueurs du jour, un homme parut sur le quai de TEcole tenant à la main ce drapeau tricolore qu'on n'avait pas vu pendant quinze ans. Aucun cri ne fut poussé, aucun mouvement ne se fit dans la foule, rangée le long des parapets du lleuve. Etonnée, silencieuse, et comme recueillie dans ses souvenirs, elle regarda passer, en le suivant long-temps des yeux, cet étendard, évocation inattendue de glorieux fantômes! Quelques vieillans se découvrirent, d'autres versaient des pleurs : tout visage avait pâli ! Pendant ce temps, voici ce qui se passait à TEcole polytechnique, destinée à un rôle si brillant. Un élève, qui s'était vu chassé de l'Ecole pour avoir chanté la ifaiyaîUaif^

rotAnm ni. 19) dans on benquei cinq mois trop tôt, M.«Charras écrivit à un de ses camarades que , selon toute apparence , on en viendrait aux mains, et qu'il fallait pousser au mouvement. Il lui faisait passer en même temps les journaux qui avaient paru dans la matinée. Les simples élèves n'avaient pu sortir en ville, les jours de sortie étant le mercredi et le samedi de chaque semaine; mais les élèves gradés, left sergents et sergents-majors, qui jouissaient du privilège de sortir tous les jours, de deux à cinq heures, allèrent parcourir Paris, et, en rentrant, ils racontèrent que la troupe avait chargé, qu'il y avait eu des victimes, que tout semblait se préparer pour une lutte terrible. Vers six heures, en effet, les élèves entendent distinctement le bruit des feux de peloton exécutés de Tautre côté de la Seine. Aussitôt Feffenescence la pins vive se manifeste parmi eux; les études sont interrompues; les élèves méprisent les menaces d*abord . puis les remontrances des officiers et de Fiaspecteur général des études, M. Binet; ils se réunissent dans les salles de billard et se mettent à délibérer sur le parti à prendre. 1/agitation était extrt^me. Enfin, il fut arrêté (Ju'une députation de quatre élèves serait envoyée auprès de MM. LaflTitte, Casimir Périer et Lafayette, pour leur déclarer que Ificolc était prête à seconder leurs efforts, et. s'il le fallait, à se jeter dans Tinsurrection. Les élèves choisis furent MM. Lothon, Berthelin, Pinsonnière et Tourneux. Ils forcèrent la consigne et se rendirent rue des Fossés-

194 HISTOIRE M DIX ANS. les ténèbres descendirent sur elle !

Le long des boulevards. sur la place Louis XV, sur la place Vendôme et sur celle de la Bastille, des Suisses, ou des lanciers, ou des gendarmes d'élite, ou des cuirassiers de la garde, ou des fantassins ; des patrouilles se croisant dans tous les sens; à la rue de l'Échelle, à celle des Pyramides, des tentatives de barricades ; et, tout autour du Palais-Royal, une fourmilière d'hommes accourus pour humer la révolte ; des coups de fusil, rares encore-, au pied des colonnes de la Bourse, un corps de garde incendié et inondant la place de clarté!^ sinistres^ sous le péristyle du théâtre des Nouveautés, un cadavre qu'on venait d'y jeter après l'avoir promené en criant vengeance; l'obscurité s'épaississant de plus en plus sur la ville par le bris des réverbères-, des hommes parcourant la rue Richelieu, les bras nus et la torche à la main Ah! les meneurs durent s'effrayer alors; car où s'arrêterait le char qu'ils avaient lancé? a Non, s'écriait « avec force M. de Rémusat dans les bureaux du Globe, «l non, ce n'est pas une révolution que nous avons pu»« tendu faire : il s'agissait uniquement d'une résistance légale. » — Ces paroles ayant été vivement relevées par le docteur Paulin, un débat violent s'engage, des exclamations menaçantes font craindre une lutte plus sérieuse. M. de Rémusat, pourtant, avait fait preuve d'une honorable fermeté, tant qu'il ne s'était agi que d'une protestation constitutionnelle. Mais il s'alarmait de tout cela. alors, pouvait être osé. Car tous ces bourgeois craignaient le peuple encore plus que la Cour. « Songez-y bien, disait ce soir-là k s » » amis du National un manufacturier du faubourg Saint

CHAPITRE UL i9S il se battrent; si vous ne leur en dooiez pas, ils voiet ront. » On ne leur en donna point, ils en prirent, ne volèrent pas, et ne songèrent qu'à combattre. ilependant, quelques citoyens, parmi lesquels MM. Thiers, (^uchois-Lemaire, Chevalier, Bastide, Dupont, discutaient chez M. Cadet-Gassicourt les moyens de régulariser la résistance. La maison était située dans la rue Saint-Honoré : on y délibérait au bruit de la fusillade, et il y régnait plus de confusion que d'ardeur. La nécessité de recourir aux formes légales y futénergiquement proclamée parM.Thiers. Dans Tesprit de la plupart des assistants, le mouvement qui agitait la capitale n'avait pas un autre caractère et ne devait pas avoir une autre issue que celui qui, en 1827, avait éclaté dans la rue Saint-Denis. La réunion elle-même n'avait pour objet que de former dans chaque arrondissement un comité de résistance chargé de correspondre avec les députés. Mais les révolutions ne se font point avec tant de méthode. Retirés dans un coin de la salle, quelques liommes intrépides, tels que MM. Charles Teste et Anl'ous, s'impatientsaient de ces lenteurs de la discussion ; sans attendre la un, ils sortirent, et coururent dans la ville se concerter a?^ leurs amis [tour la bataille du lendemain. Une autre réunion eut lieu chez le général (^ourgaud, dans laquelle se trouvèrent MM. Clavet-Gaubert, ancien aide-de-camp du général Bertrand, M. Dumoulin, le colonel Dufays, le commandant Bacheville, tous hommes de r£mpire. On s'y donna rendez-vous pour le lendemain sur la place des Pctits-E^res, non loin du Palais-Royal. D'autres ne songaient qu'à faire capituler Charles X, seul moyen, suivant eux, de passer entre ces deux éc^ueiis *

196 HISTOIRE DE DIX ANS. îe despotisme et te pillage. Le baron de Vitrolles reçut la visite du docteur Thibault^ qui avait avec le général (;êrard d'assez étroites relations. Le but de cette visite était d'engager M. de Vitrolles à une démarche conciliatrice auprès de Charles X, sur l'esprit duquel on connaissait son influence. Mais une révolution était devenue inévitable. Or, ce peuple, qui allait la faire, en comprenait-il bien le sens, et pouvait-il en pressentir la portée.^ Savait-il oii étaient ses ennemis? Savait-il quels hommes il devait prendre pour chefs? Dans celte soirée, une voiture fut arrêtée, rue de Clichy, par une bande d'ouvriers armés de bâtons. « C'est un ministre qui s'enfuit, » crièrent ces ouvriers d'une voix terrible. Dans la voiture se trouvaient M** Dain rémont, ses deux enfants et un inconnu. La portière s'ouvre, et l'inconnu s'élance à terre. Il aurait été tué peutOtrc, car il n'osait livrer le secret de son nom, lorsqu'un passant, l'ayant reconnu, s'écria : Casimir Périerî A ces mots, l'enthousiasme succède à la menace, et on porte eii triomphe comme un des plus implacables adversaires di^ Charles X celui qui, dans ce moment même, ne réfléchissait qu'aux moyens de lui sauver une couronne. Trop souvent le peuple ne combat que pour un déflMeinent de tyrannie, et prend des chefs dont il ne sait que le nom. A peu près à la même heure, les jeunes gens députés par TÉcole polytechnique venaient frapper à la porte de l'hôtel LalTête. On leur répondit (lue le maître de la maison était couché. Il devait se réveiller le lendemain au bruit d'une révolution 5 car on descendait une pente qu'il n'était déjà plus possible de remonter, M. de Polignac, de son côté, prenait ses mesures, et

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

CBArmE m. I9t ^'iivoyait Tordre k deux bataillons du 0*
régiment de la i;arde. alors en garnison à Saint-Denis « de marcher sur Paris
en toute hâte. Il était nuit quand cet ordre par\int au colonel. I^ tambour
appela les deux bataillons autour du drapeau ; quinze cartouches par
gil)eme furent distribuées aux soldats; et« s'adressant aux ofliiciers. le
colonel leur dit d*une voix profondément émue :

200 HISTOIRE DE DIX AICS. lions, ni de ses haines, mais il souffrait, il avait respiré rôdeur de la poudre : que fallait-il de plus? D'ailleurs, Tamour du péril et le goût des aventures sont naturels à ceux que la misère a long-temps ployés sous sa rude discipline. Comme c'est par les signes extérieurs des choses que se fondent les pouvoirs humains, c'est aussi par là qu'ils s*écroulent. Le peuple se mit, tout d'abord, à proscrire dans cette société où il se sentait mal à Taise, ce qu'elle avait de plus élevé, et dans ce qu'elle avait de plus élevé, ce qui était le plus apparent. Il insulta Tidée monarchique dans tout ce qui en était un symbole. Il effaça les enseignes des fournisseurs de la Cour et traîna dans la boue les emblèmes de la royauté. Tout cela n'était encore que du désordre. Le drapeau tricolore fut déployé. Alors la révolution commença. Dans ces trois lambeaux d'étoDTe, de couleurs diverses, il y avait pour le peuple toute une histoire héroïque et touchante. C'était la France qui allait redevenir la première nation du monde ; c'était l'épopée impériale qui allait recommencer^ qui sait enfin? c'était l'Empereur qui n'était pas mort. Au poste de la Banque parurent deux hommes de l'Empire : l'un, M. Dumoulin, portait un chapeau à plumes et l'uniforme d'officier d'ordonnance^ l'autre, le commandant Dufays, s'était déguisé en ouvrier : il avait enveloppé sa tête d'un foulard rouge et noué autour de ses reins un érapeau tricolore. Ils marchaient suivis de deux ou trois cents hommes qui mêlaient le nom de l'Empereur à des vœux de liberté. Mais vive la Cliarte était le cri des bourgeois. Les hommes du peuple, qui ne connais* saient pas la Charte, firent passer dans ce cri toutes les espérances confuses qu'ils avaient au fond du cœur. Beau*

CHArITRE IT. 301 coup moururent pour un mot qu'ils ne comprenaient pas : ceux qui le comprenaient devaient se montrer ensuite pour ensevelir les morts. Des meneurs habiles osèrent même, dès le commencement de la lutte, faire circuler sourdement dans quelques groupes le nom de Prince noir. Ils savaient combien est irrésistible le pouvoir du mystère, et combien Tignorance du peuple est poétique. L'invasion de la mairie des Petits-Pères fut un des pre- • miers épisodes de la journée du 28. Là s'étaient rendus de grand matin, armés de fusils et prêts pour le combat, MM. Degousée, Higonnet, Laperche. M. Degousée portait Tuniforme de la garde nationale, et beaucoup d'hommes du peuple s'étaient joints, le long des boulevards, à ce groupe de citoyens courageux. Bientôt le poste fut forcé, la mairie occupée, les fusils qu'elle contenait furent distribués au peuple, on battit le rappel. A ce bruit solennel du tambour annonçant Témeute, plusieurs bourgeois s'émeuvent, revêtent leurs uniformes de gardes nationaux, et accourent en armes sur la place. Quelques-uns se détachent et vont garder le poste de la Banque, mêlés aux soldats de la ligne*, d'autres s'installent à la mairie pour y veiller k l'ordre public. C'étaient là pour des insurgés d'étranges auxiliaires. Cependant l'agitation se répandait partout, et des coups de fusil retentissaient dans les rues voisines. Quelques-uns de ceux qui s'étaient emparé du poste veulent en sortir pour aller combatfre. Les gardes nationaux les arrêtent, un d'eux s'écrie : h Que faites« vous? l'on va nous croire hostiles! — C'est bien ainsi « que je Tentends, m répond M. Higonnet avec mépris, et il menace son interlocuteur de le coucher en joue. Ainsi au sein de cette afifreuse mêlée dans laquelle des ouvriers

202 HISTOIRE K MX A!18. et des enfants allaient se précipiter avec un av[^]iglement chevaleresque, la plupart des bourgeois n[^]apportaient que déliance et terreurs. Us cherchaient l'ordre dans la révolte[^] et ne voyaient que la conservation de quelques boutiques dans la chute possible d'un trône. Mais déjà les robustes habitants des faubourgs se k^{*}vaient en masse, et s'ébranlaient pour inonder le centre de Paris. Des groupes se formaient à la porte Saini-4ienis et à la porte Saint-Martin. A l'entrée du faubourg SaintDenis, on commençait une barricade avec une grosse charrette de moellons. Les ouvriers imprimeurs se réunissaient dans le passage Dauphine, où M. Joubert avait transformé en arsenal son magasin de librairie. Sur un autre point, ouvrant à deux battants les portes de sa maison de roulage, M. Audry de Puyraveau appelait à grands cris les combattants et leur distribuait des mousquets. Dans le faubourg Saint-Jacques, les étudiants passaient leurs pistolets à leur ceinture et s'armaient de leurs hisîls de chasse. Sur la place de la Bourse parurent, conduites par M. Etienne Arago, deux longues mannes remplies d^{*}annes et d'uniformes impériaux. Elles venaient du théâtre du Vaudeville, où Ion avait joué, quelques jours auparavant, le Sergent Mathieu, pièce qui avait exigé l'armement d'une compagnie d'acteurs. M. Charles Teste distribua ces aimes et ces uniformes dans sa maison, surnommée la petite Jacobinière. Les élèves de l'École polytechnique, de leur côté, avaient, pendant la nuit, forcé les salles d'escrime et enlevé les fleurets dont ils firent sauter les boutons et aiguist[']rent les lames sur les dalles des corridors *. Ayant * Soud la Restauration, \n élèves de l'Ecole polytechnique armés, * re&œpliofi des lergenU qui porUlent l'épée. .À[^]lkât[^]

The text on this page is estimated to be only 28.66% accurate

CHArITK nr. 20^ appris vers dix heures du matin l'ordonnance qui licenciait iTiCole, ils en étaient sortis, portant pour la plupart Tunifomme de grande tenue. Des cris de Vive l'Ecole polytechnique! les accueillirent dans la rue de la MontagneSainte-Tieneviève. Ils répondirent par les cris de Vive la Liberté! Vive la Charte! il y en eut un qui, élevant son chapeau en Tair, en arracha la cocarde blanche, la Toula aux pieds, et fit retentir ce cri terrible : A bas les Bourbons ! Cet exemple Tut promptement suivi. Mais Fi^cole se dispersa, et les efforts des élevés devinrent à peu près individuels; il en résulta que beaucoup purent être retenus par leurs familles ou leurs correspondants ; de sorte qu'au lieu de deux cent cinquante qui , n étant point légitimistes, auraient pris part au combat, soixante seulement combattirent. Vers dix ou onze heures. MM. Charras et Lothon se présentèrent chez Lafayette : on leur dit qu'il était absent. Tue autre députation qui les avait précédés avait reçu du général cette étrange réponse : « Conseillez à vos cama« rades de se tenir tranquilles. » Le mouvement était partout, et ceux qui semblaient naturellement appelés k le diriger restaient Trappes de stupeur! Châtelain, rédacteur en chef du Courrier Français, s était écrié, en apprenant que le peuple décrochait les armoires des fournisseurs brevetés et les traînait dans le ruisseau : « Que la partie serait « belle pour le duc d'Orléans, s'il avait le cœur de la « jouer! >» Cependant le duc de Raguse, ayant reçu i huit heures Al matin ses lettres de service, se rendit aussitôt chez M. de^alignac. Alors seulement fut remise au maréchal Tordonnanee royale qui le chargeait du commandement

204 HISTOIRE Oe DIX ARS. de la 1^{re} division militaire. Cette ordonnance aurait dû lui être notifiée la veille ; mais le 27, M. de Polignac avait jugé à propos de mettre, par arrêté spécial, à la tête des régiments de la garde en garnison à Paris, le commandant de la 1^{re} légion. Car, d'un côté, M. de Polignac croyait qu'on viendrait fort aisément à bout de ce qu'il regardait comme une simple émeute ; et de l'autre, il aurait mieux aimé procurer l'honneur de ce petit triomphe à un homme de son parti ([u]au duc de Raguse, qui, à la fin, passait presque pour un libéral. Quoi qu'il en soit, Paris, le 28, ayant été mis en état de siège, le duc de Raguse se trouva investi, sous la surveillance du premier ministre, d'une véritable dictature militaire. Sa situation était cruelle. En se rangeant du côté des insurgés, il trahissait un roi qui avait compté sur lui ; en faisant prendre le deuil à tant de mères sans croire même à la justice de sa cause, il commettait une atrocité ; en s'abstenant, il se déshonorait deux fois. De ces trois partis il prit le plus funeste au peuple. Quoi qu'il en soit, ayant accepté la dictature, il avait un moyen bien simple de dompter l'insurrection : c'était de menacer Paris d'un incendie. Mais il y a des hommes (qui n'ont ni le courage de la vertu ni celui du crime. Voici quel fut le plan du duc de Raguse. Les troupes étaient concentrées autour des Tuileries. Il fut décidé qu'elles partiraient de là et se mettraient en marche vers le sud-est, après s'être partagées en deux grandes divisions. De ces deux divisions, la première reçut ordre de gagner, en longeant la Seine, la place de la Concorde et de la Madeleine. La seconde devait parcourir les boulevards depuis la Madeleine jusqu'à la place de la Bas

CHAPITRE IV. 205

tille, et de là tout le Taubourg Saint- Antoine. Ainsi, on aurait pu dire que. de ses deux bras immenses jetés du haut des Tuileries et dans la direction générale du sud-est. Tun adroite le long des quais, Tautre à gauche le long des boulevards, l'armée royale enserrait Tinsurreclion dans la partie la plus importante et la plus tumultueuse de la ville. Mais il fallait qu'entre ces deux lignes, séparées par toute la largeur du terrain qu'elles enveloppaient, une communication fût ménagée autre part qu'à leur point m<me de jonction. Deux bataillons de la garde furent donc chargés d'occuper le marché des Innocents, dans la rue Saiiit-Denis, et de tenir cette rue libre, en la parcourant. Tun vers le nord jusqu'aux boulevards, l'autre vers le midi jusqu'à la Seine. Les vices de ce plan étaient manifestes. Les troupes pouvaient bien parcourir le sanglant itinéraire qui leur était tracé sur la carte, mais elles n'étaient pas à beaucoup près assez nombreuses pour occuper tant d'espace. Et puis, les engager dans ces rues Saint-Denis et Saint-Antoine, que coupent une infinité de ruelles tortueuses et obscures, c'était les exposer à recevoir la mort de toutes parts sans la pouvoir donner. Mais quel autre plan était praticable? (>)mmment blo(Juer avec quelques milliers d'hommes cette immense ville de Paris? Si Charles X, en signant les ordonnances, avait pu prévoir une révolution -, si on avait eu soin de faire provision de vivres pour les troupes, il aurait été possible sans doute de recommencer le 13 vendémiaire: l'armée royale, se serrant autour du palais des rois, aurait attendu rinsurrection, la bayonnette au bout du fusil et la mtVhe des canons allumée ; et si les insurgés s'étaient bornés à

)(!); HISTOIRE DE 1870-1871. Ils parcoururent la ville, s'emparant des postes, occupèrent les édifices, brisant les armoiries royales, la bourgeoisie, dans ses terreurs exagérées, n'aurait pas tardé à venir demander pardon à genoux, trop heureuse d'échapper à la crainte du pillage en subissant le despotisme. Mais les soldats manquaient de vivres, et ils auraient eu les premiers désarmés par la faim. Une fois, pour un serviteur de Charles X, il n'y avait pas de milieu entre laisser tomber dans la couronne de ce vieillard moribond et mettre le feu aux quatre coins de sa capitale. Il faut bien qu'une société sache, quand elle se soumet au régime des monarchies, qu'elle peut en coûter cela pour les sauver ! Les troupes se mirent donc en mouvement, les canons roulèrent sur le pavé, et la guerre civile éclata dans Paris. Quelle allait être l'issue de cette guerre ? Les savants, les hommes de lettres, presque tous les militaires, prirent en pitié les combattants et leur folie. M. Thiers chercha un refuge chez M. de Kurchanip, dans la vallée de Montmorency. Dans les bureaux du Globe, M. Cousin parlait du drapeau blanc comme du seul drapeau que la nation put reconnaître et il reprochait à M. Pierre Leroux de compromettre ses amis par ralliement révolutionnaire qu'il faisait prendre au journal. Le rédacteur en chef du Globe, M. Dubois, se trouvait absent. En fin de compte, tout n'était que trouble, incertitudes, confusion, dans les rangs de la haute bourgeoisie. Il y avait parmi les écrivains les plus remarquables de ce temps, un homme à la taille élancée, aux mouvements brusques mais nobles, au front fuyant mais pensif. Il avait été soldat. Au premier bruit de la fusillade, il se coua trii

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

GBAMTiiE vr, 207 h*ment la tête ; puis il s'en alla par la ville, sans armes et une baguette noire à la main, indifférent aux balles qui sifflaient autour de lui, et bravant la mort sans chercher II» succès. Cet homme, destiné à un rôle illustre et malheuli^us, était peu connu alors : il se nommait Armand Cartel. « Avez-vous seulement un bataillon, demandait-il «(sans cesse à ses amis, plus confiants 2 « Dans la matinée ilu 28, passant sur le boulevard avec M. Etienne Arago, nt Notre-Dame, où ils sarriMèrent un instant. L'Hôtel-de-Ville était occupé, depuis la pointe du jour, [»ar quelques jeunes gens intrépides, et l)eaucoup de citoyens craintifs, qui s'y étaient rendus pour veiller à l'ordre public, y étaient entrés parce que la place était vide, et paraissaient fort elTrayés de la fougue de leurs compagnons. Mais sur la place de Crève et dans toutes les nies qui viennent y aboutir, se pressaient des hommes

208 HISTOIRE DE DIX ANS. indomptables. Le tocsin sonnait à l'église de Saint-Séverin, et le bourdon de Notre-Dame répondait à ce bruit de deuil par un bruit plus formidable encore. Le tambour retentissait dans la rue Planche-Mibray, qui était Tace au pont Notre-Dame, et la foule se précipitait vers le quai. La garde s'avança sur le pont, et s'ouvrant tout-à-coup, démasqua deux pièces d'artillerie. Le bruit du tambour cessa ; sur le pavé de la rue il ne resta que les morts. La garde passa le pont, se déploya sur les quais de Gèvres et Pelletier, laissa un peloton pour garder l'entrée de la rue Planche-Mibray, et se répandit sur la place de Grève, chassant devant elle les Parisiens qui s'écoulèrent rapidement par toutes les issues de la place, tandis que les défenseurs de l'Hôtel-de-Ville s'échappaient par les portes de derrière en tirant des coups de fusil. Le 15^e léger était resté de l'autre côté du pont, et couvrait le marché aux Fleurs. Immobiles, Tarme au pied, les soldats du 15^e assistaient au combat sans y prendre part. Devant eux passaient à tout moment des citoyens en armes, et ToUicier se contentait de leur dire, en leur montrant de la pointe de son épée des ouvriers qu'on emportait tout sanglants : « Vous voyez !... de grâce, n'allez pas de ce côté. » Mais des tirailleurs venus du passage Dauphine et du faubourg Saint-Jacques s'entassaient peu à peu, sans que rien put les retenir, sur le quai de la Cité. À hauteur du parapet de la Seine les mettait à l'abri du feu que la garde dirigeait sur eux de la rive droite, et les balles qu'ils lançaient allaient frapper à coup sûr les soldats qui couvraient la place de Grève. Telle était, du reste, l'ardeur des hommes du peuple, que beaucoup d'entre eux s'élancèrent sur le pont suspendu qui conduit à la place, au milieu de

aunm nr. 309 laquelle une pièce de canon était en iialterie.

Musieurs coups furent tirés à mitraille, et, plusieurs fois de suite, le pont fut horriblement balayé. Un élève de l'Ecole polytechnique, M. Charras, était sur la rive gauche, Tépée à la main. 11 hérita du fusil d'un ouvrier qui venait de recevoir, à ses côtés, une balle dans la poitrine; mais les munitions manquaient. Un enfant de quinze ou seize ans s'approche de M. Charras, et lui montrant un paquet de cartouches : « Nous partagerons, si vous voulez, mais k K condition que vous me prêterez votre fusil, pot\$r que je H tire ma part. » Le fusil lui est remis, et il court se placer sur le tablier. En ce moment un peloton de gardes royaux s'avança sur le pont. Les insurgés disparurent dans les rues qui débouchent sur le quai, et, au milieu d'eux, Tintrépide enfant. Ce fut sur ce même champ de bataille que fut poussé, par un jeune homme qui portait un drapeau tricolore, ce cri héroïque : û Mes amis, si^ je meurs, soute venez-vous que je me nomme d'Arcole. » 11 tomba mort, en effet; mais le pont qui reçut son cadavre a, du moins, gardé son nom. A quelques pas de ce champ de bataille, des étudiants élevaient des barricades. Puis, c'étaient des tambours de la garde nationale qui couraient çà et là, battant le rappel et la générale. Il y eut dans ce drame fabuleux des épisodes d'une inconcevable grandeur. Au coin du boulevard, visnà-vis du faubourg Montmartre, un groupe armé, dont faisait partie le célèbre sculpteur David ^d'Angers), avait planté une perche surmontée d'un lambeau tricolore et au pied de laquelle gisait un cadavre : des pelotons d'infanterie vinrent défiler devant le trophée glorieux et sinistre. Les soldats étaient mornes, silencieux. I. H

The text on this page is estimated to be only 14.38% accurate

M» HliTOLKE DE MI AX». ,>uami pa^^sa le dernier peloton, l'officier s'arrêta, salua t' *ii««rt en abaissant son ê|)êe. et les soldats portèrent e> armes. Oes S|)ectacles sin^ruliens venaient quelquerois ^* Ululer à tout ce qu'un pareil drame avait de terrible. IVms la rue Saint-Andrê-dt*s-Arcs, par exemple, on vil une o>(oiuie de quinze ou vin^t hommes conduite |)ar un >ioion. Les femmes étaient aux croisées, applaudissant » iiHti lionnne armé qui passait. .\ ces ent*oura^eraents s'en ioij;naient d'autres d'une nature différente, et luirticulieiviiient adressés aux troupes. (In répandait de petits iml»i nues onUenant ces mots : La patrie tient un bâiOH de maréchal à la disposition du premier colonel qui fera ctttt;uucu(er réner^ie de ce mouvement le plus extraordtiMuv qui ait jamais emporté la |K>pulation d'une grande ullo \lai^. dans les quartiers riclies. l'insurrection a\aituui uuil iuitie larailère que dans ctuix «l'od sortaient lis vonttull.nds de la place de Grève. Au raul)Ourg SainlUiMioic. ce qui dominait lésâmes, c'était Ta mou r de I i>i\hv, le désir de la conservation. Ce sentiment avait (*oih Juui k \s\ mairie du I" arrondissement un grand nombre ^•^ «;(ii\lcH nationaux : un détachement du 6* de la gsrde \ ml cit\\t\c, sous les ordres de .M. Sala; mais |)as un .xHij» de tusd ne l'ut lire. our assurer la conservation iv.^ I*i\«pi ictes. *» — " (/est dans le mt>me but que nous xv'iKM»^ »c|H»ndil l'ollicicr. » L'altercation fut vive, tih n. v.^ - ^'»dc^ nationaux cédèrent, et M. Sala qui, d'après j^^^.^i^ion'* du général Sainl-Ililaire, devait les relex»»ii»ociH, les rcnvoxa chez eux lun après l'autre.

The text on this page is estimated to be only 21.55% accurate

curiiM iT. lu rassurés et satishits. Le bataillon «fntînuant sa marche, une demi-compaf[^]ie hit assaillie, devant la Madeleine, par des ouvriers armés de fusils et de pistolets, lis Turent reçus vigoureusement, et pendant que les uns se dispersaient dans les- rues voisines, les autres couraient se réftigier dans l'église. L'ne compagnie les y suivit, k travers les barricades renversées. Les ouvriers montent dans les combles. On les menace de mettre le feu aux échafaudages, au moyen de la paille semée sur les dalles. Ils descendent, et sont renfermés dans l'église. Deux heures après, un autre détachement accourut, et les mit en liberté. Les soldais qui venaient de se battre k la Madeleine et dans les environs avaient versé du sang, et ils en avaient perdu. Leur situation était douloureuse, leur tristesse profonde. Rt pourtant, quand sonna l'heure de leur repas ordinaire, on les entendit se répandre en plaisanteries sur la surprise et l'impatience de leurs cuisiniers resiés k SHint-I>enis. Voili ce qu'était cette guerre. Le rire y fut continuellement k cAlé des larmes. TanliU généreiise et courtoise, tantôt implacable: grave comme sur un champ de bataille, et, par instants. boulTonne comme sur des tréteaux, elle mit en relief dans tout son éclat, mais aussi dans toute sa mobilité, le génie de notre nation. *• Au sein

212 RISTOIfTE DE MX ARS. « Monseigneur, M Après une journée de massacres et de dtostret, eDtreprise « contre toutes les lois divines et humaines et à laquelle je n*ai «. pris ma part que par un respect humain que je me reproche, « ma conscience me défend impérieusement de senrir un moment 9 de plus. J'ai donné dans ma fie d'assez nombreuses preuves de « dé?oùment au roi, pour qu'il me soit permis, sans que mes ■ « intentions puissent être calomniées, de distinguer ce qui émane « de lui des atrocités qui se commettent en son nom. J*ai dooe « l'honneur de vous prier. Monseigneur, de mettre sous les ycu « du roi ma démission de capitaine de sa garde '. » Cependant, une colonne commandée par M. de SaintChamans, et composée de deux batailloos du l*' de la garde, d'un bataillon du 6* et d'environ 150 lanciers. • s*était dirigée par les boulevards vers la place de la Bastille, traînant avec elle deux pièces de canon. Elle marcha longtemps sans rencontrer une résistance bien vive, mais arrivée à la hauteur des portes Saint-Denis et Saint-Martin, elle fut assaillie avec une extrême vigueur. La, combattaient à la tête d'une foule héroïque et en guenilles, des jeunes gens qui apportaient au milieu du péril la vieille galté Trançaise, chefs de prolétaires qu*à leur bravoure élégante et à leur ardeur chevaleresque on eût pris pour les héritiers de cette vaillante noblesse qui vainquit à Fontenoy. Attaquées de toutes parts, les troupes royales s'arrêtèrent et firent feu. Il n'y eut, cette fois, ni morts ni blessés. Les combattants s'en aperçurent et revinrent à la charge avec des éclats de rire qui se mêlèrent au bruit sinistre de la fusillade. On Gt avancer les canons : au moment où on allait y mettre le ' • }c D*ai Jamais reçu cette leUre : je l'eusse reoToyëè son auteur. Aa < moment du danger, on n'accepte la démission de penonne. » { yole manuscrite de M. de PoiifmtK.)

CBAPITBI It. 21 S reu, un enrant s'élance, court sur les soldats, et leur tire un coup de pistolet à bout portant. Les troupes royales continuèrent leur marche, mais derrière elles la foule s'amoncelait ; les arbres des boulevards tombaient sous la hache, et de solides barricades construites avec une étonnante rapidité venaient enlever aux soldats tout espoir de retour. Sur la place de la Bastille, M. de Saint-Chamans rencontra, un rassemblement nombreux composé en partie de Temmes et d'enfants . « Du travail! du pain! » tels étaient les cris qui sortaient du sein de ce rassemblement. Ceux qui le formaient étaient presque tous sans armes. Chose étrange ! Pendant qu'ailleurs le peuple combattait avec des cris dont il ignorait le sens, sur la place de la Bastille il poussait son vrai cri de guerre sans songer à se battre! M. de Sainl-Chamans s'avança au milieu des groupes, et distribua tout l'argent qu'il portait sur lui. Il avait trouvé sur la place un régiment des cuirassiers de la garde, le 50* régiment dinranterie de ligne et un escadron de gendarmerie. Bien que ces troupes n'eussent pas été mises sous son commandement, M. de Saint-Chamans ordonna aux cuirassiers et au 50* de marcher sur la place de Grève pour maintenir les communications libres entre sa colonne et les soldats envoyés à THôtel-de-Ville. Mais le 50* et les cuirassiers n'ayant pu remplir cette mission, revinrent se mettre en position sur la place de la Bastille. De son côté, M. de Saint-Chamans s'était engagé dans le faubourg Saint- Antoine, dont il se rendit maître après une heure de combat. De retour sur la place de la Bastille, il y retrouva le 50* et les cuirassiers. Les chefs lui rendirent compte des obstacles qui avaient empêché lexécution des ordres reçus ;

)|4 HISTOmi Dt BIX AMS. et, d'après leurs rapports, il se décida aussitôt à entrer dans la rue Saint- Antoine, à la tête de cette même colonne qu'il avait amenée du boulevard de la Madeleine. Le trajet fut long et sanglant. Des groupes de tirailleurs invisibles faisaient pleuvoir sur les troupes une grêle de balles, et de chaque fenêtre tombaient des fragments de bouteilles, des tuiles, des meubles. De faibles femmes portaient au haut de leurs maisons de lourds pavés, pour les précipiter ensuite sur la tête des soldats. Le nombre des hommes du peuple qui étaient descendus dans la rue un fusil à la main, n'était pas en réalité bien considérable, mais le nombre de ceux qui prenaient au combat une part indirecte était immense. Au plus fort de la fusillade, on vit dans la rue CuUure-Sainte-Catherine, qui aboutit à la rue Saint-Antoine, plusieurs hommes en blouse glisser, suspendus k des cordes, le long des murs de la caserne des pompiers. C étaient di^ combattants qui avaient été faits prisonniers. qu'on avait déposés dans la caserne, et que les pompiers renvoyaient de la sorte au combat. Plusieurs coups de canon furent tirés, mais cette situation extrême qui faisait d'une ville un champ de bataille, exaltait les courages et répandait dans lair une ivresse contagieuse. Des portes s'ouvraient aux hommes du peuple pour les recevoir à rinstant du danger, et se refermaient subitement sur eux: les blessés étaient recueillis avec empressement et soignés par des mains caressantes ; Faire de la charpie ou broyer de la poudre était, dans chaque maison, roccupation des femmes : mcres, sœurs ou épouses de ceux qui allaient mourir ! Le soleil ne fut jamais si brûlant : il contait k cette fièvre des âmes. A la hauteur de Téglise St-Gervais, la colonne de M. de

. (auHni IV. tih ^intrChamaM vint se heurter à une énorme barricade^ qu'escaladèrent vivement les voltigeurs d'avant-^rde, mais qu'on ne put démolir malgré de courageux efforts. La cavalerie et l'artillerie se trouvaient donc invinciblement arrêtées. Ce fut alors qu'après avoir brûlé ses dernières cartouches^ M. de Saint-Chamans prit par la gauche pour aller passer la Seine au pont d'Austerlitz, gagner l'esplanade des Invalides en suivant les boulevards neufs^ et se rendre sur la place Louis W. Tel était, du reste, l'ordre formel qu'il avait reçu avant son entrée dans la rue Saint-Antoine, ordre consigné dans une dépêche que lui avait remise un individu vêtu en bourgeois. Pendant ce temps, les soldats qui occupaient la place de Grève se défendaient avec beaucoup de courage et de tristesse. Chaque maison était devenue un château-fort^ et on tirait de toutes les fenêtres. Trois hommes s'étaient postés derrière une cheminée, et de là ils faisaient depuis longtemps sur la troupe un feu meurtrier, lorsqu'ils furent enfin découverts. Un canon fut pointé contre cette cheminée fatale, mais avant de l'abattre, le canonnier fit signe à ceux qu'elle protégeait de se retirer. Il n'y avait pas dans les assaillants moins de bravoure et de générosité. Mais qu'attaquaient ceux-ci? Que défendaient ceux-là ? D'autres le savaient ! Tout-à-coup, il se fit sur le quai de la Grève un grand bruit d'armes et de chevaux. Un détachement du 50^e, précédé par des cuirassiers, arrivait par les quais pour gagner la place de Grève. On le fit entrer dans la cour de l'hôtel, et ses cartouches, dont il refusa de faire usage, furent distribuées aux soldats de la garde, défenseurs plus persévérants de la royauté. Un détachement suisse avait été envoyé des Tuileries au secours de l'Hôtel-de-Ville : il

}t6 mSTOmE M MX ARS. entra sur la place de Grève au pas de charge. A Taspect de ces unifonnes rouges, la Tureur des insurgés .redouble ; de chaque ruelle s'élance des combattants nouveaux; une barricade est occupée par le peuple. Les Suisses soutiennent cette attaque avec vigueur, la garde arrire pour les appuyer, et déjà les Parisiens pliaient, lorsqu'un jeune liomni.e, pour les ranimer, s'avance agitant un drapeau tricolore au bout d'une lance et criant : « Je vais vous apprendre à mourir. » A dix pas de la garde, il tomba perrr de balles. Cet engagement Tut terrible : les Suisses laissèrent beaucoup des leurs sur le pavé. La guerre éclatait dans tout Paris en scènes bizarres, héroïques, lamentables. Dans la colonnade du Louvre, en face de Saint-Germain-rAuxerrois , le marquis dTAutichamp était assis sur une chaise. Accablé d'années et pouvant à peine se soutenir, il animait les Suisses au combat par sa présence, et, les bras croisés, il contemplait ce spectacle de deuil avec une impassibilité stolque. Sur le boulevard de THôpital, une bande courait attaquer la poudrière d'Ivry, enfonçait les portes k coup de hache et de merlin, inondait la cour, et forçait les employés à lui jeter par les fenêtres des paquets de poudre, que, dans la fougue de leurs préoccupations, les insurgés recevaient la pipe à la bouche, et emportaient rapidement dans leun bras. Sur un autre point, les détenus pourdettes, au moyen d'une poutre transformée en bélier, brisaient les portes de Sainte-Pélagie, et se joignaient ensuite au poste pour empêcher révasion des malfaiteurs. Une rencontre sanglantf eut lieu dans la rue des Prouvaires, et présenta le spectacle assez commun dans les guerres civiles, de frères combattant dans des rangs opposés. C'était par toute la ville une

t CMkffnx IT. !!I7 sorte dlvresse morale dont la parole humiMe est impuissante à rendre la physionomie. A travers les coups de Tusil, le roulement des tambours, lescris, les gémissements, mille bruits étranges se répandaient et venaient ajouter au rrémissement universel. Dans quelques quartiers on promena un chapeau à plumes qu'on disait être celui du duc de Raguse, dont on annonçait la mort. Il y^avait quelque chose de surnaturel dans Taudace de certains combattants. Un ouvrier voyant une compagnie du 5* de ligne déboucher sur la place de la Bourse, court droit au capitaine et lui décharge sur la tête une barre de fer. Ce capitaine se nommait Caumann . Il chancelle et son visage se couvre de sang : mais, par un mouvement sublime, il peut encore relever avec son épée les baïonnettes de ses soldats qui allaient faire feusurTagresseur. A rintrepidité les hommesdu peuple joignaient Tabnégation la plus absolue, et ils se rangeaient de préférencesous les ordres de tout combattant qu'une mise plus élégante leur indiquait comme appartenant à une condition favorisée. Au reste, les jeunes gens trouvaient k chaque pas, pour guider leur inexpérience, d'anciens militaires échappés aux batailles de Tempire. génération guerrière, que les Bourbons, en 1815, avaient irritée à jamais. Mais la magnanimité de ce peuple n'était pas moins étonnante que son courage. DansTardeur du combat. sIl arrivait que le riche oflrît sa bourse au pauvre, haletant et prêt à défaillir, le pauvre n'acceptait que le nécessaire et eoarait rendre, jusque sous les balles, le reste de la pièce d'or qu'il avait reçue dans ces jours de brûlante et passagère fraternité. Souvent il se m(^lait k ce désintéressement giorieaxune poésie, telle que peuvent seuls la comprendre de noUes ccrurs battant sous des haillons. Quelques ou%

218 HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. Les ouvriers défilèrent une barricade élevée dans la rue Saint-Joseph. Un bourgeois, qui combattait à leur côté, vit l'un d'eux s'appuyer languissamment contre les pierres de la barricade. Il le crut blessé; car la chemise du jeune homme était ensanglantée, et son visage couvert d'une pâleur mortelle. Le bourgeois se penche sur lui; mais l'ouvrier dit d'une voix faible : « J'ai faim. » Une pièce de cinq francs lui est offerte. Alors, glissant sa main sous sa chemise sanglante, il tire de son sein un lambeau d'étendard royaliste, et dit à celui qui l'avait assisté : « Prenez, Monsieur : voici ce que je vous donne en échange, » Et au milieu de tant de scènes lugubres, que d'épisodes consolants ! Sur la place des Victoires, où campaient les troupes du général Wallon, des femmes du peuple furent vues portant des cruches remplies d'eau et de vin, qu'elles présentaient aux lèvres altérées des soldats. En même temps, le général entra en négociation avec M. Dégout pour le transport des blessés. On plaçait ces malheureux sur des charrettes, c'était un chef d'insurgés qui, suivi de quatre fantassins, vêtu d'une blouse, un bonnet de police sur la tête et un fusil à la main, se chargeait de conduire à travers Paris en deuil ce convoi gémissant et funèbre. (Guerre insoumise, où tout combattant affrontait la mort deux fois : pour frapper son ennemi d'abord, et ensuite pour le sauver ! Mais c'était au marché des Innocents qu'était le fort de l'action. Le bataillon qui partit de là pour éclairer jusqu'au boulevard la rue Saint-Denis, ne put qu'avec des efforts incroyables remplir sa triste mission. Arrivé à la cour Batave, il essuya une fusillade meurtrière, et ne parvint à

aunTM nr. tf^ la poiteSamt-Dénisqu^aprèsavoirprèsde trente hommes tués ou blessés. Son brave colonel, M. de Pleineselve, avait été blessé : les soldats le portaient sur un brancard . La rue Saint-Denis, k mesure que le bataillon avançait, s'était ii reposer sa tête sur une terre où il avait cru fonder la liberté ! M. Audry se défiait de la fermeté de ses collègues. Avant de leur ouvrir les portes de sa maison, il fit savoir secrètement à plusieurs étudiants et à un grand nombre d'ouvriers qu'une réunion de députés devait avoir lieu chez lui, et que, pour les pousser à une révolution énergique, il fallait leur faire peur. Aussi, en arrivant chez M. Audry de Puyraveau, les députés trouvèrent-ils la cour de ThAtel remplie d'une foule bruyante et animée. Quelques jeunes gens essayèrent de s'introduire dans la salle de délibération : ce fut en vain *, mais cette salle était au rez-deehaunée*, les fenêtres étaient ouvertes : il fallut délibérer sous Toril du peuple. M. Mauguin prit le premier la parole. « C'est une révolution que nous avons à conduire, dit-il : « entre la garde royale et le peuple nous avons à choisir. » Ces mots firent tressaillir MM. Sébastiani et Charles Dupin,

no HisTOifti w MX ans. qui S'écrièrent vivement : « Restons
duns Tordre légal! * M. de Lafayette se mit à sourire avec dédain; et.
pendant que M. Guizot proposait à ses collègues d'intervenir dans
rinsurrection comme médiateurs, on apporta la fausse nouvelle que THôtel-
de-Ville venait de tomber au pouvoir du peuple. Ce fut alors qu'au milieu de
cette assemblée, en proie à une double terreur, M. Guizot se leva, tenant à
fai main un projet de protestation conçu en ces termes : ((Les soussignés,
régulièrement élus à la. députation ce par les collèges d'arrondissements et
de départements « ci-dessous nommés en vertu de Tordonnance royale M
du , et conformément à la Charte constitutionnelle « et aux lois sur les
élections des , et setrouvaDt M actuellement à Paris, se regardent comme
absolument ((obligés par leur devoir envers le roi et la France, de «
protester contre les mesures que les conseillers de U « Couronne, trompant
les intentions du monarque, ont « fait naguère prévaloir pour le
renversement du système ce légal des élections et la ruine de la liberté de la
presse. « Lesdites mesures , contenues dans les ordonnances « des sont, aux
yeux des soussignés, directement « contraires à la Charte constitutionnelle,
aux droits coo

The text on this page is estimated to be only 22.30% accurate

ountM iT. m « du, d'une part, que la Chambre des députés, n'ayant
m pu été c

232. HISTOIAE W MX AKS. près de Marmoni ne tarda pas à se répandre dans Ti blêe. M. Laditte est chargé de désigner les cinq inembn*s qui doivent composer la députation. Il nomme MM. Casimir Périer, Mauguin, Lohau et Gérard. Une nouvelle réunion est indiquée pour quatre heures chez M. Bérard. La séance est levée, et les cinq commissaires se mettent en marche pour le quartier-général, après s'être rendus préalablement chez M. Laflitte pour s'y concerter. En niellant le pied sur la place du Carrousel, M. Casimir Péiw, dans l'excès de son trouble, ne put s'empêcher de dire à M. laPfritte :•

CHAFITSB ! ▼ . 223 périeurs suivaient avec anxiété les péripéties du combat, debout, Foreille attentive et le visage altéré. Quand M. Ârago se présenta tout-à-coup avec sa taille colq^sale, sa puissante tête et son œil ardent, ce Tut une agitation terrible. On Tentoure de toutes parts avec des accents de ftayeur ou des menaces, comme si on eût vu apparakre en lui quelque soudaine et vivante image du peuple soulevé. Alors un officier polonais, M. Komiéranski, s'approcbani de lui rapidement : u Monsieur, si quelqu'un M porte la main sur vous , je lui fais tomber le poignet ((d^un coup de sabre. » M. Arago est conduit auprès du général en chef. Mais, avant qu'il eût ouvert la bouche, Marmont lui criait d'une voix brève et en étendant le bras : « Ne me proposez rien qui me déshonore. — Ce que je • viens vous proposer vous honorerait, au contraire. « Je ne vous demande pas de tourner votre épée contre M Charles \; mais refusez tout commandement, et partez « à rinstant même pour Saint-Cloud. — Comment! que u j'abandonne le poste où la condance du roi m'a placé! « que je lâche pied, moi, soldat, devant des l)ourgeoi\$ M ameutés! que je fasse dire à l'Europe que nos braves « troupes ont reculé devant une populace armée de pierres « etdebÀtons! C'est impossible! c'est impossible! vous « connaissez mes sentiments. Vous savez si je les ai ap« prouvées, ces ordonnances maudites! Mais une horrible « CiUité pèse sur moi : il faut que mon destin s'accom« plisse. — Vous pouvez combattre cette fatalité. In « moyen vous reste pour effacer dans la mémoire des Pa« riaiens les souvenirs de l'invasion. . . Partez, partez sans « retard! »

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

324 HISTOIRE W M X A. En ce moment, un homme s'élance dans la salle d'attente. Il est en veste et porte une casquette de loutre. \ L'aspect de cet inconnu, on se trouble, on veut s'arrêter. et c'est à peine s'il a le temps d'abattre sa casquette d'un revers de main, en s'écriant : « Vous ne me reconnaissez ((donc pas ! Je suis Taide-de-camp du général Quinson(c nas. J'ai coupé mes moustaches pour pouvoir arriver u jusqu'ici. » Il demande à parler au duc de Raguse. Il lui annonce que les troupes postées au marché des Innocents ont déjà beaucoup souffert ^ qu'un renfort est nécessaire. — « Eh! n'avez- vous pas du canon? » — « Du canon. ((Monsieur le maréchal ! mais on ne dresse pas les canons ((en l'air ! Et que peuvent les canons contre les pavés, les « meubles qui, de chaque fenêtre, tombent sur la tête des « .soldats? » On apporta en effet dans la salle voisine un lancier qui venait d'être renversé de cheval. Ce malheureux était tout taché de sang, et son uniforme entr'ouvert laissait voir. enfoncés dans sa poitrine, des caractères d'imprimerie qui avaient été employés en guise de balles. 1^ duc de Raguse se promenait à grands pas ; les mouvements tumultueux de son cœur passaient rapidement sur son visage, u Des bataillons, dit-il avec impatience à Taïde» de-camp ! Je n'ai pas de bataillons à leur envoyer. Qu'ib H M^ tirent de là comme ils pourront ! » I /aide-de-camp sortit, et M. Arago reprenant ses exiiorlalioiis avec une chaleur croissante. — « Eh bien!... murH murait le duc de Raguse.... ce soir — je verrai.... — H i> soir! mais y songez-vous? (^ soir des milliers de «« liiiiiilles seront en deuil ! Ce soir, tout sera uni ! Et quel

The text on this page is estimated to be only 26.98% accurate

« m Vaincu, votre perte est assurée. Vainqueur, on ne vous « pardonnera jamais tout ce sang. » l^ maréchal parut ébranlé. Alors, continuant avec plus de force : — « Faut-il tout vous dire, s'écria H. Arago ? « J'ai recueilli dans la foule sur mon passage des paroles « sinistres : On mitraille le peuple; eut Marmont qui paie •t tet deftet !... » A ces mots, Marmont porta la main k la garde de son épée. On annonça l'arrivée de cinq députés qui venaient parlementer. H. Arago leur céda la place et fut témoin, k Vinstant mtaie, d'une scène extraordinaire. L« gouverneur des Tuileries, H. Glandevéz, ayant pressé la main k un des cinq négociateurs, H. d'Ambrugeac avait osé dire qu'il s'en plaindrait au roi. Indigné, le général Trometin pousse droit ilui, l'apostrophe d'une voix tonnante, et se félicite d'avoir enfin trouvé une occasion de faire éclater ce qu'il avait au fond de l'ème. L'explosion de cette colère fut si impétueuse que, si elle avait rencontré quelque résistance, les épées seraient sorties du fourreau, tant il y a d'antipathies ardentes sous cette firoide et trompeuse uniformité de la vie des cours ! En se retirant, H. Arago apprit k H. Delanie, aide-decamp du duc de Raguæ, qu'il avait vu sur la place de l'Odéon des soldats disposés k se joindre au peuple. Yivemoit tnppi de cette nouvelle, H Delarae court la communiquer au prince de Polignac, et revient découragé, en diiBnt : «Il veut que, si la troupe passe du cdté du peuple, ■ 00 tire aussi sur la troupe. » Sur ees entrefaites, arrivèrent les cinq commissaires. Ils RutBt introduits dans l'appartement du duc de Baguse. Il élrít mil. H. Laffitte, prenant la parole au nom de ses I. n

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

22ft HISTOIBE ME BIX ANS. collègues, conjura le maréchal de faire arrêter TeffiisioD (lu saiig. Il lui représenta tout ce qu'il y aurait de funeste. non>seulement pour la nation, mais pour le trône. dans une violation obstinée de toutes les lois constitutives du pays. Le maréchal répondit qu'il ne lui appartenait pas de juger de rinconstitutionnalité des ordonnances ; qu'il était militaire et devait, sous peine d'infamie, rester au poste où la confiance du roi l'avait placé; que, d'ailleurs, avant de demander la révocation des ordonnances, il fallait faire mettre bas les armes aux Parisiens, et qu'il allait de son honneur de ne pas céder. En prononçant ces paroles, il interrogeait du geste et du regard les généraux Gérard et Lobau. — « Votre honneur, reprit alors vivement M. Laffitte ! votre honneur ! Monsieur le maréchal : a mais il n'y a pas deux honneurs, et de tous les crimes. « le plus grand est de verser le sang de ses concitoyens ! « — Pouvez-vous bien me tenir ce langage. Monsieur Laffitte, vous qui me connaissez, dit le duc de Raguse ((d'une voix pénétrée? Eh ! que puis-je Taire? J'écrirai au roi. » \\ Laffitte ayant alors demandé à l'annoncé s'il avait quelque espoir dans le succès de cette dernière tentative. Marmont secoua tristement la tête. « Dans ce cas, lyoulJ « M. Laffitte, je suis décidé à me jeter corps et bienadan » « le mouvement. » Un officier entra et entretint Marmont à- voix basse. Tout-à-coup se retournant vers les négociateurs : « Répondez-m'en, leur dit le maréchal, à voir le prince de Polignac. Sur leur réponse négative, il sortit, et rentra presque aussitôt. Le prince refusait de recevoir les députés. Tel était, en effet, l'indomptable fanatisme de

The text on this page is estimated to be only 29.67% accurate

ouFiïiii 'tw, m cet hamme. Dém la nuit même qui suivU cette journée sanglante, il disait à un officier nommé- Blanchard, qui avait une fort belle voix, et qui, le 28, avait fait jouer le canon sur la place de Grève : « Monsieur, j'ai souvent M admiré votre voix ; mais jamais elle ne m^a été au cceur « comme aujourd'hui ! m \je duc de Raguse, on Ta vu, n'avait accepté qu'en fré* missant la mission funeste qui lui avait été imposée. Cependant il avait dû lancer des mandats d'arrestation contre quelques hommes depuis long-temps suspects à la Cour, tels que 101. Lafayette, Laflitte, Audry de Puyraveau, Kusèbe de Salverte, Marchais. 11 profita de la visite des députés, pour retirer ces cruels [mandats. Sa loyauté lui servait ici de prétexte. Il écrivit ensuite au roi, comme il Favait promis. C'était la troisième lettre qu'il adressait i Charles X, depuis la mise en état de siège de la capitale. 1^ première s'était égarée. Dans la seconde il disait : « Sire, « cen'est plus une émeute,c'est une révolution. L'honneur M de la couronne peut encore être sauvé : demain peut«c être il ne serait plus temps. » Dans la troisième, enfin, après avoir rendu compte au roi de la démarche des cinq commissaires, il le pressait de retirer les ordonnances, tout en lui donnant avis que les troupes pouvaient tenir «m wuns. M. de Polignac lut cette lettre, et, s'appuyant sur les assurances qu'elle contenait, il écrivit à son tour k Charles X pour l'encourager à une résistance vigoureuse. La dépêche du maréchal fut portée à Saint-Cloud par M. de Komiérowski ; mais il ne partit que quelques instants aprisie courrier que, de son c^té, le prince de Polignac expédiait à Charles X. Aussi les recommandations du maréchal ne firent-elles aucune impression sur l'esprit do

2} S HISTOIU M DIX ANS. roi, qui lui fit répondre par M. de Komierowski de rassembler les troupes autour du palais des Tuileries et d*agir avec des masses. Mais déjà il n^était plus temps de placer dans de nouvelles dispositions stratégiques le salut de la monarchie. L'insurrection croissait de minute en minute; tous les quartiers s'ébranlaient. Comment éteindre cet incendie allumé sur mille points divers? La révolte avait, depuis long-temps, passé la Seine. Le passage Dauphine était une véritable place d*armes d'où sortaient à tout moment des combattants nouveaux. H régnait là un enthousiasme qui tenait du délire. Armand Carrel, qui déplorait des combats qu'il jugeait inutiles, s'était rendu au milieu de ses amis, pour leur représenter ce qu'il y avait de nécessaire ment stérile dans leur héroïsme, et, monté sur une table, il était occupé à les haranguer, lorsqu'un pistolet dirigé contre sa poitrine lui montra combien le mouvement était devenu irrésistible. Des clameurs furieuses retentissaient rue de Grenelle-Saint-Germain, autour de Thôtel du ministre de la guerre. Effrayée, M"* de Bourmont avait elle-même fait arborer le drapeau tricolore : M. deChampagny le fit disparaître. Cet oflicier supérieur ne négligeait rien depuis deux jours pour s'employer au service de sa cause ; mais on lui laissait tout ignorer et on ne le consultait pas. C'était d'un homme parfaitement étranger au ministère de la guerre que le prince de Polignac recevait les inronnatioos militaires dont il avait besoin -, et tel était Tesprit ûfinrtige qui avait saisi les chefs, qu'on n'avait pas même songé à prévenir les camps de Lunéville et de Saint-Omer. M. de Champagny en fit la proposition expresse, liais k ligne

GMAPmi IV. 739 télégraphique était coupée. Des trois frères, directeurs du télégraphe, deux étaient libéraux, le troisième royaliste. La dépêche fut portée jusqu'à Écouen, à travers les barricades, par un pauvre invalide qui avait une jambe de bois. C'était enfin dans la haute sphère, d'où tous les ordres devaient partir, une imprévoyance complète, une confusion inexprimable. Aucune distribution régulière de vivres n'avait encore été faite aux troupes. M. de Champagny, apprenant que la manutention était menacée, en fit sur le champ passer l'avis au quartier-général. On y envoya deux compagnies de vétérans qui, à peine arrivées, se laissèrent diriger. M. de Champagny s'adressa aussitôt à M. de Latour-Maubourg, gouverneur des Invalides, et, avec les approvisionnements particuliers de Thérèse, on établit à l'École militaire une sorte de manutention nouvelle. Efforts inutiles! Quand il fut question de faire escorter les vivres destinés aux troupes, les communications étaient interrompues, et la faim vint s'ajouter à toutes les souffrances qui, dans cette journée, accablèrent le soldat. A quatre heures, les députés, comme on en était convenu, se trouvèrent réunis chez M. Bérard. Une vive anxiété se peignait sur tous les visages. M. Lailitte rendit compte de la démarche des commissaires auprès du duc de Richmond. Ainsi donc, la royauté ne se jugeait pas en péril ! elle se défiait même en mesure de dicter des conditions. N'était-il pas bien imprudent de braver un pouvoir aussi sûr de lui-même ? Des exclamations parties de tous les coins de la salle témoignèrent de l'effroi de l'Assemblée. D'un autre côté, la persistance des Parisiens dans la révolte, les cris de mort poussés dans la cour même de l'Assemblée, l'ardeur bruyante des citoyens qui se pressaient

210 HISTOIRE DE 1848. aux portes ; le bruit lointain des cloches mêlé aux détonations de la mousqueterie et aux roulements des tambours tout cela prouvait que ce n'était pas à Saint-Cloud seulement qu'était la force, et que comme la royauté, le peuple avait ses passions. Quel parti prendre ? Celui du courage, disaient M. Bérard et quelques-uns de ses amis. Deux journalistes, MM. Andra et Barbaroux, s'étaient précipités dans la salle, et ils étaient là, faisant honte aux députés de leur faiblesse, les adjurant de se mettre à la tête des insurgés, et de ne pas laisser sans chefs une population armée pour la querelle de la bourgeoisie. M. Onste apportait en même temps une épreuve de la protestation que nous avons rapportée et qu'il avait été chargé d'imprimer mais, non content de l'avoir purgée de toute expression monarchique, il refusait de la publier à moins que les députés n'apposassent leurs signatures. Il fallait se décider. M. Sébastiani eut peur, et sortit accompagné de M. Bertin de Vaux et du général Gérard. Peu après l'assemblée se trouva réduite à un fort petit nombre de membres. Pour échapper au danger des signatures réelles, on imagina de faire une liste de noms : c'était laisser à chacun la ressource d'un désaveu ; et, comme le moyen ne paraissait pas encore assez rassurant, on proposa de grossir cette liste des noms de tous les députés absents de Paris. « Voilà qui est fort bien » dit M. Lafitte d'un ton railleur : si nous sommes vaincus, perdit-on n'aura signé ; si nous sommes vainqueurs, les signatures ne manqueront pas. » M. Dupin aîné s'assistait point à cette réunion. Son nom fût porté sur la liste, mais rayé par M. Mauguin qui paraissait de la part de son collègue une réclamation violente

The text on this page is estimated to be only 17.06% accurate

d'insuccès. Les dépotés, en se mirant, eurent à traverser une foule (que leur conduite remplissait d'indignation. M. Sébastian, entr'autres, fut poursuivi par cette malédiction populaire qui, deux jours après, se perdait dans des chants de triomphe! Le général Vincent qui, en compagnie du général Pajol, avait parcouru divers quartiers de cette ville en feu, partit pour Saint-Clond dans la soirée. Il allait rendre compte à Louis X de ses impressions, et lui apprendre que la situation s'assombrissait de plus en plus: qu'il n'avait reçu de nouvelles du comte de Saint-Chamans ni du général Turtot; que les troupes étaient sans vivres, qu'elles mouraient de soif, et ne trouvaient sur leur passage que visages menaçants ou portes fermées. Un courtisan que le général Vincent rencontra en route et auquel il fit part de ces tristes détails, trouva moyen de le devancer à Saint-Cloud pour l'y démentir d'avance, bien sûr de faire sa cour au monarque en le tenant en garde contre la vérité. Charles X reçut donc avec froideur les renseignements qu'on lui apportait. Les Parisiens sont dans l'anarchie. L'anarchie les ramènera nécessairement à nos pieds. > Semblable en cela à tous les princes. (Charles X ne croyait guère qu'au dévouement de ceux qui consentaient à entrer dans ses illusions. Or, comme en un tel cas, on ne pouvait les caresser sans le trahir, les soldats le trahissaient dans la crainte de lui déplaire. Au reste, les heures s'écoulaient. L'anxiété des transactions devenait plus vive, (comme à Pérrier, sortit-il se montrait saisi d'épouvante. Il avait dit à M. Alexandre de Girardin, dans la matinée du 38 :

292 ■ W T O I I B M H Z A N S. H qui convient le mieux à la France, ce sont les Bouiteos u sans les ultra. » Et en effet, il ne songeait alors qu'à garantir le trône de Charles X. D'accord avec lui, M. Alexandre de Girardin courut à Saint-Goud presser le monarque de rapporter les ordonnances. Une sourde agitation s'était répandue dans la demeure royale. Personne n'y était à son poste; le service du château était presque entièrement interrompu, et les gens de la haute domesticité s'esquivaient l'un après l'autre. Toutefois, chez les courtisans les plus exercés, l'inquiétude était tempérée par la crainte d'offenser le maître ; quelquesuns même se montraient pleins de confiance, par un raffinement d'adulation que dénonçait leur pâleur. Dans la matinée, M^{me} de Gontaut traversa en coursât la salle des gardes ; elle se dirigeait vers rappartement de Gharles X, et, cachant à demi son visage dans ses maiiis, elle s'écriait : « Sauvez le roi, Messieurs ! sauvez le roi ! » A rinstant, chacun fut sur pied -, les gardes mirent leurs casques en toute hâte; M. de Damas, qui se promenait dans le parc avec son royal élève, le prit dans ses bras et se mit à gravir rapidement le Trocadero, suivi par M. Mazts qui soutenait If* de Damas consternée. Le cri auxartmal poussé mal à propos par un factionnaire, avait suffi pour mettre en émoi tous les habitants du château. M. de Girardin trouva cependant Charles X parfaitement convaincu du succès, et inébranlable dans son dessein. Mais, pendant qu'il le suppliait de rapporter ki ordonnances, la duchesse de Berri parut ; et comme die parlait avec emportement de la nécessité de sauver par une attitude ferme la majesté royale : « Ik mon Dieu!

GLAMTai ! ▼ • 333 M intérêts que je défends ici, mais bien les vôtres. Le roi ne joue pas seulement sa couronne, il joue celle de « monseigneur le Dauphin » il joue celle de votre fils, « Madame ! » Et il continua ses sollicitations. Charles X renvoya au Dauphin; mais celui-ci répondit d'un ton sec : « Je suis le premier sujet du royaume, et, comme tel, je ne dois avoir d'autre volonté que celle du roi. » Politique des princes, obéissants jusqu'au servilisme, ou trahisseurs jusqu'à l'assassinat. D'autres tentatives du même genre furent faites dans cette journée auprès de Charles X. Le baron de VitroUes parut au château. U engagea le roi en termes fort pressants à traiter avec les factieux, lui représentant qu'il était bon de céder quelquefois aux circonstances pour mieux se mettre en mesure de les dominer plus tard ; que cette politique avait été celle de Mazarin, et, jusqu'à un certain point, celle de Richelieu k#pième. Charles X ne cacha point la répugnance qu'il éprouverait à ruser avec la révolte. D'ailleurs, il croyait la force de son côté, et il parla du triomphe inévitable de sa volonté avec tant d'assurance, que le baron fut un moment convaincu. Mais, quand le soir il rentra dans Paris, à travers des barricades ensanglantées et au bruit de la fusillade, il jugea que la voix des courtisans, toujours menteuse, endormait le malheureux roi sur les bords d'un abîme. Il revit le docteur Thibault, qui lui remit, non pas précisément de la part du général Gérard, mais en son nom, un lambeau de papier sur lequel étaient écrits deux noms : ceux de HM. de Mortemart et Gérard. Le baron de VitroUes se chargea d'aller le lendemain à Saint-Houd proposer au roi les deux ministres qui venaient d'être désignés. Et telle

The text on this page is estimated to be only 26.48% accurate

284 HisTOiiB El wn ahs. fut rorigifie de ce ministère MortraMrl, goi defvît Mre si vite emporté par la tonpète. Pendant que Charles X ne songeait qu'à réparer autour de lui sa sécurité fatale, un projet hardi se tramait presque sous ses yeux, dans l'appartement de M^{re} de Gontaut. Convaincu de l'impuissance du vieux monarque à défendre sa dynastie, le général Vincent avait résolu de sauver la royauté sans le roi[^] à l'insu du roi, et[^] s'il le fallait, malgré le roi. Il se rendit auprès de M^{lle} de Gontaut et lui exposa que, dans l'état des choses, le sort de la monarchie dépendait d'une résolution héroïque. Il lui proposait donc de conduire à Paris la duchesse de Berri et son fils. On aurait fait une pointe sur Neuilly, on se serait emparé du duc d'Orléans, qu'on aurait engagé de vive force dans les hasards de l'entreprise, puis on serait entré dans Paris par les faubourgs, et la duchesse de Berri, montrant au peu[^]rie l'enfant royal, l'aurait confié à la générosité des combattants. M^{lle} de Gontaut approuva ce projet. Malgré ce qu'il avait d'aventureux, et plus, à cause de cela même, il séduisait l'imagination mobile de la duchesse de Berri : tout fut convenu pour l'exécution. Mais l'infidélité d'un confident mit Charles X sur la trace du complot, et il échoua. Cependant l'insurrection embrasait tous les quartiers de la ville, et partout le peuple avait ravagé. Un bataillon suisse couvrait le quai de l'École. Le duc de Raguse qui, comme nous l'avons dit[^] avait reçu ordre de concentrer ses troupes autour des Tuileries, employa d'abord au lieutenant-colonel, M. de Maillart, de se rendre sur le champ au royaume des Innocents[^] et de ramener le général Quinsonnas, qui y était cerné de toutes parts.

The text on this page is estimated to be only 22.35% accurate

M. deMaUlardoi psrtUdu quai de TËrole k la me des Suisses, et aUeignit par la me de la Monnaie la pointe Sl-Kustacfae; mais, au lieu de redescendre au man-héde^ liiiiioi*enls par la rue MonUnarire. il suiTil la rue Monter* ^ueil. Erreur fatale! car il n'était pas arrêrê à la rue Maiidar que d^ le pavé était jonché de oiorts: et quand il raiiut entrer dans cette rue, que fermait uiie énorme liarrirade, ce fut une borriMe boucherie. La barricade fut fraiiehie cependant : mais le lendemain, sur les pierres dont elle était AMmée, on voyait étendus les ca

23C BISTOIM DE MX AKS. u Messieurs, disait-il. Notre rôle ici est celui de médiateurs, et nous n'avons même plus la qualité de députés. — Nous conspirons comme conspire le peuple, et

pour six heures du matin. Mais cette séance pouvait sembler k
apprécier plus tard certains hommes qu'on vit parmi les triomphateurs.
Lafayette fut accueilli, en sortant, par quelques vives acclamations. L'âge
avait affaibli son corps sans glacer son cœur. Ivre d'ailleurs de popularité, il
était prêt au sacrifice de sa vie. Mais son ardeur était continuellement
combattue et atténuée par les personnes de son entourage. Dans cette nuit du
28 au 29, il chemina quelques temps à pied appuyé sur le bras de M.
Carbonel et suivi de M. de Lasteyrie et d'un domestique, il ouvrait déjà
Toreille aux cris qui, le lendemain, salueraient sans doute son passage, et
respirait avec exaltation ces parfums de révolte répandus dans la ville.
Arrivé à sa voiture, il allait y monter, lorsqu'un citoyen se présente : «
Général, je vais à la cour des Fontaines, où m'attendent quelques insur-
gés. Je leur parlerai en votre nom -, je leur dirai que la • garde nationale
est sous vos ordres. — Y pensez-vous, Monsieur, s'écrie aussitôt M.
Carbonel? vous voulez donc faire fusiller le général. » Voilà quelles
influences poursuivaient Lafayette au sein d'une crise où il lui était
commandé de déjouer sa tête. Aussi bien, quelle que soit la puissance des
noms connus, elle ne suffit pas toujours ; et certes, parmi les combattants de
juillet, il y en avait plus d'un capable de comprendre que les agitations
populaires permettent tout à l'audace des hommes nouveaux. En effet,
tandis que, sur un point de Paris, les plus chauds amis de Lafayette
craignaient de voir compromettre ce grand nom, voici la scène
caractéristique qui se passait sur un autre point. A la même heure, deux
citoyens, [. Higonet et Degoussée, se promenaient sur la place

238 HISTOIRE DB MX ANS. des Petits-Pères^ devenue déserte. Un inconnu aborde et leur dit : « Le combat recommence demain. Je suis « militaire. Avez-vous besoin d'un général.^ — D'un jpp« néral, répond M. Degousée? Pour en faire un en temps> a de révolution, il suffit d'un tailleur. » Et M. Higonet ajoute : « Vous voulez être général? eh bien^ prenez un « uniforme et courez où Ton se bat. » Cet inconnu se nommait Dubourg. Il trouva le conseil bon; il le suivit, comme on verra plus bas^ et le lendemain il fut roi de Paris pendant quelques heures. Le silence était descendu sur la ville avec la nuit. Quelle journée ! Paris n'en avait pas eu de plus terrible, même durant les sauvages querelles des Armagnacs et des Bourguignons. Or, pourquoi tout ce sang versé Pour avait crié Vive la Charte / mais ce cri avait fait tressaillir au fond de leurs demeures et les députés et la plupart de ceux dont la Charte fondait le pouvoir. On avait crié Vive la Charte! mais quels étaient les combattants.^ c'étaient quelques jeunes bourgeois, hommes de résolution et de cœur, qui ne voyaient dans la Charte qu'un despotisme habilement déguisé; c'étaient des prolétaires à qui la Charte était inconnue, et qui, la connaissant, l'auraient maudite; c'étaient enfin, et surtout, les enfants des rues de Paris, race étourdie et vaillante, héroïque à force d'insouciance, avide d'amusement et par cela même guerrière, parce que les combats^ sont une manière de jeu. Et comme pour mettre le comble à cette dérision immense et cruelle, le généralissime des troupes royales^ le duc de Raguse, condamnait ses ordonnances pour le maintien desquelles il faisait tirer sur le peuple. N'importe, on devait aller jusqu'au bout^ car la sottise humaine ne s'épuise pas si vite. On se sût donc,

CHAPITRE IT. 239 après les massacres du 28, à élever des barricades, en prévision des massacres du 29. Et dans cette nuit sans repos, combien de mères attendirent un fils qui ne revint pas. Les troupes, cependant, s'étaient repliées de toutes parts vers les Tuileries. Celles qui occupaient l'Hôtel-de-Ville, n'ayant plus à minuit que quarante cartouches, s'étaient décidées à la retraite. Les soldats sortirent, emportant ceux de leurs camarades qui avaient été tués ou blessés. Ils marchaient avec défiance, prêtaient l'oreille au moindre bruit, et semblaient soupçonner derrière chaque barricade des assaillants nouveaux. Mais ils ne rencontrèrent pas d'ennemis. Seulement, il y avait sur leur route des morts que Ton heurtait du pied dans les ténèbres.

The text on this page is estimated to be only 1.38% accurate

•«i. - < ' . • #■ ,#•

242 HISTOIRE DE DIX ANS. avaient laissé des traces sanglantes. Arrivés sur la place de Grève, où gisaient encore quelques cadavres, ils furent frappés du calme lugubre qui y régnait. Ils convinrent alors de se partager les divers quartiers de Paris et d'aller partout répandre la fausse nouvelle qu'un rassemblement immense s'était formé devant l'hôtel-de-Ville, et qu'on devait partir de là pour marcher sur le Louvre. Déjà les ouvriers des faubourgs se préparaient à recommencer la lutte, mais des préoccupations d'un autre genre tourmentaient une certaine portion de la bourgeoisie. M. Baude, suivi d'une bande nombreuse avec laquelle il avait visité plusieurs casernes et interrogé la fidélité du soldat, trouva sur la place Royale une compagnie de gardes nationaux rangés en bataille. Il les harangua vivement, leur apprit que les troupes se laissaient partout désarmer[^] et voulut les entraîner sur ses pas à l'hôtel-de-Ville. Ils s'y refusèrent obstinément : ils ne s'étaient armés, disaient-ils, que pour sauver leurs maisons du pillage. Pendant ce temps un citoyen, nommé Galle, perçait la ligne de factionnaires établie sur la place du Carrousel. Il s'avancait guidé par un inconnu auquel les soldats ouvraient passage. Introduit auprès du duc de Raguse : « Monsieur le maréchal, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, vos troupes tirent du haut de quelques balcons de la rue Saint-Honoré sur des citoyens « inoffensifs : ne pouvez-vous faire cesser de telles atrocités ! » — Vous m'insultez, Monsieur, en me regardant « comme l'auteur de pareils ordres, répondit le duc de Raguse. Je viens d'ordonner aux troupes de ne faire feu « que pour se défendre : une proclamation va en instruire « Paris. — Comment ! reprit M. Galle, depuis deux jours,

CBAPITAI ▼• 243 « Monsieur le maréchal, vous faites tirer sur le peuple, et « l'autorité municipale ne s'est pas encore montrée ! — u C'est vrai, dit le maréchal, en portant la main à son u front avec désespoir, c'est vrai ! » Et appelant son se(rétaire : « Que les maires de Paris soient convoqués d'ici u à une heure. — D'ici à une heure. Monsieur ! mais qui c(sait ce qui arrivera d'ici à une heure ? Peut-être n'exisc(terez-vous plus, ni deux cent mille Parisiens, ni le roi, « ni moi qui vous parle ! Ce qu'il faut faire, Monsieur le u maréchal, permettez-moi de vous le dire : partez à l'instant, arrêtez ces fusillades que vous entendez d'ici; u allez à Saint-Cloud dire au roi que nous avons déparé u nos rues ; que le haut de nos maisons est rempli de a pavés; que cent mille des plus braves soldats ne pren« draient |K)int Paris ; que beaucoup de gens qui entendent « la guerre, moi, touMe premier, vont se mettre à la tête u de la population si des concessions immenses ne sont « pas faites ! » Le duc de Raguse répondit avec accablement que le roi savait tout, mais qu'il prêterait peut-être l'oreille à une deputation, pourvu que ce fût une députation de la Aotirgeoisie^. Le duc de Raguse, au sortir de cet entretien, donna onire aux maires de se réunir. Quatre d'entre eux se rendirent à cet appel. I^ proclamation dont le maréchal avait parlé était imprimée. On mit en liberté des prisonniers qu'on chargea de la répandre dans le peuple. Lcîs troupes royales se trouvaient alors refoulées loin des quartiers populeux, dont les innombrables barrir^des élev(*es dans la nuit leur fermaient irrévocablement TacI

Déposition df M.Gallf dans le procès des ininistTC5 , tome II, p. 128.

244 mSTOIlB BB BIX AHS. ces. Elles n'occupaient plus que le cordon qui s'étend du Louvre aux Champs-Élysées. Des troupes de ligne stationnaient dans le jardin des Tuileries et sur la place Vendôme. La garde couvrait le Carrousel, la place Louis XY, le boulevard de la Madeleine, la cour intérieure du PalaisRoyal; plusieurs postes avaient été établis dans la me Saint-Honoré ; deux bataillons suisses défendaient le lA)uvre, et la gueule des canons était tournée, partout* du côté par où la foule pouvait venir. Les Suisses se montraient inquiets. Un tout autre sentiment animait le reste des troupes. Épuisés par la faim, domptés par la fatigue, fils du peuple, après tout, en qui la honte de céder était combattue par Thorreur de vaincre, tous ces soldats s'affaissaient sur leurs armes, Tâme abattue, le regard fixe et morne. Ces maisons où, derrière chaque fenêtre fermée, ils devinaient un ennemi; ces mes inondées de soleil et désertes qu'on leur avait fait siUonner et où gisaient tant de leurs camarades morts sous les balles d'assaillants invisibles; ces hautes barricades; ce silence; cette vaste cité où n'étaient plus ni le tumulte ni le repos ; ces cris aigus et rares de Vive la Charte ! appel sauvage à une légalité que la plupart ignoraient, tout cela déconcertait les plus fermes, et les chefs eux-mêmes hésitaient. troublés jusqu'au fond du cœur. Le peuple, maître chez lui, quittait par bandes les bulK)urges et descendait le long des boulevards en colonnes serrées. Tne scène bizarre se passait en même temps au milieu iW Paris. l>e dix à onze heures, un homme d^une taille moyenne, d'une figure énergique, traversait, en uniforme iW général, et suivi par un grand nombre d^hommes ar

mes, le marché des Innocents. C'était de M. Evariste Dumoulin , rédacteur du CanstUulionnel, que cet homme avait reçu son uniforme, pris chez un fripier; et les épaulettes qu'il portait lui avaient été données par Facteur Perlet : elles venaient du magasin de TOpéra-Gomique. Quel est ce général, demandait-on de toutes parts? Et quand ceux qui Teniouraient avaient répondu : « c'est le K général Dubourg, » vive le général Dubourg ! criait le peuple, devant qui ce nom n'avait jamais retenti. Mais tous alors avaient un immense besoin d'être commandés. Le cortège se rendit à l'Hôtel-de-Ville. Le général s'y installa. Quelques instants après, le drapeau tricolore avait cessé de flotter sur THôtel. Un homme entra dans le cabinet où se trouvait M. Dubourg et ou plusieurs jeunes gens, rangés autour d'une table, étaient occupés à écrire. « Gé« néral, voici le tapissier. De qi|elle couleur le drapeau? « — Il nous faut un drapeau noir, et la France gardera « celle couleur jusqu'à ce qu'elle ait reconquis ses li« l)erlés. M M. Raude parut k son tour k l'Hôtel-de-Ville pour y jouir des privilèges de l'audace. 11 se fit secrétaire d'un gouvernement idéal, il répandit des proclamations. Un avocat, M. Franque, reçut ordre de courir chez le premier président de la cour royale, M. Séguier, de l'arrêter et de le conduire de force à l'Hôtel-de-Ville. On voulait placer l'insurrection sous le patronage apparent des autorités judiciaires. Ainsi, les deux hommes qui avaient voulu être le pouvoir pendant quelques heures, furent le pouvoir. On olxMssait. A peine installé, M. Raude prit quelques mesures d'urgence. 11 fit faire par M. de Villeneuve l'inventaire de la

340 HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. caisse de l'Hôtel-de-Ville, où l'on trouva un peu plus de cinq millions. Il convoqua les syndics de la boulangerie, qui l'informèrent que Paris était approvisionné de pain pour un mois. Il fit prévenir les syndics de la boucherie que durant la crise, le bétail entrerait librement à Paris. Enfin, une commission chargée de correspondre avec l'Hôtel-de-Ville, se forma par ses soins dans chacun des douze arrondissements de la capitale. Au milieu des soucis de cette puissance si hardiment usurpée, M. Baude reçut la visite de M. Clapote, attaché à l'ambassade de Vienne. Il apprit de lui que l'attitude du peuple parisien pendant ces étonnantes journées avait frappé tous les membres du corps diplomatique non-seulement de stupeur, mais encore d'admiration : que leurs dépêches contenaient l'expression de ce double sentiment, et rendaient probable le maintien de la paix entre l'Europe monarchique et la France révolutionnaire. Peu de temps après, des ouvriers poussant de grands cris amenèrent à l'Hôtel-de-Ville un homme qu'ils avaient arrêté aux barrières et qu'ils avaient trouvé porteur d'un paquet soigneusement cacheté. On interrogea cet homme : c'était un officier suédois que le comte de Löwenhielm, ministre de Suède et Norvège, avait, dans la nuit, expédié au cabinet de Stockholm, avec un rapport sur les événements qui venaient de s'accomplir. M. Baude fit reconduire l'officier chez le comte de Löwenhielm, auquel il renvoya, parfaitement intacte, la dépêche trouvée sur le courrier. Touché de tant de courtoisie, le ministre de Suède s'empressa d'écrire à M. Baude ; mais il ne parut pas à l'Hôtel-de-Ville, ainsi qu'on l'avait dit dans le temps, et il ne aurait pu faire sans sortir imprudemment de la réserve. — X.

CBAFimS ¥• 347 qui lui était commandée. Car quelques personnages politiques soupçonnaient Bemadotte d'avoir nourri long-temps des espérances ambitieuses; ils croyaient qu'en le tirant d'un camp pour le placer sur tan txt^e étranger^ la fortune lui avait enDé le cœur au point de lui Caire rêver la couronne de France. La chute des Bourbons était une catastrophe dont il pouvait essayer de tirer parti. En eut-il la pensée? Nous Tignorons. En tout cas, les événements devaient marcher plus vite que son désir. Il y avait deux gouvernements militaires dans Paris. Auquel d(!S deux allait rester le pouvoir? Tout espoir de conciliation était alors chimérique. On avait envoyé aux différents postes Tordre de cesser le feu ; cet ordre n'était point panenu. Les fourriers des com|iagnies |K)stées sur la place du Carrousel avaient été chargés de copier la pro* clamation du man^chal, et l'avaient copiée en effet, les uns sur leurs genoux, les autres sur des tambours; mais la fusillade n'en continuait pas moins devant la colonnade du Louvre et ailleurs avec une extrême vivacité. Un mois cl demi de solde fut alloué à chaque militaire, et la distribution,

248 HISTOIRE DE DIX ANS. tère menaçant des mesures prises, ni la gravité du péril. Le duc de Raguse refusa formellement l'autorisation de mettre le feu à la pièce de la me de Rohan, et un jeune officier du 6^e de la garde étant venu lui demander de lancer quelques boulets sur le quai Voltaire : « Eh ! Monsieur, répondit le maréchal avec colère, vous voulez donc détruire cette ville de fond en comble ! » Quant aux dignitaires du royaume, aux pairs de France, ils n'étaient occupés en ce moment qu'à se lamenter sur leur position compromise, sur leurs biens jetés en pâture à la populace, sur leurs têtes menacées peut-être ! Le peuple était déchaîné : comment le contenir ? Et ils maudissaient à Tenvi M. de Polignac. Possesseurs d'une fortune composée des débris de quatre révolutions, heureux pendant quinze ans dans un pays dont leur bonheur résumait les calamités, ils s'étaient attachés à la royauté absolue par calcul, non par conviction. Cela même leur avait permis une prévoyance dont M. de Polignac n'était point capable, parce qu'il était désintéressé comme tous les fanatiques, et loyal dans son aveuglement. « Nous l'avions bien prédit, se disaient Tun et l'autre de tous ces grands personnages. Il fallait endormir la bête féroce : on l'a irritée. Nous voilà sur les bords du gouffre. Et pourquoi ? parce qu'on a repoussé nos sages conseils ; parce que la Cour, dominée par l'ascendant fatal d'un insensé, n'a pas su modérer le mouvement de la contre-révolution. Qu'allons-nous devenir ? Qui sait si le retrait des ordonnances ne suffirait point pour calmer le peuple ? Là serait notre salut, n'est-ce pas ? » Le grand référendaire de la Cour des pairs, M. de Sémonville, partit donc du Luxembourg pour se rendre à

ClAPmiB ▼. 249 rétat-major : M. d'Argout raccompagnait. Ils arrivent; ils trouvent le duc de Raguse inquiet, désespéré. En les voyant entrer, le maréchal passe dans la pièce voisine où les ministres étaient rassemblés, et en sort aussitôt après avec M. de Polignac. M. de Sémonville)le accabla le prince de reproches amers et violents. Celui-ci répondit avec calme et se retira. Furieux d'une résistance qui les laissait livrés au péril, les deux négociateurs monarchiques proposèrent au maréchal d'arrêter les ministres coupables d'avoir risqué, pour la cause du roi, la fortune des serviteurs de la royauté. M. de Glandevez olTrit son épée. Le duc de Raguse hésita; M. de Peyronnet reparut. Et tentant un dernier elTort, MM. de Sémonville et d'Argout partirent pour Saint-Cloud. Au moment où leur voiture entrait dans la grande allée du jardin des Tuileries, un homme s'élança devant les chevaux, montrant Saint-Cloud d'une main, et de l'autre* une voiture qui suivait. C'était celle de M. de Polignac, et l'homme qui, avec cette éloquence muette, engageait M. de Sémonville à se hâter, était un de ceux qu'il voulait un instant auparavant faire arrêter, M. de Peyronnet '.

{ }ne grave et récente nouvelle avait jeté la consternation dans ce château de Saint-Cloud vers lequel se dirigeaient ' € Ce ne furent ni les l'oromatlons du duc de Raguse. ni celles de M. de « Sémonville qui donnèrent lieu, comme on l'a supputé, le départ des ministres pour Saint-Cloud. Kt cela, par une raison toute simple, c'est « qu'ils n'en firent aucune, n'ayant aucune qualité pour leur en adresser. « Le départ des ministres fut occasionné par une lettre de Charles X, qui « leur fallait connaître son Intention de réunir son Conseil le lendemain • maUn. Ma voiture m'attendait dans la cour des Tuileries long-temps(S € n'ayant l'arrlTée de M de Sémon ville. • ŒL déposition de M. de Sémonville à la Chambre des pairs n'est qu'une f • ♦

250 HISTOIRE DE DIX ANS. les ministres : on y avait appris de grand matin que la ville de Versailles était en pleine insurrection. Le voisinage de Versailles donnait à cet événement un caractère formidable. Encore quelques heures, et la révolte, peut-être, viendrait assiéger la royauté jusque dans son palais. Il était urgent de déployer de la vigueur. Deux compagnies de gardes-du-corps se trouvaient dans la cour du château : on pouvait les faire marcher sur Versailles ; mais pour conduire cette aventureuse expédition, aucun capitaine des gardes ne se présentait. D'un autre côté, faire passer sous les ordres de quelque général de l'Empire un corps auquel des gentilshommes de la plus haute noblesse se croyaient seuls dignes de commander, c'était une bien rude atteinte aux prérogatives de cour. Dans l'esprit de Charles X, une pareille dérogation à l'étiquette avait presque l'importance d'une bataille perdue. Mais un moment vient où les choses reprennent invinciblement leur niveau naturel et où la logique l'emporte sur les petits arrangements de la vanité humaine. Le général Vincent s'offrit à prendre le commandement des gardes, et dans la circonstance s'offrit c'était s'imposer. Ses services furent acceptés par le Dauphin. Charles X dissimula son mécontentement ; et le général partit pour Versailles à la tête de deux compagnies de gardes-du-corps soutenues par deux ou trois cents gendarmes. Parvenu au dernier détour de la route, il fit faire halte à sa troupe, et s'avancant tout seul vers la grille, < scène à effet, composée dans le silence du Cabinet. Je déclare ici franchement la < majeure partie des choses rapportées par lui et où il me fait agir comme « acteur ; mais chacun a sa manie : celle de M. de Sémonville est de l'être « toujours quelque drapeau en scène. > (yoyez manuscrite de sH. de Poirot-Mc.J

ClAPItMC ▼. 2&1 il envoya demander une entrevue aux autorités de la ville. Bientôt il vit venir à lui le secrétaire-général et le maire, suivis d'un nombreux détachement de gardes nationaux. Ce groupe paraissait fort animé, et, chose assez remarquable, le cri qui sortait de toutes les j^uches était celui-ci : A la Commune ! A la Commune ! cri révolutionnaire de la bourgeoisie au 12^e siècle. Le général Vincent qui, dans ce même lieu, en 1814, avait été renversé de cheval en combattant les Cosaques, déploya une grande fermeté mêlée de prudence; et déjà les esprits commençaient à se calmer, lorsqu'une colonne d'hommes du peuple, armés de fusils ou de pistolets, et les bras nus, se précipita sur la route. Alors les cris recommencèrent. L'agitation devenait terrible : le général Vincent prit le parti de regagner sa troupe. Mais à peine avait-il rejoint les rangs, que les gendarmes l'abandonnèrent pour se ranger du côté du peuple, et il dut ramener les gardes-du-corps sur les hauteurs de Saint-Cloud. Sur ces entrefaites, les ministres arrivaient au château. La voiture de M. de Polignac entra dans la cour presque en même temps que celle de M. de Sémonville. La duchesse de Berri qui, au bruit des roues sur les dalles, avait ouvert sa fenêtre, envoya un salut amical à M. de Polignac seulement. Bientôt après, le grand référendaire, qui s'était rendu chez le duc de Luxembourg, fut appelé auprès du roi. A la porte de l'appartement, il rencontra M. de Polignac qui lui dit, en portant la main à son cou : « Vous venez demander ma tête? N'importe. J'ai dit au roi que « vous étiez là : parlez le premier. » M. de Sémonville croyait trouver le roi dans une grande agitation : il fut frappé du calme de sa physionomie et

2&2 IUSTOIBB M BIX AMS. de la gravité de son maintien.

Charles X écouta d'un air incrédule les nouvelles alarmantes qu'on lui apportait. Il chercha même à rassurer M. de Sémonville comme il avait fait la veille à regard de M. de VitroUes. Il dit que toutes les mesures étaient prises pour étouffer l'insurrection; qu'il comptait sur les soldats ; que la révolte s'éteindrait sur elle-même, parce que le peuple n'avait pas de chef, et que l'ordre de fusiller les meneurs avait été exécuté. M. de Sémonville fit tous ses efforts pour détromper le roi, mais en vain. « Eh bien! Sire, s'écriait-il enfin, il faut tout « vous dire : si dans une heure les ordonnances ne sont pas rapportées, plus de roi, plus de royauté ! — Peut-être a bien me donnerez-vous deux heures, » répondit le roi blessé dans son orgueil. Et il se retirait, lorsque, tombant à genoux, M. de Sémonville le saisit par ses vêtements; le roi reculant toujours, le vieillard allait se traînant sur le parquet d'une façon lamentable. « La Dauphine! songez M à la Dauphine! Sire », s'écriait-il. Charles X fut ému, mais il resta maître de sa résolution. Toutefois, les ministres tinrent conseil; M. de VitroUes était arrivé à Saint-Cloud, lui aussi, et il y avait apporté le carré de papier sur lequel le docteur Thibaut avait écrit la veille ces noms inconnus de la plupart des combattants ; Mortemart et Gérard. On discutait à Saint-Cloud un changement de ministère : à Paris on ne combattait déjà plus que pour le renversement de la royauté . La lutte avait recommencé sur plusieurs points. Des élèves de l'École polytechnique parcouraient le faubourg Saint- Jacques, frappant à toutes les portes d'hôtel garni et criant : A nous, l'École! » Un rassemblement s'était formé

aiAff#BB ▼ . 263 sur la place de TOdéon. II Tallaît des armes. Une voix s'éleva : « A la caserne de la rue Toumon ! » Un instant après, cette caserne était envahie; les gendarmes fuyaient, et les premiers occupants jetaient k la foule avide, à travers la porte entre-bâillée, sabres, épées, gibernes, fusils et mousquetons. Chaque élève de TÉcole polytechnique, à mesure qu'il recevait une arme, criait : a Qui veut me suivre? » Et aussitôt des groupes de vingt, trente ou quarante ouvriers couraient se ranger derrière lui ; le tambour battait et on se mettait en marche. De ces détachements, Fun courut enlever aux Suisses le poste de la place SaintThomas-d'Aquin ; un autre alla s'emparer d'un magasin à poudre situé près du Jardin des Plantes *, un troisième, de deux cents à deux cents cinquante hommes, se dirigea sur un dépôt de la garde royale, place de l'Estrapade. Les soldats se montrèrent aux fenêtres, le fusil à la main. On leur cria : « Ne tirez pas, il ne vous sera fait aucun mal. » La colonne avançait toujours. Profitant de ce moment d'hésitation, un jeune homme nommé d'Hostel, grimpa rapidement à la fenêtre. Il dit à roflicier quelques mots qu'on n'entendit pas; mais à l'instant même, on vit celui-ci ôter son habit et en revêtir le jeune homme qu'il serra dans ses bras. Le poste fut évacué et les armes furent livrées au peuple. Une scène à peu près semblable eut lieu à quelques pas du Panthéon, à la prison de Montaigu. Le commandant du poste avait rangé sa troupe en bataille dans la rue. Le brasseur Maës, du faubourg Saint-Marceau, était à l'entrée suivi d'une centaine d'ouvriers et prêt à commencer le feu, lorsqu'un élève de TÉcole polytechnique, revêtu de son uniforme, arriva en courant. Il prononça quelques paroles

264 HISTOIRE ÉTANT MONTRE ANS. sorties du cœur; il n'en fallut pas davantage : le capitaine abaissa son épée et les soldats jurèrent de ne pas tirer sur leurs frères! En ce moment, la place de l'Odéon se couvrait d'hommes armés. A l'angle de la rue qui débouche au milieu de la place, dans la boutique d'un marchand de vins, un grand nombre d'étudiants et d'ouvriers faisaient des cartouches* sous la direction et d'après les conseils de quelques anciens militaires. Le papier avait d'abord manqué; mais, aux cris poussés par le peuple, il en tomba d'énormes monceaux de toutes les fenêtres de la place. A chaque minute on apportait des balles d'un atelier improvisé sur la place Saint-Sulpice : on y fondait de l'étain et du plomb. Tout près du péristyle du théâtre de l'Odéon, une charrette supportait deux tonneaux de poudre défoncés. Ces tonneaux venaient de la poudrière du Jardin des Mantres. Deux élèves de l'École polytechnique. MM. Liédot et Millette, y plongeaient incessamment leurs chapeaux qu'ils retiraient pleins de poudre. Pendant la distribution qui se faisait avec une imprudence héroïque, M. Lothon fut nommé par acclamation général en chef de cette petite armée. Mais un inconnu, ayant réclamé le commandement, en qualité d'ancien militaire, M. Lothon lui céda galement l'autorité. L'inconnu ceignit une écharpe rouge; le tambour battit un ban, et toute la colonne s'ébranla. Elle était composée d'un millier d'hommes. Trente ou quarante combattants s'en détachèrent pour prendre, sous la conduite de M. Lothon, la route du Palais-Neuf. Ils traversèrent la Seine et allèrent déboucher, par la rue Saint-Thomas du Louvre, sur la place du Palais

CBAFW1K'T«. 2&5 Koyal. Là ils (ùteit accueillis par un feu très-vif et reculèrent. M. Lothon, pour ramener son monde au combat, s'avança tout seul sur la place ; mais il n'avait pas fait vingt pas qu'une balle Tatteignit à la tête et le renversa évanoui sur le pavé. On ne le releva que long-temps après : son chapeau d'uniforme était criblé de balles. Un autre élève de l'École, M. Baduel, conduisait aux Tuileries un détachement de vingt-cinq ou trente hommes : un coup de mitraille retendit par terre presque au pied de l'Arc-de-Triomphe. Le grand rassemblement duquel ces deux bandes s'étaient détachées, se porta sur la caserne de Babylone, occupée par les Suisses. En approchant de cette caserne, il se divisa en trois colonnes. L'une se présenta par la rue où la ra(ade est située; l'autre alla droit à la porte d'entrée par une rue qui lui est presque perpendiculaire; la troisième s'avança par derrière, dans une allée que formaient alors en grande partie des murs de jardin. Cette troisième colonne que commandait M. Charras, et qui était d'environ 200 hommes, ne s'était pas plutôt engagée dans l'allée, que, d'une maison en construction située à droite en entrant, partit une vive fusillade. Trois hommes tombèrent; cinq autres, qui battaient la charge, prirent la fuite; un ouvrier, en abattant son arme, tua celui (lui marchait devant lui ; le désordre se mit dans la colonne, et elle se replia précipitamment sur elle-même. M. Charras se jeta en avant, son chapeau au bout de son épée, et suivi par un homme du régiment nommé Besnard, qui agitait avec enthousiasme un drapeau tricolore. Le feu des Suisses redoubla; heureusement, quelques tirailleurs parisiens parurent aux fenêtres des maisons voisines, et se mirent à

3&0 HISTOIRE DE DIX AMS. Taire feu à leur tour sur les Suisses avec tant de succès. (|ue ceux-ci, abandonnant la maison en constnctioo^ r^ gagnèrent la caserne à travers les jardins. Charras, €antrez, autre élève de TÉcole polytechnique , et Besnard. s^avancèrent de nouveau, suivis par quelques ouvriers, et bientôt après, parla masse. Des tirailleurs s'établirent dans les jardins et sur les toits d'une maison voisine de la caserne, qui se trouva ainsi attaquée de toutes parts. Les Suisses avaient garni toutes les fenêtres de matelas et se défendaient en désespérés. Les assaillants, de leur cùlé, presque tous ouvriers, soutenaient le feu avec Tîntrepidité la plus étonnante. A leur tête combattaient trois élèves de r^^ole : MM. Vanneau, Lacroix et d'Ouvrier. Le premier reçut dans le front une balle qui retendit raide mort: les deux autres furent grièvement blessés. Un étudiant. M. Alphonse Moutz, eut la cuisse traversée d'une balle, et mourut cinq jours après de sa blessure. Un professeur de mathématiques, M. Barbier, fut atteint au bras gauche. D'autres tombèrent, dont les noms sont restés obscurs : ils étaient du peuple, ceux-là ! L'attaque durait depuis trois quarts d'heure, lorsqu'un combattant eut l'idée d'apporter de la paille devant la porte de la caserne. On y mit le feu, et les Suisses prirent la fuite a travers les coups de fusil. Quelques-uns refusèrent noblement et de se sauver et de se rendre : ils furent tués. De ce nombre était le major Dufay . Les tambours battirent le rappel; la colonne se reforma dans la rue de Sèvres et marcha sur les Tuileries. Mais dt^à le palais des rois était au pouvoir du ptable. Le Louvre, qu'on avait érigé en forteresse, était pris. Voici comment s'était accompli cet événement extraordinaire.

CHAPITRE T. 9^e Une grande masse d'assaillants débouchant par toutes les ruelles quiavoisinent l'église de Saint-Oermain-lAuxerrois, s'était avancée vers le Louvre, que quelques jeunes gens avaient parlé de prendre musique en tête : bizarrerie poétique ! !..es Suisses, postés dans la colonnade, Taisaient un Teu épouvantable, Mquel les l^risiens répondaient avec vigueur. Le duc de Raguse était pendant ce temps sur la place du Carrousel, disposant tout pour un terrible et dernier combat. On vint lui apprendre que, sur la place Vend()me, les soldats étaient en communication avec le peuple; que leur fldélité chancelait; qu'une défection était à craindre. Aussitôt le maréchal résolut de soustraire les deux régiments au contact du peuple, de les faire filer vers la place Louis XV et les Tuileries, et de les remplacer par des Suisses, ceux-ci n^ayant ni frères ni parents dans le peuple qu'il s'agissait de mitrailler. Il appelle son aide-de-camp, M. de (;uise : « Courez vers M. de Salis, et qu'il m'envoie « l'un des deux bataillons qu'il commande : Tautre suffît « pour gankT le Louvre. » Quand cet ordre parvint à M. de Salis, il y avait des Suisses dans la cour du palais ; il y en avait dans la colonnade. Ces derniers étaient seuls exposés au feu. M. de Salis voulant opposer au peuple des troupes fraîches, iirii le parti d'envoyer au duc de Hagu.se le bataillon qui combattait, en mettant à sa place celui qui n'avait pas encore combattu. Mais, par une préocTUfMition singulière, au lieu de faire monter d'abord dans le I^ouvre le bataillon qui était dans la cour, il commença par faire descendre celui qui garnissait la colonnade. Le peuple voit le feu des Suisses s'éteindre : il n'aperçoit plus d'ennemis devant lui. I.

71^ HISTOIRE DE DIX ANS. Un courageux enfant était déjà
 monté par un tuyau de décharge et avait planté un drapeau tricolore sur W
 ix)uvre. Quelques combattants passent à travers une grille* restée ouverte,
 pénètrent dans les salles abandonnées. (*ourentau\ fenêtres donnant sur la
 cour, et font feu sur les Suisses. Ces mercenaires intrépides s'étonnent.
 prennent l'alarme : les souvenirs du 10 août, tradition redoutable et
 sanglante, revivent dans leur esprit effrayé: ils se précipitent les uns sur les
 autres et traversent le Ciarrousel à la course. Pendant ce temps, le peuple
 tire des coups de pistolet dans les serrures, ébranle les portes à coups de
 hache, et inonde le Louvre de tous côtés, tandis (lu*une partie des
 combattants s'élance à la poursuite des fuyards. Humilié, le rouge au front
 et la rage dans le iivu\\ le duc de Raguse essaie de rallier ses soldats: il en
 ramène (luelques-uns dans la cour des Tuileries; mai< le di'sordre était
 immense. M. de Guise, qui avait son sabre à la main, le perdit dans cet
 horrible pêle-oïele, et ne le retrouva que beaucoup plus loin, suspendu à U
 gourmette d'un cheval de gendarme. Les coups de fusil se succédaient
 rapidement; les hommes du peuple arrivaient fiémissants et animés par le
 succès. Les Sui»es gagnent le pavillon de THorloge, le passent en tumulte.
 se répandent dans le jardin des Tuileries. Leur épouvante se communique
 aux troupe^s qu'on y avait postées* et qui, à leur tour, entraînent les
 régiments stationnés sur la place Louis XV. Parmi ces soldats en fuite, les
 un». dans leur trouble, arrachaient leurs épaulettes, les autres se débai
 Tassaient précipitamment de leur unifonM: quel(lues oUiciers. entraînés par
 ce ilol irrésistible, brisaient leur épée avec désespoir. En un instant, la
 déroule «lait

The text on this page is estimated to be only 28.73% accurate

* CHAPITRE ▼. tiA devenue générale, et Tannée du roi battait en retraite à travers les Champs-Élysées. Au moment où les troupes parcouraient ainsi la ligne qui s'étend du Louvre à l'Arc-de-rÉtoile, une fenêtre s'ouvrit lentement à Tangle de la rue de Rivoli et de la rue Saint-Florentin, u Ohf^o%ion Dieu! que faites-vous^ « Monsieur Keiser, s\Tria , du fond d'un appartement « somptueux, une voix frêle et sénile? Vous allez faire « piller riwNtel ! — Ne craignez rien, répondit M. Keiser, *(los troupes battent en retraite, n:ais le peuple ne songe « qu'à los poursuivre. — Vraiment ! reprit M. de Talley« rand; »> et, faisant quelques pas vers la pendule t « Mettez en note, ajouta-t-il d'un tAn solennel, que le u W juillet 1830, à midi cinq minutes, la branche aînée « d

The text on this page is estimated to be only 5.98% accurate

.1rs ; IMirll'ntillii I II. fin. ■ • tu h'M) .11. |«-.|.; il ll.'iu-. [i|i'leur
[irijj uiisiTc ili. Mais !,■ i-t .1,-s Tii hnniinius >: J'clfi-iiiOk'. nl.ji'Isiiiiii . f.i
firiKTal r ji^IIltOUIII'S. lltlùl l|l|

^ CBA t l T f t E ▼ • 201 homme s*était emparé d^un chapeau royal que garnissaient des ornements d'un grand prix. Des gens du peuple l'aperçoivent et l'arrêtent : u Oii allez*vous ainsi ? On ne vole n pas. — C'est un souvenir que j'emporte. — A la bonne (c heure; mais, dans ce cas, la valeur de l'objet importe n peu.)> En disant ces paroles, ils prennent le chapeau, le foulent aux pieds, et le rendent au jeune homme. Le peuple se surveilla donc parfaitement lui-même. U Ti ouvrier, nommé liûller, avait été préposé à la garde d'objets précieux par le conservateur du Musée, M. de Cailleux. Il remplit ses fonctions noblement, avec fatigue, avec péril. Quelques jours après, quand l'ordre fut rétabli, un ouvrier, nommé Müller, se présentait chez M. de Cailleux pour implorer quelques secours. Il était sans ouvrage et avait faim. Pendant ce temps, la Seine charriait des livres, des chasubles, des rideaux provenant de l'invasion de TarcheviVhé; et une bande à laquelle s'étaient mêlés des pompiers, revenait triomphante de la caserne de Babylone, agitant au bout des baïonnettes les habits rouges des Suisses vaincus. Le peuple avait pénétré violemment dans le musée d'artillerie : on vit donc briller, dans cette insurrection du 19* siècle, le casque de Codefroy de Bouillon, l'arquebuse à mèches de C Jiarles I\, et la lance de François I". Les troupes occupaient encore la cour du Mais-Royal et des soldats de la garde étaient rangés en bataille sur la place. Quelques insurgés débouchant par la rue Montesquieu, se précipitèrent courageusement vers la grille qui doi u ie accès dans la cour du Château. L'un d'eux tomba percé d'une l)alle. l'n autr f franchit la grille, et se trouva

263 HISTOIRE DB DIX ANS. seul au milieu de la garde et des Suisses. Mais tel était If caractère étrange de cette guerre que dans tout combattant le négociateur se confondait avec Fennemî : l'homme du peuple, devenu prisonnier, entra aussitôt en pourparlers avec Toflicier qui commandait, et la cour du palais fut évacuée. Dans la précipitation de la retraite, le duc de Bagosc avait oublié, rue de Roban, une compagnie du 3^e de la garde. Postée dans la maison d'un chapelier, à quelques pas du Théâtre-Français, les soldats de cette compagnie faisaient feu de toutes les fenêtres sur quelques hommes qui, couverts par les colonnes du péristyle ou par If angles des rues, soutenaient cette lutte ardente avec une inépuisable vigueur. Deux jeunes gens combattaient, côte à côte. L'un d'eux est mortellement frappé. L'autre, qui chargeait son fusil, continue, en disant à ses camarades d'une voix sourde : « Si je suis tué, vous relèverez ce malheureux, n'est-ce pas? C'est mon frère! » Après un combat meurtrier, la maison est emportée: le capitaine Menuisier est précipité du haut d'un troisième étage ; on égorge plusieurs soldats, et les autres sont conduits prisonniers à la place de la Bourse. Ce fût un des plus terribles épisodes de l'insurrection : ce (ixi le dernier La résistance avait été opiniâtre : elle provoqua des vengeances. Un soldat s'était caché dans une armoire; il fut découvert par un manufacturier du faubourg Saint-Antoine, qui le perça de sa baïonnette. Mais si la victoire, chez quelques-uns, se montra implacable, elle fut, chez la plupart, magnanime et pieuse. Un officier nommé Rivaux, s'étant évadé par les toits, s'était glissé dans Tallée d'une maison voisine, d'où il

T. ses était entré àtms la boutique, désorte en ce moment, d^iin layetier. Un auvent renversé lui servit de refuge. Tout-à(*oup des éclats de voix retentissent dan» TolMcure allée ; la porte de la boutique s'ouvre. « Il est dans cette mai» son. » disaient les visiteurs armés qui avaient envahi la salle. Et ils accompagnaient ces mots des plus horribles menaces. Blotti sous l'auvent protecteur, Tofficier entendait tout; chaque parole retentissait à son oreille comme un arrêt de mort, et il écoutait avec effroi le bruit de sa propre respiration, liais son haleine agitait autour de lui quelques papiers d'emballage et suffisait pour le trahir. Le)ied d'un homme vint s'appuyer légèrement sur son bras : il se crut perdu, il était sauvé, u Que faisons-nous ici? « cria rudement celui qui venait de le découvrir. Allons « visiter la maison.)> Il sortit, entraînant ses camarades, et revint un instant après chercher roificier, qui lui -dut la vie. et disparut à la faveur d'un déguisement. Le lieutenant f^oyon. après s'être courageusement défendu d'étage en étage, s'était renfermé dans une chambre avec quelques-uns de ses soldats. Mort à l'officier, criait de toutes)arLs la foule irritée des assaillants. « Bfe voilà! » répondit-il aussitôt, en ouvrant la porte. Frappé de plusieurs coups, il tombe, le visage inondé de sang; mais deux des insurgés s'élancent vers lui, le prennent dans leurs bras et l'emportent au péril de leur vie. Un autre officier, nommé Ferrand, eut un sort plus funeste. Ses blessures étaient mortelles : il succomba ; mais ce fut un des insurgés qui veilla sur son agonie, reçut son dernier soupir, et se chargea d'exécuter ses voloniés suprêmes. Lbisloire des révolutions est remplie de traita semblables. \\s prouvent que les grandes crises, en surexcitant les diverses

The text on this page is estimated to be only 24.81% accurate

puissances de l'âme, agrandissent «o tous sens la natorr humaine. Deux heures après, un des combattants du Louvre, le docteur Delaberge, regagnait son domicile, lorsqu'il rencontre dans la rue Neuve-des-Capucines un homme qa'fl eut de la peine i reconnaître, tant sa figure était bUmed ses yeux hagards. H. Casimir Pèrier court k lui et le conjure de sauver des gendarmes qui s'étaient réfugiés du) l'ht)tel des aflkires étrangères et contre lesquels od poussait des cris de mort. Le docteur Delaberge pénètre dans Ybtttel; il était suivi de quelques hommes déterminés. U trouve, en elTet, dans l'olllce, dix-huit gendarmes qui avaient dépouillé l'uniforme els'atlendaient i Être massacrés. Il leur fait revêtir des habits bourgeois, et tandis qu'il se présentait k la porte qui donne sur le boulevard et tenait la multitude attentive à sa parole, les malheureux s'évadaient par la porte qui s'ouvre sur la rue des Capucines. Vers le même temps on vit arriver sur la place de la Bourse deux grandes caisses que recouvrait une toile grtac . H. Charles Teste, qui occupait alors le palais de la Bourse, les fltdcoouvrir : elles conlenaient l'argenterie du (^Uteis et les ornements les plus précieux de la chapelle. Ceux qui escortaient ces richesses, en les protégeant, n'avaient sur le corps que des haillons ensanglantés. La lutte paraissait finie, et cependant U ville ne s'ap[urtenait pas encore. De la placeVenddme, que couvraNBl deux régiments de la ligne, la garde royale s'^tendaïl jusqu'à la liadeleine, le long de la rue de U Paix et da boulevard des Capucines. Hais un découragement inviarible avait gagne les troupes. Quelques soldats avaient pa voir, de la place Vendôme, rouler le Ilot des fuyards maal

du Louvre, dont l'occupation- par le peuple n*étaU déjà plus ignorée dans les rangs. Une défection était imminente. Le général Wall ayant aperçu M. Auguste Billiard, poussa son cheval vers lui et lui dit : « Monsieur, connaissezM vous Casimir Périer? Il importe de le prévenir sans M retard que le roi désire lui parler. » M. Billiard courut chez Casimir Périer : il était absent. 1^ nouvelle d'un armistice conclu entre lui et Charles X se répandait avec rapidité. Des agents inconnus la colportaient dans les groupes et engageaient vivement le peuple a mettre bas les armes. D'autres citoyens conjuraient, au rontraire,les insurgés de se défier de ces discours et de ne quitter le champ de bataille qu après la victoire. Tel fut notamment le langage que tinrent au peuple, à quelques i>as de la rue de la Chaussée-d*Antin, MM. Bérard et Dupin aîné. L'ardeur de ce dernier était extrême et démentait singulièrement l'attitude qu'il avait gardée jusqu'alors, soit que le spectacle des Parisiens victorieux eût enflammé son imagination mobile, soit qu'il voulût se faire pardonner de n'avoir pas cru au succès, en s'y associant d'une manière bruyante. Quoi qu'il en soit« ce furent les excitations belliqueuses qui remportèrent; on sindigna contre ceux qui venaient parler d'accommodement au milieu des victimes de l'obstination rovale. Un mouchoir blanc, agité par un homme qui parcourait à cheval le boulevard, mit le comble à la fureur de la multitude, lie commandant Roux et M. Durand, orateurs de la pacification de Paris, se virent bientôt entourés d'une foule ardente qui demandait leur mort. Ils furent sauvén par l'intervention de MM. Gérard et Bérard qui les conduisirent chez M. LaOitte, sous prétexte de les y faire juger.

The text on this page is estimated to be only 26.47% accurate

2fiO HISTOIRE BE On ARS. I^iidant ce temps, une colonne d'insurgés entra dans la rue de la Paix par la me Neuve-Saint-Augustin. In courageux citoyen, M. Froussard, la précédait et arrivait en courant, son fusil en bandoulière et un pistolet dans chaque main. Après avoir menacé le général Wall, il s'adressa militairement aux troupes, les conjurant de se rappeler leur origine, et que leurs ennemis, dans cette horrible lutte, c'étaient leurs frères. Profitant de l'hésitation des soldats, plusieurs hommes du peuple s'étaient peu à peu approchés des rangs, et du sein de cette foule animée sortaient mille exhortations énergiques ou touchantes. Bientôt l'entraînement devint irrésistible, et les soldats répandus le long de la rue de la Paix mirent leurs crosses en l'air. Casimir Périer, qui se trouvait alors chez M. Noûl, son notaire, dans une maison située à l'angle de la rue de la Paix et de la rue Neuve-Saint-Augustin, aperçoit d'une fenêtre le mouvement de la garde: il descend rapidement, se fait reconnaître, et au milieu des cris dont on salue sa présence, un capitaine brise son épée. (Casimir Périer comprit bien alors de quel côté penchait décidément la fortune, et il se rendit en toute hâte chez M. Laflitte. A peine était-il arrivé, que M. Auguste Rilliard courut à lui :

CRÂPITKB V. 267 cutaient de si graves intérêts, Richemont avait tiré son sabre, dont il présentait la poignée aux laquais, en redoublant d'instances. On Tintroduisit enfln. Il venait annoncer que le 53* de ligne était prêt h fraterniser avec le |H»uple, et que le corps des olTiciers, à l'exception du colonel el des chefs de bataillon, l'avait député vers le général (;érard pourTen instruire. Sur l'invitation du général, le colonel Heymès sortit habillé en bourgeois, et se (Jirigea vers la place Vendôme avec le sergent Richemont. Ils rencontrèrent en chemin le frère de M. I^fltte, qui réunissait quelques gardes nationaux et qui se joignit au corlége. MM. Heymès et Jean-Baptiste Laflitte s'avancent jus(|u*au colonel à travers les soldats. Leurs vives paroles circulent dans les rangs: les officiers applaudissent; le colonel, qui résistait, est entraîné. Les soldats ne demandent (|u à garder leurs armes et leur drapeau, condition militaire qui ne pouvait leur être refusée; et le régiment, tambours en tête, se dirige vers ThAtel Ijiffitte. Bient

26S HISTOIEE 01 DIX AKI. était certainement victorieuse; rennemi allait paraître... Et chacun de fuir. On se pousse, on se heurte dans les vestibules; plusieurs, et M. Méchin entr'autres, sautent dans les jardins par les fenêtres du rez-de-chaussée; deui députés sont trouvés blottis dans les écuries. En un clind*œil, M. Laffitte avait été abandonné de tous ceux qui assiégeaient son fauteuil. Son neveu, M. I^roche, était seul resté auprès de lui. Sa femme S'était évanouie. Quant à lui, toujours calme, il profitait de ce désordre pour se faire panser la jambe par son neveu. Qu'était-il donc arrivé ? Les soldats du 6* avaient suivi l'exemple de leurs camarades du 53", et, gagnés à la cause du peuple, ik avaient déchargé leurs fusils en lair pour le rassurer. Eh bien ! cet hôtel LalTitte, théâtre de terreurs si ridicules, on devait rappeler plus tard le quartier-général de la révolution. La bataille finie, la ville, si long-temps immobile et cachée, s^anima tout-à-coup et s^agita sur tous les points d'une manière imposante. En quelques instants, une masse innombrable s'était répandue comme une mer dans les rues , sur les places publiques , le long des boulevards. A ce silence lugubre de la veille qu'interrompaient seules les détonations de la mousqueterie succédait, dans ce qu'il y a de plus orageux, le mugissement de Paris, liais comment se faisait-il que la capitale fût libre? Quelk puissance mystérieuse avait fait plier devant quelques bandes éi>arses, composées en grande partie d^fNivriers «a d'enfants, des troupes si braves, si bien disapUnéet.' 11 y avait dans un tel événement quelque chose d'inexplicable }>our tous, et Tétonnement fut univerad. Quoi qu'il on soit, les premiers moments du trioavihe

CRAPmiE V.)09 appartenrent k la joie et à la fraternité. Une exaltation sans exemple faisait battre tous les cœurs. L'homme du monde abordait familièrement Thomme du peuple, dont il ne craignait point alors de presser la main. Des gens qui ne s'étaient jamais vus s'embrassaient comme d'anciens amis. Les boutiques s'ouvrirent aux pauvres, ce jour-là. Sur divers points, des blessés passaient portt^sur des brancards, et chacun de les saluer avec attendrissement et respect. (x)nfondues dans un même sentiment d'enthousiasme, toutes les classes semblaient avoir déposé leurs vieilles haines, et, à voir la facile générosité des uns, la réserveet la discrétion des autres, on eût dit d'une société rompue à la pratique de la vie commune. C^ela dura quelques heures. Le soir, la l)Ourgeoisie veillait en armes à la conservation de ses propriétés. Le s

The text on this page is estimated to be only 29.70% accurate

270 HISTOIRE DE DIX AMS. avec les troupes de ligne ^ et pendant que le peuple se bittait, M. Dequevauvilliers s'était rendu à réiat-major pour s'entendre sur le mot d'ordre avec le duc de Raguse. et demander qu'on laissât la garde nationale protéger libns ment les propriétés. Les propriétés, au mois de juillet, ne coururent donr pas le moindre risque. Elles auraient été protégées pir la prévoyance des bourgeois, alors même quelle ne lauraient pas élé par le désintéressement des prolétaires. Il faut ajouter que ce désintéressement ne manqua |ii.« d'excitation. Pendant les jours qui suivirent la victoirpdr Paris, les journaux glorifièrent à Tenvi Tabnégalion tks pauvres. L'admiration était unanime et bruyante. On ncontail qu'un ouvrier était allé déposer à la préfecturede police un vase en vermeil et n'avait même pas voulu dire son nom; qu'un autre avait trouvé sous le guichet du Louvre un sac de trois mille francs, qu'il s'était empres^ié de remettre à la(k)mmune. On faisait beaucoup valoir rt* mot d'un malheureux artisan : « L'égalité devant la loi, à « la bonne heure ; mais l'égalité de fortune, c'est imposte sible. » Enfin, on ne tarissait pas sur la sagesse de re peuple qui avait fusillé des voleurs pris en flagrant délit, et on exagérait à dessein le nombre de ces exécutions populaires. Mais on ne disait pas tout. Un homme ayant étr arr(>té |>our avoir dérobé une pièce d'argenterie de trèsmince valeur, on le traîna sous une arche du pontd^Arcole. <:e malheureux="" fondait="" en="" larmes="" et="" criait="" :=="" quoi="" la="" mort="" si="" peu="" de="" chose="" mis="" qui="" ma="" j="" une="" famille.="" qu="" me="" laisse="" embias="" ser="" du="" moins="" derni="" fois="" femoie="" mes="" enu="" fants.="" n="" a="" donc="" personne="" parmi="" vous="" ait="" aouflbrt=""/>

The text on this page is estimated to be only 27.06% accurate

T. 271 « de la faîai?Gràoe! Grâce! » On le flt mettre à genoux ri on le fusilla. Cette justice sauvage n'eut rien de spontané de la pari de ceux qui en furent les inslrumenls. L ordre du meurlre était venu de THôtel-de-Ville. Du resle, tout ce qu'on disait du désintéressement du ■ peuple élail vrai, et il n'y avail pas de raison, alors, pour (fu'on sabslinl d'encourager des verlus donl on avail l)esoin? A la chule du jour, M. Charras conduisil à THùlel-deVille une parlie de ceux qui avaienl emporlé la caserne de Babylone. Il trouva le général Lafayelte forl Iranquille; el lui ayant demandé ce quil fallait faire des deuxcenls volontaires qui allendaient sur la place de Grève, il reçut t*etle réponse : u Qu'ils retournent paisiblement chez eux; « ils doivent avoir besoin de re)os. » M. Charras lil obser\er au général que beaucoup de ces braves gens ne Irouveraienl pas de pain chez eux en y rentranl. « Eh bien ' lre el surmonlées d'une croix avw res mois : Aux Français morts pour la liberté, on soiTupait, à riifHel Lafltle, de fonder une dynaslie nouvelle. Ici ccmmeence une s

The text on this page is estimated to be only 17.55% accurate

sirs. Ils croyaient déjà voir le drapeau tricolore se déployer, ils comptaient sur sa grandeur d'Ame. Le plan de M. Ladjani était arrêté. Il s'approche de M. Oudart : « Hier, je vous ai prié de vous rendre à Neuilly. C'est à l'avertissement que je lui Taisais donner. le prince lui a répondu : Je vous remercie. Veuillez retourner auprès de lui. Faire une couronne et un passeport, qu'il choisisse. *anque. Si j'échoue, il me désavouera, h On a vu un air de toutes parts vers l'hôtel Lafitte. On voyait se presser dans les appartements, dans les cours, dans les jardins, grands seigneurs, gens de finance, hommes de robe, gardes nationaux. Des curieux étaient montés sur les toits des maisons voisines. C'était un bourdonnement immense dans cette foule animée de passions diverses et sans cesse renaissantes. Des cartouches apportées dans la cour y firent naître un violent tumulte. Les hommes du peuple se les arrachaient, les derniers coups de fusil n'ayant pas encore été tirés. M. Oudart entra tenant un papier à la main. Vers la pointe du jour cet illustre citoyen était allé voir le général Ladjani le commandant de la garde nationale. Dans les révolutions le pouvoir appartient à qui s'en empare. Mais le général ayant répondu que l'autorisation des députés lui paraissait nécessaire, M. Oudart avait couru chez le duc de Choiseul, y « Tait renvoyer M. Dupont et celui-ci, prenant une plume, avait écrit : u Messieurs les députés réunis à Paris autorisent le général Ladjani à prendre le commandement des milices parisiennes. — Milices parisiennes, s'écria M. Oudart surpris? et pourquoi ce mot? — Parce que la garde*

CHAPrm T. 273 u tionale se trouve légalement dissoute » ,
répondit M . Dupin qui, dans cette révolution, ne voulait pas jouer sa lète.
Dans cette même matinée, dans ce même hôtel du duc de Choiseul, il avait
dit en entendant parler des succès de Tarmée royale, et en présence du
chevalier de Pannat : « Les Iroupes royales remportent sur tous les points, et
« c'est, ma foi, très-heureux.' » Les députés réunis chez M. I^aditte signèrent
Tautorisation écritequeM. Dcgousée leur présentait 5 mais le trouble était
dans leur cœur. Donner au peuple armé un chef qui n'était pas député, c'était
créer à côté de l'autorité légale une autorité purement insurrectionnelle. Au
moment où M. Degousée allait sortir, un député de Melun, M. Baillot, court
à lui, demande, comme pour le consulter, Tautorisation compromettante, et
ne rend le papier qu'après en avoir subrepticement déchiré les signatures.
Car c'est ainsi que la bourgeoisie se préparait au maniement des affaires.
Cependant la foule croissait; on répandait mille bruits gp^ divers; un
homme du peuple vint annoncer que le LocM*e était pris; M. de Lafayette
arrivait. M. Audry de Puyraveau s'était rendu chez lui de grand matin pour
le presser de prendre le commandement des troupes. M. Audry de
Puyraveau fut reçu par M. CarboneL qui lui dit : u Mais « savez-vous bien
cjue vous allez faire courir de grands tt ris

The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate

rt HisTotu M MX un. ChezU. LaDitte, tous n'avaient pas encore un pbm aow nettement tracé, mais tous appelaient de leurs vœux rétablissement d'un pouvoir; tes uns, pour quels révolutîM fût dirigée; les autre», et c'était le plus grand nombiv. pour qu'elle fût surveillée sévèrement et conleoue. Dtjà, du reste, la nécessité d'une direction avait été procbnKc dans les rues par les combattants eux-mêmes. Plusieurs citoyens s'étaient réunis tumulturnsement rue SainleAvove dans la maison de Gamier-Pagès. Il y avait été UTtHé que ie géniTal Lafayette, le général Uérard, le dur de Ohoiseul, seraient invités à prendre en main la tam pul)lique. En même temps, par une coïncidence siogutiôe. MU. Charles Teste et Taschereau créaient, daosles bureaux du i\afiona/. un gouvernement provisoire, composé et un. LaTayette, Gérard et Labbey de PtHDpiêres. SurTans du poète Béranger, ce dernier nom fut remplacé par celui du duc de Choiseul. Et une proclamation, que le ComtiftUionM«f trompé publia, répandit dans tout Paris la grandr nouvelle d'un gouvernement qui n'existait que dans l'r»prit de quelques courageux faussaires comptaal surir succès pour se faire absoudre. Bieiiitilt rien ne se fit dans la capitale qu'en vertu de M pouvoir imaginaire : la ville la plus intdligentedu nooiB fut gouvernée par un mot. Des hommes n'ayant reçu leur mandat qued*cux4Mtees, vinrent s'installer à l'Hotel-de-Ville comme npiéMBIMto du gouvernement provisoire. En cette qualité, ils fndiaient la majesté du commandement. signaieaidBB ovtat, distribuaient des emplois, conféraieat des dignités. U nombre fut grand de ceux qui, sur ta Toi d* j« pa mîÊ quelles réminiscences de collège, révénaTrimbiMidl

CHAFITRS ▼. 3T& Sylla ; et k côté de quelques jeunes gens au courage réfléchi, et désintéressés dans leur audace, on vit paraître des ambitieux de hasard en qui la hardiesse n'était que rignorance des obstacles ou le vertige de la vanité. Leur règne fut court, parce qu'il faut pouvoir beaucoup lorsqu'on s'avise de beaucoup oser; mais il fût réel, et donna lieu à dos scènes d'une bouflbnnerkr Ans exemple. Dans la salle Saint-Jean, on se partageait à lamiabie l'administration de la France. Des solliciteurs y venaient à tout instant s'incliner devant Tomnipotence des dominateurs du lieu. Là M. Dumoulin exerçait l'empire de son chapeau à plumes et de son brillant uniforme. Il s'était promu au grade de commandant de THAtel-de-Ville, et il en remplit jusqu'à un certain point les fonctions. M. Alexandre de Laborde s'étant présenté, cherchant une place dans la victoire, le commandant de riiôtel-de-Ville le nomma préfet de la Seine, au roulement du tambour, et avec un admirable sang-froid. M. de Montalivel, qui était absent de Paris pendant la lutte, vint à son tour à rilôtel-de-Ville faire connaître ses espérances. Mais ce fut à M. Baude qu'il s adressa. Il réclama la direction des ponts-et-chaussées, déclarant toutefois que, si M. Baude se Tétait réservée, il la lui abandonnerait volontiers. M. Baude répondit en homme qui ne se croit ni le droit de donner ni celui de prendre. Ainsi cette étrange révolution était venu montrer, dans l'espace de ({uclques jours, les divers aspects des choses humaines ; héroïsme et petitesse, passions mâles et vanitt^ d'enfants, grandeur et misère, c'est-i-dire tout Tbomme. Pendant ce temps, une députation, dont les deux frères Gamier-Pagès faisaient partie, entrait dans le vestibule de ThAtel Laflilte. Klle venait offrir le pouvoir aux géoé

276 HISTOIRE DE DIX ANS. raux Lafayette et Gérard. Le second répondit d'une nière évasive^ le premier s'offrit avec une ardeur toute juvénile. Il demanda seulement à faire part de cette proposition à ses collègues, et, s'avançant au milieu d'eux : id et parfaitement calculé. Trop intelligent pour ne pas comprendre que le changement des formes politiques peut fort bien n'être qu'un mode nouveau de protection accordé aux mêmes intérêts, il avait servi Tun après Tautre tous les gouvernements sans cesser d'être fidèle à ses doctrines, celles de 1789. M. Bertin de Vaux était un des hommes d'État de la bourgeoisie. Aussi la connaissait-il à merveille. 11 savait combien sa force était grande, et jusqu'où elle était capable de pousser le fanatisme de cette passion : Tamour de la propriété. 11 savait par conséquent que, pour étouffer la révoluUcm sociale prête à sortir des flancs d'une révolution politique,

CHAPiniE ▼. 277 il n'y avait qu'une chose à faire : réorganiser promptement la garde nationale, ou, en d'autres termes, enrégimenter les propriétaires pour la défense des propriétés. Quand il entendit Lafayette parler de prendre en main le pouvoir, il se mit à jouer l'enthousiasme et s'écria : « nous ne pouvons retrouver Bailly, le vertueux maire de Paris en 1789, félicitons nous d'avoir retrouvé TilK lustre chef de la garde nationale. » C'était rappeler adroitement à Lafayette un de ces souvenirs que caresse volontiers la vanité des vieillards. Celui-ci, d'ailleurs, ne voyait pas de bien haut. Lafayette accepte, il part pour l'Hôtel-de-Ville, ces Tuileries du peuple depuis le 10 août. On se précipitait sur le passage de ce marquis aimé du peuple. On le soulevait pour l'aider à franchir les barricades. Et lui, appuyé d'un côté sur le bras de M. Carbonel, de l'autre sur celui de M. Audry de Hivryreau, il s'avaitait porté par l'acclamation populaire, et souriant à cette ovation qui le ramenait aux vives impressions de sa jeunesse. Dans la rue Neuve-Saint-Marc il aperçut un jeune homme, M. Huienne Arago. qui portait à son chapeau une cocarde tricolore. Il lui fit dire par M. Poques de TiHer; et comme le jeune homme en manifestait sa surprise : « Pas encore, mon ami » dit-il en lui faisant signe de la main. Pourtant des milliers de citoyens portaient déjà des rubans tricolores à leur boutonnière. Mais telle était la stupeur dont cette révolution inopinée avait frappé les plus nobles esprits! Au moment où M. de Lafayette entra sous la voûte de l'Hôtel-de-Ville, la foule répandue sur la place de Grève poussa au ciel un long cri de joie mêlé à une décharge de mousqueterie. Le colonel Du

278 HISTOIRE K MX Ain. bourg, prévenu par M. Etienne Arago
de l'existence de ce personnage, avait répondu :

Lobau, deSchonen, Audry de Puyraveau et fut complétée par l'adjonction de M. Mauguin. A peine formée, la commission municipale publia l'acte suivant, témoignage irrécusable de la défiance qui armait contre le peuple cette bourgeoisie qui allait s'emparer de la direction des affaires. Les députés présents à Paris ont dû se réunir pour examiner sur ses collègues qu'un faible ascendant : il inspirait des craintes au rigide Audry de Puyraveau -, M. deSchonen n'en prouvait pour lui aucune sympathie, et le général Lobau se flattait d'une supériorité qu'il ne pouvait subir sans en être amoindri, un jeune homme actif et intelligent, M. Hippolyte Bonnetier, était entré des premiers à l'Hôtel-de-Ville, où les fonctions de secrétaire lui avaient été confiées par Lafayette. Il fut maintenu à son poste par la commission municipale; mais elle s'adjoignit en même temps, sous le titre de secrétaire, M. Odilon Barrot, que M. l'Intérieur avait désigné. Cette circonstance n'influa pas immédiatement sur l'attitude du pouvoir nouveau siégeant à l'Hôtel-de-Ville. Entre M. Mauguin et M. Odilon Barrot

280 HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. il existait une dissidence d'opinions, rendue plus vive par une rivalité sourde à laquelle, sans se Tavouer, ils obéissaient l'un et l'autre. Quoi qu'il en soit, M. Mauguin n'avait pas été plutôt installé à l'Hôtel-de-Ville, qu'il y avait déployé toute son activité. M. Bavoux fut nommé préfet de police, et M. Quidel, directeur des postes. Une proclamation mit sous la protection du peuple les monuments français. Diverses circulaires ayant pour but de pourvoir aux besoins les plus urgents, furent rédigées. M. Mauguin voulait que la commission municipale prit le soin de gouverner la province. Le général Lobau s'y opposa de la manière la plus formelle. Sur ces entrefaites, on vint annoncer que beaucoup d'ouvriers manquaient de pain. Il fallait de la farine. On s'adressa à M. Casimir Périer, qui répondit : « Uest c(plus de quatre heures ^ ma caisse est fermée. » Pendant toute cette journée du 29, l'Hôtel de la Fayette ne cessa pas un seul instant d'être le centre des agitations de Paris. On s'y rendait de tous les côtés à la fois; les députations y succédaient aux députations; les hommes du peuple y avaient accès, et dans ce vaste pêle-mêle, pas une violence ne fut commise, pas un objet ne fut dérobé. Les chevaux de M. de la Fayette coururent dans toutes les directions montés par des cavaliers inconnus, et le soir ils étaient tous rentrés à l'écurie. Mais les représentants de la haute bourgeoisie n'en nourrissaient pas moins contre le peuple une défiance profonde. Le général Pajol, qui était arrivé dans la cour de l'Hôtel en criant : « Je vous apporte le chapeau de Watertoo », y avait été fort mal accueilli. M. de Lafayette était trop populaire pour ne pas inspirer encore plus d'ombrage.

CRAPimE ▼. 78I Afin de créer au général Gérard une influence dont on pût se servir au besoin, on le pressait de revêtir l'uniforme, de se montrer à la population, de visiter les barricades. M. (l'asimir Périér écrivait à l'instituteur de ses enfants : « Venez sans retard à ThiMel Laflitte, et amenez-y des « chevaux. « M. Gérard hésitait ; mais on redoublait d'instances. « Vous voilà bien, vous autres militaires, lui dit M. Kupène Laflitte pour Texciter, vous ne pouvez « marcher que suivis par des pantalons garance. » Enfin le général céda. Il partit pour aller montrer au peuple que les chers ne lui manqueraient pas après la bataille. Toutefois, il portait encore la cocarde blanche. 11 Trtta. sur les observations de M. Sarrans, mais sans la remplacer par la cocarde de la révolution. Au reste, soit crainte, soit indifférence ou étourdissement, ceux qui déjà se présentaient comme chefs, ne se montraient nulle part impatients d'arborer les couleurs pour lesquelles le peuple avait combattu. La manière dont le drapeau tricolore fut arboré à l'Hôtel-de-Ville, le 29, mérite d'être rapportée. M. Dumoulin ayant aperçu derrière un meuble un drapeau tricolore roulé et tout couvert de poussière, témoigna l'intention de le placer à une fenêtre de la salle Saint-Jean, ce qu'il fit, sur un signe d'assentiment de M. Baude. On conduit trop souvent les peuples avec des signes et avec des mots. Mais voilà ce que tous les grands hommes du moment semblaient ignorer : secondé par le vieux colonel Zimmer, son chef d'état-major, brave officier, mais qui avait moins de portée d'esprit que de patriotisme et de zèle, M. de Lafayette laissait flotter la politique aux mains des subalternes. Un pair de France se hâtait, sur ces entrefaites, vers

The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate

2S2 HISTOIRE K UL A1». rhôtel Lafitte. C'était le duc de Choiseul. Il avait appris qu'il gouvernait la France, et cette nouvelle le glaça de terreur. Comme nul ne pouvait dire encore ce qui sortirait d'une aussi soudaine commotion, le duc de Choiseul venait prendre M. Laffitte à témoin de son innocence. Il protestait, surtout, contre l'association de son nom à celui de Lafayette, ajoutant qu'il voudrait être seul au pouvoir ou n'être rien.

mortels; un d'eux fui sur le point d'être fait prisonnier. Séparé de son régiment, il dut passer la nuit à Chaillot doii il s'enfuit déguisé le lendemain. Le désintéressement et la grandeur du but peuvent seuls absoudre ceux qui donnent aux peuples la soif du sang, car elle a quelque chose d'épidémique. La révolution de juillet fut, même pour l'enfance, un encouragement à Tbérolsme, mais aussi une excitation à la cruauté. Les bataillons qui n'avaient pas suivi le Cours-la-Reine s'étaient ralliés à l'Arc-de-rÉtoile, d'où ils s'étendaient jusqu'à la porte Maillot : ils touchaient à la maison de campagne de Casimir Périer. In chef de bataillon et quelques odiciers furent invités à y entrer. On leur y fit un accueil convenable, et des rafraîchissements leur furent servis. Leur tristesse était amère et profonde. Quels soldats terribles que ces Parisiens ! disait le chef de bataillon^ en rappelant les vides que la mort venait de faire dans son régiment. Là^ comme à Chaillot, une bande d'enfants vint assaillir quelques soldats à coups de fusil. Ceux-ci, exaspert's, entrèrent, en poursuivant leurs agresseurs, dans une maison où des ouvriers étaient à boire, et par TefTet d'une vengeance égarw, ces ouvriers furent égorgés. Quelques coups de canon, tirés dans la direction de Neuilly, envoyèrent dans le |arc des boulets que le duc d'Orléans put peser daas sa main ; un de ces boulets tua un villageois qui passait sur le pont. Ainsi, les malheurs que toute guerre enfante survivaient i la guerre. Le Dauphin, qui s'était fait substituer au duc de Raguse dans le commandement des troupes, vint les recevoir an bois de Boulogne; mais il ne trouva pas une seule inspira* tion dans sa douleur ou plutùt dans sa colère. S'étant a|H

284 HISTOIRE DE DIX ANS. proche d'un capitaine, il lui demanda combien il avait perdu d'hommes, a Beaucoup, Monseigneur, » répondit le capitaine. Et de grosses larmes roulaient le long de ses joues. c(Vous en avez bien assez, vous en avez bien assez, » reprit d'un air distrait le Dauphin, qui était né prince. Les troupes arrivèrent à Saint-Cloud, mourant de Taim. consternées, haletantes. On les fit bivouaquer dans le parc. Le plus grand désordre régnait aux environs du Château. Déjà, dans la cour, les chevaux étaient scellés et chargés. Les élèves de Saint-Cyr accoururent : il y eut de plus, autour de ce trône en péril, quatre pièces de canon, et, pour en faire le service, quelques écoliers. Le duc de Bordeaux dinait. On raconte que M. de Damas, ayant fait dégarnir la table, le duc de Bordeaux prit lui-même plusieurs plats d'argent qu'il élevait avec effort au-dessus de sa tête et faisait passer aux gens de service pour qu'ils les descendissent aux soldats. Cela divertit beaucoup le jeune prince : c'était un jeu nouveau pour cet enfant. Déjà l'heure des transactions était passée pour Charles X. Ses ennemis avaient obtenu de tels succès, qu'il n'avait plus qu'à rester roi tout à fait ou qu'à cesser tout à fait de l'être. Situation favorable, parce qu'elle était extrême! Tant que les chances avaient été de son côté, il lui avait permis de céder quelque chose -, mais près d'être abattu, il n'avait qu'un parti à prendre, un seul : combattre jusqu'à la mort, non plus pour la royauté seulement, mais pour la dictature. C'est le parti qu'il aurait pris, si son âme avait été aussi haute que son rang. Et, dans ce cas, ses ennemis, en voulant lui enlever tout, lui eussent donné le pouvoir de tout conserver. Car, pour les cœurs dignes de l'empire, l'excès des revers est une force. Mais le malheur

CBAPim T. 286 de ce roi fût de laisser germer dans son esprit, qui était vulgaire, des desseins qui Turent gigantesques. Il devait rester écrasé sous le poids de tout ce qu'il avait osé. Le duc de Mortemart était arrivé la veille à Saint-our les affaires, son incapacité, l'amour du roiH>s, une fièvre rapportée des bords du Danube. Charles X insiste, et finit par s'écrier impétueusement : « Vous reK fusez donc de sauver ma vie et celle de mes ministres? M — Si c'est là ce que sa majesté me demande... — Oui, « c'est cela même, » interrompit le roi, et, par un mouvement involontaire de défiance, il ajouta : « Heureux en« core qu'ils ne m'imposent que vous! » rJm.

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

286 HISTOire M MS Ans. M. de Polignac parut dans la salle où MM. de Vitrolles, de Sémonville et de Wargout attendaient une décision. M. de Polignac ne voulait admettre auprès du roi que M. de Vitrolles; mais, s'avançant vers le président du Conseil, M. de Sémonville lui prit les mains affectueusement, et lui disait : « Vous savez, mon cher prince, quelle est ma confiance en vous, mais les circonstances sont graves : tant absolument que nous parlions à Charles X. » M. de Vitrolles appuya cette prière, et les trois négociateurs furent introduits auprès du roi. Il y avait dans tout son maintien une noblesse résignée; mais son visage trahissait cette amertume intérieure que désavoue inutilement la vanité humaine. « Messieurs, leur dit-il, vous l'avez vu : partez! Allez dire aux Parisiens que le roi révoque les ordonnances; mais, je vous le déclare, je crois cela fatal aux intérêts de la France et de la monarchie. » Les trois négociateurs partirent en calèche pour Versailles. Le comte de Girardin les suivait à cheval. Sur la route, M. de Sémonville criait : « Mes amis, les ministres sont à bas; » et il accompagnait ces mots de jurements grossiers, flatteries que, du haut de sa calèche, un grand seigneur croyait adresser au peuple. Ils gagnèrent de la sorte la place de Grève. Dans le trajet, il était arrivé à M. de Vitrolles de sentir ses mains pressées avec effusion par des hommes qui, sachant son nom, l'auraient laissé mort sur la place. f/H

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

caiPrniB ▼ . 287 genttlshoiniDes tressaillirent. Quel langage tenir dans ce palais de Tégaililé? Ne faudrait-il pas se servir de ce mot citoyen[^] que 93 avait écrit dans son formidable vocabulaire? Avant rencontrt* sur les marches de IT[^]Atel M. Armand Marrast qu'il ne connaissait points M. de 5>émonville lui dit avec hésitation : « Peut-on parler h M. de La« fayette jeune hommél >> Il couvrait ainsi sous la dignité de son grand âge Torgueil opiniâtre de son rang. Les négociateurs furent accueillis avec bienveillance par la commission municipale, au sein de laquelle s'était l'endu M. de I[^]fayette. Cette première tentative de conciliation entre la royauté et la bourgeoisie pouvait avoir des conséquences incalculables. Mais vouloir sauver le tn[^]ne eût été hasardeux en un tel moment, surtout en un tel lieu. Car la multitude f[^]missait en bas, et demandait, pour prix du sang, non pas quelque chose de meilleur, mais quelque chose de nouveau. Cependant, M. Baude ayant annoncé à la foule que Charles \ consentait à retirer les ordonnances, un homme du i)euple lit retentir ce cri, dont ceux qui rentendirent ne parurent pas émus : « Vive notre bon roi, qui capitule! » Introduit dans la commission municipale, M. de Sémonville prit la parole. Sa voix était très-faible, soit que la htigue eût rtHîlteflirnt épuisé ses forces, soit quil voulût éveiller dans le cœur des commissaires ce genre d'intérêt qui s attache au dtWoûment d*un vieillard.. Sovdisrouni fut habile et suppliant. Il demanda gràctfyMT kl présence du trt>p fameux baron de VitroHes. Il rerooiMMll «Muile à la généroaiti' des vainqueurs cette royaolA il aouvent frappée, et qui s était laissé désarmer en pleurant. Quoi* qu'il ueûi encore été question à .Saint-doad que de la

The text on this page is estimated to be only 29.47% accurate

288 HISTOIRE DE DIX ANS. nomination de MM. de Mortemart et Gérard, il Gt entendra (que le roi leur donnerait volontiers pour collègue M. Casimir Périer, qu'il montrait de la main. Puis, se tournant vers M. de La Fayette, il lui rappela que, quarante ans auparavant, les dangers de Paris les avaient réunis l'un et l'autre dans ce même Hotel-de-Ville. Tout-a-coup un messenger entre et remet à M. Casimir Périer une lettre du comte Alexandre de Mirardin, annonçant que des négociations sont ouvertes. La surprise fut extrême. Que signifiait ce croisement de démarches? La commission serait-elle le jouet de quelque intrigue? M. Casimir Périer était pâle, immobile et muet. Une défiance inquiète se peignait sur Taustère et noble visage de M. Audry de Puyraveau. M. de Vitrolles, placé à côté de M. de Schonen. lui disait en vain, pour l'adoucir, et en lui frappant le genou : « Mon Dieu! je suis plus ami de la Charte que vous car c'est moi qui ai inspiré la déclaration de Saint-Ouen. » M. de Schonen s'était trop engagé pour chercher son pardon ailleurs que dans la chute d'une royauté à qui Ney, en mourant, avait enlevé le droit de grâce. Il fit éclater toute l'agitation de son âme dans ces mots terribles : « Il est trop tard! Le trône de Charles X a s'est écroulé dans le sang! » Quant à M. Mauguio, chez qui une nature ardente était tempérée par un esprit calculateur, il ne jugeait pas encore la monarchie perdue. et voulait qu'on ouvrit l'oreille aux négociations. « Avez-vous des pouvoirs écrits, demanda-t-il ? » Cette question imprévue déconcerta M. de Sémonville. Alors se levant avec impétuosité et courant à la fenêtre, le loyal M. de Puyraveau s'écria : « Ne parlez plus d'arrangements, ou je fais monter ici le peuple ! »

ourrai v. 289 Les envoyés de Charles X se retirèrent. Mais M. Casimir Pêrier conservait encore quelque espérance : il les conjura d'aller trouver M. Laflitte et de tenter en Taveur de Charles X un dernier effort. M. de Sémonville, décourage, s*y refusa ; les deux autres y consentirent ; et le collègue de M. de Mortémart leur donna un iaisser-passer dans lequel le nom d'Arnaud fut substitué à celui de Vitrolles, qui pouvait réveiller de dangereux souvenirs. Avec ce chiffon de papier, les deux négociateurs parcoururent librement la ville, od Ton arrêta ce soir-là, comme je Tai dit, plusieurs jeunes gens qui avaient combattu vaillamment, mais à qui M. Casimir l%ier n avait pas donné de sauf-conduit. M. d*Argout se présenta seul chez M. laflitte. La chaleur était étouffante, les fenêtres étaient ouvertes et les appartements remplis de monde. M. d'Argout attira)l. Laffitte dans Tembrasure d'une croisée. 1^ voix du négociateur était altérée, et il avait presque les larmes aux yeux en parlant de Charles X. « Les ordonnances sont re« tirées, dit-il, et nous avons de nouveaux ministres. — « Il fallait se décider plus tôt, ré|>ondit M. loiflitte. AuH jourd'hui — Les intérêts sont les mêmes. — Sans « doute ^ mais les situations sont changées. Tn siècle « s'est écoulé depuis vingt-quatre heures! » M. Berlin de Vaux était là. 11 crut comprendre qu'il s'agissait d'une transaction, et il s'écria joyeusement : n On |)Ourra donc c enHn négocier ! » Ces mots, répandus dans la foule qui encombrait l'hdtel, y produisent l'agitation la plus violente. Quelques hommes du peuple étaient étendus, cou* ▼ erts dépoussière et brisés par la fatigue, sur les sièges de la salle à manger. Un d'eux ouvre brusquement la porta 1. 19

290 HISTOIRE DE DIX ANS. qui séparait cette sa le de l'appartement où se trouvaient MM. d'Argout et Laffitte, fait résonner son fusil sur le parquet, et, d'une voix terrible : « Qui ose ici parler de né« gociier avec Charles X ? — Plus de Bourbons ! criait^ » « en même temps dans le vestibule. — Vous les entendez ? » dit M. Laflitte. — Ainsi, vous n'écouteriez aucune pro« position ? répondit M. d'Argout. — Votre visite est-elle ((officielle ? — Officieuse seulement ; mais si elle était of« Ocielle ? — Alors comme alors. » M. d'Argout sortit. Le Louvre était pris : la cause de Charles X était perdue. Ce soir-là, M. Laflitte reçut aussi la visite de M. deForbin-Janson, qui venait demander un sauf-condeit pour M. de Mortemart, son beau-père. M. de Mortemart Ait attendu jusqu'à minuit, il ne vint pas. M. d'Argout avait pu juger, par le résultat de sa visite, du véritable état des choses ; mais en donnant suite & sa médiation, dût-elle être stérile, il ménageait son avenir dans Tun et Tautre parti. Il alla donc retrouver le baron de VitroUes qui l'attendait en compagnie de M. LangsdorflT, et ils reprirent tous trois la route de Sain t-Cloud. MM. Charles Laflitte et Savalette les accompagnaient et leur servaient de sauve-garde. La journée du 29 avait été doublement remarquable. Le peuple y rendit le trône vacant. La bourgeoisie prit ses mesures pour en disposer. D'un côté le labeur, de Fautre la récompense. Alors, comme toujours, des victimes sans nom ser>'irent de piédestal à des ambitieux sans cœur. Au moment où les ténèbres se répandaient sur Paris, le général Pajol montait tristement la me de Chabrol. -H «e retourne vers M. Degousée, qui l'accompagnait, et lui tfK: ((Vous meniez au combat des hommes déterminés : pou

The text on this page is estimated to be only 28.41% accurate

CBAPITU ▼. 291 « vez-vous compter sur leur zèle? — Sans doute. — As-tu pour leur donner l'ordre d'arrêter les députés? — » Oh ! pour cela, je n'oserais en répondre. — Dans ce cas, « la révolution est avortée. » Les alarmes, au château de Saint-Cloud, avaient cessé depuis quelques heures. Le grand salon donnant du côté de Paris présentait un étonnant spectacle. Le roi était assis avec M. de La Fayette. Ses derniers mots, dit à To Dieux d'un ton sévère : « Si vous aviez fait cela, Monsieur, je vous aurais hautement désavoué, j'ai vu la nuit était venue, et on allait se séparer, quand le duc

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

de Mortemart s'approcha du Dauphin et le pria de révoquer, au moins pour lui, que le rri envoyait i Paris aver une mission, ia consigne qui coupait toute commuoiatioi entre Paris et SaJnt-Cloud. «Comment?... la consigne!... H c'est bien... nous verrons... ii Le duc de Mortemart nr put pas obtenir une réponse plus précise. Il se retira dini son appartement, plus adligé que surpris, car il sentiil peser sur son cœur ces paroles de Charles X : « Heumn « qu'ils ne m'imposent que vous! paroles bien amèrt». adressées à un homme qui croyait jouer sa tête pour le silut de son roi ! Mais Charles X ne se fiait qu'k ceux qai avaient unassez grand fonds de bassesse pour asservir saiv réser>c leur pensée à la sienne. C'était peu connaître l'art de régner, qui consiste, non pas & annuler l'initiative du génie d'autrui, mais à se l'approprier, connue Grem Louis XIV et Napoléon. Du reste, et par une de ces contradictions faciles à coidprendre dans des journées aussi pleines d'imprévu, Charles \ montra autant d'hésitation quand leduc de Mortemaiil voulut remplir sa mission, qu'il avait mis d'empressement ù la lui faire accepter. «. Sire, lui disait son nouveau min nistre, le temps presse : il faut que je parte. ■ Etiern répondait : « l*as encore, pas encore : j'attends des oov0 velles de Paris. « Pendant la nuit arrivèrent MM. d'Argout et de VitroUe». Ils coururent chez H. de Mortemart pour le soUicîterà une décision prompte. Mais comment me faire reeonnallR « dans la capitale, disait le duc de Mortemart.^ Vonln« vous que je m'y présente comme un aventurier politique? , n Il me faudrait, au moins, la signature dn roi. nouveaux venus insistèrent. Ilsavaioit vu fturisd dD roi. ■ Le(j teisdamot»]

GHAFmS T. 293 de ces situations violentes où il suffit d'une minute pour donner comme pour enlever un empire. li fut donc décidé qu'on rédigerait à la hâte des ordon4iances révoquant celles du. 25 ^ rétablissant la garde nationale, dont le commandement était confié au maréchal Maison ; nommant M. Casimir Périer aux finances et le général Cférard à la guerre. Mais tout manquait : encre^ plumes, papier; on n*avait pas même de protocole qui pût sor>'ir de modèle ; on eut beaucoup de peine à sortir de ces petits embarras, fils imperceptibles auxquels Dieu se plaît à suspendre le destin des Tamilles royales ! La difliculté saccrut quand il fallut obtenir la signature de Charles X. IH)ur parvenir jusqu'à son appartement, il y avait plusieurs lignes de garde.

394 HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. « lui. Voulez-vous qu'on l'introduise? — Le baron de Vitrolles? Oui, qu'il entre. « On appela H. de Vitrolles. Il sortait de l'appartement de M. de Polignac. Il avait trouvé le prince à moitié endormi, et comme il lui demandait par quelle inconcevable témérité il avait jeté un aussi orgueilleux drapeau à l'esprit révolutionnaire, n'ayant à sa disposition qu'un sept mille hommes, et les états en portaient treize « mille », avait répondu le prince de Polignac. M. de Vitrolles s'étant approché du lit du roi Charles X fit signe au duc de Mortemart de se retirer. Le ministre, blessé, dit à voix basse : « Ah ! s'il ne s'agissait pas de sauver la tête du roi ! », et il sortit. En apercevant, dans de semblables circonstances, celui qui avait toujours exercé sur son esprit un si puissant empire, Charles X prit un visage sévère : « Comment ! c'est vous, M. de Vitrolles, qui venez m'engager à céder devant des sujets rebelles ! » M. de Vitrolles répondit avec vivacité qu'au point où en étaient les choses, il n'avait pas cru pouvoir donner à son roi une plus grande preuve de dévouement. et que ce serait le tromper que de chercher à lui adoucir l'amertume de cette situation. « Je vais plus loin, ajouta-t-il, et je doute que votre majesté puisse désormais rentrer dans l'ordre révolté ; je sens que la dignité de votre couronne en recevrait une rude atteinte ; mais que faire ? Comment vaincre une rébellion de toutes parts soulevée ? Mieux vaudrait cent fois transporter ailleurs le centre de cette guerre cruelle. « Croyez-vous pouvoir compter sur la Vendée ? Je suis prêt à me dévouer jusqu'au bout. » Charles X parut un moment réfléchir. « La Vendée ! dit-il, comme répondant à ses propres pensées... c'est bien difficile !... bien difficile L. »

The text on this page is estimated to be only 15.42% accurate

Le dur de Hortemart fut rappelé. Les dispositions du roi lui parurent tout à fait arrangées. Son accablement avait fait place à une sorte d'ardeur singulière ; il mit promptement de Tempressement à signer les ordonnances, s'arrêtant tout au plus dans ses concessions, à certaines limites. Voilà comment la monarchie rendit son épée. Quand le duc de Mortemart sortit de la chambre du roi, il faisait presque jour. Il rencontra H. de Polignac sur la terrasse. H. de Polignac dit : « Quel malheur que mon épée se soit brisée entre mes mains. j'en ai blâmé la cause sur des « bases indestructibles ! » Puis se retournant vers H. de Mortemart : « Ne craignez point que je sois un obstacle à votre mission. Vous partez pour l'armée, moi j'irai vous rejoindre. H. de Mortemart ne calèche point. M. de Mortemart jouera avec vous à tout prix c'est tout »

296 HISTOIRE M NX ANS. taie. Du Point-du-Jour au pont de Grenelle, il remarqua que tout était solitude et silence. Il entra dans Paris en escaladant un mur dans lequel avait été pratiquée une brèche, par où on Taisait passer des vins de contretMinde. Sans cravate et sa redingote sur le bras, il marchait mêlé à quelques hommes du peuple, dont il déjouait la surveillance par des propos militaires *, et c'est ainsi qu'il arriva sur la place Louis XV. Il était environ huit heures du matin; la ville était muette et toutes les fenêtres étaient fermées ; on n'apercevait dans les rues que de tranquilles passants.)> C'est le calme de la force », dit le duc de Mortemart à ceux qui l'accompagnaient. Les parisiens avaient employé la nuit à construire des barricades, pour mettre la ville à l'abri de toute attaque. Des lampions, placée aux fenêtres et sur les pierres amoncelées dans les rues, éclairaient les travailleurs, groupés de distance en distance. De quelle condition étalait ces travailleurs ? pour qui veillaient-ils auprès de ces moDceaux de pierres? et quel était leur espoir? On attendit s'élever, du sein des quartiers reculés, des clameurs étranges, aussitôt suivies d'un long silence. Et les patrouilles de bourgeois s'arrêtaient pour écouter cette voix du peuple dans la nuit. On veillait aussi à l'hôtel LaflBtte.

The text on this page is estimated to be only 18.80% accurate

CHAPITRE m. 30 JViLUT. — DbcuMkm wr le cboii d'un roi. — Influence de M. Laflitle. — lèle du poſte Bèranger dans U rétoluUon. — Démarebe puérile de MM. Tbien et Mi(Hiet. — Obcucle à U caBdkUlure du due d*Orléuit. — Le due de Chartreteoort riique d*éCfe fuiillé. - Lutte entre les répubUcaint et les Orlèaniatea. — Lellru •inf ulière écrite du cbâteau de NeuUly. — MM. Tbiert et Scebffer à NeuIHy. — Ifoble attitude de la ducbene d*Criétna. — Lrt oflirci de M. Tbiert aœepléei pir Mme Adélaïde. — Irréaolutioa du ducd*Orléana. — Les députés réunit au PakbBourbon. — M. de Cbateaubriand et let pain de France. — Déclaration de la Cbambre. — Réunion républicaine cbei Lointler. — DépuUtkM envoyée ptreHla réunion à rHMeMe-TiHe. ~ Étourditatiint de Lafiyetle. — M. de Suaty à l'HMelHle-ViUe. — Programme det plut bardit révolulionnaireret de cette époque. — Ce qui alort pouvait être oté. — Le parti bonaptrtite. — Anarchie à SaintCloud. — lian de guerre drilepropoié à Cbarict X. — Udnc de Raguae inanité par le Dauphin. — Le triomphe du parti orléanitte compromis par rabaenee et let béiitationt du duc d*Orléant. — Remarquable exemple de batteate. — Le duc d*Orléant entre rnrlivcment dant Parla. — Entrevue nælnme du prince avec M. de Morlcmart — Terreur de la dueheate de Betri à flainIrClond : hiite de la famWi royale. — Tritictae det aoldatt. I^ monarchie éUit vaincue ! le peuple campait ſur U place publique : qu'allait-on faire? Le 30, à la pointeau jour, M. de Glandevès entrait chei M. Laditte. Voici la conversation qui ſ'engagea entre ces deux personnages. — Elle était importante et fut ſolennelle :

The text on this page is estimated to be only 14.62% accurate

H Monsieur. dit au banquier le gouverneur des Tuileries. « vous voilà maître de Paris depuis vingt-quatre heures ». « Voulez-vous sauver la monarchie ? — Laquelle. Monsieur ? n'est-ce pas celle de 1789 ou celle de 1814 ? — La monarchie constitutionnelle. — Pour la sauver, il n'est qu'un moyen. « c'est de couronner le duc d'Orléans ». — Le duc d'Orléans. Monsieur ! le duc d'Orléans ! mais le reconnaissez-vous ? — Depuis quinze ans. — Soit. Quels sont les titres du « duc à la couronne ? Cet enfant que Vienne a élevé (mit à invoquer du moins le souvenir de la gloire paternelle : car il faut bien en convenir, le passage de Napoléon à la France dans la mémoire des hommes est une trace enflammée. 1. Êtes-vous quel prestige environne le duc d'Orléans ? Le peu qu'il en a dit « seulement son histoire ? Et combien de fois a-t-il osé prononcer son nom ? — J'y vois un avantage, et même un inconvénient. Privé de toute puissance sur les imaginations, il en aura d'autant moins de facilité à s'imposer des limites dans lesquelles il est bon que la royauté soit contenue. Et puis le prince a des vertus privées qui sont pour moi une suffisante garantie de ses vertus publiques. Sa vie est exempte des impuretés scandaleuses qui ont souillé celle de tant de princes. Il se respecte dans la femme : il se fait aimer et craindre de ses enfants. — Ses vertus communes et qui ne sont pas tellement hautes qu'elles ne puissent (Mme

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

GHAMfmB VI. S9t « Cent-Jouni) une attitude qui fit planer sur lui les plus « étranges soupçons? Qu'on Tait calomnié, iorsqu on Ta c(représenté caressant tous les partis depuis 1815, se fai((sant restituer son apanage malgré les lois, jetant Tépou«< vante parmi les acquéreurs de biens nationaux, par ses « procès multipliés, humble à la Cour, et, au dehors, cour« tisan de tous les brouillons, c'est possible, c'est probable, « si vous le voulez. Mais, enfin, ce qui est certain, c'est M que lx)uis XVIII l'a mis en possession de vastes do«« niaines ; c'est que Cliarles X est personnellement interu venu auprès des Cliambres pour lui assurer, au moyen u d'une sanction légale, un apanage indépendant; c'est, « enfin, qu'on lui a gracieusement accordéce titred'altesse « royale qu'il avait si fort désiré. Comblé de bienfaits par « les atnés, il n'est pas dans une position qui lui permette « de recueillir leur héritage, et lui-même souffrirait-iU s'il u le savait, qu'on attisât en son nom l'incendie qui doit « dévorer sa famille ! — Ce n'est pas de l'intérêt personnel « du prince qu'il s'agit ici, Monsieur le baron ; il s'agit de « l'intérêt du |mys menacé par l'anarchie. Je n'examine « |)as si la situation du duc d'Orléans est pénible pour son « rœur,maissisonavénementestdésirablepour la France. u Or. (luel prince est plus libre des préjugés qui vieiuient ce d'entraîner la ruine de Charles X? Quel prince a fait « plus hautement profession de libéralisme.^ Etâ la com« binaison qui le couronnerait, quelle autre est, seloD « vous, préférable.^ — Si vous croyez Charles \ cou|>able^ « vous rec^oniialtrez, du moins, que le duc de Bordeaux est « innocent? Conservons-lui la couronne. On l'élèvera dans « de bons principes. Lafayette veut-il bien sini*àrement k « république? — 11 la voudrait, s'il ne craignait un boa

The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate

CHAPtriB Tl. 301 être accessible à Tenthousiasine. Quand il vit que le In^ne de Charles X chancelait, il se demanda tout de suite où était la puissance. Elle était dans la bourgeoisie, et il en aurait, au besoin, trouvé la preuve en lui-même. IH)ète, s'il sVtait contenté de célébrer la grandeur du peuple associée aux souvenirs de la gloire impériale, son génie serait resté long-temps ignoré. Mais à côté des strophes où il chantait TEmpereur, il avait publié des couplets contre la sottise des rois légitimes et Tinsolence des nobles. Il s'était fait ainsi adopter par la banque et le haut commerce. Delà sa fortune littéraire. Du salon sa renommée était descendue dans fatelier , et sa popularité fut immense. Une pouvait donc se faire aucune illusion en 1830 sur la prépondérance de la bourgeoisie. Et comme elle n'avait qu'un chef possible, le successeur du régent : que d'ailleurs Napoléon II n'était pas là, Béranger devint l'âme du parti orléaniste. Il fit peu par lui-même, à la vérité, mais beaucoup par les autres. Il ne se mit guère en évidence; mais, par ses conseils, religieusement écoulés, il agit fortement sur les meneurs de la bourgeoisie. Sans lui, par exemple, il est douteux que M. Laflitte eût mis à réaliser leur commune espérance autant de suite et de fermeté. Quant aux motifs de cette détermination de Béranger, l'histoire doit-elle les condamner ou les absoudre? Ni l'un ni l'autre. En soutenant M. LaRitte dans les voies de l'orléanisme, Béranger eut soin de le prémunir contre leur royale créature. Craignant la faiblesse de son ami, le prévoyant poète lui recommanda de ne se point laiaaer faire ministre et de se réserver, le cas échéant, pour une révolution nou

302 HISTOIIIIE MS DIX AMS. velle. Le choix de Béranger ne fut donc ni égoïste ni tout à fait aveugle. Mais on peut lui reprocher de n'avoir pas compris que, dans un mouvement qui mêlait toutes choses, rien n'était impossible avec de Ténergie. Le peuple, jeté sur la place publique, savait trop peu ce qu'il voulut, pour ne pas donner à ceux qui se seraient mis résolument à sa tête le prix de Taudace intelligente et vertueuse. Les grandes actions, après tout, ne naissent jamais que d^une folie sublime. Malheureusement, ne pas savoir oser est recueil des esprits trop pénétrants. Béranger voulut un roi, tout en se défiant de la royauté, parce qu'il vit clairement et promptement qu'il était plus facile de faire une monarchie que d'établir une république. U était sincère, il était loyal ; mais il fut dupe de sa propre clairvoyance. Le duc d'Orléans eut donc pour lui, dès le lendemainB de la victoire du peuple, la puissance des noms et celle des idées : Jacques Laflitte et Béranger. , M. de Glandevès venait de quitter M. LafBtte, lorsque celui-ci vit entrer MM. Thiers, Mignet et Larréguy. Le projet d'une proclamation orléaniste fut arrêté. M. Thieis la rédigea , et il fut convenu qu'on la publierait dans le National^ le Courrier Français et le Commerce. Pour renverser une dynastie, il avait fallu l'effort de tout mi peuple ; pour en créer une autre, était-ce donc assez d'un député et de trois journalistes? Toutefois, rinsouciance du peuple, qui était un enooQragement aux projets des Orléanistes, pouvait, sdon les circonstances, leur opposer un obstacle sérieux. LmnsqM, le 30, MM. Thiers et Mignet, suivis de quelques amis, sortirent des bureaux du National, se dirigeant vere k]ilace de la Bourse, et distribuant à la foule, en chîflboB de pa

CBâtmuE VI. aoi pier, le panégyrique du duc d'Orléans, ils
 durent être frappés de rétonnement qu'ils excitaient. Sur la place de la
 Bourse, leur émotion dut redoubler, car des sifflets les V accueillirent. •
 L'élévation du duc d'Orléans avait naturellement pour contradicteurs les
 jeunes (^ens^qui, dans la charbonnerie, s'étaient prononcés pour Lafayette
 contre Manuel. Aussi coururent-ils semer dans Paris leurs défiances et leurs
 anlipathies. Quand M. Pierre Leroux, par exemple, vint annoncer aux
 combattants du passage Dauphine le complot (lui se tramait, ce ne fut qu'un
 cri de fureur. « S'il en est « ainsi, disait-on, la bataille esta recommencer, et
 nous « allons refondre des balles. » Témoin de c«tte explosion de colère par
 lui-même excitée. M. Pierre Leroux se rendit précipitamment à THùel-de-
 Ville pour avertir M. de Lafayette. Il lui peignit sous de vives couleurs ce
 qui se passait, lui rappela quelle mission lui imposait dans les circonstances
 présentes l'impulsion toute républicaine qu'il avait voulu donner à la
 cliaritonnerie, et finit en lui représentant que l'avènement au trône d'un autre
 Bourbon serait le signal d'une Unie nouvelle et terrible. Assis dans un vaste
 fauteuil, l'œil fixe, le cor|»s immobile, M. de lafayette semblait frappé de
 stupeur. M. de Boismilon entre tout-à-coup. Il venait[demander la lil)erté
 |H)ur le fils aîné du duc d'Orléans qui, ayant abandonné son régiment à
 Joigiiy, avait été arrêté par le main* de Mont rouge, M. Leullier. u Il faut,
 au moins, qu'on vous « laisse* le temps dedéliliérer », dit M. Mem* l^roui à
 lafayette-, et M. de Boismilon étant sorti, M. Pierre Leroux écrivit
 rapidement l'ordre de maintenir l'arrestation.

904 BISTOIKE ME DIX AKS. 11 présentait le papier à M. de Lafayette, qui était sur le point de signer, lorsque parut en uniforme de garde national M. Odilon Barrot. U entraîna dans une autre pièce le vieux général, qui, cédant à de plus timides conseils^ envoya M. Comte à Montrouge pour faire mettre le jeune prince en liberté. D'un autre côté, le bruit de cette arrestation s^était répandu sous le péristyle du théâtre des Nouveautés, où bivouaquait, sous les ordres de M. Etienne Arago, une bande d^hommes violents et audacieux, a C'est un prince! crièrent-ils : allons le fusiller. » Et ils se mirent en marche. Ne pouvant les retenir, leur jeune chef écrivit i M. de Lafayette que la vie du duc de Chartres était en péril, et qu'il n'avait qu'à se hâter s'il voulait la sauver. Lui-même il eut soin de faire faire à ses gens un détour immense. A quelques pas de la barrière du Maine, sous prétexte qu'ils avaient besoin de repos, il les fit coucher dans les fossés du chemin, et courut prier le chef du poste qui veillait à la barrière, de ne point les laisser sortir en armes quand ils se présenteraient. Puis il poussa jusqu'à Montrouge, où M. Comte était déjà arrivé. Le duc de Chartres se rendit aussitôt, précédé par MM. Baudrand et de Boismilon, à k Croix-de-Bemy , où, pour lui faire donner des chevaux de poste, M. Leullier dut faire valoir sa qualité de maire. Ca jeune homme était tout tremblant, bien qu'il ignorât jus* qu'à quel point il venait de courir risque de la vie. Car que serait-il arrivé si M. Etienne Arago avait fait pour le perdre tout ce qu'il fit pour le sauver. Et qui peut dire quelle eût été alors la direction des événements? Le duc d'Orléans aurait-il pu ramasser une couronne danslesang de son fils.^ Un quart d'heure gagné, un quart d^heura

CHAFIHE ▼!. 305 perdu. . . . c'est donc à cela que tiennent les destinées d'une race ! Rude leçon donnée à l'orgueil ! Les Orléanistes ne manquèrent pas de prétendre que le duc de Chartres avait quitté Joigny pour venir mettre son épée au service de l'insurrection. Leurs adversaires allirmaient, au contraire, qu'il était venu prendre les ordres de Charles X. Ce qui est certain, c'est que M. d'Orléans, qui avait su faire d'une arrestation patriotique une hospitalité généreuse, venait de rendre en cette circonstance à la maison d'Orléans, un incalculable service, qui fut vite oublié ! Quoiqu'il en soit, entre les républicains et les Orléanistes, la victoire ne pouvait demeurer long-temps douteuse. Ceux-ci avaient l'immense avantage d'un gouvernement tout prêt. M. d'Orléans put donc s'emparer impunément de toutes les prérogatives de la souveraineté, et ce fut lui (lui envoya d'Orléans à Rouen pour y diriger la révolution. On fut aussi chez lui que les députés se réunirent dans la matinée du 30. Dans cette réunion, présidée momentanément par le duc d'Orléans, il y eut de d'affreuses divisions : « elle nous brouillerait avec l'Europe. « Le duc d'Orléans n'est qu'un prince dévoué à la cause de « la révolution. * u Le duc d'Orléans ne s'est jamais battu contre nous. u Le duc d'Orléans était à Jemmapes. I. an

The text on this page is estimated to be only 19.64% accurate

a Le duc d'Orléans est un roi citoyen. H Le duc d'Orléans a porté au feu les couleurs triro« lores ; le duc d'Orléans peut seul les porter encore, yorn « n'en voulons point d'autres. H Le dnc d'Orléans ne se prononce pas. Il attend doIk u vœu. Proclamons ce vœu, et il acceptera la Charte « comme nous l'avons toujours entendue et voulue. C'«l ■I du peuple rran;ais qu'il tiendra sa couronne, u Cette proclamation était rédigée avec beaucoup d'art. On y répétait fri^uemment le nom du duc d'Orléans, pour que ce nom, peu connu du peuple, se gravât iiéanmoàB dans son esprit. En y parlant du drapeau trirolore et it Jemmapes à une foule peu soucieuse des formes politiques. on intéressait k l'élévation de l'élue de la bourgeoisie ce sentiment national qu'avaient si puissamment exalté le& victoires de la République et de l'Empire. Enfin on invoquait, pour mieux la détruire, la souveraineté iju peuple : vieille ruse des ambitieux sans courage ! La lecture d'un pareil manifeste devait naturellement émouvoir l'assemblée. L'éloge du duc d'OrlèaQs passa de bouche en Inucbe. Que fallait-il de plus pour créer un parti puissant juirmi ces bommes? Le due d'Orléans, c'était li monarchie et un nom! Le gt>néral Dubourg s'élanL présenté sur ces entrefaites en liabit de général et une cravacbc à la main, les députés nevirent dans sa visite qu'une insolente témérité. On refusi de l'entendre et mt^me de le recevoir. L'autorité légale s'organisait déjà sur les débris des pouvoirs insurrectionnels, et la domination des bommes tout à Gut noui'eaux commençait à pdlir devant la puissance des ré|>utatioo> ac(|uiscs.

CBAPITBE Tl. a07 Mais il importait de détourner au profit de la monarchie l'autorité morale de cette révolution, dont la force matérielle était alors sur la place de (irève. Les députés résolurent d'opposer le Palais-Bourbon à l'Hôtel-de-Ville, et, sous prétexte qu'aucune délibération sérieuse ne pouvait avoir lieu dans la maison d'un simple particulier, ils convinrent de se réunir vers le milieu du jour au palais législatif. (Tétait bien comprendre la situation. Le pouvoir n'a jamais plus de prestige que le lendemain des perturbations violentes et subites; car, ce qui étonne et embarrasse le plus les hommes rassemblés, c'est de se voir sans maître. Toutefois, on ne pouvait donner la couronne au duc d'Orléans sans savoir jusqu'où irait, au besoin, l'essor de son ambition. On lui avait déjà expédié quelques messages. La lettre suivante^écriteauchâteaudeNeuillyle30juillet. à trois heures et quart du matin, par un des messagers t\viv M. Lndltte, la veille, avait envoyés au prince, donnera une idée des dispositions où Ton se trouvait à Neuilly : « Le duc d'Orléans est à Neuilly avec toute sa famille. « Près (le lui, à Hiteaux, sont les troupes royales, et il « sullirait d'un ordre émané de la (k)ur pour l'enlever à la « nation, qui peut trouver en lui un gage puissant de sa u sécurité future. (« On propose de se rendre chez lui au nom des auto« rites constituas, convenablement accompagnées, et de u lui offrir la couronne. S'il op|)osait des scrupules de « famille ou de délicatesse, on lui dira que son séjour à ce Paris importe à la tranquillité de la capitale et de la ' i>XXe IcUrp, publiée dai» le Mémorial de ruéiei-df^l elle, est encore entre les nuini de M. Hippohte Booneller.

The text on this page is estimated to be only 18.88% accurate

n France, cl qu'on est obligé de V\ metlrc en sûreté. end»nt Il
charger d'une semblable mission? Que Monsieur l'ait n os(' . je le conçois : il
nous connaît peu^maisvousqai II avez été admis auprès de nous, qui avez
pu i II cier ah! nous ne vous pardonnercHttji

CBAPITRK VI. 300 Devant d'aussi nobles répugnances les deux envoyés restaient interdits, lorsque M^{'''} Adélaïde sur>'int, suivie de M^{'''} de Montjoie. M^{'''} Adélaïde avait trop de virilité dans l'esprit, et au fond de lame trop peu de tendresse religieuse, pour se plier à des considérations de famille. Cependant, pénétrée quelle était des dangers dont son frère était entouré^ elle se hâta de dire : « ^u'on fasse de mon frère un président, un « garde national, tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on n'en « fasse pas un proscrit. » Ces paroles étaient l'expression naïve et fidèle des sentiments du prince en ce moment. Mais ce que M. Thiers venait offrir, c'était une couronne, et M^{''*} Adélaïde n'avait garde de repousser une offre aussi séduisante. Dévouée entièrement au duc son frère, dont elle partageait les vues et sur qui elle exerçait quelque empire, elle avait ri^vé pour lui des grandeurs dont elle le jugeait digne, l'ne seule crainte parut la préoccuper. Qu'allait penser l'Kurope.^ S'asseoir sur ce tn^ne d'où Louis \V1 n'était descendu que pour aller à l'échafaud, n'était-il son élévation de digue aux passions déchaînées ; qu'il y avait quelque chose de grand à sauver en France ; et que, s'il était trop tard pour la légitimité, il était temps encore pour la monar

310 HISTOIRE DE DIX AMS. chie ; qu'après tout il ne restait plus au duc d'Orléans que le choix des périls, et qu'en l'état des choses, fuir les dangers possibles de la royauté, c'était affronter la république et ses inévitables tempêtes. De telles raisons n'étaient pas de nature à toucher l'âme humble et pieuse de la duchesse d'Orléans, mais elles se firent aisément accepter de M^{lle} Adélaïde. Enfant de Paris, comme elle disait elle-même, elle offrit de se rendre au milieu des Parisiens. On convint que le duc serait prévenu, et M. de Montesquiou lui fut envoyé. Il était alors au Raincy, où il s'était réfugié. A la nouvelle des événements qui se préparaient, il monte en voiture*, M. de Montesquiou, à cheval, le précédait. Bientôt le bruit des rues semble s'éloigner. M. de Montesquiou tourne la tête : la voiture du prince regagnait le Raincy de toute la vitesse des chevaux. Effet naturel des incertitudes dont le duc d'Orléans était tourmenté ! L'heure des résolutions décisives était venue pour lui • elle le trouva irrésolu et défaillant. Ne pas courir aux distributeurs de vaine popularité, mais les attirer à soi peu à peu, éviter toute démarche d'éclat en faisant croire néanmoins qu'on s'engage, ne rien refuser, avoir l'air de promettre beaucoup, ménager dans les agitateurs influents les futurs conservateurs d'un régime nouveau, se faire porter par le mouvement des partis sans se laisser entraîner par eux, tel avait été, durant la Restauration, le rôle qu'à la Cour on prêtait à Philippe, duc d'Orléans. Doué de ce genre de courage qui, pris au dépourvu, tient tête à la circonstance, mais non de celui qui envisage sans trouble les lointains périls, il avait passé de longues années à prévoir une catastrophe et à la redouter. Ne voulant à au

dunrtc n. SU cun prix ^tre enveloppé dans quelque grand naufrage, et n'étant pas de ces fortes âmes k qui Tinfortune est bonne pouR'u quelle soit illustre, il donna d'abord k la Cour des conseils intéressés, mais sincères. Repoussé, il ne songea plus qu'à se créer dans la famille royale une existence à part. Il temporisait avec son destin. S'emparer des dépouilles des siens, en jouant sa tête dans la partie, était un attentat trop au-dessus de son cœur. Il voulait se préserver de leur chute : voilà tout. Il n'aurait jamais sacrifié à rimprévu, et n'était capable d'aucune de ces témérités héroïques dont se compose le rôle des ambitieux. Au premier bruit de la révolution qu'il avait prévue, on dut chercher à lui prouver que, pour rester propriétaire, le plus sûr était de devenir roi. Car en prenant la couronne, il conser>'ait ses domaines. De retour à Paris, M. Thiers raconta partout avec enthousiasme Taccueil gracieux qu'il avait f^u des princesses, faisant entrer dans le récit de tout ce qui Tavait charmé mille détails puérils, inexacts, peât-être, et jusqu'au verre d'eau (|ue lui avaient offert des mains presque royales, fjait-ce un piège tendu à la vanité crédule des lK>urge

312 HISTOIRE DE DIX ANS. de M. Lafitte faisaient donc courir le bruit que tout était prêt pour l'installation du duc d'Orléans ; que lui seul était en état d'empêcher le retour du despotisme, et de mettre un frein à la démagogie. Ces discours, adroitement répandus, rassuraient les timides, encourageaient les faibles, fixaient les irrésolus, et créaient en réalité la puissance du parti qu'on représentait comme si puissant, le courage de la plupart des hommes se composant de beaucoup de lâcheté. Nommé président par acclamation, M. Lafitte ouvrit la séance, et M. Bérard annonça la prochaine visite du duc de Mortemart. Alors ceux-là durent être saisis d'un profond sentiment d'amertume et de pitié, qui virent à quelle sorte tous ces pâles législateurs attendaient l'arrivée d'un envoyé du roi. D'une part, ils pouvaient entendre les clameurs victorieuses du dehors ; de l'autre, leur vieux maître semblait encore les surveiller de Saint-Cloud. Entre ces deux périls, la plupart composaient leur attitude et leur visage, pour ne pas risquer leur fortune du lendemain. Un seul membre siégeait sur les bancs réservés aux défenseurs de l'antique monarchie : c'était M. Hyde de Neuville. Il se leva, et, d'une voix attristée, il demanda qu'une commission composée de pairs et de députés fût chargée de proposer des mesures propres à concilier tous les intérêts et à mettre en paix toutes les consciences. Cette proposition répondait parfaitement aux incertitudes qui pesaient sur toutes ces âmes chancelantes : elle fut favorablement accueillie, et on allait procéder à la nomination des commissaires, lorsque le général Gérard annonça que quinze cents Rouennais, en marche pour Paris,

CHAFITMC VI. 313 venaient d'arriver, amenant plusieurs pièces de canon, qu'on avait placées sur les hauteurs de Montmartre. Ces images de guerre apportées au milieu de l'assemblée, y produisent une sorte de frémissement. On se trouble, on s'agite et au milieu des plus vives préoccupations, les noms suivants sortent du scrutin : Augustin Périer, Sébastiani, Guizot, Delessert, Hyde de Neuville. Le choix de pareils commissaires indiquait assez qu'aux yeux des députés, Charles X n'avait pas encore cessé d'être roi. Les commissaires prirent le chemin du Luxembourg. L'inquiétude de M. Laflotte était visible : il sentait la victoire lui échapper. Tout-à-coup M. Colin de Sussy entre, tenant à la main les dernières ordonnances de Charles X. Ou'on les eût accueillies, c'en était fait sans doute de la candidature du duc d'Orléans. Aussi la fermeté du président fut-elle inébranlable. M. de Sussy dut se retirer. Mais des dangers d'une autre nature menaçaient la faction orléaniste. Le peuple réuni autour du palais demandait à être admis. Une lettre fut remise au président : ce désir y était énergiquement exprimé. Or, la publicité des séances, en de pareils moments, c'est le forum. M. l'abbé, qui avait voulu que l'assemblée des députés se tint dans l'enceinte législative, pour que leurs débats eussent un caractère plus solennel, M. l'abbé laissa tomber négligemment ces mots : « Ceci n'est pas une séance, mais une simple réunion de députés. » Et tout fut dit. Les pairs de France, de leur côté, s'étaient rendus au palais du Luxembourg. Là, parmi MM. de Broglie, Mole, Intérêt, de Choiseul, de la Roche-Aymon, de Jigny, de

314 HISTOIRE DE DIX ANS. Tarente, de Dreux-Brézé, on remarquait le duc de Mortemart. pâle encore d'un long évanouissement; le vieux marquis de Sémonville, et le poète de toutes les ruines, le vicomte de Chateaubriand. Il était arrivé dans ce palais d'une aristocratie dégénérée, au milieu des acclamations et porté sur les bras d'une jeunesse enthousiaste. Pourtant, il ne venait là que pour sauver d'une atteinte dernière la majesté des choses qui ont long-temps vécu. Assis à récart, mélancolique et triomphant, il resta quelque temps muet et comme en proie à toutes les puissances de son âme. Mais bientôt sortant de sa rêverie et s'animant, il exorta ses collègues à une fidélité intrépide. « Protesco(tons, s'écriait-il, en Taveur de la monarchie mourante. ((S'il le faut, sortons de Paris-, mais, en quelque lieu que « la force nous pousse, sauvons le roi, Messieurs, et coo((fions-nous à toutes les bonnes chances du courage. » Puis, comme si l'ovation qu'il venait de recevoir eût jeté quelque trouble dans ses pensées : « Songeons aussi, ((ajoutait-il avec exaltation, à la liberté de la presse. Il y « va du salut de la légitimité. Une plume, deux mois ! et ((je relève le trône. » Illusions de poète ! Les amis des bourgeois de la bourgeoisie entrèrent, demandant pour leur élu la lieutenànce générale du royaume -, et du sein de cette assemblée de ducs, peu de voix s'élevèrent eïï faveur d'une puissance qui était à son déclin. C'est que la bassesse humaine se réfugie volontiers sous Téclat des hautes positions. Les trahisons les plus illustres sont les plus fréquentes. Cependant, au Palais-Bourbon, on attendait avec anxiété le retour des commissaires. M. Dupin faisait entrevoir toat ce qu'avait de périlleux la situation violente de Paris.

Cf l'APmUE Tl. 315 M. Kératry demandait qu'une décision fût prise, et Benjamin Constant, que cette décision fût radicale. Enfin, de rH(Mel-de-Ville, où mille rumeurs diverses venaient Tassiéger, l'^fayette envoyait dire aux députés de ne pas se hâter, et de ne pas livrer sans conditions la couronne. Sur ces entrefaites, les commissaires parurent. Le général Séhastiani rendit compte de la manière dont ils avaient accompli leur mission ; et lui qui, ce jour-là m^me, avait prononcé ces mots : // n'y a de national id que le dror peau blanc, il rédigea, de concert avec Benjamin Constant, la déclaration suivante : « La réunion des députés actuellement à Paris a pensé «(qu'il était urgent de prier S. A. R. le duc d'Orléans de « se rendre dans la capitale pour y exercer les fonctions « de lieutenant-général du royaume, et de lui exprimer « le vœu de conserver la cocarde tricolore. Elle a de plus « senti la nécessité de s'occuper sans relâche d'assurer à «< la France, dans la prochaine session des Chambres, « toutes les garanties indispensables pour la pleine et enn lière exécution de la Charte. >» La ItTture de cet acte produisit une grande agitation dans l'assembla. C^ux qui, comme M. I^flitte, connaissaient le duc d'Orléans, comptaient trop peu sur sa hardiesse pour m» pas chercher à le compromettre, ils craignaient qu'une simple invitation ne grossit à ses yeux les périls du moment et qu'il n'insistât plus qu'il ne convient dans ces instants supr^mesoii tout dépend d'une décision prompte. Ils auraient voulu qu'en le déclarant lieutenant-général du royaume d'une manière solennelle et péremptoire, U Chambre le poussât dans les voies de la révolution, dételle sorte qu'il ne pût reculer. Lui sachant une ambition plus

316 HISTOIRE DE DIX AKS. réfléchie que courageuse, plus ardente qu'active, ils auraient voulu couronner ses espérances tout en le dispensant d'avoir de Taudace. Pour ceux, au contraire, qui n'avaient point départi pris, exprimer un vœu qui pouvait sembler révolutionnaire, c'était déjà pousser les choses beaucoup trop loin. Au milieu de cette fluctuation des esprits, la voix de M. Laflitte s'éleva pour demander[^]que la déclaration fût signée à cause de son importance. L'agitation redoubla. « Vous n'avez pas le droit de disposer « de la couronne, s'écriait M. Villemain. — De grâce, ((disait d'un ton larmoyant le vieux Charles de Lameth, u rappelez-vous la révolution et le danger des signatures. ((— Pour moi, dit M. Delessert, tout ce que je vote, je le ((signe.)) Enfin les conclusions du rapport furent adoptées, et une députation de douze membres, dont M. Gallot fut nommé président, eut mission de partir pour Neuilly, et d'aller porter au duc d'Orléans les résolutions ou plutôt les vœux de la Chambre. Il est à remarquer que ni les députés ni leur président n'avaient osé mettre leur signature au bas de la déclaration précitée. Une copie en ayant été envoyée à la commission municipale, M. Mauguin trouva la rédaction adoptée par la Chambre tellement contre-révolutionnaire par le fond et si ambiguë dans la forme, qu'il écrivit sur-le-champ à M. Laflitte qu'une semblable pièce ne pourrait être publiée comme acte du gouvernement que revêtue de la signature des auteurs. Il avait raison. Car à mesure que le dénouement approchait, les républicains redoublaient d'efforts. Réunis chez le restaurateur Lointier, ils y délibéraient le fusil à la main. Science politique, connaissance des affaires, position, réputation.

CHAPtne Tl. 317 grande fortune, tout cela leur manquait. C'était leur faiblesse, c'était aussi leur force. Pouvant tout braver, ils pouvaient tout obtenir. Ils avaient des convictions intraitables, parce qu'il faut avoir beaucoup étudié et beaucoup pratiqué la vie pour arriver au doute. Ils éprouvaient d'autant moins d'hésitations qu'ils se rendaient moins compte des obstacles, et, préparés pour la mort, ils étaient par cela même pour le commandement. Le parti orléaniste les redoutait sans oser les combattre à visage découvert. Il avait donc envoyé au milieu d'eux, pour les décourager ou les désunir, quelques-uns de ses plus ardents émissaires. Rien ne fut épargné par MM. Larréguy et Ciombes-Sièyès pour faire prévaloir dans la réunion l'entière la combinaison qui appelait au trône une dynastie nouvelle, et il faut dire que ces tentatives puisaient une grande force dans l'adhésion de Béranger. La lutte orageuse ne tarda pas à s'engager. Se voyant disputer par l'intrigue ce qu'ils appelaient leur victoire, les républicains de l'Assemblée frémissaient d'indignation. Quelques-uns, avec cet excès de défiance propre aux partis en lutte, accusaient déjà sourdement M. Chevalier, le président de l'assemblée, de vouloir prolonger la séance et traîner les choses en longueur pour laisser les passions généreuses se refroidir et s'éteindre. Un orateur orléaniste fut couché en joue par un membre de l'assemblée. Enfin, on décida qu'une commission serait chargée de porter au gouvernement provisoire, siégeant à l'Hôtel-de-Ville, une adresse qui commençait par ces mots : « Le Peuple hier a reconquis ses droits sacrés au prix de « son sang. Le plus précieux de ses droits est de choisir « librement son gouvernement. Il faut empêcher qu'au

318 HISTCMM K MX AMS. u eu ne proclamation ne soit Taite qui désigne on chef u lorsque la formé même du gouvernement ne peut ètrt* M. Hubert fut choisi pour porter cette adresse à rHùielde-Ville; il partit, en costume de garde national, et accompagné de plusieurs membres de rassemblée, panni lesquels étaient Trélat, Teste, Charles Hingray, Bastide. Poubelle, Guinard, tous hommes pleins d'énergie, de désintéressement et d^ardeur. La députation fendit la foule immense répandue sur la place de Grève. Hubert porUil l'adresse au bout d*une baïonnette. Admis auprès du général Lafayettc, les républicains rentourent avec une sorte de déférence grave et même un peu impérieuse. Hubert lit l'adresse d'une voix fortement accentuée. Puis montrant du doigt sur le plafond la trace toute récente des balles, il adjure l>afayette, au nom des souveiurs du combat, de ne pas laisser périr les fruits de la victoire populaire. 11 ajoute que Lafayette doit compte au peuple de la puissance que lui donne un nom respecté; que s'abstenir serait faiblesse ou trahison. Et il terminées le pressant de |)rendre la dictature. C'était tn^ présumer de son audace. Troublé intérieurement, mais toiyoun maître de lui, il prononça un long discours où son embarras ne se trahissait que par Tincohérence des pensées et la ditTusioii des paroles. Il parla des Etats-Unis, delà première révolution, du rôle qu'il avait joué dans ces grands événements; et bientôt, grâce à lui, la solennité de la proposition ((u'on venait lui faire s*eflaça dans les détails d'une

OUriTAI Tl. 310 conversation familière et sans suite. « Pouvons-nous, au

:} 30 HISTOIRE DE DIX ANS. " à dire? des ministres nouveaux
 nommés par Charles X! Non ! non ! plus de Bourbons ! » Et les
 républicains présents se regardaient Tun l'autre avec inquiétude. Un d'eux,
 M. Bastide, s'élance vers M. de Sussy pour le précipiter du haut des fenêtres
 de l'Hôtel-de-Ville. « Y songes-tu, lui dit « Trélat en le retenant, un
 négociateur! » Alors M. de Lafayette, toujours calme au sein de l'agitation,
 se retourne vers M. de Sussy avec un geste expressif, et rengage en souriant
 à se rendre auprès de la commission municipale. Le général Lobau se
 présente en ce moment et s'offre à guider le comte. Quelques instants après,
 inquiets de ce qui va se passer, les membres de la députation républicaine
 quittent M. de Lafayette pour suivre M. de Sussy. Les uns s'égarent dans
 l'Hôtel-de-Ville, les autres trouvent la porte du cabinet de la commission
 municipale fermée. Ils demandent à entrer : on ne leur répond pas ^
 indignés, ils ébranlent la porte à coups de crosse. On leur ouvre enfin, et ils
 aperçoivent le comte de Sussy causant amicalement avec les membres de la
 commission municipale. Seul, M. Audry de Puyraveau avait une attitude
 passionnée. « Emportez vos ordonnances, s'écrie-t-il alors. Nous ne ((
 connaissons plus Charles X. » On entendait en même temps la voix
 retentissante d'Hubert, lisant pour la seconde fois l'adresse de la réunion
 Lointier. M. Odilon Barrot se hâta de prendre la parole au nom de la
 commission municipale. Il combattit avec mesure et habileté des opinions
 qui venaient d'être exprimées, et ce fut lui qui, dans cette occasion,
 prononça ces mots attribués depuis au général Lafayette : « Le
 duc d'Orléans est

Il fit 46\$ CIAPITAI Tl. 321 désapprobation marquée, et plus d'une fois ses gestes témoignèrent de son mécontentement. Le comte de Sussy, découragé, alla demander à M. de Lafayette une lettre pour le duc de Mortemart; et la députation républicaine se disposait à sortir, lorsque, s'approchant d'Hubert et tirant un papier de sa poche, M. Audry de !*uyraveau lui dit avec vivacité : « Tenez, voici une c(proclamation que la commission municipale avait d*a

322 HISTOIRE DE DIX ANS. ((notre vie, nous les soutiendrons au besoin par Tiosur« rection légale. » Cette proclamation fixe d'une manière très-précise la limite à laquelle s'arrêtaient en 1830 les esprits les plus aventureux, si on excepte pourtant quelques rares disciples de Saint-Simon. Que la religion de T'État Tût abolie; qu'un président fût mis à la place d'un roi ^ que le suffrage universel à un degré ou même à deux degrés fût établi : là venait mourir Taudace des plus bruyants novateurs. Mais la société serait-elle plus heureuse quand le droit de la diriger moralement aurait été enlevé à T'État? Le renversement de la royauté suflirait-il pour rendre désormais impossible dans les relations civiles la tyrannie du capitaliste sur le travailleur ? Le suffrage universel devait-il être]>roclamé comme un hommage rendu à un droit métaphysi(iue, ou comme un moyen sûr d'arriver au changement de Tordre social tout entier ? De telles questions étaient trop hautes pour Tépoque, et plus d'une tempête devait cclater avant qu'on songeât à les résoudre. En 1 830 on ne songeait pas même à les poser. Quoi qu'il en soit, les républicains avaient, vi»-i-vis d'un peuple en mouvement, cet avantage immense que les choses par eux voulues étaient ce qu'il y avait alors de plus net et de plus nouveau. Mais ils manquaient d'organisation, et surtout de chef. Pour juger de rimpulsion que M. de Lafayette était en état de donner aux événements, il suflSt de rapprocher des circonstances où elle Tut écrite, la lettre suivante, adressée par lui au duc de Mortemart et remise à M. de Sussy : ((Monsieur le duc, u J'ai reçu la lettre que vous m^avez fait rhonneur de

The text on this page is estimated to be only 27.37% accurate

eHAFim Ti. asa M m'écrire, avec tous les sentinnents que TOtre caractère u personnel înspire depuis leng-temps. M. le comte de ossible pour moi d'aller vous « chercher. Si vous veniez à THôtel-de- Ville, j'aurais n rhonneur de vous y recevoir, mais sans utilité pour u lobjrt de cette conversation, puisque vos communicau lions ont été faites à mes collègues. » Il y avait dajis cette lettre une sorte de sincérité voilée dont s'accommodent malaisément les passions de parti. L'n chef capable dérrire de telles lignes, dans uti tel moment, eût été bien vitt» calomnié. Poursuivi comme suspect, il eût été bien l>rôs d'tHre frap|H» comme traître. Les hommes de révolution n'ont pas assez de loisir pour soupçonner longt(*mps. Au reste, la carrière était ouverte à toutes les témérités intelligentes. Que n'aurait pu, dans ce désordre, l'appa rente folie d'un grand cœur.^ On parlait bien dans Paris (l'un gouvernement provisoire ^ mais le fait suivant montre (|uelle était l'inanité de ce (louvoir si bizarrement n'douté. \m garde nationale de Saint-Quentin demandait deux ' M. dr I.arayflie commeUalt kl une erreur. Aa reste, le manuscrtt, ^ et! endroit, porte une rature. 4

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

12\ BISTOIRE DE DIX AXS. élèves de TÉcole polytechnique pour la commander: elk avait envoyé, en conséquence, une députatioil k Lafayeite. et lui avait en même temps Tait passer Tavis qu'il senit facile d'enlever le régiment caserne à La Fère. Lafayeite mande auprès de lui deux élèves de TÉcole, et les envni* à la commission municipale. Ils arrivent accompagnés de M. Odilon Barrot. Seul, M. Mauguin se promenait dansb salle. Instruit de Tobjet de leur visite, il prit une plume, et commença une proclamation qui s*adressait au régiment de La Fère. Mais M. Odilon Barrot ayant interrompu son collègue par ces mots : u Laissez-leur faire cela : ik s*y entendent mieux que nous », M. Mauguin céda la plume à Tun des deux jeunes gens. La proclamation faite, le gv^ néral Lobau se présente : on la lui donne à signer. Il refuse et sort. ((Il ne veut rien signer, dit alors M. Ifauguio : « tout à Theure encore il refusait sa signature à unonire K concernant Tenlèvement d'un dépôt de poudres. Il reu cule donc, répondit un des élèves de ^!k^ole polvtechu nique ! Mais rien n est plus dangereux en révolution que « les hommes qui reculent. Je vais le faire fusiller. — T (c pensez-vous ? répliqua vivement M. Mauguin . Faire fusil((1er le général Lohau, un membre du gouvernement pro« visoire ! — Lui-même, reprit le jeune homme en condui« sant le député à la feni^tre, et en lui montrant une u centaine d'hommes qui avaient combattu i la caserne u do l^bylone. Et je dirais à ces braves gens de fusiller ((le bon Dieu, qu'ils le feraient! » M. Mauguin se mita sourire, et signa la proclamation en silence. Ce fut cejour-làquon remit à THôtel-de- Ville un paquet à l'adresse de Tambassadeur d'Angleterre, lord Sluart do Uottisay. Parmi les membres de la commission muni*

CHArmB Ti. 335 eipale^ un seul fut d'avis qu'il fallait prendre connaissance des dépêches. Elles furent renvoyées à lord Stuart sans flu'oii eût brisé le cachet. Tandis que, dans cette arène ouverte aux partis, chacun sagiiait au gré de ses désirs ou de ses croyances^ c'est à peine si quelques voix s'élevaient pour feire retentir le nom de TEm pereur dans une ville qui avait été si long-temps remplie du bruit de ce nom. Deux hommes sans influence, sans réputation militaire, sans passé, MM. Ladvocat et Dumoulin, eurent un moment la pensée de proclamer TEm pire. MM. Thiers et Mignet persuadèrent aisi'ment à Tun que la fortune se livre à qui se hâte, l'autre parut en costume d'oflicier d'ordonnance dans la grande salle de rilarli d'Orléans et le parti impérial! Singularité historique dont le secret se trouve dans la trivialité de la plupart des ambitions humaines! Le (ils de Napoléon vivait au loin. IH)ur eeux qu'animait une vulgaire espérance, attendre, c'était riscjuer le IxMiéficedes premières faveurs, toujours plus faciles à obtenir d'un |K)uvoir qui a l)esoin de se faire pardonner son avènement. IH)urtant, le souvenir de l'Emiieureur palpitait dans le sein du |>euple. IH)ur couronner dans le premier de sa race l'immortelle victime de Waterloo, que fallait-il ? qu'un vieux général se montrât k cheval dans les rues, et criAt en tirant son sabre : Vive Napoléon 11! Mais non. Le général (àourgaud fit seul quelques tentatives. Le 29 on l'entendit protester, à Thùtel Laflitte,

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

326 HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION. contre la candidature du duc d'Orléans ; et, dans la nuit du 29 au 30, il réunit chez lui quelques officiers pour aviser aux choses du lendemain. Conspirer en pleine révolution était au moins superflu. Mais il semble que les luttes civiles déconcertent les hommes de guerre. Napoléon, d'ailleurs, avait amoindri toutes les âmes autour de la sienne. Le régime impérial avait allumé dans les plébéiens qu'il élève si brusquement à la noblesse, une soif ardente de faveurs et de distinctions. Le parti orléaniste se recrute donc parmi ceux à qui, pour ressusciter l'Empire, il n'eût fallu, outre, qu'un éclair de hardiesse, un chef et un cri ! Parmi les généraux dont la fortune se liait aux traditions ini-

sombre découragement. Leur chef, d'ailleurs, ne leur avait-il pas donné l'exemple de Thésitation? Et puis, la désorganisation était complète. Le baron Weyler de Navas, chargé de pourvoir à la subsistance des troupes, s'épuisait en vains efforts. Le pain était amené de fort loin, par petites charretées, et on apportait dans les distributions la plus stricte parcimonie. M. de Champagny, de retour de Fleury où il était la veille au soir, voulait qu'on s'emparât d'un grand troupeau de bœufs qu'il avait rencontré sur la route et qu'on aurait payé en bons. On n'osa pas. On avait osé bien davantage ! Aux embarras de cette situation se joignaient incertitude née de l'ignorance des événements et le danger des malentendus. C'est ainsi que la guerre fut sur le point de se ranimer autour de la royauté et parmi ses défenseurs («ux-mém(*s. Une compagnie de gardes-du-corps couvrait Saint-Cloud du côté de Ville-d'Avray. Dans les bois situés au-delà de ce village campaient les débris d'un régiment de ligne, commandé par le colonel Maussion. Voyant les ravages que la désertion faisait autour de lui, ce colonel rassemble les officiers, les sous-officiers et les soldats restés fidèles; il invoque l'honneur militaire, et montrant le drapeau, « est-ce qu'il ne restera personne, s'écrie-t-il, «< pour aller rendre ce drapeau à celui qui nous l'a confié? » A ces mots, tous se mettent en marche. Les gardes-du-corps apprennent ce mouvement. Le bruit s'était déjà répandu parmi eux que la ligne, qui s'était rangée du parti de l'insurrection, n'attendait que le moment de les charger. L'alarme se répand dans leurs cœurs, et y fait place aussi à la fureur la plus aveugle. Plusieurs d'entre eux tirent leurs sabres et s'avancent jusqu'à la porte de Tille

328 HISTOIRE DE BIX AlfS. d'Avray. ils allaient la franchir lorsqu'un sous-lieutenant de la compagnie de Crol, le colonel Lespinasse, s'élança pour les arrêter. Sa voix est méconnue, tant l'irritation est ardente ! Il pousse alors son cheval en travers de la route, et déclare qu'on n'avancera qu'en lui passant sur le corps. Pour dissiper le malentendu, quelques mots suffirent] mais la royauté venait de courir peut-être un grand danger. Marcher sur la capitale, dans cet immense désordre, était bien difficile, impossible peut-être. Cependant, le Dauphin insistait pour qu'on prit ce dernier parti. Le général Champagny, son confident, sollicita de Charles X un entretien particulier dans lequel il développa le plan que voici : le roi se serait rendu à Orléans, où toutes les troupes auraient été concentrées-, le maréchal Oudinot et le général Coëstlosquet auraient été chargés du commandement des camps de Lunéville et de Saint-Omer, qu'OD supposait déjà en marche ; on se serait emparé de cinquante et quelques millions provenant de la Casbah d'Alger, et qui venaient d'entrer en rade à Toulon ; le général Bourmont, rapatrié d'Afrique, en aurait ramené deux régiments, et, à travers les provinces royalistes du Midi, serait venu donner la main aux populations soulevées de l'Ouest. C'était proposer l'embrasement du royaume. Charles X parcourut avec distraction et mélancolie les papiers que M. de Champagny lui présentait, et après un court silence, à il faut parler de cela au Dauphin, dit-il. * Mais le son de sa voix et l'expression de son visage démentaient le sens de ces paroles. Que se passait-il dans la tête de ce roi ? Il s'en est expliqué plus tard. En cherchant à mettre la monarchie hors de page, Charles X

avait cru agir selon son droit. Lorsque, le 28, on était venu lui annoncer que le sang coulait dans Paris, il avait pensé qu'il ne s'agissait que de quelques factieux, dont il suffirait de foudroyer laudace; mais quand il vit que la résistance était générale, intrépide, persévérante, il se demanda s'il n'avait pas commis quelque erreur qui voulait être expiée. Alors il eut une grande défaillance de cœur; et, saisi de cette lassitude dans Torgueil, la plus amère de toutes et la plus profonde, il ne songea plus qu'à s'humilier sous la main de Dieu. Le Dauphin n'avait pas cette dévotion austère et un peu malade. Aussi ne parlait-il que de rentrer dans Paris à la tête d'une armée. Il en demanda l'autorisation formelle à son père, qui n'y voulut point consentir. Le Dauphin avait ce genre d'entêtement naturel aux esprits irrités : il se retira dans son appartement, et, livré à un de ces accès de dépit juvénile qui le prenaient quelquefois, il jeta violemment son épée sur le parquet ; mais Charles X ne sut rien de cette scène. L'humour du Dauphin trouva bientôt une occasion d'éclater. Pour ranimer la confiance du soldat, il avait eu ri

330 HISTOIRE DE MARX ANS. d'une proclamation qu'on venait de lire aux troupes, et dans laquelle, tout en invoquant leur fidélité, on leur apprenait, comme une heureuse nouvelle, le retrait des ordonnances. Il ajouta que, pour lui, il se sentait capable d'un dévouement à toute épreuve, qu'il avait déjà montré, mais qu'il ne souffrirait point qu'on le déshonorât. La surprise du Dauphin fut extrême; mais quand il sut que la proclamation dont le général se plaignait portait la signature du duc de Raguse, il entra dans la plus violente colère. Il courut chez le roi, lui fit part de ce qui se passe, et va par tout le Château cherchant le maréchal, qui était dans la salle de billard. Le Dauphin entre brusquement et ordonne au duc de Raguse de le suivre dans une pièce voisine. On attendait avec anxiété le dénouement de cette entrevue. Tout-à-coup de grands éclats de voix retentissent-, la porte du salon s'ouvre avec force, et, après le maréchal, qui recule à pas précipités, le Dauphin paraît la tête nue et les yeux hagards. Marmont reculait toujours. Le prince s'élance sur lui et lui arrache son épée, mais avec tant de précipitation que le sang jaillit de ses doigts qui ont serré trop fortement la lame, à moi, gardes! » s'écrie-t-il alors avec égarement. Les gardes entourent le maréchal, l'arrêtent, et le conduisent dans son appartement, où il est retenu prisonnier. En un instant le bruit de cette arrestation se répand parmi les soldats, mille commentaires sinistres circulent dans les rangs, et le mot trahison y est prononcé à voix haute. Triste et «ngulière destinée que celle de cet homme, condamné à Paris comme meurtrier, à Saint-Cloud comme traître, et deux fois maudit! Plus équitable que le Dauphin, Gharies X rompit les a»

CBArniB ti. 331 r^s du maréchal, le fit venir ^ et mit tout en usage pour adoucir sa blessure. C'était un touchant spectacle ipic celui de ce vieux roi, si rudement frappé lui-même, prenant ainsi le rcMe de consolateur^ et descendant du haut de sa propre infortune pour réparer, à fégard d'un de ses serviteurs, les torts de son fils! Le duc de Raguse fut vivement ému; mais il ne put se résoudre à pardonner un affront trop cruel. Pour obéir au roi, il alla trouver le nau[]hin, lui présenta ses excuses, re^ut les siennes; mais quand le prince lui tendit la main en signe de réconciliation, le maréchal Ut un pas en arrière, s'inclina profondément, et sortit. I/heure approchait oii toute cette royale famille n'allait plus avoir d'auguste que l'excès mi^me de son abaissement. (> jour-là, comme la veille, la maison de M. IjifUtte avait été l'hiMellerie de la révolution. On y affluait de tous les points de Paris. Pas un homme d'intrigue qui n'y vint raconter Si»s senices. Olui-ci avait pris une pièce de canon; celui-là entraîné la définition d'un régiment : tous avaient élevé des barricades. Quelques-uns allèrent jusqu'à Neuilly montrer leur visage et prendre date. Décidément, le parti orléaniste triomphait. Mais les choses ne tardèrent pas à changer d^aspei*!. Vers huit heures du soir, la députation chargée d'oflHr au duc d'Orléans la lieutenant(*e-générale, se présenta au l^lais-Hoyal. Elle n'y trouva que quelques ser>'iteurs effan's, qui ignoraient la retraite de leur maître ou n'osaient l'indiquer. Il fallut envoyer un messa)çe à Neuilly. Le résultat de cette visite, lorsqu'il fut connu à l'hAtei luiflitte, y causa une sensation profonde. Que signifiait

•)32 HISTOIRE DE DIX ARS. cette absence prolongée du duc en des circonstances aussi graves? Est-ce qu'il avait peur? Est-ce que sa pensée était de répondre par un refus aux avances périlleuses d'une révolution? Tel était le sujet de tous les entretiens. Est-il arrivé? demandait-on à tout moment. M. Lafleur, dont la présence d'esprit ne devait pas se démentir, se portait caution pour le prince, et cherchait à raviver autour de lui une confiance que, peut-être, il ne partageait pas. De son côté, M. Thiers allait de Tun à l'autre portant à tous des paroles d'encouragement et d'espoir. Mais les heures s'écoulaient. Le bruit se répandait qu'on enlevait les meubles du Palais-Royal, déménagement significatif et lugubre! Le mot république, qui n'avait été que murmuré jusque-là, commençait à être prononcé tout haut; enfin. Déranger, qui s'était rendu à la réunion Lointier pour y faire l'essai de son influence, avait été froidement, disait-on, accueilli par la jeunesse. Alors, par un de ces revirements soudains qui mettent si tristement en relief le côté honteux de la nature humaine, les salons de l'hôtel Lafayette se désemplirent avec rapidité. Chacun trouvait quelque prétexte pour s'esquiver. A onze heures, dans cette étonnante semaine où le sommeil avait fui de tous les yeux, à onze heures, il ne restait plus auprès de M. Lantier (que MM. Adolphe Thibaut et Benjamin Constant. Ils allaient se saisir : le duc de Broglie entra suivi de M. Maurice Duval. Le duc de Broglie craignait qu'on ne voulût le pousser trop avant dans les hasards de la révolution. M. Lafayette n'oublia rien de tout ce qui [pouvait donner de l'assurance à ce haut personnage. Mais à peine celui-ci avait-il franchi le seuil de la cour, que, se tournant vers Benjamin Constant, M. Lafayette lui dit :

« Eh bien ! que deviendrons-nous demain ? — Nous serons pendus, » répondit Benjamin Constant, du ton d'un homme à qui il ne reste plus d'émotions fortes. Il ne lui restait plus en effet que celles du jeu. A une heure de la nuit, M. Laflitte reçut la visite du colonel Heymès qui venait lui annoncer l'arrivée du duc d'Orléans. Il était entre à Paris vers les onze heures du soir, à pied, vêtu en bourgeois, accompagné seulement de trois personnes. Quels sentiments agitaient l'âme de ce prince lorsqu'il s'acheminait ainsi dans l'ombre vers son palais, se fatiguant à franchir des barricades, et forcé de répondre par le cri d'un peuple insurgé au cri -vive in(quiet des sentinelles ? On a vu comment le duc de Mortemart était arrivé à Paris. Il n'y fut pas même l'exécuteur testamentaire de la monarchie. Méconnue dans les bureaux du Moniteur[^] repoussée par la chambre des députés, insultée à l'Hôtel-de-Ville, son autorité n'avait fait que le charger d'un inutile fardeau. Lui-même, d'ailleurs, il était livré à un cruel balancement d'idées. Il n'aimait qu'à demi cette royauté mourante à laquelle pourtant il se devait tout entier, puis(elle s'était liée à la loyauté de son cœur. Il était sous le poids de ces tristes pensées lorsqu'il fut invité, de la part du duc d'Orléans, à se rendre au Palais-Royal. Que voulait à un ministre de Charles X ce duc d'Orléans qui, aussitôt après son arrivée, avait envoyé complimenter M. de Lafayette et prévenir M. Laflitte ? Il était nuit. Le duc de Mortemart suivit les pas de l'envoyé, et fut introduit, par les combles du palais, dans un petit cabinet doimant à droite sur la cour et ne faisant point partie des appartements de la famille. Le duc d'Orléans était étendu par terre sur un

314 HISTOIRE M M X A H t. matelas, en chemise, et le corps à moitié dérobé par une méchante couverture. Son front était baigné de sueur, un feu sombre brillait dans ses yeux, et tout chez lui sembla trahir une extrême fatigue et une singulière exaltation. En voyant entrer le duc de Mortemart, il prit rapidement la parole. Il s'exprimait avec beaucoup de volubilité et d'ardeur, protestant de son attachement pour la branche aînée, et jurant qu'il ne venait à Paris que pour sauver cette ville de l'anarchie. En ce moment, un grand bruit se fit dans la cour. On y criait : Vive le duc d'Orléans ! a Vous Tentendez, Monseigneur, dit le duc de Mortemart, t c est vous que ces cris désignent. — Non ! non ! reprit ((alors le duc d'Orléans, avec une énergie croissante. Ji K me ferai tuer plutôt que d'accepter la couronne. « Il prit une plume et il écrivit à Charles X une lettre qu'il remit cachetée à M. de Mortemart, et que celui-ci l'orla dans un pli de sa cravate. Coïncidence étrange ! Presque à la même heure où choses se passaient à Paris dans le palais du duc d'Orléans, la duchesse de Berri, à Saint-Cloud, se levait précipitamment, agitée de mille terreurs, et courait, à peine vêtue, réveiller le Dauphin pour lui reprocher une obstination qui mettait en péril la vie de deux pauvres enfants. Rien ne saurait rendre le caractère de cette scène nocturne. Troublé, vaincu par les cris d'une mère en larmes, le Dauphin, à son tour, fit dire à Charles X que Saint-Ckmd était menacé, i\ûû fallait aller \)orler un peu plus loin la monarchie. Et, quelques moments après, avant le lever du jour, Charles X, la duchesse de Berri et les enikots étaient «a roule l)our Trianon, sous la protection d'une eacorte de gardes-du-corps. A Ville-d'Avray, les fugitîb pureal voir

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

Le mot royal effacé sur toutes les enseignes de cabaret. Ce mot, trois jours auparavant, était presque un moyen de fortune pour ces marchands oublieux. Le Muphin devait passer la nuit à Saint-Cloud avec les troupes. L'annonce du départ de Charles X avait vivement vu les soldats, et le mouvement fut général. Le 6^e de la Garde, qui était au point du jour sur le chemin de Villeneuve d'Avray, fut ramené par un contre-ordre au pont de Saint I^{er} régiment occupait la place de Saint-Cloud et la Grande avenue. Deux bataillons du 3^e des Suisses et des lanciers couvraient Sèvres avec une batterie. L'aspect du camp était sinistre, et d'amères pensées se lisaient sur le front de tous ces serviteurs armés d'une royauté en fuite. Les débris de la cuisine royale, mis à la disposition du S⁴ l'aidant, répandirent, au milieu de cette grande tristesse, quelques lueurs de gaieté. Mais pendant que le I^{er} de la Garde et l'artillerie se livraient à leur butin, les Suisses, placés du côté de Sèvres, attendaient leur tour.



The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

r

The text on this page is estimated to be only 7.08% accurate

CHAPITRE VU. 31 Jt'iLUT. — Li liFulnuncc nMtrile du
rajrimwi olcrle m dur d'Orlteo; «c htsilalioiu. — CuBKil dern«Dité
HCr^tcmnl 1 H. de TillrjnDd. — IWeUraliMI du dur d'(>rli>»i>. —
ProcUmiton dr \t Oumbrr dn dtpuUL — Grande ^iUlion à rilAuUe- Ville.
— MrMn pour bolrr d rimainiir UIi;ril«. ~ Upabliriiuimr du duc d'OrIMn.
— La ikpuUs te mdrDl lu Pilû-Ba}il. — Vbile du dur d'Orlrai» à l'HAiel-
de-Vilke. — Atperl de ka pUct dr «rfie. ~ Indi(luIHin dn n^publiciiiiB. —
Eirlamilion ranirqiuW du gMtnl Lobiu. — 1«frplion que LibjrlW fiil tu
duc d'OrkjUi bodhocnle de ce priaoc; ndclBMfpelblnn c|ue tui adretw le
K»néril Dubourj. — Dernière et dèàTc «preote. — Tirditn ipprvheiuuiiCM
de M. Ufflile. — Ponrail de Li(i]rrile. -- La Fnacv Kirre u« randiliom. —
loée puérile de rtbbr Grtfetn. ~ Prnpaatiiaia hirilM de Biurd à Labjrelir. —
Ln Orllrisnl n lainqurun orftnbest une fnmilc mniri' 1nWnta au Palais-Royal.
M.Sébastieni entra ilansia iiiên- ni'i 4-lle atlemlait, et, passant pK-s de ses
rollègu(ar(i-niriililuiiKMrilcéans.oi'i il entra sans se Taire annoncer. Le
due parut. Le moment était solennel : la députation (it ritice était visible, et
le sourire obséquieux qui errait sur

3«38 HISTOIRE DE DIX ANS. ses lèvres dissimulait mal les agitations de son âme. Il savait que Charles X n'était encore qu'à quelques lieues de Paris; qu'une armée de douze mille hommes pouvait se mettre en marche à la voix d'un monarque encore debout; il savait aussi que, chez les peuples comme chez les individus, tout effort violent aboutit à la lassitude, et que les réactions sont mortelles à qui n'a su les prévoir. Charles X. d'ailleurs, était un parent qu'il s'agissait de détrôner, et la reine n'avait pas fait taire devant son époux les scrupules d'une conscience alarmée. Le langage du duc d'Orléans se ressentit des difficultés de sa situation. Il s'étudia péniblement à échapper au péril de toute affirmation nette. À attendre ayant toujours été sa devise, il hésitait entre l'inconvénient d'accepter trop tôt une couronne et celui de la refuser trop formellement. Il soutint ce jeu aussi longtemps que possible, et il y fut aidé par M. Sébastiani, qui possédait le secret de ses incertitudes. Mais ceux qui ne devinaient pas le prince, cherchaient à se rendre agréables en paraissant lui faire violence. Quelques-uns avec une brusquerie calculée, lui reprochèrent de favoriser par ses hésitations l'avènement de la république, et de compromettre de la sorte le salut du pays : genre de reproche plus doux au cœur d'un prince qu'une flatterie grossièrement naïve. Enfin, pressé de toutes parts, le duc d'Orléans eut l'air de se laisser vaincre ; mais, fidèle jusqu'au bout à son rôle, il demanda quelques instants encore, disant qu'il avait un conseil à prendre, et il rentra dans son cabinet, toujours suivi de M. Sébastiani!. M. de Talleyrand était alors dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, occupé à faire sa toilette. Tout-à-coup la porte s'ouvre : on annonce le général Sébastiani. Il entre

The text on this page is estimated to be only 20.40% accurate

et remet à H. de Talleyrand un papier cacheté que celui-ci parcourt avec une légèreté vaniteuse, et rend presque aussitôt en disant : « Qu'il accepte. » Quelques instants après, le duc d'Orléans rentrait dans la salle où il était attendu, et faisait connaître son acceptation aux députés impatients. L'acte destiné à apprendre cette acceptation aux Parisiens était conçu en ces termes ; Il Habitants de Paris, « Les députés de la France, en ce moment réunis à Paris, ont exprimé le désir que je me rendisse dans cette capitale pour y exercer les fonctions de lieutenant-général du royaume. Je n'ai pas balancé à venir partager vos dangers, à me placer au milieu de cette héroïque population, et à faire tous mes efforts pour vous préserver de la guerre civile et de l'anarchie. En rentrant dans la ville de Paris, je portais avec orgueil ces couleurs glorieuses que vous avez reprises, et que j'avais moi-même longtemps portées. Les Chambres vont se réunir : elles aviseront aux

540 RISTOMÉ DE DIX ANS. ((VOUS avez adoptées et qui ont assuré le salut du pays. u mais je pense qu'il convient d'en faire rhistorîque. de u tout exposer avec précision et netteté. » La proposition de M. LaflTitte obtint Tassentiment unanime. Quiconque aurait hésité compromettrait son avenir dans le régime nouveau. Mais que devait contenir la déclaration? Fallait-il y stipuler pour le peuple quelques garanties ? tel était l'avis de MM. Eusèbe Salverte, Bérard, Corcelles, Benjamin Cons^ tant. M. Augustin Périér prétendit que w ce n'était point « le cas d'entrer dans une discussion de principes qui ((serait interminable. » Ce furent ^fM. Benjamin Constant. Bérard, Villemain et Guizot qu'on chargea de rédiger le projet. Les deux derniers, comme on Ta vu, n'avaient joué dans les trois jours qu'un rôle de conservateurs: mais, voyant la balance pencher du côté du duc d'Orléans, ils n'en sentaient que mieux le besoin de se faire pardonner leur opinion de la veille. M. Guizot avait préparé d'avance le projet de réponse. C'était le programme de la bourgeoisie, et comme un appendice à la constitution de 1791. Voici les principes pour le triomphe desquels tant d'hommes du peuple étaient morts : ((Français, la France est libre. Le pouvoir absolu levait » son drapeau. L'héroïque population de Faris Ta abattu. u Paris attaqué a fait triompher par les armes la cause u sacrée qui venait de triompher en vain dans les élec« lions. Un pouvoir usurpateur de nos droits, perturbateur « (le notre repos, menaçait à la fois la liberté et Tordre. « Nous rentrons en possession de l'ordre et de la liberté. ((Plus de crainte pour les droits acquis -, plus de barrière a entre nous et les droits qui nous manquent encore.

The text on this page is estimated to be only 19.34% accurate

« l'ti (fouvernement Kiaiirais. ceux de vos députés qpi se trouvent déjà à i< Paris se sont réunis, et, en attendant l'intervention ré« gulière des Chambres, ils ont invité un Français qui « n'a jamais combattu que pour la France, M. le duc d'Orn Icans, il exercer les Tonctions de lieutenant-général du ■■■• royaume. C'est à leurs yeux le moyen d'accomplir ■ prnmptement par la paix le succès de la plus légitime I déreiise. « Le duc d'Orléans est dévoué k la cause nationale et ' constitutionnelle. Il en a toujours déreiidu les intérêts II et profi^ssé les jjrincipes. Il respectera nos droits car il_ 4 tiendra de nous les siens. Nous nous assurerons par des < lois toutes les garanties nécessaires pour rendre la < liberté forte et durable: nnsabilité légalement organisée des ministres I et des agents secondaires de l'administration; « L'état des militaires légalement assuré; Il La réélection des députés promus k des fonctions pu• Mi

318 HISTOIRE DE DIX AXS. annoncer qu'à quelques pas de là, des jeunes gens paraissaient disposés à tout braver, et que la crainte d'égarer leurs coups sur Benjamin Constant, Laditte et quelques autres citoyens aimés, étaient à peine capables de les retenir. c(Pour moi, s'écria le général Lobau, avec un emporté« ment soldatesque, je ne veux pas plus de celui-ci que tt des autres. C'est un Bourbon. » Il est certain que l'invitation adressée la veille au duc d'Orléans par les députés avait excité, même parmi les membres de la commission municipale, un mécontentement si vif, que M. Odilon Barrot venait d'être chargé d'aller au-devant du prince pour l'arrêter. Et telle était la fatigue de tous dans ces dévorantes journées, que, pendant qu'on lui amenait un cheval il s'était endormi sur une borne. On le réveilla et il partit. Que serait-il advenu de cette mission, si elle eût été remplie? mais le duc d'Orléans déjà était en marche, et tout allait dépendre de la réception qui lui serait faite. Quelques-uns la lui préparaient terrible. Un jeune homme avait juré de l'immoler au moment où il mettrait le pied dans la grande salle. Vain projet ! quand il prit le pistolet destiné à ce dessein, il ne put s'en servir : une main invisible l'avait déchargé. Ainsi semblaient s'annoncer des événements redoutables. Le duc d'Orléans s'avança lentement à travers les Irricades, sans regarder ni à droite ni à gauche, et tout plein d'une émotion contenue. A son apparition sur la place, le tambour avait battu aux champs dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville. A peine le prince eut-il gagné le milieu de la place, que le bruit du tambour s'éteignit subitement. Il continua pourtant sa marche; mais on remarqua, lorsqu'il montait les degrés de l'Hôtel-de-Ville, que

The text on this page is estimated to be only 16.95% accurate

tous les termes de la dMaration avaient étftycBcs. Le péril n'est pas encore tout-i-raîl paseé, disaient-ils, puisque douze mille soldats campent k quelfoea pas de la capitale. Aussi, que Tait le duc d'Orléans? il ne se pronooe nettement ni pour l'un ni pour l'autre parti. On parle, dans la déclaration, des lois violées, mais sans dire par qui elles l'onl été. Le duc y présente son inteirenlon comme une digne opposée à ranarrhic : Charies K pourrait-il s'en plaindre, s'il revenait vainqueur? La déclaratioo n'est pas datée : pourquoi cela ? On ajoutait que. si le prince aspirait à la couronne, il devait avoir du moins le couraie d'v porter la main, et que c'était se moquer de la résolution que ilf prétendre niser avec elle. I) y en avait qui. encore plus aiiimt.'S, allaient jusqu'à dire que le duc d'OrlêaiH n'étant qu'un Bourbon, il devait être enveloppé dans la malt^iclion qui Trappait sa Tamille. et ils demandaient ironiquement si être né d'un régicide suffisait pour devenir roi, .\ cela les partisans du prince répondaient qu'on devait tenir compte de la situation cruelle d'un honune force île voir des parents dans les oppresseurs de son pays -. qu'il se compmmetuit déjà bien assez aux yeux de la bnnrtie alnéc. en s'entmirant de personnaiçts par qui l'insurrerlimi avait été applaudie: qu'il n'éuit pas joste d'oublier que. pendant quinze ans. les salons do prince s'étaient oiivertsà tous les adversaires de la cnn^réttatînn.âtoalea les victimes de la tyrannie du <3titeau : et qu'an lieu d'attaquer avec tant de dureté un homme paimant par as position et m^ richesses, il fallait le placer «ir k trAw. seul moyen peut-^tred'en Ternier irnHonUemeot b roote k Charles X.

S60 HISTOnE M MX Am. voyant auprès de lui qu'un jeune homme à cheval. M. Laperche, lequel ne paraissait pas inconnu aux combattants, il lui fit signe d'approcher et de marcher à ses côtés. Que pouvait-il craindre? C'en était fait : la révolution venait de trouver son dénouement. Un drapeau tricolore avait été apporté ; le duc d'Orléans et M. de Lafayette avaient paru tous les deux aux fenêtres de l'Hôtel-de-Ville avec ce drapeau magique. On ne criait encore que : Vive Lafayette ! Quand il eut embrassé le duc, on cria aussi : Vive le duc d'Orléans ! Le rôle du peuple était fini : le règne de la bourgeoisie commençait. Ce jour-là même, et non loin de l'Hôtel-de-Ville, un bateau placé au bas de la Morgue, et surmonté d'un pavillon noir, recevait des cadavres qu'on descendait sur des civières. On rangeait ces cadavres par piles en les couvrant de paille ; et, rassemblée le long des parois de la Seine, la foule regardait en silence. Le lieutenant-général du royaume regagna son palais par une route, et le banquier son hôtel par une autre. M. Laflitte a raconté depuis, qu'en revenant de la place de Crève, il avait éprouvé un grand serrement de cœur et comme un regret confus des événements de cette journée. Il est des hommes qui dépensent beaucoup de puissance pour arriver à un résultat vain ; quand leur œuvre est achevée, elle les humilie ; et les excitations de la lutte venant à leur manquer, ils demeurent frappés de la puérilité du triomphe. Un sentiment de ce genre dut s'emparer de M. Laflitte, si, dans ses efforts pour créer une dynastie nouvelle, il avait cru de bonne foi qu'il allait donner à la société des fondements nouveaux. Que si, au contraire, il n'avait eu pour but que de fixer le pouvoir dans la

The text on this page is estimated to be only 15.02% accurate

Lafayette se hâta de lui serrer la main de l'air d'un
innoméstrêmement orruré. Le jour où la rommi*»!»! municipale se
installée à l'Hôtel de Ville. Une «Tair rtr pUvvv dans une pièce située à droite
de la grande «aile Kiiinl-Joan. non loin d'un couloir qui rooduisait au
raltiitel (lu commandant-général. Le 30. a6n d'isoler rofmr4eIPHicnt M. de
Lafayette. cm transporta la iDB)ê#i«i muniriiuile dans une pièce située à
l'autre extrnnilr de riHlifire.MM.deSfhonen.MaufEuin.tobau. D'étaient
pnortaiil pas républicains, \in5i éloigné de tous les boamm à convictions
hardies, de tous les jeunes gens dont il aimail les discours endanimés. M. de
Labyette s'était ra soumis, de la part des Orléanistes, â uneobseçMon
ronlinucle. On grossissait à ses yeux les devoirs austères dr la iliclature et
la dilTirulté de retenir le peuple sur cette pinitp glissante des républiques.
On profilait aver habileté de sou horreur, bien connue, pour les coups d'Etat,
et on lui montrait comme conséquence inévitable de la rrpul>lic|ue.
proclamée contre le vœu des députés, les tambours iMllant la rharge et les
grenadiers entrant au PalaisBourl)oi) la lialonnetle au bout du fusil. Ne
voulant ni d'un 18 brumaire ni d'un nouveau (uillaume III. M. de l^rayetle
hésitait. Il se serait déridt' rertainemenl pour la république, s'il n'avait senti
autour de loi que des réjHiblicains. La démocratie déchaînée lui faisait peur,
repentaiil : mais son goût pour la popularité l'aonit entraîné. Car ce fut
toujours là son plus puisunt mobile : il ne Mvail pas qu'il est d'une ime
«nilgaire d'aimer le peuple avec le désir dVtre applaudi par lui. Les grands e

34tf HISTOWE BB »1X ARt. pas à pénétrer au Palais-Bourbon. On y apprit, en même temps, que l'intention du prince était d'aller calmer, par une visite à M. de Lafayette, Teffervescence des esprits. M. Bérard fut envoyé au duc pour lui annoncer que les députés voulaient raccompagner à l'Hôtel-de-ViUe. Le prince s'habillait quand M. Bérard entra. 11 le reçut eo déshabillé, soit affectation de popularité, soit trouble d^esprit. Son visage était soucieux. Il parla à M. Bérard^ eo se faisant aider par lui dans sa toilette, de son éloignement pour les splendeurs de la royauté, de son goût pour la vie privée, et surtout de ce vieux sentiment républicain qui vivait au fond de son cœur et lui criait de refuser une couronne. Pendant ce temps, la Chambre des députés était en marche pour le Palais-Royal. Et telle était la terreur qu'inspirait à la bourgeoisie ce peuple armé pour sa querelle, queM. Delessert tremblait qu'en parcourant les rues, le cortège ne fût assailli à coups de pierres. On arrive ta Palais-Roval. Une foule immense en encombrait les avenues. En abordant celui à qui il venait donner une couronne, M. LafTitte ne paraissait ni sérieux ni ému. Le sourire était sur ses lèvres, et avant de lire la déclaration en sa qualité de président, il se pencha k l'oreille du prince et lui dit en lui montrant sa jambe blessée : ce Deux panu touffles, un seul bas ! Dieu ! si la Quotidienne nouÉ

The text on this page is estimated to be only 16.08% accurate

il voulut le conduire sur le balcon du palais: mais H. LaFitte, que l'émotion avait gagné, se tenait modestement en arrière. Leduc lui prit la main, et parut avec lui aux yeux de la foule, du sein de laquelle s'élevèrent des cris mêlés de l'ire du duc d'Orléans ! Vive LaFitte ! Voilà quelle fut dans la révolution la part de la bourgeoisie. Mais la sanction de l'Hôtel-de-Ville manquait encore à la dynastie nouvelle. Le duc d'Orléans et les députés prirent le chemin de la place de Grève. Lorsqu'ils sortirent du Palais-royal, les cris de joie et de triomphe étaient assez nombreux. Le duc d'Orléans, à cheval, précédait M. LaFitte, que des Savoyards portaient dans une litière. Ils étaient obligés de marcher lentement. Mais il ne s'arrêtait d'interrompre en intervalle pour les attendre. et se retournant, la main appuyée sur la croupe de son cheval, il parlait à M. LaFitte avec une bienveillance très démonstrative. Ce que voyant, les bourgeois applaudissaient. « Cela va bien », disait H. LaFitte. — « Hais oui. » répondait le duc d'Orléans. cela ne va pas mal. « Mais sur les quais, l'attitude de la population devenait plus grave. Au Pont-Neuf, les cris cessèrent tout-à-coup. Lorsque le cortège arriva sur la place de Grève, elle présentait un aspect

d48 HISTOIRE DK DIX ANS. annoncer qu'à quelques pas de là, des jeunes gens paraissaient disposés à tout braver, et que la crainte d'égarer leurs coups sur Benjamin Constant, Lafitte et quelques autres citoyens aimés, étaient à peine capable de les retenir. « Pour moi, s'écria le général Lobau, avec un emportement soldatesque, je ne veux pas plus de celui-ci que t(des autres. C'est un Bourbon. » Il est certain que l'invitation adressée la veille au duc d'Orléans par les députés avait excité, même parmi les membres de la commission municipale, un mécontentement si vif, que M. Odilon Barrot venait d'être chargé d'aller au-devant du prince pour l'arrêter. Et telle était la fatigue de tous dans ces dévorantes journées, que, pendant qu'on lui amenait un cheval, il s'était endormi sur une borne. On le réveilla et il partit. Que serait-il advenu de cette mission, si elle eût été remplie.^ mais le duc d'Orléans déjà était en marche, et tout allait dépendre de la réception qui lui serait faite. Quelques-uns la lui préparaient terrible. Un jeune homme avait juré de l'immoler au moment où il mettrait le pied dans la grande salle. Vain projet ! quand il prit le pistolet destiné à ce dessein, il ne put s'en servir : une main invisible l'avait déchargé. Ainsi semblaient s'annoncer des événements redoutables. Le duc d'Orléans s'avança lentement à travers les barricades, sans regarder ni à droite ni à gauche, et tout plein d'une émotion contenue. A son apparition sur la place, le tambour avait battu aux champs dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville. A peine le prince eut-il gagné le milieu de la place, que le bruit du tambour s'éteignit subitement. Il continua pourtant sa marche; mais on remarqua, lorsqu'il montait les degrés de l'Hôtel-de-Ville, que

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

son visage était très-pâle. H. de Lafayette parut sur le palier du grand escalier, et reçut son royal visiteur avec la iwlitesse (l'un geiitilhomme charmé défaire àunpriace tes honneurs d'une souveraineté toute populaire, ils entrèrent l'un et l'autre dans la grande salle, oîi se trouvait rassemblé l'état-major. Quelques élèves de Tficole polytechnique attendaient, la tête haute et l'épée nue. L'ne douleur morne se peignait sur la Tiguredes combattants de la veille , dont quelques-uns versaient des pleurs. M. LaUîtte, comme pn'-sident, devait lire la déclaration de la Chambre: mais un des députés qui l'accompagnaient s'avança et lui prit le papier dos mains, ponren donner lecture. .Vu moment où le député prononçait ces mots : •I Le jury pour les délits de presse», le duc d'Orléans se pencha vers .M. de I^Tayette, et lui dit avec bonhomie : I' Il n'y aura plus de délits de presse. » Iji harangue achevée, il répondit, en mettant la main sur son cœur, ces paroles ambiguës, et singulières pour la circonstanre . n (>)mme Franrais. je déplore le mal fait au pays elle *onheur de la nation*. » *Les députés applaudirent. Les maîtres de l'Iiôlel-de-Ville frémissaient de colère. Alors le général Dubourg s'avança, et, la main étendue vers la place remplie*

SÂO HUTOMÉ DE DIX ANS. voyant auprès de lui qu'un jeune homme à cheval[^] M. Laperchfi, lequel ne paraissait pas inconnu aux corohattants, il lui fit signe d'approcher et de marcher k ses côtés. Que pouvait-il craindre? C'en était fait : U révolution venait de trouver son dénoûment. Un drapeau tricolore avait été apporté ; le duc d'Orléans et M. de Lafayeite avaient paru tous les deux aux fenêtres de rHôteWde- Ville avec ce drapeau magique. On ne criait encore que : Vive Lafayette ! Quand il eut embrassé le duc, on cria* aussi : Vive le duc d'Orléans ! Le rôle du peuple était fini : le règne de la bourgeoisie commençait. Ce jour-là même, et non loin de l'Hôtel-de- Ville, un bateau placé au bas de la Morgue, et surmonté d'un pavillon noir, recevait des cadavres qu'on descendait sur des civières. On rangeait ces cadavces par piles en les couvrant de paille *, et, rassemblée le long des parapets de la Seine. la foule regardait en silence. Le lieutenant-général du royaume regagna son palais par une route, et le banquier son hôtel par une autre. M. Laflitte a raconté depuis, qu'en revenant delà place de Grève, il avait éprouvé un grand serrement de coeur et comme un regret confus des événements de cette journée. Il est des hommes qui dépensent beaucoup de puissance pour arriver à un résultat vain ^ quand leur oeuvre est achevée, elle les humilie ; et les excitations de la lutte venant à leur manquer, ils demeurent frappés de la puérilité du triomphe. Un sentiment de ce genre dut s[^]empanv de M. Laflitte, si, dans ses efforts pour créer une dynastie nouvelle, il avait cru de bonne foi qu'il allait donner à k société des fondements nouveaux. Que si, au contraire, il n'avait eu pour but que de fixer le pouvoir dans k

The text on this page is estimated to be only 12.20% accurate

ciasne moyenne, il eut tort de se repentir môme vague



Imp. Charles André & Co. 8 Rue de la Harpe

The text on this page is estimated to be only 27.03% accurate

qu'ils lui viendraient demander compte de la république étouffée
à son berceau, de leurs illusions détruites, de leur sang versé dans une autre
espérance !* En proie à toutes ces agitations et tremblant pour sa popularité
en péril, il prit le parti d'atténuer par des conditions tardives l'immensité de
la concession qu'il venait de faire. La rédaction d'un programme fut
débatue entre lui et MM. Joubert et Marchais. Voici la vérité sur ce
programme, qui devait être l'objet de tant de controverses. Après une
discussion assez approfondie, un acte fut rédigé à l'hôtel-de-Ville : il
contenait le résumé des conditions auxquelles M. de Lafayette consentait
à s'humilier sous le joug d'un roi. M. de Lafayette prit ce papier qui
pouvait changer les destinées d'un peuple, et se rendit au Palais-Royal avec
l'intention de faire apposer au contrat convenu la signature du duc d'Orléans.
Mais, en l'apercevant, le prince accourut vers lui avec de douces paroles. Ils
parlèrent de la nation, de celle des États-Unis : M. de Lafayette, pour
dire qu'elle avait toutes ses sympathies; le duc, pour élever des doutes sur la
possibilité d'une application des théories américaines à un pays tel que la
France. Le prince ne niait pas cependant qu'il ne fût républicain au fond du
cœur, et il tomba d'accord avec M. de Lafayette que le trône qu'il fallait en
France était un trône entouré d'institutions républicaines.» M. de
Lafayette fut si enchanté de ces déclarations, qu'il ne songea pas même à
montrer le papier qu'il avait apporté. La parole d'un gentilhomme lui parut
une garantie plus forte qu'une signature qu'il n'aurait pu demander sans
témoigner à son duc une défiance injurieuse. Plus tard, il dit à H. Armand
Carrel,

: {54 HISTOIRE M m A». ({ui lui reprochait avec amertume sa conduite dans cette fameuse entrevue : a Que voulez- vous, mon ami ? à cette « époque-là, je le croyais bon et bête. » Du reste Téducation politique des esprits, sous la Restauration, avait été fort mai faite. Un trône répubiicaiiii fut la dernière chimère enfantée par le désir du changement. Il faut ajouter qu'elle séduisit quelques boaunes sérieux*, car en apprenant par M. Civiale la révolution de juillet et le dénoûment qu'on lui préparait, le vieil abbé (Grégoire, qui habitait alors Passy, s'écria, plein d*enthousiasme et en joignant les mains : « Il serait donc vrai. u mon Dieu ! nous aurions tout ensemble la république « et un roi ! » Les hommes d'une intelligence élevée ne pouvaient guère partager ces transports puérils, et rien ne le prouva mieux qu'une démarche qui fut alors tentée par Baiard auprès de Lafayette. Bazard était un esprit hardi et vigoureux. Nourri de la lecture de Saint-Simon, il avait puisé dans les écrits de ce gentilhonune novateur un impatient et vaste désir de réformes. Admis auprès de M. de Lafayette, il lui exposa ses idées, qui n'allaient pas i moins qu'à remuer la société dans ses fondements. « L'oecasioo « ost belle, disait Bazarda Lafayette, et voici que la EorUiae « vous a livré la toute-puissance. Qui vous arrête? Soyei H le pouvoir, et que par vous la France soit régénérée, b M. de Lafayette écoutait avec un étonnemetti iaezprimable cet homme, plus jeune que lui, mais doot la supériorité intellectuelle le frappait de respect, lamab d^anaai audacieuses paroles n avaient retenti à ion oreille ; jamais on ne l'avait fait descendre par la pensée en de telles profondeurs. Mais il était trop tôt pour une rénovataoo sociale;

The text on this page is estimated to be only 19.27% accurate

v{ M. (le Lafayette, qui comprend la peine la nécessité, n'était pas Tait pour en courir les hasards. Cet entretien fut la seule tentative vraiment philosophique née de l'éliranlement de juillet : elle dut échouer comme tout ce qui vient avant l'heure. Le Comité de la bourgeoisie était à peu près constitué. Il ne lui restait plus qu'à s'entourer d'une)>opularité factice qui lui permit de résister aux orages d'un premier établissement. Des émissaires sont envoyés dans les quartiers les plus populeux. Ils se mêlent à tous les groupes. Avec cette assurance que donne un commencement de succès et qui impose toujours à la multitude, ils varient le courage du duc d'Orléans, son patriotisme, ses vertus; eux idées tirées de sa cause celle de la révolution elle-même, ils dénoncent comme agents de la dynastie chassée ceux qui osent élever la voix contre le prince. Bientôt des réclamations sont partout affichées, on lit des manifestes répulicains ont paru : on les déchire avec emportement, et DU en re>présente les auteurs comme des hommes avides de pillage. A la Tribune! à la Tribune! s'écrient quelques v{ii\ : et une bande d'hommes en guenilles se dirige vers les bureaux de la Teuille républicaine. La salle de rédaction est envahie; les écrivains sont couchés en joue. L'irrépressible de ces jeunes gens les sauva. Debout et calme ■levant ces furieux qui, de la pointe de leurs baïonnettes, touchaient presque sa poitrine, le rédacteur en chef de la Tribune, Auguste Kabrc, les tenait en respect par la dignité de son maintien et la fermeté menaçante de son larmier > KHge. Tant de sang-froid donna le temps à un ami d'aller

356 HISTOIRE DE DIX ANS. chercher du secours au poste des Petits-Pères. Mais, sur la place inondée par la foule, quelques forcenés criaient pour exciter le peuple : « Qu'on fasse descendre ces républicains ! nous voulons les fusiller ! » On eut quelque peine à les sauver. M. de Lafayctte, averti, fit évacuer la place. A l'Hôtel-de-Ville, le duc d'Orléans venait d'échapper au plus grand danger qu'il pût courir : il avait vu face à face ses plus redoutables adversaires. Alors seulement il eut foi dans lui-même et dans l'avenir de sa race. Tneheun* avait suffi pour lui prouver que les hommes les plus fougueux ne tarderaient pas à s'user par leur propre violence : que la bassesse, qui a sa contagion comme l'hérésie, pousserait en foule vers lui les ambitieux et les sceptiques : que la multitude, par incertitude et ignorance, était toute prête pour la servitude avec des mots nouveaux : et enfin qu'il pouvait compter sur l'imbécillité publique. D'ailleurs, M. de Lafayette lui avait communiqué dans un embrassement toute la puissance d'un beau nom et une popularité sans égale. Il avait encore des ménagements à garder vis-à-vis de Charles X; il sentit qu'il n'avait plus rien à craindre du parti républicain. Aussi la soirée de ce jour mémorable fut-elle marquée par une scène dont les moindres détails méritent d'être rapportés. M. Thiers fit prévenir quelques jeunes gens qui, à une intelligence prompte et vive, joignaient une grande bravoure personnelle, que le lieutenant-général du royaume désirait avoir avec eux une entrevue. Ils se réunirent donc dans les bureaux du Ministère et là M. Thiers ne négligea rien pour plier à une révolution de palais ces âmes fortement trempées. Il osa même dire, en montrant M. Tho

The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate

mas : Voici un beau colonel, insinuations empruntées à une habileté vulgaire et qui furent repoussées avec dédain. On se rendit au Palais-Royal. Les visiteurs étaient M^H. Boinvilliers, Godefroi Cavaignac, Guinard, Bastide, Thomas et Chevallon. H. Thiers leur servait d'introduit. Ils attendirent assez long-temps dans la grande salle située entre les deux cours du Palais-Royal, et déjà leur impatience éclatait en menaces, lorsque le lieutenant-général entra d'un air gracieux et le sourire sur les lèvres. La scène se passait aux flambeaux. Le duc exprima humblement à ces Messieurs le plaisir qu'il éprouvait à les recevoir, mais son regard semblait les interroger sur le motif de leur visite. Ils furent étonnés, et H. Boinvilliers, prenant la parole, désigna celui qui était venu, au nom du lieutenant-général lui-même, les inviter à une semblable démarche. H. Thiers parut légèrement embarrassé, et le duc répondit d'une manière équivoque. Ces puérilités servirent de prélude à une conversation grave. « Demain, dit H. Boinvilliers au prince, demain vous « serez roi. » A ces mots, le duc d'Orléans fit presque un geste d'incrédulité. Il dit qu'il n'avait pas aspiré à la couronne, et qu'il ne la désirait pas, quoique beaucoup de gens le pressassent avec ardeur de l'accepter. H. Mais enfin, continuai. Boinvilliers, en supposant que ■ vous deveniez roi, quelle est votre opinion sur les traités « de 1814 ? Ce n'est pas une révolution /française/, prenez-y H garde, que celle qui s'est faite dans la rue, c'est une « révolution nationale. La vue du drapeau tricolore, voilà ■ ce qui a soulevé le peuple, et il serait certainement plus facile de pousser Paris vers le Rhin que sur Saint-Cloud.»

de sa histoire de six ans. Le duc d'Orléans répondit qu'il n'était point partisan des traités de 1810-, mais qu'il importait de garder beaucoup de mesure vis-à-vis des Puissances étrangères et qu'il y avait des sentiments qu'il ne fallait pas exprimer tout haut. La seconde question que M. Boinvilliers lui adressa était relative à la pairie. a La pairie, disait M. Boinvilliers, n'a plus de racines dans la société. Le Code, en morcelant les héritages, a « étouffé l'aristocratie dans son germe, et le principe de l'hérédité nobiliaire a aujourd'hui fait son temps. » Le duc prit la défense de l'hérédité de la pairie, mais avec mollesse. Il la considérait comme formant la base de son système de garanties politiques. « Du reste, K ajouta-t-il, c'est une question à examiner, et si la pairie héréditaire ne peut exister, ce n'est pas moi qui Védi« fierai à mes frais. » Le duc parla ensuite des cours royales et de la nécessité d'en respecter l'organisation. tout en rappelant des procès qu'il avait perdus \ il s'éleva contre la république avec beaucoup de fermeté; il avoua qu'il avait été républicain^ mais il condamnait ce système, surtout dans son application à la France. u Monseigneur, lui dit alors M. Bastide avec une douceur H pres(iue ironique^ dans l'intérêt même de la couronne, 4c vous devriez convoquer des assemblées primaires. » Le prince retira sa main qu'il appuyait négligemment sur le bras de M. Bastide, fit deux pas en arrière, changea de visage, et, s'emparant de la parole avec vivacité, il s'étendit sur la révolution, sur ses excès, sur tant de pages funestes à mettre k cc^té de quelques pages glorieuses; — et il montrait du doigt deux tableaux représentant la

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

bataille de ifniinapes et celle de Valmy. ~ Il eontinuail et attaquait en termes fort clairs le système suivi par la Convention, lorsqu 'attachant sur lui un regard dur et fixe qui déjouait le nen, H. Codefroï Cavsignae s'érria rudement : • UonsJeur, vous oubliez que mon père était- de la u <:onvention l="" mien="" aussi="" monsieur="" r="" te="" due="" d="" et="" je="" n="" jamais="" connu="" plus="" res="" peclable.="" l.es="" assistante="" attentirs="" i="" ce="" entre="" deux="" fils="" de="" le="" duc="" se="" pla="" dos="" calomnies="" contre="" sa="" tamille="" comme="" m.="" boinvilliers="" avait="" manitest="" la="" crainte="" voir="" les="" carlistes="" clerg="" encombrer="" neaues="" tr4ne="" nouveau="" :="" oh="" pourceux-u="" s="" ils="" ont="" port="" trop="" rudes="" coups="" k="" ma="" maison="" une="" itarri="" nous=""> Puis, s'enitTant de sa propre parole el oubliant tout-à-fait son entrevue avec M. de Mnrtemart. il parla d'une rivalité, rivalité longue et terrible. << Vous savez ce que sont les haines de ramille? Il Kh bien ! celle qui divise la branche aînée et la branche « cadette des Bourbons ne date pas d'hier : elle remonte ti à Philippe, frère de Louis XIV. » Il fit l'éloge du régent : le régent avait été horriblement calomnié: on n'avait |ias su tous les services qu'il voulait et pouvait rendre: beaucoup de fautes lui avaient été inju-slemenl imputas, etc.. etc. Il aborda ainsi bien des sujets divers, s'exprimanl sur toute chose longuement, sans éclat, sans profondeur, mais non sans maturité, et avec une facilité d'élocution remarquable. Peut-^tre cédaït-il de la sorte à un entraînement vaniteux. Peut-être aussi était-il bienaise de montrer en quoi son éducation avait dilTéré de celle des autres princes, moins habile en cela, toutefois, que

100 HISTOIRE DI MX ANS. M. de Talleyrand, à qui TEurope crut du génie parce qu'il avait passé la moitié de sa vie à parler en monosyllabes, et Tautre moitié à se taire. Au moment où les républicains allaient sortir , le duc d*Orléans leur dit d^une voix caressante : « Vous revien« drez à moi : vous verrez !» Et le mot jamais ayant retenti à son oreille, «cil ne faut jamais prononcer ce « mot », ajouta-t-il, en rappelant un aphorisme vulgaire, et comme un homme qui croit peu aux convictions intraitables. Ces jeunes gens qui, pendant trois jours avaient combattu mêlés au peuple, se retirèrent Tàme oppressée. « Ce « n'est qu^un Deux-cmt-vingt-unj » jdit en sortant M. Bastide.

The text on this page is estimated to be only 10.61% accurate

CHiPITRE VIII. MiaûiKT pnniHire. — H. L*Blle) nlnroe M.
Diipial (dt rEqn]. — P«ttn)t le H. r.uiuM. — PuilFdtSainl-rknd. —
UtrmMBtttmUrt Uoufn. — La fflfc n>)ilrqiii(lrTri

âG3 HISTOIRE DME DIX ANS. guin, s'exprima énergiquement sur la nécessité de continuer le gouvernement populaire de rHôlel-de-Ville. Le courageux et loyal Audry de Puyraveau, en cette occasion, fut pris au piège de son propre désintéressement. « Il ne « faut pas qu'on puisse nous accuser d'ambition^ disait-il ((sans cesse ». et il se réunit à MM. de Schonen et Lobau pour briser Tunique instrument de résistance que le duc d'Orléans eût désormais à redouter. Toutefois, avant de décréter elle-même sa déchéam^e, la commission municipale se crut obligée de pour\oir à l'administration publique, et elle dressa la liste suivante : Sont nommés commissaires provisoires : MM. Dupont (de l'Eure), à la justice ; Le baron Louis, aux finances ; Le général Gérard, à la guerre. De Rigny, à la marine; Bignon, aux affaires étrangères : Guizot, à l'instruction publique. M. Casimir Périer étant entré dans la salle de délibération, le ministère de Tintérieur lui fut offert par M. Mauguin. A cette offre imprévue, M. Casimir Périer se trouble et balbutie une acceptation. Mais une heure après, il était auprès du secrétaire de la commission municipale, M. Bonnelier, implorant de sa générosité, de sa pitié, presque, la faveur d'un erratum au Moniimr. 11 lui représentait que. ministre de Charles X la veille, il ne pourrait devenir, le lendemain même, celui d'une révolution faite contre Charles X; et, en disant ces mots, il s'abtmaît dans son désespoir. Ainsi cet homme qu'a>iiit toujours possédé un orgueil dont la violence allait quelquefois jusqu^à tai IbHe, était tout-à-coup devenu humble et suppliant. Il fût dit

The text on this page is estimated to be only 19.63% accurate

selon son désir ; mais son inquiétude était si grande, que, dans la soirée, il courut s'assurer lui-même au Moniteur (le \a radiation de son nom. qui fut remplacé par celui de M. (le Broglie. Casimir Périer, cependant, comme il le prouva bientôt, n'était pas homme à repousser les avances de la Fortune. Mais c'était d'un prince nouveau-venu dans la révolution qu'il attendait la réalisation de sa secrète es()érance. \me ardente et pusillanime, que rongeaient et abaissaient à la fois les soucis d'une ambition pl^ne d'épouvante! D'autres mirent plus de ligueur i leur abaissement, et se p^h- ipitèrent du moins la lèle haute vers le |tenuir et la ser\-itude. Les choix faits par la commission municipale furent ralini"s au Palais-Royal mais, au dehors, on les ctMnmenla diversement. On (rou^'ait en général fort singulier qu'on IMtuvoir d'origine révolutionnaire eût désigné, pour représenter la révolution, des hommes tels que l'abbé Louis et M. i.ui/nl. Il est vrai que, pendant les trois jours, le premier s'élail pnsord. Il ne se sentait aucun gnOl pour le pouvoir. e(sa modestie lui en faisait redouter le fardeau. Ce fut M. Laflille qui le délenniM.

3G4 HISTOIRE DE DU ANS. M. Laflitte avait été depuis longtemps subjugué par le duc d'Orléans; mais il s'était plus étroitement dévoué à lui depuis l'important service qu'il venait de lui rendre : d'abord, parce qu'il avait besoin de se grandir le plus possible dans la personne de son royal protégé ; ensuite, parce que c'est une des ruses de notre vanité de nous attacher à ceux qui nous doivent beaucoup, en raison même du bien que nous leur faisons. Mais, comme chez M. Laflitte une extrême Qnesse d'esprit servait de tempérament naturel à la sensibilité d'un cœur très-chatouilleux*, il était gagné sans être tout-à-fait convaincu, et séduit sans être trompé. Il chercha donc à se précautionner contre ses propres entraînements en appelant auprès de lui un homme dont l'amitié fût courageuse et sévère. Il ne pouvait mieux choisir que Dupont (de l'Eure), d'autant qu'aux yeux du peuple, l'adhésion d'un tel homme était*, en faveur de M. Laflitte, une garantie, et, quoi qu'il advint, une excuse. De là l'insistance qu'il mit à faire accepter à son ami le ministère de la justice. Il le suppliait, lui prenait les mains, qu'il serrait dans les siennes, et invoquait, à l'appui de sa prière, tout ce qui entraîne un homme généreux. M. Dupont (de l'Eure) céda enfin, et consentit à être présenté au lieutenant-général. L'accueil que lui fit le prince fut plein de bonhomie et de cordialité. Le nouveau ministre commença par exprimer la répugnance que lui inspirait la pratique du pouvoir. Il dit qu'il n'était pas homme de Cour *, que ses habitudes, que ses affections, étaient républicaines. Le prince répondit qu'il n'y aurait plus de Cour, et que, pour son compte, il regrettait de ne pouvoir vivre dans un pays républicain comme l'Amérique.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

^

The text on this page is estimated to be only 0.33% accurate

* -• iyuiZ'j'i

The text on this page is estimated to be only 21.25% accurate

agitant les sociétés, on fait toujours numter un peu de timon » ta surface. Le 31 , à cini] heures du outin, Charles X arriva à Trianon. Le Dauphin était resté à Saint-Cloud, qu'il ne quitta qu'à midi. Hais, avant de partir, il voulut tenter un dernier efTort. Voe compagnie était postée à une extrémité du pont de Sèvres, et de l'extrémité opposée parlaient de nombreux coups de fusil. Sur l'ordre du Dauphin, le duc de Lévis se rend auprès des troupes pour lus engager k la résistance. Le chef de bataillon qui les commandait était immobile à la IHe du pont, les bras croisés sur sa poitrine, et comme livré à une méditation profonde. Le dur de l^vis lui adresse la parole : c'est eu vain. Instruit de celle scène, le Dauphin arrive au galop, et se met à liarauRuer les troupes. Pas un mouvement, pas un cri. I>ésespért'>, il pousse son cheval sur le pont; mais, voyant qu'il n'est pas suivi, il regagne Saint-Cloud. partagé entre la collet la honte. 1^ compagnie dont le Dauphin venait d'interroger le /èle était commandée par M. Quarlery. Sa défection livra au p4'Upte une pièce de canon et le pont de S*vres. A Saint-4'.loud, le prince donna l'ordre du départ. Tant d'humiliation avait altt're ses traits et augmenté k- désordre de ses idi'-es. En passant devant te front du tt" de la fiarde. il s'arrêta en face du colonel et lui dit : « Eh I' bien! le 3' a passé : pouvez-vous compter sur vos >< hommes :' » l.e colonel rt'-|»niKlil avec dignité que chacan remplirait son devoir. l>ipriiH'e fil quelques pas sans pronom-er une parole; mais apercexanl un soldat dont le col était attaché négligemment : << Vous «Mes bien mat colleté, n lui cria-l-il. H Un mouvement involonlHire d'indignation

368 HISTOIRE M DIX ANS. se fit dans les rangs : les soldats pouvaient juger de ce que valent, contemplés de près, tous ces dominateurs de nation ! Le signal de la retraite ayant été donné, l'artillerie et le 1^{er} de la garde prirent la route de Yilleneuve-rÉtang. pendant que les voltigeurs du 6^e essayaient d'arrêter à coups de fusils les éclaireurs qui montaient en courant la grande avenue du Château. Cette fuite précipitée, cette fuite sans combat, blessait profondément les troupes restées fidèles. Dans leur dépit, dont le respect adoucissait à peine l'expression, plusieurs grenadiers retournèrent leurs bonnets à poils, comme pour faire face, autant qu'il était en eux, aux insurgés qui les poursuivaient. Les officiers marchaient la tête basse, et quelques-uns versaient des larmes. A leur arrivée à Versailles, les régiments furent entassés pêle-mêle, partie sur la place d'Armes, partie dans une plaine en avant de la grille du Dragon. Aucune mesure de prévoyance n'avait été prise, et les officiers eurent beaucoup de peine à procurer des vivres à leurs soldats accablés de fatigue et de chagrin. Mais à leur douleur se mêlait déjà la colère, et la désertion commença. Le bivouac durait depuis quelques heures et les troupes n'avaient pas encore été passées en revue. On se demandait avec surprise dans les rangs ce qui retenait les princes si loin de ceux dont leur présence aurait encouragé la constance et ranimé l'ardeur. Témoins des progrès du mécontentement général, M. Sala et un de ses camarades, tous deux officiers du 6^e de la garde, se rendirent aux grilles de Trianon; mais, ayant rencontré en chemin MM. de Guiche et de Ventadour, ils apprirent qu'on allait se mettre en marche. Ils éclatèrent alors, et se plaignirent de Tincon*

The text on this page is estimated to be only 19.61% accurate

cevable confusion tians laquelle on laissait l'armée royale.)urs
rinisse. et que celle des camps ait son tour?i> Un ordre de départ fut la seule
réponse qu'on Til à ces plaintes mililnires. Iliirn qu'un nouveau ministère
eût été nommé, les anciens ministres n'avaient pas cessé d'accompagner le
roi et de délibérer. A Triaion, ils tinrent conseil. M. deGuernon-Ilanville fut
d'avis que le roi ne pouvait pas rentrer dans l'aris avant la soumission des
rebelles; qu'il n'avait plus qu'un parti à prendre : se retirer à Tours, y
convoquer sM^■le-cbamp les deux Chambres, tous les généraux, les
plui'hauts fonctionnaires publics, et les dignitaires du ri'uuime. Selon M. de
(luernon-Itanville, c'était le meilleur niow-n de désorganiser l'insurrection et
d'en déconri'rter li-s chefs. t'A'lte opinion fut adoptée, et, en conséquence,
on n'ili^ca plusieurs circulaires. Kllesn'al tendaient plus que lii signiiture de
Charles X. et il se montrait dis(Kisé à lit donner. Mais il changea tout-à-
coup de résoluli'iii. l'I Ir lit savoir à ses ministres, qui. désespérés de huit de
viieillalions. déchirèrent les circulaires, dont le Imssrii de Trianon reçut U-s
morceaux. Il est rclrain que le roi ne pouvait se résoudre à prendre un parti.
Le séjour de Trianon le retenait par mille liens, mais il y était environné de
|K'rils. Sur les instances de

370 HISTOIRE DE DIS ANS. M. de La Rochejacquelin, et sur les avis inquiétants du général Bordesoulle, il se décida enfin k ne pas prolonger davantage cette première halte de la royauté. Le voyage de Rambouillet fut résolu, et les troupes durent se diriger vers Trappes. Elles se mirent en mouvement^ après avoir déchiré les gibernes abandonnées par les déserteurs, et jeté dans le canal du parc plusieurs des fusils dont la plaine était jonchée. Le désordre de cette retraite nocturne ne peut se comparer qu'aux suites d'une véritable défaite. Artillerie, infanterie, cavalerie, roulaient péle-mêle dans les ténèbres, des coups de fusils tirés en Fair ou dans les bois, faisaient craindre k tout instant quelque attaque nouvelle. C'était plus qu'une retraite, c'était une déroute. La famille royale, de son côté, avait fait tous ses préparatifs de départ. Il avait été convenu que le général Bordesoulle resterait à Versailles à la tête de sa division: que le Dauphin irait coucher à Trappes, et enln que Charles X partirait à cheval par une route, tandis que la duchesse de Berri et ses enfants prendraient en voiture une route différente, de manière. ce|)endant, à le rejoindre au sortir des bois, sur le chemin de Rambouillet. Avant de quitter Trianon. le roi y entendit la messe dans une grande pièce où se trouvait une chapelle contenue dans une armoire. Quant on vint l'avertir de Theure du départ, on le trouva plongé dans un recueillement pieux et mélancolique. Il traversa les salles solitaires de ce i)a!ais de Louis XIV, marchant avec beaucoup de lenteur et se retournant de distance en distance, comme attendri par quelques souvenirs. Il était minuit lorsque cette famille condamnée arriva au chAteau de Rambouil

The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate

let. Il y avait seize ans k peine qu'une catastrophe non moins (errîMe avait conduit dans ce même rhèteau l'impèratriroMarie-l,ouise. fuyant le sort des batailles, fuyant son père, et emportant avec elle par les chemins les dieux pi'iatcs de IT-mpire. Ces jardins oi'i le jeune Henri allait roldtrcr en attendant l'heure si prochaine de l'exil, le roi de Rome enfant les avait foulés, lui aussi, avec une égale insoiiriincc et dans une infortune k peu pr^ semhiable. Rapprochements dont la singuinrilc est devenue banale ! redites элемellps du destin ! I.es fugitifs descendirent dans In cour, di'-serle en ce moment el muette. La lune seule criairail les fenêtres de la tour. Le petit duc de Bor fléaux s'était endormi dans les bras de son gouverneur. Charles X, fatigué, laissait tomber sa tt^te sur sa poitrine, et pleurait. Suffisamment préparé — il le prouva plus lard — pour une mine complète, il ployait sous lesfommencements de son malheur. Le kmli-mnin. les troupes arrivèreni de Trappes. .\ l'i'iilr('>e de ta forM de RambnuillH est un petit village nommé lo Péray : plusieurs régiments s"y arrièrent. d'aiiln>s gagnèrent la ville. Le 2* d'infanterie de la garde. (-amp«'> k gaurlie et à droite de la route, forma l'arrièregarde avec le .V et la gendarmerie. LA. (uelques précautions fun'iit prises i on se couvTÎt de postes avancés. Mais un di-couriigcmenl sans remède avait alleint déjà une partie des Irciiipcs. I.H route était à chaque instant sillonnée par des malli-s- postes et des diligences surmonlau Irirnlnn-; des insurgi'>s passaient à cheval, sous h-s yeux du soldat, sans que l'ordre de les arrêter frtl doiim>; l'armée enfin, privée de chef, ignorant l'état des choses, inrtertainr sur ce qu'elle dn'iit tam comme sur

372 HISTOIRE DE DIX ANS. ce qu'il lui était permis de désirer ou de craindre, ne ressemblait plus (ju'à une troupe de fugitifs. Un moment vint où toute l'arrière-garde s'ébranla, et parut disposée à reprendre le chemin de Versailles. Averti de ce mouvement, le général de La Rochejacquelin accourut^ il fait battre le tambour, il fait prendre les armes, et, s'adressant aux troupes avec une émotion éloquente, il invoque leur honneur, les ramène au souvenir de leur serment et au respect de leur drapeau, sire le roi! crièrent alors les soldats, et cette impulsion donnée à la fidélité militaire fut si vive, qu'un voltigeur du 2^e ayant voulu désertir, ses camarades levèrent sur lui leurs sabres. Une scène d'enthousiasme avait eu lieu dans la matinée : la Dauphine était arrivée de Dijon à Rambouillet, k travers des périls évités au moyen d'un déguisement. Cette princesse avait la voix rude, le front sévère, Tabord glacial; et le malheur qui l'avait prise au berceau, semblait avoir tari en elle toutes les sources de la sensibilité. Les gardes l'aimaient cependant, parce qu'elle avait toujours témoigné aux défenseurs les plus intimes des personnes royales une sollicitude active et prévoyante. Quand elle traversa le camp, ils se précipitèrent sur son passage. Elle les salua en pleurant, et eux, ils agitaient leurs épées avec des cris fidèles. Mais c'était la dernière explosion d'un dévouement (lui , faute d'encouragé, devait bien vite s'éteindre. En apercevant cette princesse dont les yeux avaient renfermé tant de larmes, Charles X s'avança, les bras étendus, vers la fille de Louis XVI, et des sanglots se mêlèrent à ces premiers embrassements. « Nous voilà, je Tes((père, réunis pour toujours, w dit la Dauphine.

The text on this page is estimated to be only 19.82% accurate

A Rambouillet, château de plaisance, demeure somptueuse on
tant de princes avaient oublié dans les plaisirs combien il faut que le peuple
soulève pour qu'un roi s'amuse; à Rambouillet, où, le 2^{ti} juillet, Charles X
lui-même. était allé se délasser des fatigues de la chasse, pendant que ses
ordonnances embrasaient l'aris, il y avait tout au plus en ce moment de quoi
héberger cette famille en ruine. Pour payer les dépenses de bouche de sa
maison militaire, le roi de France en fut réduit à vendre son argenterie. La
dauphine ne put se procurer des vêtements nouveaux, et se vit (il lui fallut de
manquer de linge. Enfin, comme pour mettre le comble à tant d'amertumes,
le colonel du 1^{er} V léger alla ce jour-là remettre au roi son drapeau. Treize
hommes l'accompagnaient: tout le reste avait déserté. Les gardes-du-corps
s'étaient répandus dans le parc et avaient tué un grand nombre de pièces de
gibier dans la faisanderie : ce fut une des plus vives douleurs de Charles X ;
car son âme n'étant pas assez forte pour son noble. il tenait plus aux petits
avantages de la grandeur

374 HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. Le 3 août, et il veut espérer que les républicains rétabliront la tranquillité en France. « Le roi attendra ici le retour de la personne chargée de porter à Paris cette déclaration. Si on cherchait à attenter à la vie du roi et de sa famille, ou à sa liberté, il se défendrait jusqu'à la mort. » Fait à Rambouillet, le 1^{er} août. Charles. Ce message parvint au Palais-Royal à sept heures du matin. M. Dupin aîné s'était déjà rendu chez le duc d'Orléans. Tremblant de perdre le bénéfice d'une royale amitié, M. Dupin conseilla au prince de faire au message de Charles X une réponse énergique et propre à séparer nettement la cause de la maison d'Orléans de celle de la branche aînée. Il alla jusqu'à se charger de la rédaction de cette réponse. La lettre qu'il écrivit était rude et sans pitié. Le duc d'Orléans la lut, la mit lui-même sous enveloppe, et il présentait à la bougie le morceau de cire qui devait servir à la cacheter, lorsque paraissant se raviser tout-à-coup : « Ceci est trop grave, dit-il, pour que je ne consulte pas ma femme. » Il passe dans une pièce voisine, et reparait quelques instants après tenant à la main la même enveloppe, qui fut remise à l'envoyé de Charles X. La lettre que cette enveloppe contenait émut doucement le vieux monarque : elle était affectueuse et pleine de témoignages de fidélité. Charles X en fut si touché que, dès ce moment, toutes ses hésitations s'évanouirent. Charles X n'avait jamais eu pour le duc d'Orléans la même répugnance que beaucoup d'hommes de la Cour. Et il en avait donné récemment une preuve éclatante, en ordonnant au général Trochu de confisquer tous les exemplaires des

The text on this page is estimated to be only 20.92% accurate

Mémoires de Maria Stella, libelle dirigé contre le duc d'Orléans, et que les courtisans faisaient circuler à Saint(Uoud a\ec une joie maligne. Il Tut donc charmé de Irouverdans ce prince le protecteur de son petit-ûls, et convaincu que la loyauté du duc d'Orléans était la meilleure garantie du l'avviiir royal desUné au duc de bordeaux, il rt-alisa sans retard un])rojel qu'il n'avait encore conçu tre déciU-, le duc d'Orléans donnait audience à tous les hauts |>erso images qui venaient adorer déjà sa fortune. H. Laflilte, que le prince avait fait])révenir, fut devancé au palais |iar MM. Casimir l'érier, de Broglie, Guizot, Dupin, .S«-lias(iaiii, Mole, Uvrard. Cet empressement étonna un peu M. Lallille, qui se croyait te droil d'tHrc reçu avant tous les autres. Mais le duc d'Orléans s'avança vivement aude%ant de lui, et l'euloura de caresses familières, tandis qui- les assislanUt, |iour plaire au prince, renchérissaient sut' les iionnnages rendus à la puissaïu-c du favori. Le duc d'(irléans savait combien les llatleries qui viennent de haut sont irrésîslihlcs. Il coimaissail, d'ailleurs, M. Lallltle. Le prenant par le bras, avec une sorte de laisser-aller alTectueui.else retournant vers les intimes. «Messieurs, dit-il, suivez-nous. « El il entraîna dans l'appartement voisin l'iipulent plél)én, charmé, fasciné par ce seul mot qui S4-mbluiL lui promettre une si large part dans le maniement des affaires publiques. Après quelques paroles destinée* sans doute i tempérer par les appuences de la nndeslie

376 HISTOIRE DE DIX ANS. réclat d'une subite élévation, le duc d'Orléans raconta d'un air mystérieux le message par lequel Charles X le nommait lieutenant-général du royaume. Il ajouta que ce qu'on en faisait n'était que pour le compromettre aux yeux des révolutionnaires, et qu'à un trait pareil il reconnaissait bien la branche aînée. Il poussa si loin l'amertume de sa plainte, que M. Laflotte prit la défense de Charles X devant celui qui allait s'emparer de sa couronne. Le duc d'Orléans reçut dans cette même journée la commission municipale, qui venait déposer en ses mains tous les pouvoirs de la révolution. Le prince avait été de fort bonne heure instruit de cette démarche par un de ses amis dont les collègues de M. Mauguin lui avaient dérobé la connaissance, parce qu'ils redoutaient son opposition. Ainsi, chacun se hâtait vers la puissance nouvelle. Le duc d'Orléans accueillit avec beaucoup d'affabilité la députation, à la tête de laquelle était le général Lafayette. Au moment où les commissaires sortaient, un aide-de-camp se pencha à l'oreille de M. Mauguin, et l'introduisit dans un cabinet où M. Guizot rédigeait une réponse à la lettre par laquelle la commission municipale avait résigné ses pouvoirs. M. (Guizot fit part à son collègue de la réponse qu'il écrivait pour le compte du lieutenant-général, et le prince y remerciait le gouvernement de l'hôtel-de-Ville du patriotisme qu'il avait déployé, acceptait sa démission, mais le pria de rester en permanence en attendant de nouveaux ordres. « Des ordres ! s'écria vivement M. Mauguin ? — Ah ! ce mot vous paraît trop rude, reprit ce M. (Guizot. Eh bien ! je vais écrire instructum. un message puéril et dérisoire à une autorité qui était clamer elle-même son néant !

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

Au reste, pour couvrir ce qu'il pouvait y avoir de dangereux dans cet empressement à désarmer la révolution, les chers de la bourgeoisie éclataient en démonstrations patriotiques, les journaux célébraient la grandeur des Parisiens sur le ton de l'épopée. Des souscriptions étaient ouvertes de toutes parts : adoucissement amer du deuil de tant de ramilles ! On faisait le compte des morts, on s'intéressait au sort des blessés; en un mot, on étourdissait le peuple avec son propre enthousiasme. Au milieu de ces distractions héroïques et louehutes, les menées des ambitieux {graisaient moins. Les hôpitaux étaient encombrés de blessés. On fit solennellement au Palais-Royal de leur faire une solennelle visite. La duchesse d'Orléans. Madame Aorde. L'élégante. Degousée, etc.. En entrant dans ces dortoirs, où tant de souffrances étaient rassemblées, les jeunes princesses éprouvèrent un saisissement douloureux. La duchesse d'Orléans ressentit une vive émotion, à peine tempérée par la gravité naturelle de son maintien. Trop élevée par sa piété au-dessus des choses de ce monde, pour abaisser son calcul d'intérêt en un acte d'humanité, elle adressa de douces paroles aux premiers blessés que le hasard plaça sur son chemin : c'étaient des gardes royaux. " Kest-ce pour consoler nos ennemis mis que ces dames viennent? » murmura d'une voix éteinte un combattant déçu. Ses paroles avaient frappé l'oreille de H. Degousée. qui donnait le bras à la princesse Clémentine. Il s'approche rapidement de la duchesse d'Orléans et lui dit : « Madame, ceci n'est pas seulement

378 HISTOIRE DE BIXANS. u une visite d'humanité, c'est une visite politique ; » et il montrait du doigt un lit surmonté d'un drapeau tricolore. Dans ce lit était un jeune homme à qui un boulet avait emporté une jambe. Le feu de la fièvre et celui de l'enthousiasme brillaient dans ses yeux. Madame Adélaïde courut à lui, et, comme elle se répandait en paroles pour le consoler, il dit en levant ses regards vers le drapeau placé sur sa tête : « Voilà ma récompense. — D'où êtes-vous, continua Madame Adélaïde. — De Randan. — Ah ! « tant mieux. Nous avons là un château : vous y passerez avec votre mari, elle ne parut préoccupée que d'une crainte-, elle se demandait si, sous les auspices du duc d'Orléans, et au milieu des orages d'une régence, le jeune Henri ne serait pas élevé dans des principes contraires aux traditions de la monarchie et de l'Église. De son côté, Charles X, je le répète, ne pensait

The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

Il avait l'air que sa chute pût entraîner celle de son petit-fils, surtout dans une crise que le premier prince du sang était en mesure de dominer. Sa confiance à cet égard était si grande, qu'il manda auprès de lui le général de Latour-Maubourg, et lui donna, en présence du baron de Damas, diverses instructions relatives à la rentrée du duc de Bordeaux dans Paris. Il lui prescrivit en même temps de disposer, selon les convenances du moment, des troupes qui se trouvaient encore dans la capitale, enfin, il lui remit l'acte d'adhésion dont on lira plus bas la teneur, en le chargeant de l'aller porter au duc d'Orléans. Le général Latour-Maubourg partit aussitôt de Rambouillet et arriva au palais-légitime dans la soirée du 10 août. Il s'installa dans la demeure du prince, et demanda à l'écuyer introduit l'aide-de-camp auquel il s'adressa lui répondit par un refus formel : le général insiste; il s'annonce comme un envoyé de (Charles X). Nouveau refus de la part de l'aide-de-camp. « Mais Monsieur, s'écrie le général Latour-Maubourg, il y va de nos intérêts les plus chers : le roi dont je suis chargé de vous en parler est la personne la plus haute, la plus importante de l'empire. L'aide-de-camp avait sans doute refusé, car il demeurait inflexible. Il se rendit à la cour jusqu'à la porte de la liberté avec laquelle on circulait dans le palais; et le mouvement qui y régnait lui avait même rappelé de dramatiques souvenirs. Il ne pouvait donc concevoir que l'on eût de simples curieux à l'écouter.

The text on this page is estimated to be only 28.09% accurate

380 HISTOIRE DE DIX ANS. admis sans façon, il ne pût se faire admettre[^] lui, messenger d'un roi vaincu, mais non encore détrôné, lui qui venait porter Tabdicalion de ce roi au lieutenant-général du royaume. Il conclut de ce rapprochement bizarre que le duc d'Orléans avait été prévenu de sa visite par de secrets émissaires, et qu'il avait résolu de l'éviter. soit pour ne pas livrer à un envoyé de Charles X le secret de ses desseins (pi'aurait trahi peut-être le jeu de sa physionomie, soit pour n'avoir pas à s'enchaîner, devant un intermédiaire officiel, |mr des engagements trop précis. Dans remharras[^]ii le |)longeaient ces suppositions. M. de Latour-Foissac prit le parti de se rendre chez le duc de Mortemart et de réclamer ses bons offices, ils montèrent tous deux en voilure et se dirigèrent vers le Palais-Royal. Le (iacresétant arrêté, le duc de Mortemart en descendit soûl, reçut la dépêche des mains de M. Latour-Foissac. et promit de ne ta remettre au prince qu*après avoir (ait tous ses etVorts pour amener Tentrevue désirée. Il reparut quelques instants après. Le duc d'Orléans avait pris la déi)êche. et refusait formellement de recevoir celui à qui r.harles X l'avait confiée. Ne pouvant rien obtenir, le général Latour-Foissac demanda qu'on lui permit, au moins* de voir la duchesse d'Orléans pour laquelle il était chargé de deux lettres. l'une de Madame de iiontaut. l'autre de Mademoisriie. U fut plus heureux cette fois, et grâce a rinterventioa da neveu de M. de Mortemart « qui était lié a[^]ec le fils da duc d'Orléans, on l'introduisit dans l'appartement de la princesse. A la lecture de la lettre que lui écrivait d[^]uae main novice encore l'enfant dont elle avait tant de Itais reiHi les caresses, la duchesse d'Orléans se mit à

The text on this page is estimated to be only 19.16% accurate

Elle ne cacha rien de la douleur que lui causait cette terrible catastrophe; mais elle ne s'expliqua même sur les projets de son époux, se bornant à dire que la Tamille royale pouvait compter sur lui, et qu'il était un lionné homme. L'acte d'abdication, apporté par M. de Latour-Foissac, était conçu en ces termes : « Je suis trop profondément peiné des maux qui affligent " ou qui pourraient menacer mes peuples, pour n'avoir H pas cherché un moyen de les prévenir. J'ai donc pris CI la résolution d'abdiquer la couronne en faveur de mon Il petits-lils. << Le Dauphin, r|ui partage mes sentiments, renonce « aussi à SCS droits en faveur de son neveu. " Vous aurez, donc, en votre qualité de lieuteiiant•• géiu'-ral du royaume, à faire proclamer l'avènement de « Henri V » la couronne. Vous prendrez d'ailleurs toutes Il les mesures qui vous concernent pour régler les formes Il et il- {ils sera reconnu •I mi sinis le nom de Henri V. i< Je l'iar^e tf lieiitcnaut-Kéiiéral vicomte de l^tnurII Foissac de vous remettre cette lettre. Il a ordre de s'enII tfiidre avec vous sur les arrangements à prendre en « faveur des personnes (pli m'ont accom)ui(;iH>, ainsi que Il sur les arrangements {tour ce qui me concerne et le K reste de ma famille.

The text on this page is estimated to be only 29.91% accurate

383 HISTOIRE DE MAXIMilien. « Nous réglerons ensuite les autres mesures qui seront « la conséquence du changement de règne. t(Je vous renouvelle, mon cousin, l'assurance des sentiments avec lesquels je suis votre affectionné cousin. » Charles. » Il était singulier que Charles X eût rédigé sous forme de lettre l'acte important qui changeait l'ordre de succession à la couronne. Une pareille négligence était remarquable, surtout de la part d'un monarque observateur scrupuleux des lois de l'étiquette. Mais les assurances de dévouement contenues dans la lettre du duc d'Orléans avaient fermé l'esprit de Charles à la défiance. La manière même dont l'acte d'abdication fut rédigé en était une preuve solennelle. Le duc d'Orléans dans cet acte était considéré comme le protecteur naturel de l'enfance de Henri V, et on le laissait arbitre suprême de toutes les mesures que pouvait commander la fatalité des circonstances. Quel parti allait prendre le lieutenant-général? Une issue honorable était ouverte à ses désirs, quelque audacieux (quoiqu'ils ne fussent pas, et son ambition était trop modérée pour le pousser à d'héroïques ardeurs. En prenant sous sa tutelle la royauté d'un enfant, il conciliait avec les jouissances du pouvoir ce respect du principe de l'indivisibilité, qu'il n'était peut-être pas sans périls de violer, et il s'assurait les bénéfices de la monarchie sans en ébranler les fondements. Voilà ce que pensèrent tout d'abord ceux qui croyaient lire dans l'âme du prince, et M. S

The text on this page is estimated to be only 20.36% accurate

cajiriTmi toi. Sn choses. e(qu'il fallait, sous peine d'exciter de nouvelles (empiètes, prendre une résolution qui eût la puissance de (oui re qui est net et décisif. Au milieu de ces opinions diverses, le prince ne hasardait aucune démarche éclatante, et parlait sans cesse de sa répu(;nanre naturelle pour les soucis d'un aussi grand pouvoir. Mais, en mOmc temps, il s'expliquait avec vivacité sur les inconvénients d'une régenre et sur les sou|irons auxquels ouvrait naturellement carrière toute situation indtTise; on racontait même qu'il avait dit à ce sujet : Il Henri V n'aurait qu'à avoir une douleur d'en'> trailtes. je passerais en Europe pour un empoisonCharles X à Ramboiiiitlet se trouvait encore k la ti'le de plus de 12.000 hommes, et, quoique déchue, cette royauté était gardée par trente-huit bouches à feu. Vn tel voisinage ajoutait aux embarras d'une position qui par elU-mt^me exigeait di^à (»nl de réserve. Il était à craindn.', d'ailleurs, que la duchesse de Berri ne se résolr^{tt} k venir cnnlier sou fils à la générosité du peuple parisien. On iii^'uiirHil |ias. au l'Hlais-llii^ai. que le conseil en avait été donné à la princesse par la duchesse de tlontaut. Il fallait à tout prix conjurer une semblable démarche et Irouver le moyen de forcer (Charles X à s'éloigner. Il fut donc ronwiui ipie. sous prétexte de le protéger contre les tVIRls de la colère publique, on lui enverrait des commissaires chargés de hAter son départ et de l'accompagner en lui faisant honneur. I.e choix du prince lomha sur MM. de Treviso, Jacqueniⁱⁱⁱⁱiot, de .Schonen, Odilon Barrol. Hais, comme il était douteux tpie ces messieurs troorasaent aceis aapri* de Otaries \, on leur adjoignit,

384 HISTOIRE DE DIX ARS. sur ravis de M. Sébastiani, le duc de Goigny, qui devait leur servir d'introducteur, et donner à leur mission un certain caractère de protection respectueuse. Le duc de Trévise allégua, pour refuser, un motif futile; et, par un singulier retour de la fortune, l'homme qu'on lui donna pour successeur fut le maréchal Maison, le même qui, en 1814, était allé recevoir le frère aîné de ce monarque qu'on chassait maintenant, presque sous les yeux d'un prince de la famille. Les commissaires choisis pour cette mission se rendirent au Palais-Royal. Le duc d'Orléans leur dit que c'était (Charles X lui-même qui réclamait une sauve-garde. et tout en leur donnant ses instructions, il témoigna pour la branche aînée des sentiments pleins de bienveillance. M. de Schonen lui ayant demandé ce qu'ils auraient à faire si on leur remettait le duc de Bordeaux. « 1^ duc de « Bordeaux ! s'écria vivement le prince, mais c'est votre « roi 1 » La duchesse d'Orléans était présente. Profondément attendrie, elle s'avança vers son époux et se jeta dans ses bras en disant : a Ah ! vous êtes le plus honnête « homme du royaume. » Le duc d'Orléans avait préparé toutes choses pour Tembarquement et l'exil de la dynastie vaincue. Le général Ilulot fut envoyé à Cherbourg, et reçut le commandement des quatre départements qui séparent la capitale de la mer, dans la direction de la Grande-Bretagne. On enjoignit aussi, dès le -i août, à M. Dumont-d'Urville de partir pour le Havre en toute hâte et d'y fréter deux bâtiments de transport. Kii même temps on imprimait dans le Courrier Frai^çais, feuille dévouée à l'établissement d'une dynastie nou

The text on this page is estimated to be only 14.62% accurate

velle, un arlirle tendant à prouver rillègitimilé du duc de
itordeauilL ' . ' LMpropMllJoMqielUeilucde HoTtMnarlMlvenublrei la
Chambre de* pain en tavvat dujeudanné est fils léBltlme de S. A. R.
Madame la duthesse de Elerri. 1 Le duc d'Orléans produira en temps et lieu
Ici témoins qui peuvent Taire ronnaire l'origiru; de l'cufonl et de m mttv; 11
produira toutes les pièces nécesNiIrt s |ionr rendre manifeste que la
duclirsK deBerri n'a Jamais clêrticelnlc depuis la mortlnrurtunécde son
époux, et ilsignalera les auteurs de la machination dont celle tréa-bible
prlncessea clé l'instrunirnl. ■ Kn allendant qu'il arri*e un moment Tavorable
pour dévoiler toute cette Iniriaue. le duc d'Orléans ne peut s'empêcher
d'appeler l'attention sur U Kvae fantastique qui, d'apréa leausdil procès-
verbal, a été Jouée au pavillon M.ir»;in. • !^ Journnt île pnrlf, que tout le
monde sali éire un Journal conlldenllrl. annonça le 20 aoilt dernier le
prochain accoachement dans les < Des personnes qui ont l'honneur
d'approcher la prinressenousaMurent ■ que l'aecourhementdeS. A.R. n'aura
lien que du }0 au 18 septembre. > • Lorsque le 18 sepiemhrearrlva, quête
pa>sa-t-ll dans les appartements de la duchesse? 4 Uans lu nuit du 18 au 39,
1 deuv heures du malin, loule la maison êlail courhce cl lii lumlt-rr*
éteintes ; I deux heures et demie la prinersK appelai mais la dame de
Valhairr, sa première lemmcdedumbr, était eiH . dormlCi 1.1 dame
Lemulne, sa prde, était absente, et k rieur DeMOi.rafrcoucheur. riait
detbabillé. • Alors la scène dungea : U dame Bourgeois alluma une
chandelle, et toutes les penonnes qui arriTèrenl dan* la chambre de la
duchesse tIfCM M ■'tattpMVNMMlMhédà MlB di U ntrc

The text on this page is estimated to be only 10.46% accurate

A quatre heures du soir, les commissaires se mirent à route. Il était nuit quand ils atteignirent les avant-postes de l'armée royale. Elle campait dans la Toré à droite et à gauche de la route. A la lueur des feux, qui étaient allumés, Mat conut cet CD. Il était-il placé ? Le médecin Baron déclare qu'il tait l'enfant placé rare et n'est-ce pas Mi encore de l'Uché d'elle. Le chirurgien Bougon déclara qu'il en était sûr. Il dit : « Le docteur attaché parle de l'ombilical. ■ C'est deux pralceins savent combien il est [important de De pM n'effluier plus particulièrement comment l'enfant était placé. tu m'as vu. • Madame la duchesse de Reigloulit ta déclara : • J'ai été à la Tourne « sur-le-champ que S. A. R. résoudrait te » Bk » t ^ 1 l'enfant meurt ; J'accourus auprès d'elle à l'instant même, Henon • dans la chambre Je tui l'enfant hit le lit et non eocofe de MM dr h • Ain, l'enfant était sur le lit, la duchesse sur le Ut, et le conko « l'infant introduit wub la couverture. • Itamarqui ce qu'oWrva le sirur Deneoi, Meoucheur, qoJ, i étn heures et demie, (ut averti que la-duchess reuint U* douleun ^ l'infant nient, qui accourut sur-le-champ auprès d'elle l'ana prendra le Irnirt de s'habiller entièrement, qui la trouva dans sou Ut et tintendit renbnl ■ Iti'marqui ce que dit madame de Goulard qui, i deux benra et ^ nii pria d'enlirer < Iti'Uiarqui ce que vit M. Lalaé, garde national, qui était calMUMià la puik' lin pavillon Marsan, qui fut Invité par uoe dame à iiiiilrr,nMrta,t InlriHliiii dans la chambre de la prlDceaK. où 11 B'ja*alt qge k alev Dcacr et une autre penonne, et qui, au momentod II eUn, obama qin k pmtit marquait deux heures Irenie-clnq mlnolcti I Krinarqui ce que vil le mt^ecin Baron, qui anlr à dcnx Immh trente-cinq mlnutea, et le chirurgien Bougoa qui antn ^êê^k» MIhm après* ; ■ Hemarqui K que tU le maracbal Sotet qal teK iullf m^ te 1

The text on this page is estimated to be only 12.68% accurate

■nés (le distance en distance , les commissaires crurent
«percevoir des visages menaçants, et virent briller des épées nues. Ils
gagnèrent cependant Rambouillet, protégés par le n'i'pt-Il pas évident
qu'après avoir arrangé la pièce. Ils si- rtiréreul à dcn)ieur cl demie, et que,
plaeés dam un appartement voisin. IU allindirent il' innmcnl d'entrer rn
•rêne et dejoierlesnjles qu'Us l'élalennsfisncn. • VA en elTet, vit-on
Jiinial», lorsqu'une (rmme de quelque clauue que !-(Mût rtall bur le point
d'acoouber, que pendant la nuit les lumlérps FusH ni èl -intei, rjue les r<
mmr's gilari^s auprès d'illes fussent endurmii-s, qnc !'• Ile qui élall plus
([■ri'iali'ment rhargif de la soigner s'élolitnAt. que son JiiTouehrur fm
déshabillé, el que w Tamllle, habitant sous le mtcae loK, demeurât plus de
vlu^it mluules sans donner signe de île. 1 S. A. H. le due d'Oi liian» eut
ri.nvalncu que la nation française el tou» I "i> •l'une fr.'iutle si audacieuse et
si contraire nut priiirlpea de la mooirthle lu-reiliuiK' et légitime. • Ih'j.i la
Fraw-e et l'Eurcipe ont été vklimei de l'usurpation de Boni< pafli'. l'j
it.'iiiu'iiH'ul une ni>u%rlle usurpation de la pari d'un prétendu lleiiti V
ramènerait le» mêmes malheur» sur la France et sur rF.umpc, . fait h Paris,
le 3n septembre IBîO. » i CoMTter fmiçaiê dm J «oU tSM. ;

388 UISTOIBE DE DIX ANS. rivée, Charles X refusa de les recevoir. Il trouvait étrange qu'on lui envoyât quatre hommes pour le garder au milieu de son armée. Il fit répondre aux commissaires que les usages de sa royale maison ne lui permettaient pas de leur donner audience à pareille heure, mais qu'il leur offrait, pour la nuit, l'hospitalité du château. Les commissaires retournèrent à Paris en toute hâte, et coururent rendre compte des résultats de leur voyage. Le duc d'Orléans, qui était au lit, alla lui-même leur ouvrir, et les reçut sans s'être donné la peine de s'habiller. Les deux monarchies étaient ainsi mises en présence : à Rambouillet, le respect de rétiquette poussé jusqu'à la témérité ; au Palais-Royal, le mépris des formes poussé jusqu'à l'oubli des plus vulgaires convenances. Les commissaires ne manquèrent pas de remarquer le contraste. Ce monarque en caleçon, qui était devant eux, leur parut plus digne que l'autre de commander à un grand peuple en vertu d'un droit mystérieux. Faibles esprits qui, dans cette religion de l'étiquette, n'avaient vu qu'une monarchie qui s'écroule en un jour, tandis qu'ils auraient pu y voir une monarchie qui se maintient durant plusieurs siècles ! Il faut à l'enfance des sociétés des grelots dont elle s'amuse et qui la puissent étourdir. Des puérilités traditionnelles, voilà de quoi se compose la majesté des rois. Supprimer la sottise humaine, c'est supprimer les empires qui durent. Le rapport des commissaires trouva le lieutenant-général dans des dispositions bien différentes de celles qu'il avait manifestées la veille à l'égard de sa famille. » Qu'il « parte, s'écriait-il avec véhémence; il faut absolument que qu'il parte : il faut refrayer! » Mais, pour Ty con

The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate

cH*?iT_u Tin, n₉ traindre, T'était tro(i peu d'une pscilique
ambassade. On imiigina de la soutenir par une démonstration menaçante.
U- roloiiel Jacqueminot se chargea de la provoquer. Une fxpouillet ! à
Rambouillet ! n A» Palais-Royal, on avait fait apporter de chez l'armurier
l.epage une grande corbeille remplie de pistolets, que M. de Itumigity
distribuait, avec des paquets de poudre, aux élèves de Ificolc polytechnique.
Le rappel battit dans lu capitale comme aux jours de grands dangers, et Is
ville entière s'émut, il y avait au fond du peuple ce bouilliiinement qui se
voit au sortir des agitations. L'idée il'iiiie cam|tagne révolutionnaire aux
environs de la capitale llultail l'imagination mobile des l>arisiens, et
semblait leur promettre dans un acte de |>atriotisme une partie de plaisir.
RientiU tout Paris fut sur pied. On ne rencontrait dans les rues que jeunes
gens Taisant briller sur leur habit noir des liaudriers de gci)darm'.>s,
qu'ouvriers en veste |K)rtail des casques et armés de lances ou de
carabines, pour se procurer des chevaux au manège de Kuntzmann,
quelques élèves de l'iVole polytechnique n'eurent qu'i signer leur nom, en
indiquant leur qualité, au bas d'un billet ainsi conçu : k Ron pour un cheval
». C'était un immense dt^ordre. Le patriotisme de ces recrues d'un nouveau
genre éclatait en rires bruyants, en paroles touchantes, en confuses
clameurs. Les hommes habiles, qui

RISTCHn WÊ MX AR8. avaient compté sur la frivolité de Tesprit français, purent se féliciter de leur clairvoyance. Ils avaient amené le peuple k parodier sa propre grandeur ! Le commandement de cette expédition fut donné au général Pajol, dont le Palais-Royal se déflait et qu'on était bien-aise de compromettre à la fois et d'éloigner. Mais, pour surveiller ses démarches, on le crut du moins, le colonel Jacqueminot dut faire partie de Texpédition et résigna ses fonctions de commissaire. Quant au général Lafayette, absorbé par une foule de préoccupations futiles, il ne vit dans un mouvement si bien préparé que Têlan volontaire de la population, et il donna ordre qu^on fît passer sous le commandement du général Pajol cinq cents hommes par légion. Mais des craintes très-vivesle tourmentaient : lancer cette armée de hasard contre des troupes braves, bien disciplinées, combattant en rase campagne, n*était-ce pas Texposer à une affreuse boucherie? Aussi, en même temps qu*il signait des ordres si imprudente, il envoyait M. Frédéric Degeorge prescrire à la garde nationale d'Arras et à celle d'Amiens de se mettre en marche pour secourir Tannée expéditionnaire qui, disait-iK risquait fort d^tre taillée en pièces. Cependant, vers six heures du matin, une grande foule stationnait aux atx)rds du Palais-Bourbon. On avait annoncé une séance publique. Les hommes qui avaient pris la révolution au sérieux faisaient remarquer avec amertume qu'il n'était pas convenable de donner à roavertore des Chambres la date que Charles X avait fixée ; qu'il y avait dans cette continuation du passé quelque chose d'extraordinaire, et qu'on ferait bien de prendre garde aux commencements.... Mais ces observations chagrii

The text on this page is estimated to be only 21.60% accurate

se perdaient dans rivièrse d'un si récent triomphe. Enfin, les portes du palais s'ouvrirent, et les députés arrivèrent successivement. A quelques pas de là. La Roche, qui s'avancait appuyé sur le bras de H. Vassal, H. de Hartignar se promenait seul et pensait à MM. Cuizot, Dupin. Casimir Périer. Sébastiani. n'avaient rien gardé de leurs terreurs et avaient le visage rayonnant des victorieux. MM. Berryer. Jarquinot de Pampelune, Rosier, de Bois-Bertrand. Armand de La Bourdonnaye. s'entretenaient à l'écart, et leurs figures altières contrastaient avec la pompe générale. Les pairs de France parurent à leur tour. Le duc d'Orléans entra, suivi du duc de Nemours, monta lentement l'estrade, et s'assit sur un pliant. Derrière lui était un trône de velours brodé de fleurs de lys d'or et surmonté d'un dais couronné. De toutes parts s'élevèrent des cris et des applaudissements, comme on en fait entendre à l'avènement de tous les princes. Le discours du lieutenant-général fut beaucoup moins réservé que celui qu'il avait prononcé le 31, quand la situation des choses était encore tout-à-fait incertaine. C'est ainsi qu'il parla de la liberté menacée, et de l'odieuse interprétation donnée à l'article H. Toutefois il fit allusion, en termes convenables, à certaines infortunes augustes: mais, tout en disant qu'il les déplorait, il annonça d'un ton solennel à la Chambre qu'il avait ordonné le départ dans les archives de l'acte d'abdication de Charles X et du Dauphin, pour ce qui était du motif de ce départ. la reconnaissance tacite du principe de légitimité, il ne s'en expliqua pas. Ce départ

392 HISTOIRE DE DIX ANS. En attendant, tout se préparait pour l'expédition de Rambouillet. Une multitude frémissante couvrait la place Louis XV et débordait dans les Champs-Élysées. Fiacres[^] omnibus, cabriolets, voitures de toute espèce, avaient été mis en réquisition pour transporter le gros de l'armée. On arrêtait les équipages des grands seigneurs, et des hommes du peuple les faisaient descendre, montaient à leur place. Avocats, médecins, bourgeois de toutes les professions, jeunes gens de toutes les classes, se coudoyaient dans ce vaste pêle-mêle, d'où sortait un indéfinissable bourdonnement. À trois heures la colonne se mit en marche. Elle se composait de quinze mille hommes environ. À l'avant-garde marchaient le colonel Jacqueminot, George Lafayette, et le général en chef qui[^] n'ayant pu avoir son équipement que pièce à pièce, avait dû, pour le compléter, emprunter au banquier Rothschild ses épauillettes de consul d'Autriche. Jamais expédition ne fut plus précipitée, plus irréfléchie. À la barrière des Bons Hommes, le général ayant demandé une carte du pays, il se trouva que personne n'avait songé à se munir de cet indispensable élément de toute opération de guerre. Un aide-de-camp du général Pajol fut envoyé en avant pour se procurer une carte, qu'il obtint à la manufacture de Sèvres, de M. Dumas, membre de l'Institut, sur un ban portant la toute-puissante qualification d'élève de l'École polytechnique. Ainsi, des milliers d'hommes entreprenaient une route de quinze lieues, sans direction[^] sans vivres, sans argent, dans un pays dont le passage des troupes avait épuisé les ressources. Il y avait encore à Versailles, que l'expédition devait traverser, les débris de deux régiments.

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

Était-il prudent de les laisser derrière soi ? Cette réflexion, Taite par H Dupoty, fut communiquée au général Pajol par un élève de l'école polytechnique, et ils se rendirent tous les trois à la caserne de la rue d'Anjou. Or, telle était la démoralisation des troupes, que la démarche audacieuse de ces trois hommes ne rencontra pas le moindre obstacle. Les soldats offrirent eux-mêmes leurs armes, qui furent sur-le-champ distribuées au peuple, et ils partirent pour Meaux, tandis que le général Pajol, suivi de ses deux lieutenants improvisés, rejoignait la colonne. Les hommes de l'expédition arrivèrent à trois quarts de lieue de Rambouillet, harassés, affamés, et dans le plus épouvantable désordre. L'administration de Versailles devait livrer six mille rations : elles n'avaient point été livrées. Pour comble de malheur, la colonne s'était grossie de tous les aventuriers qui venaient la rejoindre à travers champs, et de deux mille volontaires rouennais qui avaient marché au secours de Paris. Rencontrés à Saint-Germain par M. de la Perche, que le lieutenant-général lui-même leur avait envoyé, ils avaient rejoint à Trappes les derrières de l'armée dont ils formaient le corps de réserve. A Saint-Cyr, M. de Gossé enleva huit pièces de canon appartenant à l'armée : c'était toute l'artillerie de l'expédition. Inutile en avant de Rambouillet, la tête de la colonne fut dépassée par une voiture qui allait avec une extrême vitesse. Cette voiture ramenait à Rambouillet le maréchal Maison et M. de Schonen. A Coignères, ils trouvèrent les chevaux de poste retenus par le général Boyer et le frère de H. Cadet Rousselle. La présence de ces deux voyageurs mystérieux les frappa de surprise, et

394 RISTOmC M DIX AK8. ce ne fut qu'après avoir donné la consigne de ne laisser passer personne que les commissaires continuèrent leur route. La nuit ayant surpris l'expédition à Coignères, le général Pajol ordonna une halte. Il regardait la défaite comme inévitable en cas d'attaque ; mais il était dans les habitudes de sa vie militaire de jouer avec la fortune et de la braver. Il comptait, d'ailleurs, sur la démoralisation de la garde royale, et on l'entendit répéter, à plusieurs reprises : « Troupes démoralisées, troupes perdues. » Cependant, quelques jeunes gens qui connaissaient les lieux, vinrent dire au général Excelsmans qu'il fallait se porter en avant -, que les tirailleurs trouveraient un abri sûr dans la Forêt-Verte^ située au-delà de Coignères ; qu'ils pourraient de là menacer sérieusement le château de Rambouillet ; que c'en était fait des Parisiens, au contraire, s'ils restaient campés dans une plaine. Ici il suffirait, pour les mettre en déroute, d'une charge de cavalerie. Sur cet avis, le général Excelsmans donna ordre à l'avant-garde de continuer son mouvement. Elle avait à peine fait quelques pas, qu'elle rencontra des hommes qui revenaient en toute hâte de Rambouillet et apportaient la nouvelle du départ de Charles X. Ceux qui marchaient au premier rang tirèrent leurs fusils en l'air, en signe de triomphe. Ceux qui suivaient, de leur côté, crurent que le combat s'engageait. L'émotion gagnant de proche en proche, le désordre fut bientôt universel. Pour protéger des troupes naturellement indisciplinables, le général Pajol fit ranger en ligne, de manière à leur servir de rempart, les voitures qui les avaient transportées. On s'aperçut enfin que ce n'était qu'une fausse alerte, et on bivouaqua sur la route»

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

(>>mnie les vivres manquaient, les uns pillèrent des maisons en passant, les autres se répandirent dans la campagne et en rapportèrent des moutons qu'on fit rôtir au Feu des bivouacs. Mais ces ressources étaient insuffisantes, et le pain, attendu de Versailles, n'arrivait pas. M. Charrai; partit pour connaître les causes de ce retard. Arrivé à Trappes au milieu de l'arrière-garde, il se fait conduire auprès du général Kxcelmans, qu'il trouve roulé dans son manteau et couché sous un arbre ; il lui apprend le but de sa mission. Mors, d'un ton où éclatait la colère : « Monsieur, *« fectionnenl les rations. ■ et il exposa l'ordre qu'il avait reçu. Aa mol fntiUer, le préfet sauta rapidement k bas de son lit, en proowtlaDt qu'avant une heure les voitures*

•396 HISTOIRE DE DIX ANS. seraient en marche pour Rambouillet. « J[^]aitendrai pour « vérifier le fait, dit Taide-de-camp d'un ton sévère. • La physionomie de la révolution de juillet est tout entière en de semblables scènes, et rien ne montre mieux quel parti aurait pu tirer des forces nées de rinsurrection un homme capable de les diriger. Il faisait grand jour quand Taide-de-camp du général Pajol le rejoignit à Coignères. La nuit n'avait amené aucun accident fâcheux. Parmi les hommes de l'expédition, beaucoup, accablés de fatigue, s'étaient laissé tomber dans les champs de blé qui bordaient la route et s'y étaient endormis. De tels ennemis étaient à coup-sûr peu formidables. Et pourtant, la seule nouvelle de leur voisinage mit tout en rumeur au château de Rambouillet. On y délibérait dans d'inexprimables angoisses. Les uns voulaient qu'on y attendit de pied ferme tous les hasards. Ne pouvait-on cspé[^]ror de prochains renforts? Fallait-il jouer sur une panique les destinées de la monarchie ? Une retraite sur la Loire serait toujours possible; et la Vendée, en désespoir de cause , ne gardait-elle pas à la royauté poursuivie des refuges et des vengeurs.[^] D'autres conseillaient une prompte fuite. Ils représentaient que rinsurrection gagnait au loin les campagnes; que les Parisiens étaient peut-être au nombre de 80,000 hommes; qu'une fois la retraite coupée, il n'y aurait aucun quartier à attendre du vainqueur, et qu'on ne saurait trop tôt soustraire à la fureur des rebelles le frêle, le dernier rejeton de tant de rois. Aussi bien, la fidélité commençait à se décourager. On racontait, il est vrai, qu'un soldat s'était brûlé la cervelle pour se punir d'un moment de faiblesse, et que rartillme

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

39T ne comptait qu'un seul déserteur. Mais des émissaires envoït-s dr Paris ne crasaient de souiller lh désertion parmi li's Irouiies. l.a division de grosse cavalerie, commam[^]ée par le général BordesouUe. avait déserté en masse. l>éji queirpies oITiciers parlaient de leur licenciement prol>able et commentaient à se préoccuper de leur avenir, t[^]ux, et ■ r'était le plus grand nombre, qui, témoins des mallieus de la Tamille royale, auraient noblement oublié qu'ils en étaient victimes, remarquaient avec amertume l'al)senee de plusieuntgrands personnages qui n'avaient jamais manqué aux retes de la monarchie. Quelques hommes de (>)ur venaient-ils à passer, dans ini costume élégant, au milieu de ces militaires aux virements souilks. les murmures reilnublaient. Kt puis, où était le roi;' oii était le llauplim? Quoi ! ces princes qui voulaient qu'on mourût pour eux, ne se montraient pas à cheval, l'épée à la main, et dispo.M's. s'il le fallait, à combattre et à mouriri' Quelle honte y auniit-il. après tout, à aluindonner un monarque qui s';di;uidomiait lui-m[^]me? A l'elVet de ces discours s'ajoutait l'impression produite par la nouvelle, déjà connue, de l'abdication, et par les coiijeclures que Taisaient naître les voyages mystérieux du comte de (Urardin. On se demandait s'il n'était pas entre (:iiaarl<>s X et le duc d'Orléans l'intermédiaire de quelque corres|>ondancce secrète. Tout cela servait à augmenter l'hésitation. I.C général Vinrent avait désapprouvé les ordonnances; mais il jugeait queeeuxqui les avaient faites, se devaient au moins de les soutenir avec vigueur. Sachant ce qui se passait, et que les Pirisiens étaiuit en route pour Rambouillet, il se mil co devoir de prendre)'oSiBi»ive; nu»

JMNI HISTOUB DB UX ANS. comme il donnait l'ordre de marcher, le général Bordesoulle vint lui dire, de la part du roi, d'arrêter le mouvement. il n'y avait pourtant plus pour la royauté que deux partis à prendre : fuir ou avancer. A dix heures du matin, en effet, le colonel Poque était arrivé aux avant-postes, et on l'avait vu, laissant derrière lui une petite bande d'insurgés qu'il commandait, venir planter un drapeau tricolore dans la grande avenue, à quelques pas d'un peloton de gardes-du-corps. Il s'annonçait comme parlementaire, et il avait envoyé demander une entrevue. Le général Vincent, sous les ordres duquel M. Poque avait été maître-champ des logis en 1814, se refusa formellement à des pourparlers qu'il croyait dangereux; et, après plusieurs refus successifs, il menaça M. Poque de le faire coucher en joue, s'il ne consentait à se retirer. M. Poque n'avait en ce moment auprès de lui qu'un brigadier de cuirassiers qui s'était rangé du côté de l'insurrection, et qui avait suivi. Il engage ce brigadier à se retirer-, mais celui-ci refuse, et lui-même il croise les bras avec une froide intrépidité. Feu ! crie alors le général Vincent aux Suisses qui bordaient la route. Le cheval du brigadier est tué, et le cavalier reçoit une balle à la cheville du pied gauche. On le fait transporter aux communs du château. En apprenant cette nouvelle, Charles X témoigna la plus vive émotion. Il envoya exprimer ses regrets au colonel par le général Trochu, et le fit soigner par son propre chirurgien. Madame deGontaut, de son côté, rendit visite au blessé, et se chargea d'écrire à la mère du colonel Poque, au fond des Pyrénées, pour la rassurer sur l'état de son fils. Qu'on juge de l'impression que des

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

scènes de cette nature devaient laisser dans l'esprit du soldat l
Telle était la situation morale de la famille royale et des troupes, lorsque les
Parisiens s'étaient mis en marche pour ItamMuillet. i's fut k l'issue de son
dîner que Charles X Tut instruit de leur approche. Les courtisans
disparurent l'un après l'autre, et quelques-uns avec une précipitation si
houleuse, qu'ils oublièrent leurs chapeaux à plumes blanches. MM. Maison,
de Schonen, Odilon Barrot, arrivèrent à neur heures. On les introduisit au
château après leur avoir fait parcourir lentement le parc, «Gn qu'ils pussent
juger |>ar eux-mi>mcs des forces dont Charles X 4-tait encore en ^'lal de
disposer. (JiarIfS \ les ret,-ut avec une Itrustjueriequi n'était point dans ses
habitudes. Sa sérénité ne l'avait point abauiloinié, tant que l orage
n'avaitgrondé que sur sa tête et sur celle de son lils. Sa dévotion, je l'ai dit,
lui faisait regarder son malheur comme un clidlimcnt que lui iilligeait la
Providence. Mais quel crime avait commis cet enfant qu'on voulait oïrir en
holot'auste à des rancums déjà si largement satisfaites;' Les exigences
naturelles de la victoire se |H-ignaieil dans cet esprit exalté comme des
violences impies. Toujours confiant, d'ailleurs, daas les dis)H>silions qu'il
su)|H)sait au duc d'OrléaiLS, il ne pouvait comprendre dans quel but un
troublait ainsi sercevanl « les commissaires:' Tout est rt>glê maintenant, et
je me •> suis entendu avec mou licutenanl-généial. — Mais, sire, •I rt-
|>ondit le nianvhal Mai>on, c't-st prei'iscinent lui qui « nous envoie, |tour
prcienir votre majesté que le [>euple « de Paris mart'he sur Rambouillet, et
pour la sup(ilier de

400 HISTOIRE DE DIX ANS. « ne point s'exposer aux suites d'une attaque furieuse, i Charles X, se croyant alors trompé, laissa éclater son ressentiment avec violence, et le maréchal Maison, qui s'était présenté le premier, fut si intimidé, qu'il alla se placer derrière M. de Schonen. M. Odilon Barrot prit la parole avec assurance. Il parla des horreurs de la guerre civile, du danger de braver des passions encore incandescentes. Et comme Charles X insistait sur les droits du duc de Bordeaux, formellement réservés par l'acte d'abdication, l'orateur lui représenta d'une voix caressante que ce n'était pas dans le sang qu'il fallait placer le trône de Henri V. — « Et soixante mille hommes menacent Paris bouillonné, ajouta le maréchal Maison. » A ces mots, le roi qui marchait à grands pas, s'arrêta, et fit signe au maréchal Maison qu'il désire l'entretenir en particulier. Après quelques moments d'hésitation, le maréchal y consent. Alors, le regardant fixement : u Monsieur, lui dit le u roi, je crois à votre loyauté; je suis prêt à me fier à votre parole : est-il vrai que l'armée parisienne qui se vance soit composée de soixante mille hommes ? — Oui. c(sire. » Charles X n'hésita plus. On avait lu aux troupes la lettre du roi à son altesse le duc d'Orléans. Le duc de Luxembourg publia un ordre du jour pour apprendre aux gardes que leur position sous Henri V serait la même que sous Charles X, tant le vieux monarque avait de peine à se persuader qu'il pût avoir un successeur dans le lieutenant-général! Il le croyait si peu, qu'il chargea M. Alexandre de Girardin d'aller prendre à Paris six cent mille francs sur le trésor, et, comme il lui était revenu qu'on craignait qu'il n'emportât les diamants de la couronne, il repoussa cette supposition avec

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

)>eau('Oup de véhémence et Je dignité. Pourquoi d'ailleurs :iurait-il omporlé des diamants qu'il savait faire partie de riiorilage de son petit-fds ? Le départ ayant été résolu sur l'avis du duc de Raguse lui-même, Charles \ se mit en route pour Maintenon avec sa famille. Des chasseurs de la ligne, des hussards et des 1 anciers formaient ravanl-garde ; puis, précédées et suivies par les gardes-du-corps, venaient les voitures renfermail : la première le petit-fils, et la seconde l'aïeul, un enfant et un vieillard : toute la monarchie. Quatre régiments d'inranteric de la garde, les gendarmes des chasses rarlilleric légère, composaient le corps d'armée. Un égiment de dragons fermait la marche de ce cortège, qui déjà était un convoi funèbre. Sur la route se trouvaient plusieurs châteaux. Nul d'entre leurs possesseurs ne parut I>our saluer celui jwr qui les grands avaient été comblés de bienfaits. Aujourdumlheur, les pauvres seuls se souviennent ! Les commissaires qui étaient restés à l'hi^tel Saint-Harlin, à ItamltnulUet, pour y donner quelques ordres, rejoignirent Charles \ au chAteau de Maintenon, où la faniillc royale re(;ut une hospilalilé touchante. Dans la nuit qu'il fallut pa.ssor au chAleau. la duchesse de Contant dit à M. de Sndit-il . «Quel mystère cachait donc celte ré|unse, et que s'était-il passé depuis que le duc d'Orléans avait dit à ce même M. de Schonen : » Cet enfant, * c'est votre roi ! a l.es commissaires obtinrent de Charles X qu'il congé

402 HISTOIRE VK DIX AK8. dià sa garde, et ne conservât comme escorte jusqu'à Cherbourg, lieu fixé pour son embarquement, que sa maison militaire. Alors fut rédigé cet ordre du jour, dont les termes méritent d'être pesés : « Aussitôt après le départ du roi, tous les régiments « d'infanterie de la garde et de la gendarmerie se mettront en marche sur Chartres, où ils recevront tous les vivres qui leur seront nécessaires. MM. les chefs de « corps, après avoir rassemblé leurs régiments, leur déclareront que Sa Majesté se voit, avec la plus vive douleur, obligée de se séparer d'eux] qu'elle les charge de « leur témoigner sa satisfaction, et qu'elle conservera « toujours le souvenir de leur belle conduite, de leur dévouement à supporter les fatigues et les privations dont elles ont été accablées pendant ces circonstances malheureuses. Le roi transmet pour la dernière fois ses ordres aux braves troupes de la garde qui Tout accompagné : c'est « de se rendre à Paris, où elles feront leur soumission au f(lieutenant-général du royaume, qui a pris toutes les mesures pour leur sûreté et pour leur bien-être à venir. » Cette dernière phrase était remarquable ; elle semblait prouver qu'entre Charles X et le duc d'Orléans il existait des rapports tels, que le premier de ces deux princes avait droit de compter entièrement sur le second. C'est ce que conclurent de l'ordre du jour plusieurs officiers, qui crurent posséder alors le secret des continuel messages de M. Alexandre de Circé. Ils pensèrent que Charles X ne serait pas reposé avec autant d'abandon sur le lieutenant-général du soin de leur bien-être et de leur avenir.

The text on this page is estimated to be only 22.29% accurate

Rien n'avait eu pour cela des raisons sérieuses. Plus tard, une surprise fut grande lorsqu'ils apprirent que la garde était licenciée. Ce fut le 4 août, vers dix heures du matin, que la famille royale quitta le château de Maîntenon. La duchesse de Noailles parut sur le seuil en pleurant. La Dauphine donnait sa main à baiser aux officiers, et leur disait d'une voix entrecoupée de sanglots : « Mes amis, soyez heureux ! » Les commissaires étaient partis pour Dreux, afin d'y préparer des logements. Pour faire ses derniers adieux aux exilés, la garde se mit en bataille sur la route. Quand Charles X passa, le tambour battit comme pour un roi qui passe, et les drapeaux s'inclinèrent. Instruit du départ de Charles X, le général Pajol donna l'ordre de la retraite. Cet ordre fut mal accueilli. Des républicains qui faisaient partie de l'expédition eurent un moment la pensée de rassembler dans cette foule trois cents hommes parmi les plus braves et les plus résolus. Ils se seraient mis à leur tête, et seraient rentrés dans Paris en criant à la trahison. L'occasion était favorable pour un coup de main : l'ivresse des hommes, l'incertitude des événements, la réunion sur un même point de tout ce que la capitale contenait d'esprits remuants, d'existences mobiles et amoureuses de l'imprévu, que d'éléments de succès offerts à l'audace ! Mais ce projet n'eut pas de suite. Ceux qui l'avaient conçu ne purent ni se réunir ni se concerter. Et puis, même parmi les plus défiants, cette opinion s'était accréditée, qu'on descendait une pente sur laquelle les traîtres eux-mêmes seraient irrésistiblement entraînés, et qu'enrayer une semblable révolution était impossible.

404 HlâTOIRE DE DIX ANS. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de volontaires, irrités de leurs fatigues, devenues stériles, rcusèrent d'obéir à Tordre de retraite, et coururent à Rambouillet, où le général en chef fut forcé de les suivre pour empêcher le désordre. Ils se mirent à parcourir les rues, ivres de joie et tirant au hasard des coups de fusils qui célébraient leur facile triomphe. Un des leurs, placé en faction à la Verrerie, tomba frappé par une balle égarée. Mêlé à ces vainqueurs en débandade, M. Degousée, qui avait essayé de les rallier sur la route, fut poussé par le flot jusque dans le château de Rambouillet, oix son premier soin fut de s'assurer des diamants de la couronne, dont la valeur s*élevait à 80 millions. Le fourgon qui les renfermait, laissé dans une cour des communs, avait été scellé en présence des commissaires, et le dernier dépositaire de ce trésor, le maire de Rambouillet, en avait remis les clés au maréchal Maison. En présence des fonctionnaires de la ville et de plusieurs ofliciers, M. Degousée reçut le fourgon et en donna décharge. Mais, craignant qu'on ne brisât les voitures de Tex-roi, il imagina de les faire servir k rame* ner les plus turbulents de l'expédition. En un moment, les carrosses dorés aux armes royales furent remplis d'hommes du peuple qui donnaient issue par les portières à la longueur des piques et des baïonnettes. En attendant, le général Pajol, resté à Goignères, fit prévenir les paysans deTendroit qu'ils n^avaient qu*à présenter, avec certiflcation du maire, Tétat des réquisitions irrégulières frappées sur eux, et qu'ils seraient indemnisés sur-le-champ. Sur cet avis, un grand nombre de villageois accoururent. La caisse do l'expédition pourvut àtoutes les exigences. Un ami du général Lafayette, M. Cassan, venait

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

CHAPITRE VIII. 405 d'Olri' improvisi- payeur-général. Les indemnités promises furent paytH-s. BientiH parut une voiture que surmontait un petit drapeau tricolore sur lequel on avait écrit en lettres noires i Diamants de la Couronne. Le signal fut donné alors, et on se remit en route. ;s heureux ouvriers, que la misère attendait au sein de leur famille, firent dans Paris ime)H)mpeuse et triomphale entrée, suivis de tout le service des écuries du Chdteau. Cortège héroïque et gro lesi)ue. bien propre à faire rénéchir le philosophe, mais que la foule insouciante saluait au passage par des éclats de rire, des refrains joyeux et des bravos! Le peuple se rendit donc en é-quipage dans la cour du Talais-ltoyal. Ce fut là qu'on mil pied à terre, et tous criaient, sous les fenêtres du prince : « Tenez ! voilà vos •' voilures! » Des sentinelles veillaient à chaque porte du {Hilais. ouvriers au visage noirci. au\ bras nus. Les uns avaient des fusils, les autres des piques. I.a duchesse d'Orléans Hait fort elTrayée de ce s[>ectacle qui rappelait les scènes de la première révolution. Mais le duc s'était armé de courage, et le sourire ne cessa d'animer ses lèvres, Charles \ fuyait avec sa famille laissant le trône vacant. Kncore quelques vaines formalités à remplir, et le lieutenant-général devenait roi.

The text on this page is estimated to be only 11.12% accurate

CHAPITRE IX. w iTOrl^iiM ruHa pm. — Dnii pirlii d«u 1*
bourgtWt. — La Orlèuûts iboml de leur îleUiirr. — AfcuglnoCTit de
Labjelle. — Compkil aiarK. — Le* droiu de le ChimbremiieD quntioo. —
Prudntoe du Uenleiuni-gtnteil; hwf d» n»TtlMM. - Pr<4et de M. Bénrd. -
Us fltea tanUn ; nuM de •oUkileun: dtfartloM. — Le r«volulioD l'tirad |i*r
loale l> Pnnor. — IWUili eur le nwuTemrnt i«rola~ lioDuirr dr Ljoo. —
Sttnre du G loOt — Cfii lumullunn. — CouliIDtlon kMIb nquelqueibnin^
EalRinMdtlllf.Ar^o at CTiÉte— Mind ; dlwpufi éêm drmia i U Oumkn ta
pain. — Bdle wIMllaw de b Piirie. — BMKe du 9 «Ml. — MUeHe de*
ouTrien. — On m hh ries pour Tidoudr. — ProlecdM Le parti lé)
{itimisteéUiit consterné. Le parti républtuio venait de perdre une orcasicHi
dernière d'agiter les esprîta. Lo duc d'Orléans n'avait donc plus k redouter
d'autre ioflueiice que celle de H. de l.arayette.OD décida que l'empkH de
cnmniandanl-géuéral des gardes nationales du royaume scruil donné plus
tard à ce vieillard redouté. C'était lui livrer la dictature, s'il eût été capable
de la porter. Mais nii le connaissait. Kn lui conQant uo pouvoir qui, entre
ses mains, ne devait flre qu'une autorité d'étalage, on nattait sa vanité dans
une juste mesure, on associait sa popularité au premiers actes du
gouvernement ; et,

408 HISTOIRE DE DIX ARS. d'un autre côté, en embarrassant sa vie de mille détails sans importance, on trouvait moyen de Técarter des grandes affaires, et on le confinait dans la politique, peu sérieuse, des proclamations et des ordres du jour. Pour ce qui est de la Chambre des députés, le duc d'Orléans la savait disposée à devancer jusqu'à ses moindres désirs, et déjà il y avait eu autour de lui émulation de flatterie. Mais il sentait la nécessité d'ennoblir et de légitimer lui-même par un respect apparent le seul pouvoir dont sa royauté naissante attendit et voulût accepter la consécration. Pour que le peuple ne fit aucune difficulté de s'incliner devant la volonté d'une Chambre qui n'avait plus de mandat, le prince traitait l'assemblée avec une déférence démonstrative. Il semblait s'humilier sous la toutepuissance de ses décisions. Lorsque, suivant l'usage de la monarchie, on lui vint présenter la liste des cinq candidats à la présidence de la Chambre, il choisit sur cette liste celui qui avait obtenu le plus de voix, M. Casimir Pérîer; et, pourtant, il répétait volontiers que nul ne méritait plus que M. Laflitte les premiers hommages de la reconnaissance publique. Il alla plus loin, et s'expliqua très-nettement sur le droit que devait avoir désormais la Chambre de nommer son président sans l'intervention du monarque. Ainsi, le duc d'Orléans relevait comme pouvoir politique l'assemblée dont les membres, pris un & un, s[^]asservissaient à l'envi au mouvement ascendant de sa fortune. Du reste, les préférences du prince commençaient à se déclarer. Il avait peu de goût pour MM. Guizot et de Broglie, dont il redoutait Tesprit altier et dont les manières sèches lui déplaisaient. Mais entre lui et ces deux hommes il y avait une parenté de doctrines qui faisait taire des

The text on this page is estimated to be only 25.92% accurate

répugnances purement personnelles. Le duc avait pour M. l'alTitto un penchant l>eaucoup plus prononcé. Il aimait snn caractère facile; il prêtait à ses longues el spirituelles histoires une oreille complaisante; et, lrès-verbeu\ luimême, il recherchait dans M. Lafltte un auditeur toujours bienveillant. Il espérait, d'ailleurs, en faire un instrument aveugle de ses desseins. Malheureusement, M . Laffitte avait' des droits à la reconnaissance de la Cour, chose que les ' princes ne pardonnent pas. Sa popularité était trop grande pour un rôle de familier; el, sous ce rapport, le général Kébastiani convenait mieux au prince. Au point oti en étaient les aliaïres. le ministère le plus important était celui dm relations extérieures, car déjà le duc d'Orléans n'avait plusd'autre souci que celui de fléchir rKuopc. M. Ilignon avait été chargé, comme on l'a vu. desalTaires étrangères. Le général Sébastiani, qui convoitait secrètement son héritage, insinua que les souverains étrangers entreraient dilTicilement en rapport avec l'historien de la diplomatie impériale: toutefois, n'osant se produire trop tiU. il lit donner le portefeuille des alTaires étrangères au maréchal Jourdan, à qui son grand Age et ses blessures ne permettaient pas de le consener longtemps. M. Itignon fut relégué provisoirement au ministère de l'instruction publique. M. (iirrod (de l'Ain), de son c

410 HISTOIRE DE IMX AXS. déjà sourdement dans le Conseil.
11 fut aisé de le reconnaître au fameux erratum du Moniteur, où k ces mots :

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

cause de trouble et une source de dangers pour la société tout entière. Les premiers, par instinct, voulaient la domination de la bourgeoisie plus complète ; les seconds, par calcul, la voulaient plus durable. De là, dans les premiers une répugnance très-marquée pour tout ce qui tenait aux principes que la Restauration avait cherché à faire prévaloir; et, dans les seconds, une tendance manifeste à emprunter à la Restauration certaines formes conservatrices. Ces deux [parties] se dessinèrent dès le lendemain de la révolution. MM. de Broglie et Cuizot, qui en cela répondaient à la pensée intime du duc d'Orléans, affectaient de croire que la révolution n'était faite uniquement pour obtenir l'exécution stricte de la Charte. Mais leurs adversaires seurent le dessus, et H. Bérard se mit à reviser la constitution. L'Assemblée de Ville appartenait définitivement aux Orléanistes. Le succès avait enflé leur audace, et leur violence, depuis le 31, ne connaissait plus de bornes. Tous ceux qui avaient élevé la voix contre le duc d'Orléans, étaient dénoncés comme ennemis du bien public. Le général Lhuys, surtout, était accusé avec une véhémence calculée. Le colonel Rumigny, « aide-de-camp du lieutenant-général, faisait passer M. Dubourg pour un ancien émigré, un agent de Charles X, un traître. Après la scène du 31 à l'Assemblée de Ville, le général Dubourg avait compris que sa place n'était plus là : il s'était retiré. Il voulut reparaitre deux jours après; des mesures étaient prises pour le repousser. A peine eut-il atteint la première marche du second escalier, qu'il se vit assailli par des furieux, et courut risque d'être a

'412 HISTOIRE DE MX AKS. M. de Lafayette lui-même était prêt de céder au courant et avait perdu contenance. Il avait fait écrire sur les drapeaux de la garde nationale ces trois mots : Liberté, Egalité, Ordre public, M. Girod (de TAin) le vint trouver de la part du duc d'Orléans, et le supplia de faire effacer ce mot Egalité, qui rappelait, disait-il, de si lamentables souvenirs. M. de Lafayette hésitait, mais M. Girod (de FAin) s'écria : « C'est un fils qui vous en prie au nom de la « mémoire de son père. » D'autres drapeaux furent commandés. Les républicains, cependant, conservaient encore quelque espérance. Ils savaient de quelles haines jalouses la bourgeoisie poursuivait la pairie héréditaire. Faire décréter sur la place publique l'abolition de la Chambre des pairs était une tentative hardie, mais réalisable. Or, ce fait, que resterait-il du régime politique de la Restauration? Des députés incertains de la légitimité de leur mandat, au milieu des débris d'une royauté vaincue, maudite, foulée aux pieds. Les républicains résolurent donc de faire de l'abolition de la pairie une question de coup de main. Considéré dans ses effets immédiats, leur projet avait quelque chose de puéril et même de ridicule. On devait, de divers points de Paris, se réunir sur la place de l'Hôtel-de-Ville, partir de là pour le palais du Luxembourg en poussant des cris propres à exciter le peuple, envahir le palais, jeter les banquettes par les fenêtres, et sceller les portes. Quelque peu sérieuse que fût en elle-même une démonstration de ce genre, elle pouvait avoir d'immenses résultats dans un moment où le peuple bivouaquait encore sur les places, dans un moment où la force publique n'était pas encore en action, et où nul pouvoir ne fonction

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

naît régulièrement. Mais ce qui donnait à cette démonstration une importance véritable, c'est qu'elle s'appuyait sur l'adhésion, formellement promise, d'un grand personnage que les républicains voulaient compromettre sans retour, et pousser au pouvoir à travers l'émeute. Or, voici ce qui arriva. Dans la nuit du 4 au 5 août, M. Charles Teste reçut la visite de M. Marchais, qui lui apportait une lettre par laquelle le général Lafayette les mandait l'un et l'autre à l'Hôtel-de-Ville. Ils s'y rendent sans retard, et sont admis dans l'appartement du général. Le jour commençait à poindre, mais la clarté d'une lampe mourante vacillait encore dans la salle. Sur un lit recouvert de basin blanc, Lafayette était étendu les mains croisées sur sa poitrine et profondément endormi. MM. Charles Teste et Marchais s'assirent en silence au chevet du vieillard, et respectèrent long-temps son sommeil. Mais Charles Teste avait trouvé singuliers les termes de la lettre de Lafayette, et il était impatient d'une explication. Il lui posa légèrement la main sur le front et le réveilla. — « Ah ! vous voici, Messieurs, » dit Lafayette en ouvrant les yeux : je vous mandais pour vous dire que le projet convenu est impossible. — Impossible ! s'écria avec emportement Charles Teste, notre loyale, mais ardente et souffrante conscience. — Que voulez-vous ? reprit Lafayette, on est venu me conjurer « de ne pas livrer Paris aux hasards d'une révolution » nouvelle. Je l'ai promis, et sur l'honneur. — Mais c'est tout sur l'honneur aussi que vous nous avez promis de ne pas laisser la révolution se perdre dans une intrigue, » répliqua Charles Teste, surpris et désespéré. » Il n'insista pas, et bientôt les républicains aigrirent qu'ils ne devaient plus compter sur Lafayette.

414 nSTOLBE M MX ARS. Ainsi s'étendait peu à peu et se
rortifiait, en se désigeant de tous les obstacles, une puissance qui n'avait
pourtant pas ses racines au cœur même de la révolutioi; Néanmoins,
quelques ménagements étaient imposés par la situation des esprits aux plus
âpres ambitions. Le mol royal, qui, pendant les trois jours avait été ef&ré
partout, n'avait encore reparu nulle part. Les avocats à li cour royale ne
s'intitulaient qu'avocats à la courd'afpel. Parmi ceux qui auraient voulu voir
couronner le dor d*Orléans, les uns se réjouissaient & Tidée qu'il allait d^
venir roi en étendant la main sur la couronne ; d'aatr». moins initiés à la
connaissance dupasse, craignaient qu'il ne fût arrêté par d'intimes
scrupules. Du reste, les droits de la Chambre des députés étaieiit
chaudement discutés dans les journaux, dans les salons et jusque dans la
rue. Un jeune avocat, qui, à un conv généreux, joignait un esprit droit et
mûri par rétiMk. M. Camille Roussek écrivait dans une brochure qui Et
sensation : « La Charte de Louis XVIII n^existe plus. « Charles X Ta
déchirée. Les cartouches de ses s

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

Il menl de tracer le mode suivant lequel la nation sera conK sulU-
e sur le choix de ses mandataires : ce doit ^tre là « le principal, on peut
même dire l'unique objet de leurs M délib«Talions. Sur toute autre matière,
leurs décisions. ■ quelque sages qu'elles puissent être, ne sauraient avoir ■
qu'un caractère provisoire.... Il serait à désirer que la " ré|H>nse au discours
du lieutenant-général contint une ■ déclaration positive à cet égard : cette
assurance calmeu rait iR'aucoup d'inquiétudes, et apaiserait des mécon■
Icnlements pri^ts à éclater. » Cet écrit posait nettement la question et
révélaît l'état (les esprits dans toute la portion saine de la bourgeoiLe
lieutenant-général ne s'y trompait pas : aussi apportai(-il dans toute sa
conduite une prudence consommée. Toutes ses paroles respiration un
libéralisme intelligent. SU parlait de la listecivile, c'était [tour se plaindre de
tout ce que le cliilTre jusqu'alors assigné avait d'écrasant pour le peuple.
M.LaOitte était dans un enchantement inexprimalile. M. Dupont (de l'Eure)
lui-même sentait ses défiances se dissil)er insensiblement. Il voyait bien que
la révolution allait à la dérive; mais lepoidsde son cliagrin rt'tomlwit tout
entier sur les doctrinaires , ses collègues ; ut. le i août, M. Itérard lui avait
entendu dire : u Kous Il sommes envahis par une faction aristocralico-
doctri<< naire. qui emploie tous ses elTorts à faire avorter les « germt» de
liljerté semé» par la Uévolution. Je n'ai d'es« poir que dans la loyauté du
duc d'Orléans, qui me pai< mit animé des meilleures intentions , mais qui
n'a pas « toujours le degré de lumières que l'on pourrait dési

41G HISTOIRE DE DIX AK8. Le lieutenant-général , en effet , ne se montrait ni impatient, ni avide de domination. Il semblait attendre qu'on vint à lui, soit qu'il voulût faire bien sentir & la bourgeoisie, dont le triomphe était lié à son élévation, combien sa personne lui était nécessaire, soit qu'il ne fût pas fâché de se présenter à sa famille et à l'Europe comme une victime du bien public. De leur côté (Hé, les courtisans ne paraissaient pas craindre de perdre sa faveur, en faisant violence à son patriotisme. La responsabilité de toutes les mesures jugées utiles, ils l'assumaient avec une sorte d'intrépidité bruyante, et mettaient beaucoup de soin à compromettre leur popularité, pour mieux ménager celle du prince, bien convaincus d'ailleurs que ce dévouement ne resterait pas sans récompense, quoiqu'il eût été risqué d'être périlleux. Leur zèle à cet égard allait si loin , que , dès le 3 août, le droit avait été accordé aux ducs de Chartres et de Nemours d'assister aux séances de la Chambre des pairs. Cette distinction, créée en faveur d'un jeune homme et d'un enfant, dut paraître et parut extraordinaire le lendemain d'une révolution faite contre les privilèges de naissance. Mais, comme le lieutenant-général n'avait jamais fait mystère de son dédain pour ces enfantillages monarchiques ^ comme son langage et ses manières avaient été jusque-là d'un honnête plébéien ; comme enfin il était en France le premier prince qui eût mis ses enfants au collège . les esprits peu clairvoyants purent croire que c'était contre son gré qu'avait lieu l'admission des ducs de Chartres et de Nemours à la Chambre des pairs. Sa conduite, du reste, éloignait toute défiance. Jamais prince n'était allé au-devant de la popularité avec plus de

The text on this page is estimated to be only 22.50% accurate

bonliomie. plus (l'abandon. Combien d'hommes du peuple, en co
tenips-Ià, purent se vanter d'avoir pressé de leurs mains calleuses la main du
prince, vivement ofTerte aux passiints! >ie l'avail-on pas vu, dans la rue
Saint-Honoré, porter à ses lèvres un verre présenté par un ouvrier ? Le
peuple, qui n'aime pas qu'on descende pour lui plaire, était faiblement
louche peul-^tre de ces démonstrations ; mais elles rournissaient un texte
inépuisable d'élt^es à ceux (Jui avaient besoin d'éblouir les esprits par le
prestige des nouveautés. Atis.si l'admiration pour le duc ne trouvait-elle,
dans le cercle de son entourage, ni sceptique ni contradicteur. Si 4 on lui
attribuait quelques légers défauts, c'était pour y clierclier un motif de plus
de joie et d'espérance; si on)arlail de ses habitudes un peu parcimonieuses,
c'était |>our montrer quelle économie allait s'introduire dans l'administration
de l'ttat. Les actes même qui auraient pu efTaroui'herles âmes
suspçonneuses tournaient k sa gloire. Onse plaignait hautement des
sacrifices que lui imposaient des ministres qui ne le valaient pas: de sorte
que l'éclat (If son libéralisme était rehaussé par les fautes apparentes de
SOS courtisans. IVndant ce temps. M. Bérard se préparait à présenter à la
Chambre une proposition dans laquelle on remarquait ce)>assage : u L.V
rétablissement de la garde nationale, avec l'inter« vention des gariies
nationaux dans le choix des ofll•< ciersi l'intervention descitoyensdans la
forBWtiondes << administrations départementales et municipalM^ la re»«
[mnsfbilité des ministres et des agents secondaires d% II l'adminislration;
l'état des militaires légalement fixéj

418 HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. ((la réélection des députés promus à des fonctions publiques, nous sont déjà assurés. L'opinion réclame, en outre, non plus une vaine tolérance de tous les cultes, mais leur égalité la plus complète devant la loi -, l'expulsion des troupes étrangères ((de l'armée nationale; l'initiative des lois également attribuée aux trois pouvoirs-, la suppression du double vote électoral ; l'âge et le cens convenablement réduits; ((enfin, la reconstitution totale de la pairie, dont les bases ((ont été successivement viciées par des ministres préfixateurs. « Nous sommes les élus du peuple. Messieurs; il nous a confié la défense de ses intérêts et l'expression de ses besoins. Ses premiers besoins, ses plus chers intérêts ((sont la liberté et le repos. Il a conquis sa liberté ((sur la tyrannie ; c'est à nous d'assurer son repos, H u nous ne le pouvons qu'en lui donnant un gouvernement stable et juste. » A ces conditions, M. Bérard proposait à ses collègues de proclamer le duc d'Orléans roi des Français et de l'empereur immédiatement. La proposition de l'empereur fut portée au conseil par M. Dupont (de l'Eure) : elle ne parut pas suffisamment monarchique à la partie doctrinaire du Cabinet. Des regards plus pénétrants que ceux de MM. Guizot et de Broglie y découvrirent un débot plus avancé : elle contenait un exposé de principes dont l'application ne fixait pas l'application, et qui devaient être ultérieurement discutés. N'y avait-il pas là un danger sérieux pour une monarchie qui, au fond, ne voulait pas trop différer des autres monarchies? Laisser dans le vague l'empereur pacte constitutionnel, c'était ouvrir carrière à des contre

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

cajLtmm tx. verses sans fin, et introduire l'esprit révolutionnaire dans les commencements d'un règne. Ne valait-il pas mieux profiter de l'étourdissement public pour clore la révolution, et gagner à la course, en même temps que la ronronne, tout ce qui pouvait servir à la const[^]ider et à l'abriler? Voilà ce que le duc d'Orléans comprit, et il confia à MM. tiuizot et de Broglie le soin de substituer un pacte définitif à une proposition indéfinie. Du reste, comme on se déliait de M. Bérard & cause de l'attitude énergique qu'il avait prise dans la révolution, et qu'on douta de son obéissance, on l'écarta deux fois de suite du Conseil, o[^] ce) > cndant on lui avait promis de l'appeler, pour qu'il p[^]r «lisculer son travail. Déjà l'on n'acceptait plus que des dévouements sans réserve. Aussi bien, les flatteurs accouraient en foule autour du IrAne nouveau. Chacun de vanter ses services de la veille, en y ajoutant la promesse des services du lendemain. Il y eut pendant quelques jours, dans toutes les HiMies du I>ouvoîr, une fièvre d'avidité, unj débordement de vantertes et de bassesses dont il serait difficile de donner une idée. Seuls, les hommes ', qui avaient payé de leur personne dans la révolution montraient une dignité modeste. Douze ou quinze croix ayant été offertes k l'École) > fil y technique, les élèves, réunis dans un amphitéAtre, déli) > érèrctit sur ce qu'il y avait à répondre à cette oflte, et décidèrent à l'unanimité que les croix seraient refusées. IK arri[^]ti'-rent aussi que ceux d'enlr'eux qui auraient des liabiLs bourgeois dépouilleraient t'uraforme, afin qu'on ne \v» confondit pas avec les tralneuiv de sabres et IM [^]ens de [larade. ^ A nicsurc[^] qu'on s'éloignait de la révolution, Paris de

420 HISTOIRE DE DIX ANS. venait un immense foyer d'intrigues. Les places étaient courues avec une ardeur dont rien n'arrêtait le cynisme. Les voitures publiques versaient à Paris, chaque jour et à chaque heure du jour, une foule de solliciteurs venus du fond des provinces pour se partager les premières faveurs. C'était partout une cohue hideuse. Toute l'écume de la société flottait à sa surface. Parmi ceux qui, sous la Restauration, avaient occupé les emplois, beaucoup crurent pouvoir sans honte les défendre contre les candidats arrivés par le coche. De tous côtés, les défections se négocièrent en présence des pétitions qui affluaient de tous côtés. On entendit alors nombre de royalistes crier anathème à M. de IV)lignac, et dénoncer violemment, pour se ménager la ressource d'une trahison, ce qu'ils appelaient la folie des ordonnances. Elles avaient paru moins folles à ces royalistes indignés^ le jour où on les publia. Un fait très-remarquable, et que fit connaître le dépouillement de la correspondance au ministère de l'intérieur, c'est que presque tous les préfets s'étaient prononcés pour les ordonnances. Un seul avait déclaré qu'il ne les mettrait pas à exécution : c'était M. de Lascours, préfet des Ardennes, qui donna sa démission sur-le-champ. M. Alban de Villeneuve, préfet du Nord. s'était soumis aux ordonnances, tout en témoignant son regret de voir la royauté engagée dans une telle voie. MM. Sers, préfet du Puy-de-Dôme, Rogiat, préfet de la Moselle, Lezay-Marnésia, préfet de Loir-et-Cher, n'avaient pas dissimulé les dangers qui pouvaient naître de la suspension de la Charte. Préfet depuis la création des préfetures, M. de Jessaint n'avait fait aucune observation. Les ministres de Charles X, on le voit, n'avaient pas eu

The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate

Il n'a fait tort de compter sur l'appui des fonctionnaires publics et des membres influents du parti de la Cour. Mais aux yeux de quiconque ne s'était attaché aux anciens ministres que par intérêt, leur défaite fut leur premier crime! La révolution qui venait de s'accomplir était l'œuvre de la France entière, l'aris n'en avait été, à tout prendre, que l'If théâtre. Aussi s'était-elle propagée avec une extrême rapidité dans tous les départements. Partout le drapeau tricolore fut salué avec amour. L'explosion fut électrique et unanime. « On se bat à Paris. » criait-on, sur tous les points de la France, le jour où les communications de la capitale avec les provinces se trouvèrent coupées. C'était la conséquence naturelle de cette forte centralisation que l'empire avait établie et dont la Restauration avait recueilli l'héritage. Nous n'entrerons pas dans les détails des innombrables soulèvements partiels qui ne furent que le contre-coup de l'insurrection de Paris. Tous ces épisodes d'une grande « gloire » se ressemblent : ils présentent la même physionomie . ils renferment les mêmes enseignements. Seule, l'insurrection lyonnaise arrêtera quelques instants nos regards , parce que nous aurons plus tard à montrer la révolution de 1830 se prolongeant dans l'histoire de Lyon, ville infortunée que devait deux fois ébranler et ensanglanter la guerre civile. Dans toutes les cités de France, aucune n'était, peut-être, mieux préparée que Lyon à résister énergiquement aux ordonnances. En 1816 et 1817, elle avait été le foyer des conspirations orléanistes et bonapartistes. Les âmes avaient gardé, en trait de feu, le souvenir des cruautés

422 HISTOIRE DE DIX ANS. de la cour prévôtale , alors que la guillotine fonctionnait aux cris de vive Henri IV. De 1820 à 1823, la charbonnerie avait poussé à Lyon des racines profondes. La classe commerçante y était libérale; et des instincts démocratiques, mêlés de bonapartisme, y dominaient dans la classe ouvrière accrue d'un grand nombre de vieux soldats, que le licenciement de l'armée de la Loire avait rendus aux travaux de l'industrie. L'ovation décernée en 1829 à Lafayette[^] revenant d'Amérique, prouvait de quelle indignation le ministère Polignac avait pénétré cette ville persévérante et brave. Sa résistance aux ordonnances pouvait donc être prévue à coup-sûr. Et en effet, elle n'attendit pas, pour se soulever, la nouvelle de la victoire des Parisiens. Ce fut le 29 que les journaux apportèrent à Lyon les ordonnances. Quelques heures après, tous les travaux étaient suspendus comme par enchantement -, les citoyens encombraient les places et les rues : des groupes désarmés, mais menaçants, faisaient en quelque sorte le siège des autorités civiles et militaires, sans qu'un régiment de cavalerie, chargé de les refouler, pût parvenir à les dissiper d'une manière définitive. Une assemblée nombreuse se réunit aux Brotteaux, sous l'influence de quelques anciens membres de la Vente. Mais là, comme à Paris, les premiers chefs se montrèrent au-dessous de leur rôle et des circonstances. Se couvrant, dans leur révolte, de la protection des formes légales, ils invoquaient la Charte, protestaient de leur respect pour les Bourbons trompés, parlaient d'une pétition collective , et de s'entendre avec l'autorité pour le rétablissement de la garde nationale urbaine sur les anciens cadres. Dans ce but, une commission

The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate

sion fut nommée, ou, plutôt, se nomma elle-même. Les principaux membres de cette commission étaient MM. Hornand, Duplan, aujourd'hui conseiller à la cour de cassation, et Prunelle, qui, plus tard, devait être maire de Lyon. Les choses se passaient le 30. Mais le parti de la résistance comptait beaucoup d'hommes énergiques qu'irritait l'attitude incertaine et molle de la commission. Ils convinrent donc de se rassembler en armes, le lendemain 31 juillet, sur le quai de Retz, à l'extrémité de l'Hôtel-de-Ville, et de se nommer des chefs sur le terrain. À six heures, les premiers hommes armés parurent aux applaudissements de la multitude. La nouvelle d'une bataille livrée dans les rues de Paris circulait déjà confusément au milieu des groupes. Les diligences n'étaient point arrivées la veille. Le préfet et le général gardaient sur les communications que leur pouvait apporter le télégraphe, le plus morne silence. À huit heures, H. Horin, rédacteur en chef du journal libéral de Lyon, accourut au quai de Retz. Il avait refusé de se soumettre, ses presses avaient été saisies, et il venait demander secours aux insurgés. Quelques hommes armés furent mis à sa disposition, et il fit paraître sa feuille, qui contenait une protestation vigoureuse contre les ordonnances. Pendant ce temps, le nombre des citoyens prêts à combattre grossissait à chaque instant. Par malheur, les armes étaient rares. Des marchands regratiers vendirent à des prix fabuleux des fusils rouillés, de vieux sabres sans fourreau. Le commandement des insurgés fut délégué au capitaine Zindel, homme de résolution et ardent patriote. D'autres officiers furent élus par acclamation. La foule

424 HISTOIRE DE DIX AXS. épaisse et menaçante se tenait évidemment aux ordres de l'insurrection. MM. Debrosses et Paultre de Lamotte, le premier préfet, le second commandant de la division militaire, étaient dans une situation dont chaque minute augmentait les périls. Les nouvelles de Paris étaient sombres^ la Gdélité des troupes, douteuse, et on savait que plusieurs bourgeois influents étaient liés d'opinion et d'amitié avec des officiers du 10* et du 47* de ligne qui, joints à un régiment de chasseurs et à quelque artillerie, composaient la garnison. Dans ces circonstances critiques, M. Debrosses déploya un courage qui contrastait singulièrement avec la frayeur dont les royalistes lyonnais semblaient saisis. Une proclamation qui sommait les insurgés de se dissoudre, sous peine d'être passés par les armes, fut affichée sur les murs de Lyon. Par une faiblesse étrange, la commission élue la veille, appuya cette démarche audacieuse, promettant d'intervenir auprès du pouvoir pour obtenir une organisation régulière de la garde nationale. Ces deux proclamations furent accueillies avec un égal dédain; et un membre de la commission, M. Thomas Tissot, étant venu engager les pelotons stationnés sur le quai de Retz à se dissiper, il fut repoussé avec colère. Les autorités s'étaient concentrées à PHôtel-de-Ville avec la garnison. L'arsenal et la préfecture étaient soigneusement gardés. Des ordres, dont quelques-uns furent interceptés, pressaient vivement les garnisons de Qcrmont, du Puy, de Montbrisonet de Vienne, d'arriver sur Lyon à marches forcées. Un coup de fusil partit : od erutla lutte commencée. Alors, le lieutenant de H. Zindei.

The text on this page is estimated to be only 20.87% accurate

M. Prévost, M-présente seul sur le perron de l'HAtelet-Ville, pénètre dans les appartements et somme les autorités de confier un nombre égal de gardes nationaux et de soldats le poste à l'Hôtel-de-Ville. On refuse, on exige des concessions. Prévost tire aussitôt sa montre, et la déposant sur la table du Conseil : « Vous n'avez, dit-il, que cinq minutes pour accepter ce que je vous propose. Si, ce temps expiré, je ne suis pas de retour auprès de vous, déjà les pavés étaient arrachés, défilait la VitUttes servaient de barricades à la ligne avait chargé Mvarmes. Le traité que Prévost (tépànit fut repoussé par le préfet; mais le général elles conwillers municipaux l'acceptèrent. Les gardes nationaux furent en conséquence introduits à l'Hôtel-de-Ville, où on laissa un poste de soldats. Les huitièmes regagnèrent leurs casernes, pendant que la foule criait vive la Charte! les Bourbons ! acclamations auxquelles d'anciens soldats mêlèrent le cri accoutumé de vive l'empereur! L'arsenal fut rendu, les télégraphes furent occupés, la garde nationale s'organisa dans tous les quartiers. La cocarde tricolore fut portée en face des soldats portant encore la cocarde blanche. C'était une victoire complète; celle de Paris ne fut connue que le lendemain. Il y avait de remarquable dans la résistance lyonnaise que, bien qu'elle n'ait été déterminée par les événements de Paris, elle fut impétueuse, irrésistible; et on triompha ici sans coup férir, par le seul effet de la

420 HISTOIRE DE DIX ANS. attitude imposante du peuple. La résistance ne fut ni moins prompte, ni moins vive dans un grand nombre de villes. Il y eut un combat à Nantes -, Rouen et le Havre envoyèrent des auxiliaires aux insurgés parisiens. A Arras, le rédacteur en chef du Propagateur. &I. Frédéric Degeorge publia courageusement son journal le 27 malgré l'opposition du commissaire de police, et tint l'autorité en échec pendant trois jours. Au reste, une partie du 1^{er} régiment du génie, en garnison à Arras, était disposée à se ranger du côté du peuple, pour lequel se dévouaient déjà hautement le capitaine Cavaignac, ainsi que les lieutenants Lebleu et Odier. L'ardeur de quelques soldats était même si grande que, dans la nuit du 30 au 31, une centaine d'entre eux sortirent de la ville et marchèrent sur Paris, sous la conduite d'un fourrier. Le 6 août, M. Guizot remit à M. Bérard un papier écrit de la main de M. Broglie, et qui contenait un projet de modification à la Charte beaucoup plus restreint que celui que M. Bérard avait conçu. L'acte d'abdication de Charles X y était présenté comme un des motifs déterminants d'appeler le duc d'Orléans au trône, ce qui était donner à la dynastie nouvelle le baptême de la légitimité; l'abaissement du cens électoral et du cens d'éligibilité n'y était point admis, enfin les garanties les mieux précisées dans le projet de M. Bérard s'effaçaient dans celui des deux ministres, sous le vague des expressions. M. Bérard, sans s'arrêter à des modifications aussi insuffisantes, résolut de ne présenter que son propre travail à la Chambre. La séance du 6 août s'ouvrit sous la présidence de M. Laflotte, qui remplaçait au fauteuil M. Casimir Périer. M. Bérard n'eut pas plutôt lu sa proposition que des ap

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

b plaudi&semeDis retentirent. Ceux mêmes qui n'approui vaient pas son projet y voyaient le bénéfice d'un danger ■ couru par un autre. Mais H. Demarçay s'était levé pour I protester contre des modificalions dont il niait la portée. t Sur l'observation de M. Villemaîn, la Chambre nomma une commission chargée d'examiner le projet. Tout-À-coup on annonce que des groupes menaçants encombrent les avenues du Palais- Bourbon. H. Kératry demande une séance de nuit, à cause de la gravité des circonsUnces. Et, en clT<.-t. on="" entendait="" les="" cris="" lumuuueux="" du="" dehors="" :="" a="" bas="" l="" la="" chambre="" nous="" trah="" d="" sont="" en="" proie="" une="" vive="" anxi="" ils="" sortent="" rentrent="" tour="" profond="" plupart="" entourent="" l-afayette="" benjamin="" constant="" labbey="" de="">ompières, en appelant à leur popularité, dont ils implorent à mains jointes la protection. H. Girod (de l'Ain) sort, et rencontrant sur les marches du péristyle H. Lhéritier (deTAÎn) : •I Vous connaissez Hnntebello, lui dit-il? — Oui. — Il C'était un brave. Eh bien, la fille eil mon gendre. » Car tel était le trouble de tous ces légisUteurs ! ils promolleiit que le peuple sera consulté. On Tait circuler dans les tribunes une protestation contre ce qu'on appelle des fauteurs de désordre, et on obtient contre les républicains qui s'agitent au dehors la signature de quelques jeunes ^cns abusés, benjamin Constant, Labbey de Pompières. M-présentent succ(>ssivement sous le péristyle du palais. L>t'ay « tér^ts. ^ous reconnaissons que nous sommes ici sans

42B HISTOIRE DE DIX AKS. u mandat. Mais retirez-vous, je vous en conjure. » C'était la seconde fois que M. de Lafayette livrait la révolution à la royauté. La Chambre attendait avec impatience le rapport de la commission. Tous ces députés sentaient qu'ils ne représentaient pas la nation[^] que leur mandat était expiré, ((null n'y avait pas de raison pour que leur autorité survécût à la ruine de toutes les institutions dont elle dépendait. Il fallait donc empêcher à tout prix le peuple de se reconnaître; il fallait profiter de rétourdissement général, devancer les objections[^] prévenir à force de promptitude et de hardiesse toutes les résistances. La couronne une fois posée sur la tête du duc d'Orléans, la situation une fois fixée, qu'importeraient de tardives protestations.'[^] Le nouveau régime aurait en sa faveur, à défaut de la consécration du droit, celle du fait, et on savait bien (M^l* un peuple n'essaie pas tous les jours d'une révolution. Aussi la Chambre accueillit-elle avec un empressement extrême la communication officielle qui lui fut faite par M. Guizot, de l'acte d'abdication. Quelques députés, et M. Mauguin entre autres, se récrièrent, à la vérité, sur la inutilité d'un pareil acte, disant que la déchéance de Charles X^e avait^{""} prononc^{""} par^{""} la^{""} victoire^{""} et^{""} que^{""} c^{""} non^{""} pas^{""} en^{""} vertu^{""} d^{""} abdication^{""} mais^{""} de^{""} volont^{""} populaire^{""} le^{""} duc^{""} devait^{""} devenir^{""} roi.^{""} vains^{""} efforts^{""} peuple^{""} faisait^{""} peur.^{""} aux^{""} archives^{""} fut^{""} ordonn^{""} a^{""} neuf^{""} heures^{""} demie^{""} du^{""} soir^{""} m.^{""} dupin^{""} qui^{""} n^{""} eu^{""} deux^{""} pour^{""} r^{""} son^{""} rapport^{""} vint^{""} faire^{""} lecture.^{""} il^{""} tard.^{""} i^{""} accabl^{""} fatigue.^{""} on^{""} voulait^{""} commencer^{""} discussion^{""} imm^{""}/>

The text on this page is estimated to be only 20.61% accurate

diHiomenl. MM, Renjamin Constant et Salverle s'élevèrent avec tant de Torrc contre le scandale d'une telle précipitation.

430 HISTOIRE DE DU ANS. le principe de la légitimité. M. Berryer reconnaît à la Chambre le droit de modifier la constitution, mais non celui de changer la dynastie. « L'intérêt premier, répond ((M. Villemain, est à la fois que le trône soit occupé et « que les libertés publiques soient garanties. » M. Villemain^ le 30, avait déclaré solennellement qu'il ne se croyait pas le droit de disposer de la suprême puissance. Mais la force qui se déplace conserve toujours des adorateurs ! La première partie de la proposition Bérard, modifiée par la commission, fut adoptée en ces termes, qui expliquent parfaitement la politique du duc d'Orléans et de la bourgeoisie dans cette première période de leur commune domination : « La Chambre des députés prenant en considération l'impérieuse nécessité qui résulte des événements des 26, 27. 28 et 29 juillet, et de la situation générale où la France s'est trouvée placée à la suite de la violation de la Charte constitutionnelle; considérant en outre (que, par suite de cette violation et de la résistance (héroïque des citoyens de Paris, le roi Charles X, S. A. R. Louis-Antoine, dauphin, et tous les membres de la branche aînée de la maison royale sortent en ce moment du territoire français, déclare que le trône est vacant en fait et en droit, et qu'il est indispensablement (besoin d'y pourvoir. » Cette rédaction était fort bien calculée. L'élévation du duc d'Orléans y était présentée comme le résultat forcé d'événements auxquels il avait bien pu lui-même ne prendre aucune part. Charles X n'était pas chassé du royaume, il en sortait^ et le duc d'Orléans ne montait sur le trône que parce que le trône se trouvait vacant. Ainsi,

The text on this page is estimated to be only 16.12% accurate

tout re que les cabinets étrangers iimentent pa voir de n'-
volutionnaire dans la prise de possession du duc d'Ork-aais. s'efTaçait
naturellement à leurs yeux. Ce prince n'était plus un usurpateur, c'était le
continualeor inénlable des traditions d'ordre et de paix garaotics par la
forme monarcliique;. Le duc d'Orleais avait tooIu Eure rroire il l'Europe
qu'il respectait dans Charks S un membre de la famille des rois inviolables,
lorsqu'il envoyait à Rambouillet des commissaires chargés de le protester
contre des passions par lui-même excitées. Rien n't'lait plus propre i remplir
les vues du prince que la déclaration qu'on vient de lire. Elle fut adoptée
presque sans opposition. It ne restait plus qu'à stipuler les conditions de
l'éUlilissenent nouveau, pour masquer l'usurpatioo vis-â-vis du peuple,
comme on reorft de le bire vis-â-vis de l'Kurope. Le second paragraphe de
la propositionii supprimait le préambule de la Charte. M. Persil s'ênê. à celte
occasion, «lue c'est dan» le peuple seul qu'e«t la souveraineté: qu'il faut
proclamer ce principe, qu'il taut récria-, alin que nul à l'avenir ne »e patsce
dire roi par la tirilred'en haut. Et il propose que. sous le titre de
sodYfraineté. on insère dans la Charte ces deux arlick»de (

432 HISTOIRE DE DIX ANS. c(dans rintérêt du peuple français, le préambule de Ja ((Charte est supprimé comme blessant la dignité de la ((nation, et paraissant octroyer aux Français des droits « qui leur appartiennent essentiellement. » Ce paragraphe est voté ^ mais les hommes habiles du parti se réservaient d*en faire disparaître Hiommage rendu à la souveraineté du peuple, ce qui eut lieu réellement lors de Timpression de la Charte nouvelle. Supercherie grossière que, dans le conQit des hommes et la coDfusioii des choses, personne alors ne remarqua ! L*assemblée passe à la révision de quelques articles de la Charte, qu'elle examine en hâte. La suppression de Tarticle 6, qui déclarait la religion catholique religiou de TÉtat, soulève cependant une vive contestation. Les uns veulent, avec la commission, que la religion c^holique soit déclarée la religion de la majorité des Français. Cette constatation, que Benjamin Constant trouve puérile et oiseuse, est demandée ardemment par M. Charles Dupin. qui y voit un acte de haute politique, et invoque en faveur de son opinion le fanatisme, si facile à alarmer, des populations du midi, M. Viennet s'élève contre le préjugé qui flétrit les Israélites : il voudrait que les ministres de tous les cultes fussent rétribués par l'État. Des balan

The text on this page is estimated to be only 22.15% accurate

colle del'lvlat; les seconds, parce que la loi constalaît
iiijurieissement leur minorité^ les autres, parce que la loi iic

The text on this page is estimated to be only 19.53% accurate

que d'esservir la justice à la politique ; en vaît M. Haugnin
B'été-t-il qu'il faut réorganiser toutes choses; quelle révolution, partie du
sommet, doit descendre jusqu'à la base, sous peine de nouvelles et plus
terribles commotions; effrayée par H. Villemain, rappelée par M. Dujardin aîné
aux idées de conservation, et saisie d'un soudain respect pour les positions
de la veille, la Chambre conserve la magistrature son existence et son
indivisibilité. Cependant le temps s'écoule, l'heure est avancée : il faut,
dans la journée même, proclamer un roi. C'est donc qu'il sera pourvu plus
tard, et par des lois séparées, aux objets qui suivent : — application du jury
aux délits politiques; responsabilité des ministres; — réélection des députés
fonctionnaires; — vote annuel du budget de l'armée ; — garde nationale ;
— état des officiers ; — institutions départementales et
municipales : — instruction publique et liberté d'enseignement : — fixation
des conditions électorales et d'éligibilité. Au moment où la Chambre va
conférer la couronne. M. Fleury (de l'Orne) demande que les collègues
électoraux soient convoqués, et donnent un mandat impératif pour l'élection d'un
roi. Allons donc! s'écrie avec humeur Osimir Périer, et H. Lalonde
s'empresse de lire le dernier paragraphe, qui invite Louis-Philippe d'Orléans,
duc d'Orléans, à prendre le titre de roi des Français, ajoutant l'acceptation
de la Charte modifiée. Ce paragraphe est adopté à une grande majorité.
Tous les membres de la droite s'abstiennent. H. de Corcettes* qu'on
soumette, du moins, l'élection du duc d'Orléans à l'acceptation du peuple : tous
gardent le silence. La Chambre est sur le point de procéder au s

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

rrct sur l'ensemble de la proposition, lorsque lelévrable l.abl)ey de
Pompières demande que les votants écrivent leurs noms sur un registre. H.
Bérard appuie ta motion. mais beaucoup n'ont pas le courage d'un public
aveu. Le don de la couronne de France est voté comme un simple article du
règlement. Seul de tous les députés de l'opposition. H. de Cormenin
s'abstint de voter. Suivant lui, consulter le peuple était indispensable,
puisque'on adoptait le principe de la souveraineté du peuple. Il s'était donc
rendu la Chambre comme spectateur, non comme législateur. Défi, dans b
séance du 30, il avait repoussé, par un noble srmple, le litre de
commissaire des travaux publics, que lui apportait un message de THiUel-
de- Ville. Plus tard, il avait refusé son concours h la nomination d'un
lieutenant-général. Maintenant, tandis que tous ses collègues. les mu piir
aveuglement, les autres par calcul, s'atiandoonaieat nu Ilot des
cirronstances, immobile sur son banc, l'in(le^ible logicien protestait une fois
encore contre une usunuition sans exemple. Quelques jours après, il publia
sa démisBion en rea termes : h Je n'ai pas reçu du peuple un mandat oonstîu
tuan(etje n'ai pas encore sa tîtiGcation. Placé entre « cesdeux extrémilés, je
suis absolument sans pouvoir » pour faire un roi, une Charte, un serment. Je
prie la >i Chambre d'agrérma démission. Puisse ma patrie Hre H toujours
glorieuse et libre ! • Les cariistes poussérenl um cri dejoie.rt. pour atténuer
l'effet decette démisûoo, i|uel

436 HISTOIRE DE DIX ANS. Voici quel fut le résultat du scrutin d'où sortit une royauté : Nombre des votants : 252 Boules blanches, 219 Boules noires, 33 L'appel nominal n'était pas terminé que M. Dupin se présentait montrant un ruban tricolore à sa boutonnière; et Ton votait par acclamation que la France reprendrait ses couleurs. Peu d'instant après, les habitants de la rue Saint-Honoré regardaient passer avec surprise quelques bourgeois qui se dirigeaient, quatre à quatre, vers le Palais-Royal. Ces bourgeois allaient apprendre au duc d'Orléans qu'il était roi. Le lieutenant-général reçut les députés, entouré de sa famille*, et M. LaOitte ayant lu la déclaration, le prince répondit d'un ton modeste et pénétré : ((Je reçois avec une profonde émotion la déclaration c(que vous me présentez. Je la regarde comme Texpres((sion de la volonté nationale, et elle me paraît conforme c(aux principes politiques que j'ai professés toute ma « vie. ((Rempli de souvenirs qui m'ont toujours fait désirer « de n'être jamais appelé au trône, exempt d'ambition, K et habitué à la vie paisible que je menais dans ma fa

The text on this page is estimated to be only 20.31% accurate

I>niir saluer la foule qui appbudit toajoars aux spectacles inusilt's. Au mnment où ils sortaJeat du Palais-Royal. MM. de Ijifuyolie et Benjamin Constant rencontrèrent uo corntinllant de la veille, M. Pagnerre. ■ Ah! quavèi-voiiis " fait.sefria-t-il. en les voyant? • Mais Benjamin Ceostnnt s'approcha du jeune homme, et. Vembrassant : « >e » craignez rien, lui dit-il, nous avons pris des garan" tit-s. " Ainsi, en moins de sept heures . 219 députés qui , dans les temps ordinaires, nauraient formé qu'une majorité di'(leu\ vois, avaient modifié la ronstiulion , prononcé la dérhéaiire dune dynastie, érigé une dynastie nouvelle. Kl rrs députés avaient été élus sous l'empire d'une Charte ipi ris refaisaient à leur gré, sous le règne d'un homme doni ils proscrivaient la famille. Et tout cela venait dé s'arromplir en vertu du principe de la souverainelé du pur une nouvelle sen'itude.

458 HISTOIRE DE DU AKS. Mais il y avait alors , parmi les pairs, un homme doù on connaissait, au Palais-Royal, la loyauté chevaleresque et rame fidèle. Le bruit avait couru que M. de Chateaubriand préparait un discours accusateur et terrible ; qu'il allait y* donner, envers tous, l'exemple du courage, protester une dernière fois pour la monarchie vaincue , dénoncer enfin les amis qui Pavaient égarée et les parents qui l'avaient trahie. Cette nouvelle était parvenue au Palais-Royal , oii elle avait jeté la plus grande inquiétude. Il fallait k tout prix conjurer un tel danger. M"* Adélaïde fit savoir à M. François Arago que le duc d'Orléans désirait avoir avec lui un entretien secret. M. Arago ne put parvenir jusqu'au prince, soit par Teflet de circonstances fortuites, soit que le duc d'Orléans craignit de se compromettre personnellement dans une négociation aussi délicate. M"* Adélaïde leva la difficulté. Elle vit M. Arago et lui déclara qu'on lui saurait un gré infini d'aller trouver M. de Chateaubriand pour le supplier de renoncer à son discours. A cette condition, M. de Chateaubriand était assuré d'avoir sa place dans le ministère. M. Arago se rendit chez rillustre poète. Il lui exposa que la France venait d'être remuée dans ses profondeurs; qu'il importait de ne la point livrer aux hasards des réactions trop promptes; que le duc d'Orléans, devenu roi, pouvait beaucoup pour les libertés publiques , et qu'il était digne d'un homme tel que le vicomte de Chateaubriand de ne pas se faire, au début d'un règne, l'oiateur des agitaioM. Il finit en disant qu'un meilleur moyen s'offrait à lui de servir utilement son pays, et qu'on n'hésiterait pas à lui donniT un portefeuille, celui de l'instruction

GBAPfTIS ne* par exemple. Chflteaubriand secoua tristement la tête. Il répondit que de tout ce qu'il venait d'entendre, ce qui touchait le plus son cœur, c'était l'intérêt de la France si profondément troublée ; qu'A n'attendait rien et ne voulait rien accepter d'un régime élevé sur la ruine de ses espérances *, mais que , puisque son discours pouvait jeter dans son pays des semences de haines, il en adoucissait les formes, (^ette négociation singulière avait lieu la veille du 7 août. Le lendemain, la Chambre des pairs s'étant rassemblée k neuf heures et demie du soir, le président lut la déclaration de la Chambre des députés , après quoi le vicomte de (^âteaubriand se leva et s'exprima en ces termes au milieu du plus profond silence :

440 niSTOIBE DE mx A58. ((la pairie? Soit. Mieux vaut perdre la vie que de li c(demander. » Après ces paroles qui faisaient honte à rassemblée de sa patience dans rabaissement , l orateur cherche quelle forme de gouvernement est désormais applicable à li France. La république ne lui paraît pas possible; mais la monarchie Test-elle aux conditions qu'on lui fait."

CHAPITRE IX. 441 on pu respecter en lui ce principe de légitimité si nécessaire à l'existence des monarchies? Le duc d'Orléans aurait servi de tuteur à l'enfant royal. Il aurait conduit, en qualité de régent jusqu'à l'époque de sa majorité; et une pareille combinaison, en maintenant l'inviolabilité du dogme monarchique, aurait peut-être, épargné à la France de périlleux ébranlements. Faisant sur lui-même un retour amer : « Inutile Casse-sandre. s'écrie-t-il j'ai assez fatigué le trône et la pairie ((de mes avertissements dédaignés. Il ne me reste plus à qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant et de fois prédit . Je reconnais au malheur toutes les sortées « de puissance, excepté celle de me délier de mes serments « de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme. Apres « tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons. je « serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où pour la troisième et dernière fois, ils sache « minent vers l'exil. » Enfin. après avoir foudroyé la l'assemblée de tous ces ardens royalistes qui. parleurs exploits projettes, ont fait chasser les descendants de Henri IV à coups de fourche. et (ju'il montre accroupis maintenant sous la cocarde tricolore) : « Quelles que soient, dit-il, en terminant, les destinées (qui attendent M. le lieutenant-général, je ne serai jamais son ennemi s'il fait le lionneur de ma patrie. Je ne demande à conserver que la liberté de ma conscience et le « droit d'aller mourir partout où je trouverai indolence et repos. » Ces plaintes éloquentes tombaient sur des cœurs glacés. La pairie ne disputa que la mesure qui tendait à la décimer. Mais l'atteinte portée à sa dignité par l'autre Chambre

442 UISTOIBC DE mx Â5K. la trouvait tellement insensible, que^ sur la question de savoir si elle serait aussi outrageusement mutilée, elle déclara s'en rapporter à la haute prudence du prince. Elle ajoutait elle-même à son humiliation par cette éclatante flatterie. Une députation fut nommée pour aller au Palais-Royal les félicitations de ce premier corps de l'État. Elle s'avança vers le prince, respectueuse et calme sous son injure. Le prince fit à ces grands seigneurs une réponse banale. La pairie était déjà morte en France. Il ne restait plus qu'à donner à la transmission de la couronne la sanction des formes et ce genre de légitimité que l'imbécillité publique attache au prestige d'un cérémonial imposant. Tout fut donc préparé le lundi, 9 août, pour une séance royale. On éleva, au Palais-Bourbon, un trône ombragé de drapeaux tricolores et surmonté d'un dais en velours cramoisi. Devant le trône trois pliants étaient disposés pour le lieutenant-général et ses deux fils aînés. Une table recouverte de velours, où se trouvaient l'écritoire et la plume devant servir à la signature du contrat, séparait du trône le pliant destiné au prince, emblème de l'intervalle qu'il avait à franchir pour atteindre à la royauté. Le duc d'Orléans fit son entrée au son de la Marseillaise et au bruit du canon des Invalides. Quand il eut pris place, il se couvrit, et invita les membres des deux Chambres à s'asseoir, changeant ainsi, dans un objet frivole, ce qui touche le plus les hommes, le cérémonial d'usage. Car ses prédécesseurs ne s'adressaient qu'à la Chambre des pairs, et faisaient dire à la Chambre des députés par l'organe du chancelier. « Messieurs, le roi vous « permet de vous asseoir. Le prince invita M. Casimir Pôrier, président de la Chambre des députés, à lire la dé

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$t^m y$



The text on this page is estimated to be only 25.93% accurate

cH*riTU n. 44& Cependant, un etTroyable malaistf commençait & s'introduire parmi les classes ouvrières. Ces hommes qui avaient crié Vite la Charte, et qui, pendant trois jours, S'étaient si vaillamment battus pour elle, s'étonnaient du surcroît de douleur que leur apportait le triomphe. La créant le 31 juillet une[^]arde nationale mobile, et enarr[^] tant que le soldat recevrait une solde de trente sous par jour, la commission municipale et LaTayette n'avaient pu avoir en vue qu'une mesure provisoire, qui d'ailleurs resta sans ctret. * ar une conséquence trop Tacile à prévoir, les capitaux se cachaient ; toutes les relations industrielles se trouvaient interrompues : chaque coup de Tusil tiré pendant les trois jours avait préparé une faillite. La banque de France, quoique instituée pour parer aux grandes crises, mesurait ses escomptes sur ses craintes avec une prudence cruelle, et la sentinelle accoutumée veillait pour la protection de ces caves toutes remplies d'or, dans une ville toute remplie de pauvres. Chaque jour ajoutait à la détresse du peuple, atleslée par des faits innombrables. De toutes les imprimeries de la capitale, la plus considérable employait, quand la révolution éclata, cnviron deux cents ouvriers, qui gagnaient régulièrement par jour de quatre à six francs. Après li r\

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

4M nSTOIBI K BO révolution. les ateliers furent fermés pendant huit ou dix jours, au bout desquels on y rappela dix ou douze ouvriers, et six mois après, on n'y en comptait encore que vingt-cinq : et ils gagnaient . ceux-là , non plus quatre, cinq ou six francs, mais vingt-cinq ou trente sous par jour. L'imprimerie, pourtant, semblait de voir moins souffrir que les autres professions des résultats de la crise. Qu'on juge par la dimension des désastres ! Dans le quartier des Gravilliers. une maison située rue du Chapon, n° 28, et louée à deux cents ou trois de professions diverses, rapportait au moment de la révolution dix-sept mille francs. Le revenu tomba subitement à dix mille, et il n'est aujourd'hui encore, après plus de dix ans, que de quatorze mille francs. Pour adoucir ces maux, voici quels moyens furent mis en usage. On chantait sur les théâtres une Manie nouvelle, composée par M. Casimir Delavigne. On célébrait dans un langage pompeux les héros morts pour la liberté. Le journal du duc d'Orléans, le National, s'était écrié : « Vous avez été toujours les plus braves et les plus héroïques des hommes. Honneur à vous, braves Parisiens ! » Et non moins enthousiastes que les journalistes, les magistrats de la cité renchérrissaient sur ces éloges. « Qui peut se flatter, disait dans une proclamation

The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate

toutes parts en fktattCdes victimes de juillet (c'est ainsi qu'on appelait les morts ou les blessés), ceux qui avaient péri furent, en cela du moins, utiles k leurs TentAes et à leurs enfants. Beaucoup de ceux qui avaient «thréfu Airent moins heureux. Pendant ce temps, on s'occupait au Cbateau de reviser la Charte, c'est-à-dire, de rétablir la garde nationale, dont il devait être facile d'exclure le peuple, en faisant d'un uniforme coûteux une condition nécessaire d'admission; d'affranchir plus complètement la presse qui, jusque-là, n'avait guère étudié les intérêts du peuple ; d'étendre à un plus grand nombre de citoyens le pouvoir de faire des lois; d'accorder aux législateurs de la bourgeoisie le droit d'initiative; de reprendre, enfin;» par l'éga~ iité des cultes et la défaite de la noblesse, les traditions de S9. 1, Hais répartir plus équitablement les impôts, alléger les charges qui écrasent le pauvre, abolir ces contributions indirectes de la Restauration, nées des droits rt-iinis de l'Kmpire. aviser aux moyens de porter remède à la mobilité homicide des salaires, fonder des ateliers pour les combattants de la veille, devenus le lendemain d«i ouvriers sans travail ,rien de tout cela ne parut digne d'Atre mis en discussion ; rien de tout cela n'exista, même sous forme de promesse. En revanche, on étendit sur les joueurs de Bourse une sollicitude remarquable. Les ordonnances de Charles \ étaient venues subitement favoriser les spt'-culateurs » la baisse. Or. quelques-uns d'entr'eux, comme on l'a vu, avaient été mis dans le secret des ordonnances et avaient joué i coup-sûr. Les spéculateurs à la hausse se préva

HH HISTOIRE DE BDL à SBtm lurent de cette circonstance pour
faire liinder que la liquidation des primes n'eût lieu que le 9 août. Les
banquiers qui avaient joué à la hausse, et qui étaient en état d'agir sur la
Bourse avec des millions, comptaient profiter du délai accordé pour
raffermir les cours par des achats convenablement calculés. Mais l'accorder,
ce délai, c'était consacrer une injustice. Car, en premier lieu, on rendait tous
les joueurs à la baisse victimes d'une perfidie que tous n'avaient pas
commise ; et, ensuite, on méconnaissait arbitrairement, au profit des uns, au
détriment des autres, le caractère essentiellement aléatoire des opérations de
Bourse. N'importe. Les joueurs à la hausse étaient du côté des vainqueurs :
l'arrêté qu'ils désiraient fut pris par le commissaire au département des
finances. et l'opulence compromise en des marchés honteux, en des
spéculations illicites, obtint une protection qu'attea

The text on this page is estimated to be only 23.27% accurate

« cinq cents blessés en est mort trente-huit le premier jour, douze le deuxième et huit le troisième. « Hôpital de la Charité. Il y est entré environ cent « blessés, dont quarante sont morts. On espère sauver « un grand nombre des autres. « Hôpital Beaujon. On avait annoncé qu'il existait six M cents blessés dans cet hôpital. Il n'y en a été porté que » quatre-vingts. Huit ou dix ont été amputés. On comptait hier de quinze à seize morts. u Hôpital du Gros-Cailum. On a reçu deux cents blessés. l'n grand nombre d'amputations ont été faites, il n n'est mort aucun malade. Ce Tait, qui semblait exlraor

The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

WtSVïi rfODOi^tioi» à l'Enrope et de ses (Ibmrs immortels. •
(.ir-!s prodiges p^ovenl sortir d'an enthoosiasme véritable. Si ceux qui
s'emparèrent du mouvement des aSures en l »3«i avaient fait, pour retirer le
peuple de la roate des abîmes. J^ elî^rts persévérants et courageux. leurs
•'Sorts, eussent-ils été stériles, suflbaient pour les absoudre aux vœux de
l'hisloire. Mais rien ne fut tenté : au-dessous de la Charte révisée et du
coronnement d'uo roi. il n'y eut plus que le règne d'un fatalisme brutal. On
se prépara toutefois à prêter trente millions au coah merce. Mais il n'était
pas loisible au gouvernement de distribuer au hasard le retenu public . On
prêta donc sur gages à ceux qui possédaient : par conséquent, on prêta à
desbinquiers connus, à des manufacturiers opulents. La crise n'en pesa pas
moins de tout son poids sur les plus pauvres. L'histoire ne présente rien A
comparable k Timpoissance dont l'administration fit preuve dans les
premiers jours qui suivirent la révolution, impuissance pour le bien, non
pour le mal. Quelques citoyens avaient eu Tidée de fonder à SaintDenis un
grand établissement d'imprimerie, avec Taidr «ft sous le patronage de l'État.
Ils en firent la propositioo au ministère de l'intérieur ; ils auraient réimprimé
spécialement les (ouvres révolutionnaires, les écrits de Rousseau, de
Voltaire, des encyclopédistes, et leurs ateliers auraient servi d'asile à
beaucoup d'ouvriers voués au vagabondage et à la misère. Cette proposition
fut repoussée. par le motif que de pareils livres n'auraient point
d'écoulemenU puisqu'ils étaient des armes dont les libéraux iravaient plus
besoin après la bataille. Réponse profonde el qui vaut la peine qu'on la
médite!

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

\u reste, il y avait un moyen plus sur d'employer beaucoup d'ouvriers sans travail : les arsenaux ne contenaient que neuf cent mille fusils, et il en fallait trois millions pour armer la garde nationale dans tout le royaume. Des sollicitations journalières venaient stimuler le zMe du miinstère de l'inléricur ; il recourut à son tour au ministère de la guerre. Eh bien! cinq cent mille fusils seulement furent livrés. En vain la fabrication de ceux qui manquaient fut-elle réclamée vivement et k plusieurs reprises; en vain fut-il demandé, au nom de tous les ouvriers en fer et en bois, qu'un grand atelier de fabrication fût ouvert à l'aris; en vain des propositions satisfaisantes furvnt-clles transmises aux bureaux de la guerre, de diverses jmrliés du royaume et notamment de Saint-lr:tienne. toutes ces tentatives se brisèrent contre une inertie invincible : elles n'eurent povr résultat que d'éveiller l'e^frit de sptWulation. On verra, dans la suite de celte hîflektif à quelle date remonte cet achat de fusils fait plus tard en \iigleterre. et qui devait produire tant de scandale. Cependant on lit exécuter quelques travaux au Champ(Ic-Mars, mesure qui, sans prouver la sollicitude du pouvoir]jour les pauvres, servait, du moins, i masquer son indilTérence. Malheur à ceux qui se jettent au hasard dans les révolutions et qui courent au combat en poussant des cris in

The text on this page is estimated to be only 22.70% accurate

CHAPITRE X. Pendant qu'on disposait à Paris du trépas de ses ancêtres, Charles X s'agenouillait dans la cathédrale d'Arles. La nouvelle de l'avènement de Louis -Philippe avait déjà circulé dans cette ville. Quand la Tamille proscrite en sortit, les habitants se pressèrent sur son passage pour surprendre le secret de ses intentions. (C'est la duchesse de Berri, qui était par son étourderie la majesté de son malheur, on remarquait la fille si souvent éprouvée de Louis XVI : son visage était livide; ses yeux, qui avaient tant pleuré, avaient perdu leur regard. Une aussi terrible catastrophe avait rouvert dans son cœur toutes les anciennes blessures. Souvent on la vit, durant ce lugubre voyage, descendre de voiture et s'arrêter au bord du chemin, comme pour ne pas quitter trop tôt ce royaume trois fois fatal à sa famille. Les commissaires la craignaient à cause de la brusquerie de ses mouvements et de l'amertume profonde de son langage; mais ils étaient frappés de respect par l'immensité d'une douleur qui datait de la Tour-du-Terrible. Le dauphin ne souffrait pas, faute de penser. *

454 HISTOIRE DE DIX ANS. Charles X avait une attitude calme, indifférent pour lui-même, il ne s'occupait que des gens de sa suite : égoïste en cela pourtant, car les rois ont cet orgueil de s'aimer dans leurs serviteurs. Du reste, sa conduite était pleine de contradictions apparentes. L'aspect de la dauphine en pleurs, de ses courtisans éperdus, de deux enfants qui s'amusaient, avec l'ignorance de leur âge de ces nouveautés introduites dans leur existence, tout cela le trouvait, sinon impassible, du moins résigné ^ mais il suffisait, pour lui causer une irritation puérile, de la vue d'un lambeau tricolore, ou d'un léger manquement à l'étiquette. Dans la petite ville de l'Aigle, il avait fait faire fabriquer une table carrée, selon les usages de Cour, pour le dîner de ce monarque à qui échappait un empire. Il montrait ainsi, réunis en sa personne, cet excès de grandeur et cet excès de faiblesse que donne la pratique de la royauté; et, portant avec courage l'ensemble de son infortune, il n'en pouvait patiemment tolérer les détails. Il aurait voulu qu'on lui fît du moins une misère pompeuse. « A Maintenon , il avait consenti sans trop d'efforts au licenciement de son armée. A Dreux, il s'était vu enlever sans se plaindre l'artillerie de la garde, dont on n'avait conservé que deux pièces de canon. Il avait cédé enfin, tant qu'il ne s'était agi que de perdre la réalité de la puissance ; mais quand on voulut lui en disputer les dehors. il sentit renaître en lui tout l'orgueil de son sang résigné à l'exil, pourvu qu'il eût pu emporter avec lui l'état de sa race et les lambeaux de la monarchie. Il se plaignait surtout de l'impatience des commissaires. et il trouvait injuste qu'on l'empêchât de Voyager avec

The text on this page is estimated to be only 23.68% accurate

l'homme se sentait à l'étroit dans sa lenteur ; car, après tout, il y avait dans ce voyage le regret de la patrie perdue et des tombes paternelles abandonnées. Peut-être aussi conservait-il au fond du cœur quelque confuse espérance : la Vendée n'était pas loin de la route. Mais on lui créa bientôt d'autres sujets de souci. Le 10 août, un nouveau commissaire arrivait à Falaise: c'était M. de La Pommeraye, député du Calvados. En apprenant que M. de La Pommeraye avait pour mission de hâter la marche du cortège et de lui faire prendre la route de Caen, Charles X fut extrêmement troublé. N'était-ce pas assez qu'un père de sa famille lui eût enlevé sa couronne? Pourquoi envoyait-on ainsi à un vieillard cette unique et amère douceur de s'attarder un peu sur une terre où il était né, et qui sans doute ne renfermerait pas ses dépouilles mortelles? Il se résolut de résister à cette fois, la petite auberge s'élevait sur la route à quelque distance de Falaise. Ce fut le lieu que le roi choisit pour sa première entrevue avec H. de La Pommeraye. Il accueillit l'envoyé du Palais-Royal avec une politesse froide, et se montra inébranlable dans ses résolutions. Il fallut prendre, selon sa volonté, la route de Josselin-sur-Noireau. Mais, quant à la lenteur du voyage, la résistance de Charles X avait été prévue, et tout était préparé pour la dompter. Dès le 10 août, le général Cérard, ministre de la guerre, avait écrit au commandant de Cherbourg qu'il eût à organiser une colonne mobile pour se porter au-devant de l'escorte et, s'il en était besoin, agir avec vigueur, les hommes du Palais-Royal étaient pressés d'arriver au dénouement de ce grand drame. Le ministre de la guerre

456 HISTOIRE DB BU AMS. donnait donc au général Hulot les pouvoirs les plus étendus ^ il plaçait sous son autorité le préfet maritime de Cherbourg. Mais le général Hulot, qui n'ignorait pas dans quel but on l'avait envoyé à Cherbourg, n'avait pas attendu, pour agir, la dépêche du ministre de la guerre. et lorsqu'elle lui parvint, les mesures qu'elle prescrivait étaient déjà en pleine exécution. Envoyé de Cherbourg, au-devant du cortège, le colonel Trobiant avait rapporté à son général que les commissaires étaient sans autorité sur Tescorte et que tout y dépendait de la volonté du duc de Raguse. D'un autre côté, les commissaires écrivaient au général Hulot : « Nous avons appris avec plaisir

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

courut au-devant de lui pour le recevoir, comme il eût pu le faire en d'autres temps, et après des adieux publics où éclatait la fidélité au malheur. On arriva ainsi à Saint-Lô. Là, Charles X apprit qu'une foule menaçante et armée, commandée par le général Hulot, l'attendait à Carentan. Les gardes nationaux soulevés n'étaient guère qu'au nombre de 400, et n'avaient que deux canons hors d'état de servir. Mais, comme on n'avait d'autre but que d'effrayer les fiigôtirs, on exagéra le péril. Charles X crut la vie de son petit-fils menacée, et, fatigué de cette lutte dans la douleur, il s'abandonna tout entier. Les commissaires qui avaient écrit au général Hulot pour presser son arrivée, lui écrivirent alors, par l'intermédiaire du général Maison, pour presser son départ. Pour mieux calmer un mouvement qui n'était plus nécessaire, H. de La Pommeraye prit les devants, et ses exhortations déterminèrent à une promptre retraite la plupart des gardes nationaux rassemblés à Carentan. Le général Hulot partit lui-même de cette ville de grand matin, il ne restait plus de ce soulèvement artificiel qu'une agitation peu dangereuse. Le but se trouvait atteint : aucune violence n'avait été commise, ce qui eût indigné l'Europe, et cependant on avait assez effrayé Charles X pour le forcer à une fuite précipitée. Dès ce moment, en effet, il se hâta vers son exil éternel. Tout réussissait à ce duc d'Orléans. Le voyage de Cherbourg fut triste et solennel jusqu'au bout. Les deux princesses marchaient à pied les jours de gai soleil. Leur mise était fort négligée, parce que les gens de leur service n'avaient pu emporter ni linge ni vêles

458 HISTOIRE DB DIX AKS. meDts. L'aspect des populations traversées par le cortège avait quelque chose de grave et de recueilli. Quelques officiers parurent sur la route, s'inclinant devant ces grandeurs humiliées. Près de Carentan, deux se présentèrent. ((Messieurs, leur dit le roi, gardez ces bons sentiments^ « pour cet enfant, qui seul peut vous sauver tous. » Et il montrait à la portière d'une voiture qui suivait, une petite tête blonde. Mais le temps approchait où Dieu ne laisserait plus peser le destin des empires sur des têtes fragiles. Le 1-1 août^ à deux heures, Charles X entra à Yalognes. Il écrivit de là au roi d'Angleterre pour lui demander un asile. On lui devait bien l'hospitalité que Louis XIV avait accordée à Jacques II. A Yalognes, les officiers des gardes-du-corps amenèrent avec les douze plus anciens gardes de chaque compagnie. remettre au roi leurs étendards. Ce fut une cérémonie pleine de larmes et d'enseignements. Le roi toucha la soie des drapeaux et dit : « J'espère que mon Dieu vous les rendra. » Avant de quitter Yalognes, il parut avec sa famille sur le perron de l'hôtel où il était descendu. Il portait un simple frac bleu, avec des boutons de métal, sans plaque ni rubans. Il voulut parler à la foule qui remplissait la cour : les paroles expirèrent sur ses lèvres. On se sépara en silence. Du haut de la tour qui conduit à Cherbourg, les exilés aperçurent la mer. La colonne fit une halte. Tout-à-coup un mouvement singulier éclata dans les rangs. Des cavaliers qui avaient devancé l'escorte reviennent au galop. apportant des nouvelles sinistres. En effet, une grande foule, composée en partie des hommes du port et de quel

CIA9ITK X. 469 ques centaines de pionniers rendus libres, accourait audevant du cortège avec un bruit semblable à celui des flots. Bientôt la tête de la colonne se trouva face-à-face avec cette multitude grondante. Le prince de Crol montait un cheval blanc ; des plumes s'agitaient sur[^]n chapeau de général, qu*ornait la cocarde royaliste; un large ruban bleu se détachait sur les broderies de son habit, et sa figure n'était pas sans quelque ressemblance avec celle du roi . C'est Charles X , crièrent des hommes du peuple trompés-, et ils s'élancèrent vers le prince en poussant des cris. D'autres entraient en même temps dans la colonne, heurtant les chevaux, et flixant leurs regards avec menace sur le pâle visage des cavaliers. En proie à d'inexprimables angoisses, les officiers des gardes ne songeaient qu'à éviter une lutte, et écartaient les assaillants avec une inquiétude presque suppliante. Charles Xet son (ils étaient descendus de voiture précipitamment , et ils s'avançaient à cheval, enveloppés de soldats fidèles rhaïsémus. On gagna Cherbourg. I[^] cri de la révolution retentissait dans les rues à de rares intervalles; mais des drapeaux tricolores flottaient à presque toutes les fenêtres, et une foule immense, venue des campagnes voisines, se précipitait vers le port. A rentrée de la ville, les offHciers du 64* baissèrent leurs épées devant les exilés qui passaient. Deux vaisseaux avaient été préparés pour recevoir le roi, sa famille, et les personnes de leur suite. C'étaient le Greai'Britain et le Charles-CarolL sous le commandement du capitaine Dumoiit-Durville.

60 HISTOIRE M M X A K S. Le port de Cherbourg est séparé de la ville par une vaste grille circulaire. La porte en fut confiée à quelques grenadiers, et le dernier peloton des gardes ne Teut pas plutôt Tranchie, qu'elle se referma brusquement sur b foule. Ce fut alors un étrange et douloureux spectacle. Derrière les gardes, rangés en bataille sur la jetée, des milliers de têtes se collaient à la grille, animés par la curiosité, la compassion ou la colère. Devant, C'était la mer. la mer avec Tidéc toujours présente des abîmes et le souvenir des naufrages ! Les voitures étant arrivées à un petit pont recouvert d'une étoffe bleue, toute la famille royale mit pied à terre. M. de Larochejacquelein soutenait la Dauphine éperdue. Appuyée sur le bras de M. de Charrette, la duchesse de Berri montrait plus d'indignation que d'abattement, et son attitude trahissait Tardeur de son sang napolitain. (Charles X était toujours calme : il veillait sur son conir. M. de Damas, qui craignait pour le duc de Bordeaux, le prit dans ses bras et le porta sur le navire en Tentoarant avec une inquiétude visible. Hais Tenfant ne voulait point partir, et on eut quelque peine à vaincre sa répugnance. Comme toutes ces infortunes se ressemblent ! En 18 H, à Rambouillet, et après que Joseph Teut résolue, cette fuite qui livrait TEmpire, on raconte que le petit roi de Rome, à Theurc du départ, se mit soudainement à pleurer. Pour Tapaïser, sa gouvernante Taccablait de caresses et lui promettait des jouets nouveaux; mais il continuait de pleurer et se roulait par terre en poussant des cris aigus. Pauvre enfant! cette fuite lui valait la perte d -une couronne d^abord, puis, après quelques années d'une adolescence flétrie, une mort mystérieuse au-delà du Rhin.

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

Avant de s'embarquer, Charles X remit à H. Odilon Barrot, qui lui en avait exprimé le désir, un écrit dans lequel il certifiât les égards dont il avait été l'objet de la part des commissaires. La dauphine, de son côté, donna comme témoignage, de gratitude à H. Odilon Barrot une reuille; de papier portant ces deux mots : Marie-Thérèse. Le roi recommanda ensuite à la générosité des vainqueurs les pensionnaires de la liste civile. Les gardes s'attendaient tous à recevoir les adieux de la famille royale : mais l'espérance était vaine. Les officiers furent admis à baiser la main des princes et des princesses; mais les soldats ne furent point passés en revue. Car tel est l'orgueil des maîtres de la terre, alors même que la main de Dieu les frappe et les humilie ! Le bienfait leur est facile, parce qu'il atteste leur supériorité; mais la reconnaissance leur pèse, en leur rappelant qu'ils ont besoin des autres hommes. Des sanglots, cependant, retentissaient le long du rivage, lorsqu'un jeune homme nommé Bonnechose, s'élança sur le pont, courut au monarque, et, tombant à ses genoux qu'il tenait étroitement embrassés, il versait des larmes amères et s'écriait : O mon roi ! ô mon roi ! je ne veux pas vous abandonner. » La grâce qu'il demandait ne lui fut pas accordée; et quelque temps après, il se fit tuer dans la Vendée pour la cause de ceux dont il n'avait pu partager l'exil. Enfin, il fallut partir. Debout sur le pont, le vieux roi dit adieu à la France. Et remorqué par un bateau à vapeur, le Great-Britain déploya ses voiles, tandis que les gardes remontaient en silence la Côte de Cherbourg. Quelques spectateurs attardés sur la rive suivaient de l'œil la fuite

i 102 HISTOIRE K DIX AI». (le ce navire sur les flots, lorsqu'ils le virent se retourner tout-à-coup et reprendre avec vitesse la route du port .Etaitce reflet de quelque ordre violent donné par Charles \ t l'équipage? On l'aurait pu craindre; mais .tout avait été soigneusement prévu : un brick, commandé par le capitaine Thibault, avait reçu Tordre d'escorter le Greai-BrUam, et de le couler bas pour peu que Charles X eût ewayé d'agir en maître. Cette prévoyance inexorable ne fut pas justifiée par révénement. Le vaisseau ne revenait que pour chercher des provisions de bouche, oubliées dans ce désastre de plusieurs générations de rois. Quand tout fut prêt pour le départ, le cri du commandement se Gt entendre. C'était vers rAngleterre que les Bourbons allaient voguer, en repassant peut-être par le sillon qu'avait jadis creusé dans l'océan le navire des Stuarts vaincus. Le ciel n'annonçait pas la tempête : le vent souffla dans les voiles, et le vaisseau disparut sur la mer. FIN DU TOME PREIIISB.

The text on this page is estimated to be only 11.36% accurate

DOCVIIENTS HISTORIQUES. MPPQRT AU ROI. SIU, Vo«
mnlitiTi Mraleni p«u digne» tie la condaDce dont Votre Uaitttà let bunore,
t^ji UriUlent plus long-temp» à pUcer *au« vos jcui un aperçu de •notre
iltuatloD iDlérleure, A i algnaler i TOire haute Mgeue le» dingera de lu
preue périodique. A aucmie époque, depnU quinié anniVi, celte filtualion ne
l^lt pr^tenIre «uui un upect plui gnic et plu» adllgunt. Halgré une
pra«pérlté malêrlelle dont nM tunalei n'avalent jamais «fct d'exemple, des
lignes de ■Jr^rganlM|)Bo et dei e; mptômes d'anarchie se nuniretlent lur
presque tous les potots du royiue. Les causes suceuïTes qui ont concouru
à aOAlblr les ressorts da gouvemetnent monarchique, tendent aujourd'hui l
en altérer et i en dtaiger la nature : déduie de sa force normale, l'atilorllé,
soit dans la capitale, sott dans les proiinces, ne lutte plus qu'avre
désavantage contre les lacllonii tlcEdoctrinei pernicieuses et eutiversivea,
hautement proTeuért, se répandent vt >e propatent dans toutes les
classesdelipopulatlon; des Inquiétudes trop Knnhmlement accrédltrei
agitent les esprits et tourmtnteDl la sodété. De loulet parts ou demande au
présent des gages de sécurité pour l'aTentr. Vue malTcilllanoe idlte, ardente,
infail^ble, iniaille l ruiner tous les fondemeiita de Tordre et k raTir i la
France le bonheur dont elle Jouit son* le sceptre de m Bols. Bablleà
eiplottrrtBui les mécontentements rt t mulerer toutes les haines, elle
famente, parmi les peuples, un esprit de déOaoee et diMMtllltéenTert te
pouvoir, cl cherche à scmarparloaidr* germes detrooMeset de guerre d vile.
Et dé)*, sin, des événements récents ont prouvé que les passions poil

4G4 HISTOWE DE MX AS». tiques, contenues Jusqu'ici dans les
sommités de l'état commencent à en pénétrer les profondeurs et à
émouvoir les masses populaires. Ils ont prouvé aussi que ces masses ne
s'ébranleraient pas toujours sans danger pour ceux-là même qui s'efforcent
de les arracher au repos. Une multitude de faits recueillis dans le cours des
opérations les confirment ces données, et nous offriraient le présage trop
certain de futures commotions, s'il n'était au pouvoir de Votre Majesté d'en
malheur. Partout aussi, si l'on observe avec attention, existe un besoin
d'ordre, de force et de permanence, et les agitations qui y semblent le
contraire n'en sont en réalité que l'expression et le témoignage. Il faut bien
le reconnaître, ces agitations, qui ne peuvent s'accommoder de grands
périls, sont presque exclusivement produites et excitées par la liberté de la
presse. Une loi sur les élections, non moins féconde en désordres, a sans
doute concouru à les entretenir ; mais ce serait nier le fait que de ne pas
voir dans les Journaux le principal foyer d'une corruption dont les progrès
sont chaque jour plus sensibles, et la première cause des calamités qui
menacent le royaume. L'expérience, Sire, parle plus hautement que les
théories. Des hommes éclairés sans doute, et dont la bonne foi, d'ailleurs,
n'est pas suspecte, entraînés par l'exemple mal compris d'un peuple voisin,
ont pu croire que les avantages de la presse périodique en balanceraient les
inconvenients, et que ses excès se neutraliseraient par des excès contraires.
Il n'en a pas été ainsi, l'épreuve est décisive, et la question est maintenant
jugée dans la conscience publique. A toutes les époques, en France, la presse
périodique a été, et elle est de nature à n'être qu'un instrument de
désordre et de sédition. Que de preuves nombreuses et irrécusables à
apporter à l'appui de cette vérité ! C'est par l'action violente et non
interrompue de la presse que s'expliquent les variations trop subites, trop
fréquentes de notre politique Intérieure. Elle n'a pas permis qu'il s'établît en
France un système régulier et stable de gouvernement, ni qu'on s'occupât
avec quelque suite d'introduire dans toutes les branches de l'administration
publique les améliorations dont elles sont susceptibles. Tous les ministères
depuis 1814, quoique formés sous des influences diverses et soumis à des
directions opposées, ont été en butte aux mêmes traits, aux mêmes attaques
et au même déluge de passions. Les sacrifices de tout genre, les
concessions du pouvoir, les alliances de parti, rien n'a pu les soustraire à
cette commune destinée. Ce rapprochement seul, si fertile en réflexions,

sufflrsll pour assigner à la presse son véritable, son invariable caractère.

EUE s'applique, par desffforts soutenus, persévérants, répétés chaque Jour, à relàdwr tous les Ucai d'obéissance et de subordination, à user les ressorts de rautorité publique, à la rabaïsser, à l*avilir dans l'opinion des peuples et à lui créer pntsol des embarras et des résistances. Son art consiste, non pas à substituer à une trop fiulle soumission d'esprit une sage liberté d'examen, nuiis à réduire en problème les vérllés les plus positives ; non pas à provoquer sur les questions politiques une controvcne

DOCOMEirre HifTOUQOI, 405 firandie etntile, mfità les
préseDter sous «i fouxjonr et à lesréaoudre par tlestophismes. La presse a
Jeté ainsi le. désordre dans les intelligences les plus droites, «•branlé les
convictions les plus fermes, et produit, au milieu de la «ociéié, une
confusion de principes qui se prête aux tentatives les plus (aoestes. C'est par
l'anarchie dans les di»ctrines qu'elle prélude à l'anarchie dans l'Eut n est
digne de remarque, Sire, que la presse périodique n'a pas même rempli sa
plus essentielle condition : celle de la publicité. Ce qui est étrange, mais œ
qui est vrai à dire, c'est qu'il n'y a pas de publicité en France, en prenant œ
mot dans sa Juste et rigoureuse acception. Dans l'état des choses, les Calts,
fÊÊDd Us ne sont pas entièrement supposés, ne parviennent à la
eoooalssance de plusieurs millions de lecteurs que tronqués, déûgurés,
mutilés de la manière la plus odieuse. Un épais nuage, élevé par les
journaux» dérobe la vérité et intercepte en quelque aorte la lumière entre le
Gouvernement et les peuples. Les Rois, vos prédécesseurs. Sire, ont
toi^ours aimé à se communiquer à leurs sujets : c'est une satisfaction dont la
presse n'a pas voulu que Votre BiaJesté pût Jouir. Une licence qui a franchi
toutes les bornes n'a respecté, en effet, même ^ns les occasions les plus
Bolennelles, ni les volontés expresses du Roi, ni les paroles descendues dm
haut du trône. Les unes ont été méconnues et dénaturées, les autres ont été
l'objet de perûdes commentaires ou d'amères dérisions. C'est ainsi que le
dernier acte de la puissance royale, la proclamation, a été discréditée dans le
public avant même d'être connue des électeurs. Ce n'dt pas tout La presse ne
tend pu à moins qu'à sul^ogier la aouveralnelé et à envahir les pouvoirs de
l'État. Organe prétoïdn de TopInloD publique, elle aspire à diriger les débats
des deux et il est Ineontestable qu'elle y apporte le poids d'une Influeiiee
moins fâcheuse que décisive. Olli domination a pris, surtout depuis deux ou
trois ans, dans la Chambre des députés, un carMièrre manifeste d'eppression
et de tyrannie. On a vu, dans cet Intervalle le teoipi, les Journaux poursnlvn
de leurs Insultes et de leurs outrages les menibret dont le vote leur paraissait
Incertain ou suspect, IVop louvent, SUE, k liberté des déllbératkms dans
celteChambre a succombé aaos les coups redoublés de la presse. " On ne
peut qualifier en termes moins sévères la conduite des Joumanx de
l'opposition dans des circonstances plus récentes. Après avoir euxmêmes
provoqué une adresse attentatoire aux prérogatives du trône, Ils n'ont pis
crataU d'ériger en priqcipe la réélection des 331 d^otés dont elle est

l'ouvrage. Et cependant Votre Majesté avait repoussé cette adresse comme offensante ; elle avait porté un blâme public sur le refus de concours qui y était exprimé : elle avait annoncé sa résolution Immuable de défendre les droits de sa couronne si ouveiteroent compromis, des feuilles périodiques n'en ont tenu compte; elles ont pris, au contraire, à tâche de renouveler, de perpétuer et d'aggraver l'offense. Votre Blaiesté décidera si cette attaque doit rester plus lonf-temps Impunie. r II

The text on this page is estimated to be only 9.94% accurate

106 BisioiRE ne mi «s. Miis âe toos les excte de la pretse, le plus gn^e pmirèln ■ignaler. Dès les pramirrE Ivmpi de celle expédition doDI In sloli*)rOt nu éclat al pur et d durable sut la noble couronne de Pnoce, la criUquëiTec une violence Inouie lee ratues, legmoij-ena, l«e prt chances de io«^». InseMiblei l'honneur national, tl n'allas d^ftcndiKl'dli; que notre pavillon ne mlil Tëlri des luanltea d'nn barbare. liidjlft«nir au grauJg lniëréi« derbumanll«,ll n'a pas dépendu d'elle i|ue CEnvpev resUl auerrle à un esclavage cracl et Ji det tributs hantfux. ce n'était point asseï : par une Irnblson que not lois auraioit pa dre, la presse s'en aliachéc i publier loue les secnts de l'or porter & la connaissance de l'Elran^ l'état de no« ronws, le ment de nos troopes, c^lul de nos valsseant. l'iudlcatlini dm pointo' tion, tes moyens i employer pour donipier l'incnnsUnce de« vcnlai ■border la cCle.Tunt, jusqu'en lieu du débsrqtiement, aétèdiralguëi jraur ménager k l'ennemi une dèfenfe plus assurée. Et chose sans e ebei un peuple cWllisé. In presse, par de fausses alannes nir le*] courir, n'a pas craint de jeter le découragemenl dans l'année; el(i| à sa linlue le chef nn^me de l'enlreprlse, elle a pour alitai dire euMIn soldats i lever contre Ini l'étendard de la révolte ou à dé» drapeaux I Vulli ce qu'oui osé faire les organes d'un parti qui i national! Ce qu'l] ose (hlre chaque jour, dans llntérletrrdn royaume, ae npt nurim qu'à disperser les éléments de la puli publique, i dlaMwdn tca " deUsMièlc.et, qu'on ne s'y méprenne polnl, » faire twmbterkHl nos pus. Me craignons pas de révéler Ici toute rrlendue île om ■ pour pouvoir mieux iiiiptéclertoWe l'étendue de nos irssourci ■nation s^filémnlque, organlaée en grand, et dirigée avec atte BUIS égale, va nltelndrc, ou de près nu de loin, ju! tgentadn pouvoir. Nul de vus sujets, Sire, n'esiS l'abri lî't teCOlt de MU souverain In moindre marque de cnnllauce ou < Va Tafté réacan, étendu sur la Franci', envelopp tous les puUIM; enmtllués en élal pennanent de prrvpntlon, llaKtnblcntW^ que surle lelbranchésdc la soriéléclTili'i on n^pci^e qui? emi doiMI délitè chaiiu-lle ; on ne loue que ceux doni la lldélllé saecoailM; In ■ sont niHés pur la hctiin poar être plus tard lans doute ImmoUi au geani'cs pupulatros. La presse périodique n'a pas Dilsmoinsid'nrdeur iponrsufTirdeaeil enieuimés la religion elle prêtre. Elle veut, elle voudra loDjoar* lUnc dans le cnnirdes peuples. jMqu'au dernier germe deaBenlimenlsidlgI Sire, ne doutez pat qu'elle n'y parvienne, eu attaquant In fol, en altétanl les sources de In morale publique, et en ;^ mains

la déiialon el le m^s aux ministres des autels. Nulle t.iri-e. Il Taul l'avouer.
n'esl capable de résistera nn énergique que Il presse. A tMites les tpêtpm où
elle s'est Ifgip'i * i entraves, elle a fait Irruption. Invasion dans l'Etat. On ne
peut qu'A gnlèremenl frappé de In slmnilude de ses eflets lieptils quinie
«m, la dlverillÊ des ciccoustancn, el malgré le changement des ~

The text on this page is estimated to be only 4.94% accurate

iiui'.uiiciiT« iimoRrouKS. m: filateiae pnIUquc. Su dcsifnëe nt,
en un mol. dr rfcnmniïna'r , dont elle {inwliinie haulement \k» ftlocifn.
Pltuèi et repiMéc É pluilFiirsinlfiralle* sou» le Joug de In censure, cite n'a
autnnt illfaUfCMAAltllB UherMquc pour re[ireiidre «on ouvrage
Interrompu. Afln il'i f>nKnpt<>et Ibrle : Hlv n>t rr>l(« lenle. Inll>le.et *
peu pi^> nulli . Luiuju i;ll< llilentlriil,l f doaimagr i-slamml*; lulo de li'
repurrr, la piinntloa f «ImUp k BCanrUle du drlwL La pnurHillr Jiihdiqui' ft
ItMt, la preiae M-dHkuK Mse llttM |*aiiij^ . L'Dur r'arrrlr. fnin- qu'il y a
trup i aCTir. l'aulrc BiulUplH' su forces, en ■lUplMM SPF drlll*. dans dr*
riii-uriKiincTS diterirc, la ponraoll'- a fu mi prri"dr9 d'ixrtltlie ^•B de
icladiriucui. Hais n'ie uu liodeur do la part du oilni'IMic yubtlr. |a'lB>|M)rlp
a la pn-kw 7 Elle eliurche daus k- rtdiulilc jueal de pei noéi la utK de leur
iDiiiuuil^ . L'nuulDaaDcc on |ilulùl rinuMlit^ de> p^^»uUw• •4ibllr« dans
hi [, Ht drmonlrpe pur lrs Islls. Ce qtd t>l •ludeniriil dr é |Mr k> blls, c'eil
que lu tilr^l^ publique m canipriinitse pair K IMmt da 11 prcMC. Il est U
inpi. Il iit plus que kiup* d eii arnler b* I nnanee m prataaié d'iDdlOMatlenn
et deOnri qui junl de loua |i |«tal* ik *uU« T0i»uinr. Lit Ihuboiim paUtblM,
In pua dr bitii, les h et l'unlrr. ^Itiwit Ter» Votn- MnlW des nialni
supplianln. T«u» il ilrmantl-nl de to pcwenfcr du ntiur de» calnmitra dmil
Iran flitt

The text on this page is estimated to be only 14.60% accurate

ou cuX'TnémeE eurent laati gémir. Ces alannes sont trop rc«llc»
poot n'^Uepiïécoutées, ces vaux lont trop lëgltlmeapourn'iHrcpuaccucillif.
Il n'eet qu'un seul moyen d'y snUstaire, c'ert de rentrer dans U Charte. SI
le» tennea de l'aiticle S eont ambigus, son esprit e>l manilMe. Il m cerlnin
que la Chiirte n'a pas concédé la liberté desjoumaui et dn éeriU
pérlodliiueB. Le droit de publier ses opinions pereonnellea nlm^tqM
■ilrcment pas le droit de publier, pur Toie d'entreprise, les ofrinitai d'autrui.
L'un est l'usage d'une faculté que la loi ipu lasser UbreoD soumDllrc A des
reslricllons. l'autre est une Epêculaion d'industrie tpd, comme les autres et
plus que les autres, suppose la surTclllance de l'auiO' rite publique. Les
intentions de la Charic, i ce sujet, sont exaelement exi^uéei danslaloldu !l
octobre IHI^quen esten que lqueaortel'appaidke;w peut d'autant moins en
douter que cette loi (ut présentée ani fTianihwi le s Juillet , c'est-à-dire un
mois après la promulgaLon de la OuA. En IRIU, à l'époque mi^me oi^ im
système contraire prévalut dam Ils Chambres, U y fut hautement proclamé
que la presse périodique D'eu point régie par la disposition de l'arliele 8.
Celte vérité est d'alllenn stteille par les luis même qui ont imposé aux
joumaui la conâltkui i'an canHalnlenant. Sire, U ne reste plusqu'i
sedemander oommeotdoits'opërer ce retour lia Charte et à la loi du 21
octobre 18M.La graTllé des eaeJonclure» présentes a résolu cette question.
Il ne faut pas s'abuser. >ous ne sommes plus dans les conditions ordioilta
du gouvernement reprêsentatir. Les prlndpcs sur lesquels Il a élé élaUl n'ont
pu demeurer Intacts, au milieu des vicifelludcs politiques. Cm • galive de la
couronne, celle de dissou'ire la Chambre élecUTC Pu cdi même,
laconalilulion de l'Etat est ébranlée: Voire Majesté seule ooiMtnic la force de
la rasseoir et de la raïïermir sur ses bases. Le droit, comme le devoir, d'en
assurer le maintien, est l'attribut insq»Table de la soaverainclé. nul
gouvernement sur la terre ne resterait debout, s'il n'avait le droit de pourvoir
à sa sûreté. Ce pouvoir est prénWnn nu'E lois, parce qu'il est dans la nature
des rboses. Ce sont ik, Slr«,da maximes qui ont pour elles et la sanction du
temps, et l'aven de tons h* publieistes de l'Europe. Malscesma\lmes ont une
autre sancion plus poslUveencnR, e«lkdtli Charte elle-même. L'article 14 a
investi Votre Majesté d'un pootair srtsanl, non sans doute pour changer nos
Insli lut ions, mais pour t«« cmmlider et les rendre plus immuables.
D'Impérieuses nécessllés ne permctlent plus de dilHrer l'eierdw di « pouvoir

suprême. Le moment est venu d'écouter les idées qui ont été exprimées dans l'esprit de la Charte, mais qui sont en dehors de l'ordre UfI dont toutes les ressources ont été inutilement épuisées.

The text on this page is estimated to be only 4.92% accurate

n turtum, Sire, vos mintires, ijiil dulvFnt en assurer le euccès,
n'iiê11 pïï 1 TOUS 1m [iropusEr. convalncDS quili ioqI que force Testera ï
IM. OUI sommca avec le pliu proFond r^spfcl, Siiii, De votre NnJi^Blé, Us
Irès-hiimlilescl Iri^-UMea ei^vU. Ile pffiidenl du contfil dei miai»trt»,
Prlnocdc Pi>Lic.i*r.. te garde 'dti-serntij, minitfr lecrétoirr-d'i'liit dr
lajuitice, Ctunu-At'XE. I ttminislrr trerélaire-d'élal tin a/faim rccUtiattiqar»
et , drVntlmctinn pabtiiiHi, Comte de GosaM.i-RitNTiu.E.
DRDONIIKIICES DU ROI. CIARUS, ta !.• tMkf.% n ilin, Hm dk Kmxce
et i>k Noiahue, A Im» reui qui cm jirrscnlH yrrront. mluI. Surir
rapjnniIrnlnrcronKll An mlnUIrPt, ' Koui afODAordoiin(*r(urdonnont re
qui suit: Art. I". La Itbrt^ de la prrsse përtadltiuc eA tmtpFndDC. Art. 3.
U> dl»po*[llon» dr« «rUele» 1*M et D du litre ■"de la toi du 31 Mttiirr lail
UDt reuilwienTlgiKur. En rnnrwqomcr, nul f'urnal ri rcrll périodique nu
wmi-p, aoll dans iee déptrtrnwDtt, qu'en verluilf I autoriMilan qu'en auront
obtenue de noua K^par^ment Iri aulcun ri l'ini' _||*»»»0T.
,iremen(aeirordéi'elprn*laoirc■t rvllrrie par In prêtela aux jniimnui et
Dutragna péilodlquea ou mnls poblMi ouÉ publier dausleidepartemciiti. l.i-
Lea)Mimau etéaila. i>ubll«aeiininitaveDUont l'arUde 1, m

The text on this page is estimated to be only 9.62% accurate

Les pieaâes el caradèrca qui auront servi i leur iaii'ieulon se dans
an dépAl public el sous gcelléa, ou mis hors de kttlk. Art. à. Nul icrlt au-
destous de vingt feuilles d'impreMion ne poum palallre qu'avec
l'aularisatlon de noire ministre tecréuire-d'etit de l'intcrtcot. à Parli, et des
prtTelii dutis les dépirtemenls. Tout écrit déplus de vingt rcnilles
d'impresslouqul ne constituer! pas ttps d'uuviuge Kra également loumla à la
nàx&sitè de l'aulori■ailon. Lesécrits poblléi lanE aatorisathm lental
immëdlutemeai Halsii. Les presse» et caractérpsquPaurontservi à leur
Impression seront iilatri dani un dépôt public cl «oux scellés, ou mis hors de
letvire. Ait. Ë. Les mcmuites sur procès et les mémulrei de* •uciélà H*anlcs
ou ontsnuinisi l'autiulsalloa prralaHe, s'ils traite [>t rn tnutuuum le de ma
tfmts politiques, cusauqueMesmFsurespreKHtecparrariiclei leur seront H
|i)ilie»bleg. Art. T. Toute disposition contraire aux présentes restera sans
elTel. Art. 8. L'eiëcution de la présente ordonnance aura lieu en
canfonniléde l'article 4 de l'ordonnance du ZT noveiolite 1816 etdece qui
est prescrit pu Relie du IKJanvIerlSIT. Art. 9. i>'as minlslres secrélnires-
d'élal sont charge» de t'eiéralton des présentes. Donné à notre cliâteau de
Salnt-Cloud, le SIi juillet de l'an degrtz. Lk ministre xfrflniiif-
d'H'iftleiLjÛmnees, Momm. te ministre lecréfairr-tMrtr dtt o/fiiirt» errl'slasl
içuei rt rfr r*flilmclion publique. Comte deCrmxox-R ikvuu.
liniHreiecrftairt-itHat drt travau-i pubUa, Baron C CHARLES, PAU la
crace db Dieu, Roi ne Fhaïier ■ A tous ceu« qui ces présentes verront, salut
; Vu l'anlcle 5n de la Charte constllulloiiiielle, flân) informé des
manieuvrcs qui ont éti- pr^itiquées aur plnslen de notre royaume, pour
tromper et éf^rer les éircteurï pendantfl nlirc* opémilons des collègues
âeclorai: , Notre conseil enlerkdu. Nous avontordonné et ordonnons: Art !
•'. LnClwunbredex députés desdéparteraenlEM d Art. 3. Notre ministre
secrétaire-d'état de l'intérieur eH d cutlon de lapréseole ordonnance. |ï

Les presses et caractères qui auront servi à leur impression seront placés

struction publique,

Comte de GUERSON-RANVILLE.

tre secrétaire-d'état des travaux publics,

Baron CAPELLE.

ES, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
ceux qui ces présentes verront, salut ;

Article 50 de la Charte constitutionnelle,

informé des manœuvres qui ont été pratiquées sur plusieurs points
royaume, pour tromper et égarer les électeurs pendant les élec-
tions des collèges électoraux,

conseil entendu,

avons ordonné et ordonnons :

La Chambre des députés des départements est dissoute.

Notre ministre secrétaire-d'état de l'intérieur est chargé de l'exé-
cution de la présente ordonnance.

The text on this page is estimated to be only 3.96% accurate

nuci'Hurrt nisTuuucu. 6alnt-Cloud, le 2â* jour du molî de juilla:!
de Vin Se giAoc I ll3n > règne h iliMnt. Par le Rot: CHARLES. «I de J^
minitttrt tta-étaUr-iT^'ai dflintfrinr. CHARLES, PIM LA CHACE uE Diiu,
Roi de Pmakcg it de Navanri:, A ioiucru>qutcMprFvntr« vcmml.uluU
A}*iil rtMilu de prâvenit le nUiur iks nuna-UTmqul ont eiercAone
ipfliKiiccprnrnIcWuMtur lr]i(lEmI^rc«o|j«raUÉii«dMc«llÊ]^iéleclurau,
VvuUot «n MMtfncnce leCormcr 1m piiicipn de la l'.huV
a>ii«INaUuiinelle, les rtgle* delecllixw duol l'etpérien» a
btilKutlrk'siicOnT^iilanU, Mon» avons recMinu la n«:eMlté d'uier du droit
qui nom appartioit, de poonrolr par dct adn miniiM de nuu». à In idreté ik
l'ËUit cl t la r^jiruttaiii de UHilf enlrr'iirlM allcnULLve k la dIgnIU de nolFe
couronne. A Teieauari. Autre eonirll ealeodu, i nrdonnr ri urdunnons :
Arui*', l'of^wnirniriiliin utliclc* li, aUetUdelaCttutucunatitulian-, la
ilhunbrt! ilei dquiUia ne m cumpocera que de depuis ik départel,). Le rra*
éleclural it le eriu d'êllKlliilllé w eompognont excliul■ MHNmc* puoT
li'iigurll> IVlr^teur et l'dl((ible aernnl liuerlta l, co i|imnte de prapiiùaltu
ou d'uuifruUer, uu rôle do Mneldrl'laipmiUoo pcnMHdle et molillère.
tH^A,^^I^S0tlÊMaBÊ0itun k nombre de depuiMqui lui«««t Htilll k Charte
uaHiUittuanelle. I aeranl du* «I la Chambre «cm reDouieJâr daiu la _ é [wr
l'atticle 3' ili- liiCturlr ninUIUilkititells. Alt. sT Im eMigr* «krtrnuui a>-
illvUcTonl vu colléfu d'arruudUi» ntmlft nill^a de deparleuent. Sont
loulebl* exceptes 1m oullé^ «leclurauA de» (kpaneincnlt auigtieb H ffl'eM
attrlUiequ'un aeul ilrputj", ArL 6. LHecuiDpuMruutd«hM»lM dircirur*
diuit le diunlcilr pnillliiip Km élabll dani l'attiHidlweincat. l« (BliBe*
elKluraiii d BtTuodluemeiil m eumiNUcruuit du quait lo |ÉBi ImpoM) il»
élteteura du ititpartnlirtnL An. ;. L» eiKulualiKInn acluelle ilawll^sat
êlnianui durrondltMmtatrrt mahiunue. An. H. Uuqie colléci- êlrctoral
d'arruttdturuieEil t^llra un nonihrv de «Mlldau r)(alauDniul>rrdrid^put«dt
di^iMnrBKDL An. •■ Le at\Ute d'arrondtiKiiwal «e dlnUtra «ii au liai de
trtUtm* ^ ^tt ikTia nawnwf de randldat*. I CeUadIvialM ■Dpérn
pioponionncUenieiit an nombre de McUoaa rt



472 HISTOIRE DE DIX ARS. aa nombre total des électeurs du collège, en ayant égard, autant qu'il est possible, aux convenances des localités et du Tolsnage. Art. 10. Les sections du collège électoral d'arrondissement pourront être assemblées dans des lieux différents. Art. 11. Chaque section du collège électoral d'arrondissement aura son candidat et procédera séparément. Art. 12. Les présidents des sections du collège électoral d'arrondissement seront nommés par les préfets, parmi les électeurs de l'arrondissement. Art. 13. Le collège de département élira les députés. La moitié des députés du département devra être choisie dans la liste générale des candidats proposés par les collèges d'arrondissement. Néanmoins, si le nombre des députés du département est impair, le partage sera fait sans réduction du droit réservé au collège de département. Art. 14. Dans le cas où, par suite d'omissions, de nominations nulles ou de doubles nominations, la liste des candidats proposés par les collèges d'arrondissement serait incomplète ; si cette liste est réduite au-dessous de la moitié du nombre exigé, le collège de département pourra élire un député de plus hors de la liste ; si la liste est au-dessous du quart, le collège de département pourra élire hors de la liste la totalité des députés du département. Art. 15. Les préfets, les sous-préfets et les officiers-général commandant les divisions militaires et les départements, ne pourront être élus dans les départements où ils exercent leurs fonctions. Art. 16. La liste des électeurs sera arrêtée par le préfet en conseil de préfecture. Elle sera affichée cinq jours avant la réunion des collèges. Art. 17. Les réclamations sur la faculté de voter auxquelles il n'aurait été fait droit par les préfets seront jugées par la Chambre des députés et même temps qu'elle statuera sur la validité des opérations des collèges. Art. 18. Dans les collèges électoraux de département les deux électeurs les plus âgés et les deux électeurs les plus imposés rempliront les fonctions de scrutateurs. La même disposition

The text on this page is estimated to be only 11.05% accurate

Art. U. Ln nondinUoiu mtodI bltei diiu kt coU%s et McL'mu da coll^, i la majorité abaotae dea Toles exprimés. Néanmoins, tl les Dominations ne sont psi terminées apria deux tours de aerutin, le bureau srrMem la liste dea personnel qui wiront oblemi le pin* de suffrages «u deuxième tour. Elle dmlleDdraun DombredeDoms double de celui des nominations qui reslCTxmt à ùin. Au troisième toar, les soFftvsE* ne pourront être donnés qu'am pawwnes InacrItes sur cette liste, et la Domination sera faite i la malotlté relaliTe. Art. 33. leâ électeurs voteront par bulletin de liste. Chaque boUetin «Hitlendra autant de nomsqu'il y aura de noiRtoatioas à Iklre. Art. 34. Les élecLeura écriant leur vote sot le bureau, ou l'j fenmt écrire par l'un de* Knilalenne. - . Art. U. le nom, U qualification et te domicile de cbaqtie électeur gÊi déposera son boUetln, seront Inscrits parle secrétaire sor une Ustedeafloée I Gooilater le nombre dea Toianti. Art le. Quqoe irrutln restera ouvert pendant six henres et sera dépouillé léaDce tenante. Art. 37, Il sera dressé un procto-Tcrbal pour chaque séance. Ce proeétverbal sera signé par tons les membres du bureau. Art. 18. Conrormémentil'articleto delà Charte constttoUouDelle.aaaiD amendement ne pourra être fait t une loi, dans la Chambre, s'il n'a été proposé ou consenti par nous, et sll n'a été renvoyé et discuté dans les Art. it. Toutes dlsposHkios coolralrea i la présente wdwiMfc mtefort -luweaH. Art. W. tCoamlniatrti lecrélaiTes-d'elat sont ebsrgés de l'eiéfnvloD de la présenta ordonnance. Donné i8alnt-t:ioud, leiS'Jonrdumcdsdelulllet del'andegrice ISW, ci de notie rttoe le sixième. PsrkHol: CBABLE5. U jrêaiJmt duconseil dft mlHiitrti, Prlneede Pououc Le garie-da-Ktaux minufre de lajuiliee, Cas^TD^ia. le miMiiire dt la marine et de* colonies, B U MinUfra de l'intrieur, Conl Le wittitlre éet Jbtaaet, Monan. Le ministre de* afJeArt* eecUiatliques et de rnurveHon publ^tte. Comte de (iuiuon-RsinriLU. U mnittr det travaux jmblice, Cikllx. CIIARL£S, ran u cucc n Dira, Roi h Fmncs r b> NsTsaai, A Ion CRH qui ce* prémentet verront, saint; Tn rordooDanee rajnle en date de ce Jour, rtlatlTC A r

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

474 ' nSTOOE N MX ARk Sur 1c rapport de notre ministre
aecretiife^d'état an défMitecnml de rintérieur, Nous avons ordonné ce qui
suit : Art. 1•^ Les collécca ëlcctorau\ le rénnlront, savoir, les collèges toraux
d'arrondissement, le G septembre prochain; et tesarflëges du département, ie
18 du même mois Art. 2. La Chambre des pal rs et iaChombredes députés I
sont convoquées pour le 28 du même mois de septembre prochain. Art. 3.
Notre ministre secrétai re-d'état de l'intérieur est chargé de l'ciécution de la
présente ordonnance. Donné au château de Saint-Cloud, le 2&* Jour du
mois de Juillet del'tede grâce 1830, et de notre règne le sixième. Par le Roi :
CHARLES. Le ministre secrvfnire-d'rfat de rinférieufp , Comte de!
PROTESTktIOI DES JOURIkLISTES. (37 Juillet 18:10.) On a souvent
annoncé, depuis six mois, que les lois seraient vMéa» qu'un coup d'État
serait frappé; le bon sens public se refusait aie Le mini;>tère re{K)ussait
cette supposition comme une calomnie. le Moniteur ;i publié enfin ces
mémemorables ordonnances, qnisont la éclatante violation des Lois. Le régime
légal est donc inlerrampu ; celai de ia force est commencé. Dans la situation
où nous sommes placés, robéissanoe cesse d'être n devoir. Les citoyens
appelés les premiers à obéir sont les écrivains des Jour» n.iux ; ils doivent
donner les premiers l'exemple delà résistance à l'aolorilé qui s'est
dépuuillét* du caractère de ia loi. Les raisons sur lesquelles llss*!^ puient
sont ti'iies, qu'il sudit de les énoncer. 1 .es matières que rèulont les
ordonnances publiées aulourdlinl sont de celles sur lesquelles l'autorité
royale ne peut, d'après la Charte, pmaauaa toute seule. 1^ Chaile, article 8,
dit que les Français, en matière de jHesK» sont tenus de se conformer aux
lois ; elle ne dit pas aux ordonnances. La Cliarte, article 3:), dit que
Torganisation des collèges électoraux sera réglée parles lois ; elle ne dit pas
i>arles ordonnances. La couronne avait elle-même jusqu'ici rinronnu ces
articles : elle n'avait point songé à s'armer contre eux, soit d'un prétendu
pouvoir eonstitoant, i^uit du pouvoir fauss4*ment attribué à l'article 14.
Toutes les fois, en effet, que des circonstances, prétendues graves, lui Ml
]mru (?\\iger une modillcation soit au régime de la presse, aolt a« électoral,
elle a eu recours aux deux cluimbres. Lorsqu'il a fiillu la Charte pour
étid)lir la septennallté et le renouvellement intégral, -41

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

DOCOSÉKT» ■KTOWQtnS. 47& «eoors non à elle-inèrae, eomine lotevr de celte Cliarte, aialt tux nibres. La royauté a#iieTeeonn, pratiqué elle-m[^]me, ees articles 8 i, et ne s'est arrogée à leur égard, ni ane autorité constitiiaite, ni une fité dictatoriale qui n'existent nulle |MUt. M tribunaux qui ont droit d'interprétatioOi ont tolennellement reconnu mêmes principes. La eoar royale de Paris et plusieurs autres ont coniné les publicateurs de VAssociation Bretonne, comme auteurs d'oues envers le gouvernement. Elle a considéré comme un outrage la suptioo que le gouTernement pût employer Tantorili des ordonnances, \h 'autorité de la loi peut seue être admlM. Ainsi le texte formel de la rie, la pratique suivie Jusqu'ici par la couronne, *1es décisions des tribuK, établissent qu'en matière de presse et d'organiaUlon électorale, les , c'est-à-dire le Roi et les Chambres, peuvent seules statuer, aujourd'hui donc, le gonvemement a violé la légalité. Nous sommes dislés d'obéir ; nous essaierons de publier nos feuilles sans demander torisation qui nous est imposée : nous ferons nos efforts pour qn'aujourli, au moins, elles puissent arriver à toute la France. Dllà ce que notre devoir de citoyen nous impose, et nous le remplissons. DUS n'avons pas à tracer ses devoirs à la Gliambre illégalement dissoute; I nous pouvons la supplier au nom de In France, de s'nppuyer sur son t évident et de résister autant qu'il sera en elle à la violation des lois. Iroit est aussi certain que celui sur lequel nous nous appuyons. La rte dit, article 50, que le Roi peut dissoudre la Chambre des députés: B il faut pour cela qu'elle ait étéjféoiiiie, constituée en Chambre; qu'elle soutenu cnfln un système capable de provoquer sa dissolution. Mais, nt la réunion, la constitution de la Chambre, il n'y a que des élections !S.Or, nulle part la Charte ne dit que le Roi peut casser les élections, ordonnances publiées aujourd'hui ne fonique casser des élections, elles t donc illégales, cr.r elles font une chose que la Charte n'autorise pas. députés élus, convoqués pour le 3 août, sont donc bien et dûment élus invoqués. Leur droit est le même aujourd'hui qu'hier. La France les plie de ne pasToublier. Tout ce qu'ils pourront pour faire prévaloir ce t, ils le doivent. e gouvernement a perdu aujourd'hui le caractère de légalité qui comide l'obéissance. Nous lui résistons pour ce qui nous concerne ; c'est à rance à Juger jusqu'où doit s'étendre sa propre résistance, nt signé les gérants et rédacteurs de journaux actuellement présents à iS : M. Gauja, gérant du MationuL Thicrs, MIgnet.

(Uirrel, Chambolle, Peysse, Albert, Stapfer, Dubochet, Roi le, rédacteurs du
Antionoi, Leroux, gérant du (ilohr. De Guizard, rédacteur du Gfof)e,
Sarrans jeune, gérant du Cottrricr des Èiectntrs. B. Dcjean, lédacteurdu
GloIh\ Guyet, Moussette, rédacteurs du Courrier.

The text on this page is estimated to be only 28.57% accurate

470 HISTOIRE DE DIX AN. MM. Auguste Fabre, rédacteur en chef de la Tribune des départements, rédacteur du Constitutionnel. ^ Cauchois-Lemaire, rédacteur du Constitutionnel, L. Senty, rédacteur du Temps, Haussman, rédacteur du Temps, Avenel, rédacteur du Courrier Français. Dussard, rédacteur du Temps, Lévassé, rédacteur de la Révolution, Evariste Dumoulin. Alexis de Jussieu, rédacteur du Courrier Français. Châtelain, gérant du Courrier Français, Plagnol, rédacteur en chef de la Révolution, Fazy, rédacteur de la Révolution, Busoni, Barharoux, rédacteurs du Temps. Chalas, rédacteur du Temps, A. Billard, rédacteur du Temps, Adcr, rédacteur de la Tribune des départements. F. Larreguy, rédacteur du Journal du Commerce. J.-F. Dupont, avocat, rédacteur du Courrier français. (ih. de Rémusat, rédacteur du Globe, V. de Lapelouse, l'un des gérants du Courrier Français. Bohan et Uoquet, rédacteurs du Figaro. Coste, gérant du Temps, J.-J. Baude, rédacteur du Temps, Bert, gérant du Journal du Commerce. Léon Pillet, gérant du Journal de Paris. Vaillant, gérant du Sylphe, FIN DES DOCUMENTS HISTORIQUES DU TOME

The text on this page is estimated to be only 17.43% accurate

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE
IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR
BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. RECEIPT OF
OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM
OVERDUE FEES